

Patricia Briggs

LE PACTE DU HOB



L'ATALANTE

Patricia Briggs

Le pacte du hob

Traduit de l'anglais par Marie Surgers



L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : Amandine Labarre
THE HOB'S BARGAIN

© 2001 by Patricia Briggs
© Librairie L'Atalante, 2010, pour la traduction française

ISBN 978-2-84172-491-8

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000
Nantes
www.l-atalante.com

À Michael,
berger des rêves et forgeur des chansons,
avec tout mon amour.

PRINTEMPS

La renaissance

UN

Les changements sont toujours inquiétants, pensai-je, même quand ce sont des améliorations. Du seuil de ma chaumière, je regardais la grange de l'autre côté de la cour et du jardin. Mon mari y harnachait notre cheval de labour alezan. *Mon mari. Notre* cheval de labour. Je savourai cette pensée en esprit, un sourire aux lèvres. Inquiétants, oui, mais enthousiasmants aussi, et merveilleux.

La grange n'était pas loin de la maison, mais assez tout de même pour que je ne discerne ni les boucles du harnais ni les fines rides pâles autour des yeux de mon mari, là où son sourire empêchait le soleil de lui brunir la peau. Je voyais néanmoins le cheval tourner l'oreille pour écouter la voix de Daryn, lente et douce. Je voyais le blé d'or des cheveux de Daryn, coupés tout récemment en l'honneur de notre mariage.

Nous étions mariés depuis toute une nuit et, même si les fiançailles remontaient aux dernières moissons, je n'arrivais toujours pas à y croire complètement. Je n'avais jamais compté me marier un jour. Le printemps était encore peu avancé, et l'air matinal restait froid. Je resserrai mon châle autour de mes épaules pour me réchauffer.

Daryn fixa les traits bien haut sur la croupière, afin qu'ils ne traînent pas pendant la montée au champ où l'attendaient son frère et mon père pour continuer les labours. Quand il se hissa sur le dos de l'alezan dans un mouvement fluide, les muscles de son dos jouèrent sous sa chemise de laine.

« Daryn...» appelaï-je d'un ton hésitant.

Il me vit sur le seuil de la maison et m'adressa un grand sourire que, fort soulagée, je lui rendis. Lorsqu'il était sorti, je m'affairais à nettoyer les reliefs du petit-déjeuner, en me donnant l'air d'avoir fait ça toute ma vie alors que ç'avait été le domaine de ma mère. À près de trente ans, je n'arrivais pas à faire griller du pain sans le carboniser.

Le ménage m'avait fourni, pour justifier mes joues empourprées, une excuse autre que l'embarras qui m'avait serré la gorge lorsque je m'étais éveillée à côté de mon mari, et que l'incident du pain brûlé avait encore aggravé. Je m'étais attendue à le voir grogner, comme mon père. J'aurais dû savoir depuis le temps que Daryn n'était pas rancunier.

Il fit volter le cheval ; il lui avait appris cette fantaisie durant les longs mois d'hiver, tandis que je le regardais depuis la maison de mes parents. En fermant à demi les paupières, je voyais un guerrier sur sa monture, prêt à partir au combat, au lieu d'un paysan qui s'en allait aux champs. Le cheval renifla et partit au galop jusqu'au porche où je me tenais. Ses lourds sabots martelaient le sol comme ceux des destriers des héros antiques dans les légendes de Mémé.

Daryn était assez beau pour être un héros, peut-être un prince ou un seigneur égaré parmi nous. Son œil perdait rarement son éclat malicieux, et il avait toujours l'air chaleureux : deux attributs indispensables à tout héros digne de ce nom. Ses muscles de laboureur n'étaient pas moins impressionnants que ceux d'un soldat, et sans doute plus solides que ceux d'un prince assis sur son trône.

À la vérité, il était plus joli que moi, et près de dix ans plus jeune. À l'automne précédent, quand Père l'avait fait venir chez nous, cette différence d'âge m'avait inquiétée. Je n'aurais pas dû sous-estimer mon père. Il aurait fallu être idiot pour ne pas apprécier Daryn, et j'espère ne pas être idiote – du moins pas trop souvent.

« Aren, ma belle ? » demanda Daryn. Je m'aperçus qu'il était planté devant moi depuis un moment et que je le regardais fixement, bouche close.

J'essayai de dire quelque chose de léger, de drôle, pour lui faire comprendre que j'étais timide et non taciturne, mais aucune parole ne franchit mes lèvres. Un frisson familier me glaça le ventre. *Pitié, pas maintenant*, songeai-je. Je m'accrochai à son pantalon en quête de chaleur et de normalité, dans l'espoir que la sensation s'évanouirait. Quand je fermai les yeux pour combattre les vertiges, je vis...

...un lis d'hiver, fleur écarlate au calice incliné, bordé de brun, s'agitant doucement au rythme des gouttes qui lui tombaient dessus.

Comme explication à la terreur qui m'étouffait, ça ne valait pas lourd. Avec mes visions, c'était presque toujours le cas. Plus tard, après l'événement contre lequel la *vue* m'avait mise en garde, je pouvais hocher la tête et m'exclamer : *Oh, c'est ce que ça voulait dire !* D'une utilité très relative.

S'il fallait absolument que je soit atteinte de magie, j'aurais préféré avoir par exemple le talent de guérisseuse de Mémé, ou le don de mon frère pour retrouver les choses perdues – d'autant plus que détenir des pouvoirs magiques avait des conséquences létales. Mon frère en était mort lorsque j'avais treize ans.

Il était en ville avec Père pour échanger du lait frais contre un peu de cuir destiné à réparer un harnais ; le mage de sang du baron Morech l'a vu et a prononcé la sentence de mort de mon frère. Quilliar avait quinze ans. On lui a accordé une journée pour décider s'il deviendrait l'apprenti du mage ou s'il préférerait refuser et mourir.

S'il avait choisi de devenir mage de sang, il aurait appris à tuer et à torturer pour accroître son pouvoir. Et il aurait fini par devenir fou, comme tous les mages un jour ou l'autre... certains tout de suite, d'autres après des années d'une lente dégradation.

Il avait choisi la mort, mais pas de la main du mage. Les mages auraient utilisé sa mort, son corps inerte, pour alimenter leurs sortilèges. Mon frère s'est enfoncé dans une tempête de neige vers un refuge où son corps ne serait pas retrouvé avant au moins trois jours : un laps de temps suffisant pour que le mage de sang ne puisse plus se servir de lui.

Je ne pouvais avouer à Daryn que j'avais la *vue*, même si j'avais eu tout l'hiver pour m'y résoudre. La prudence apprise d'une manière si violente n'allait pas m'abandonner au bout de quelques mois de confidences échangées à mesure que l'amour entre nous s'épanouissait. Après une nuit d'union, j'aurais remis ma vie entre ses mains, mais je ne voulais pas risquer de perdre la douceur de son regard sur moi.

Je le regardais dans les yeux sans pouvoir lui dire ce que j'avais vu.

« Aren ? » Il commençait à s'inquiéter. « Quelque chose ne va pas ?

— Non. Non. Sois prudent, c'est tout. » Je lâchai sa jambe de pantalon et reculai. Je serrai les bras autour de moi comme pour empêcher ma bouche de tout lui dire. Je dus batailler avec ma conscience et décidai enfin que si l'événement annoncé était catastrophique, je parlerai à Daryn de mon pouvoir ; ce serait ma punition pour l'égoïsme qui m'empêchait de le lui révéler tout de suite.

Il me sourit sans remarquer l'intensité de ma mise en garde. « J'éviterai de laisser mes pieds traîner sous le soc, et je rentrerai au crépuscule après une journée de labours périlleux en compagnie de Caulem et de ton père. »

La chaleur de son regard empêchait sa réplique d'être condescendante. Il voyait dans mes paroles l'expression de mon intérêt pour lui, peut-être des excuses détournées pour mon attitude du matin – justement ce que j'avais voulu lui dire en le hélant.

Après tout, la *vue* n'était pas infaillible et m'annonçait autant de petites contrariétés que de graves accidents. Peut-être quelqu'un allait-il se tordre la cheville ou se couper sur l'angle d'un rocher. Peut-être allait-il pleuvoir. J'espérais qu'il allait pleuvoir.

Je repoussai mon inquiétude dans un coin de mon esprit et embrassai Daryn qui se penchait vers moi. « Je compte sur toi. »

Je lui tapotai la joue d'une main maternelle, ce qui le fit sourire. Il m'enveloppa d'un regard tendre et tourna la tête pour me mordiller l'index. Je me reculai pour lui dissimuler l'ardeur qui brûlait dans mes yeux. Il glissa sa main dans mes cheveux et m'attira contre lui. Cette fois, son baiser me coupa le souffle et chassa de mon cœur le sombre pressentiment comme s'il n'avait jamais existé.

Le cheval broncha et rompit notre étreinte.

« Tu te fais trop de souci, Aren. » Sa voix me calmait comme elle calmait tous les animaux. « Toi et moi, nous nous en sortirons très bien. »

Il m'embrassa une fois de plus et, avant que j'aie recouvré ma voix, le hongre avait emprunté le chemin qui menait au champ. Daryn savait que je le suivais du regard : il fit reculer sa monture juste avant de disparaître dans la forêt. Le harnais ne facilitait pas la monte, mais Daryn était très à l'aise. Il m'envoya un baiser, puis cheval et cavalier s'enfoncèrent entre les arbres.

Je fermai la porte de la chaumière et regardai autour de moi. Daryn avait construit de ses mains notre petite maison.

Chaque cheville, chaque couche de chaux montrait le soin qu'il y avait apporté. Il y avait une galerie en hauteur pour le lit, et un recoin réservé à la cuisine. J'avais aidé à poncer le plancher – comme tout le monde dans nos deux familles – et j'avais tissé la carpette verte qui recouvrait la trappe du cellier où nous garderions au frais nos provisions pendant l'été. Il n'y avait pas beaucoup de meubles. Daryn m'avait promis qu'il en fabriquerait d'autres au cours de l'hiver. Je promenai une main possessive sur le dossier en bois de la causeuse qui me venait de ma grand-mère.

Tout le village savait que, dans la famille de mon père, on avait la magie dans le sang. Ça n'avait pas empêché ma sœur de se marier. La région n'était pas assez peuplée pour qu'un sang souillé empêche les gens de former des alliances, pas quand la souillure était proprement enterrée une ou deux générations plus tôt. La mort de mon frère avait ravivé la honte ; après cela, aucune famille n'avait voulu de moi.

Si on avait appris que j'avais la magie en moi, on m'aurait tuée. Selon les commandements sacrés du Dieu unique, les magiciens sont l'incarnation du mal et doivent être éliminés ; et, depuis que l'arrière-grand-père du baron Morech s'était converti, tout le monde à Basseau obéissait aux préceptes du Dieu unique. La mise à mort des magiciens était plus populaire que certains autres décrets.

Je faisais encore des cauchemars à propos de la vieille femme que sa famille avait exécutée par écrasement quand j'avais cinq ou six ans. On l'avait allongée sous une porte de

grange avant d'empiler des pierres dessus, jusqu'à ce qu'elle soit broyée sous le poids. Je n'avais pas assisté à la scène, mais le tas de pierres était toujours là. Quand je passais devant, j'essayais de ne pas voir les débris de la porte en dessous.

Comme mon frère, je préférais tout de même une telle mort à ce qu'un mage m'infligerait – et ce n'était pas plus mal, puisqu'on ne m'offrirait pas le choix de devenir apprentie. Tous les mages de sang étaient des hommes.

J'évitais d'aller en ville quand le baron Morech et son mage de sang s'y trouvaient. Heureusement, Basseau n'étant ni le seul ni le plus important de ses fiefs, on ne l'y voyait guère. Cette année, il y avait eu la guerre quelque part, et il n'était pas venu une seule fois.

J'avais supposé qu'après la mort de Quilliar je resterais vieille fille malgré tous mes efforts pour paraître normale, mais en quatorze ans les souvenirs s'étaient estompés. Mon père avait besoin de quelqu'un pour reprendre ses champs. Poul, le mari de ma sœur Ani, n'aurait pas pu travailler davantage de terre. Père était donc parti pour Roquefont, au nord, un village encore plus petit que notre Basseau, et y avait trouvé Daryn et son frère cadet Caulem, dixième et onzième fils d'un fermier qui n'avait qu'une maigre parcelle à diviser entre ses enfants. Caulem et Daryn avaient suivi mon père l'automne précédent pour l'aider à la récolte.

Ni les vieux souvenirs, ni le poids de la *vue* ni la honte tout aussi cuisante d'avoir laissé brûler le pain ce matin ne pouvaient me voler mon bonheur bien longtemps. Le passé n'existant plus : la mort de Quilliar était irrémédiable. À midi, quand j'irais au champ pour apporter le déjeuner des hommes, je dirais à mon père d'être prudent. Maman faisait comme si je n'avais pas la *vue*, mais Père en tiendrait compte. Demain je réussirais mieux les rôties.

Je cherchai du regard quelque chose à faire dans la chaumièrre, en vain. Nous n'y vivions pas depuis assez longtemps pour avoir rien sali. Mon accès de ménage, tout à l'heure, avait réglé son compte à la vaisselle du matin.

Je sortis le couvre-pieds que je cousais pour le bébé de ma sœur. Après des années de stérilité, Ani attendait la naissance

de son premier enfant pour la fin de l'été. À la vitesse où je cousais, j'aurais sans doute fini pour les douze ans du petit. Malgré cela, le rythme familier de l'aiguille me détendait toujours.

À midi je repliai la couverture et la rangeai en la tapotant doucement. Je souriais. Je n'étais pas une grande couturière, d'accord, mais mon ouvrage prenait très bonne tournure. Maman disait que c'était le modèle le plus simple qu'elle connaissait, et que même moi je n'arriverais pas à le rater. En étirant mes épaules raidies par une matinée de points soigneux, je me dirigeai vers le cellier pour préparer un repas.

Je repoussai la carpette du bout de la chaussure pour ouvrir la trappe. Un jambon salé m'attendait sur une étagère. En tranches fines sur le pain de maman, ça ferait un bon déjeuner.

J'étais sur le premier barreau de l'échelle quand j'ai entendu l'agitation dehors.

Dans un fracas de sabots, un homme criait des phrases indistinctes. Des chevaux, à cette époque de l'année, ça apportait une mauvaise nouvelle. Les bonnes, elles pouvaient attendre qu'on ait fini de semer. Je voulus gagner la porte.

« Va voir dans la grange », grogna quelqu'un. Je ne connaissais pas cette voix, et je trouvais l'accent bizarre. « Ils ont peut-être des chevaux. »

J'étais sur le point d'aller les accueillir, mais ça m'a stoppée net. *Des maraudeurs*. Nous n'avions pas eu affaire à des brigands depuis longtemps. La route Royale passait bien par Basseau, mais nous étions isolés aux confins du monde civilisé.

Le bruit des bottes sur le porche m'arracha à ma passivité stupéfaite. Je tirai la carpette depuis l'intérieur du cellier, la maintenant en place du bout des doigts tandis que je descendais l'échelle. Quand la trappe fut presque refermée, je lâchai le tissu et rentrai la main. J'espérais qu'ainsi ma cachette échapperait à une fouille superficielle. Il n'y avait ni barre ni verrou pour empêcher les intrus de soulever la trappe.

J'entendis un bruit, sans doute la porte d'entrée qu'on ouvrait à la volée. Dans la grange, Marguerite, notre vache laitière, meuglait de toutes ses forces. Je me tapis dans un coin du cellier obscur, derrière un tonneau de farine. Des bottes

résonnaient au-dessus de ma tête. Je ne savais pas combien ils étaient, mais il y en avait plus d'un.

Pensant soudain au grand couteau de boucher posé près du jambon, je sortis de ma cachette pour aller le récupérer. Je regrettais que Quilliar ait refusé de m'apprendre à me battre au couteau quand je le lui avais demandé, mais à l'époque il commençait à prendre très au sérieux les différences entre garçons et filles. Il m'avait dit d'en parler à Père, sachant très bien que j'essuierais un refus.

Des lattes de bois explosèrent et je me jetai au sol, sûre qu'ils avaient fracassé le plancher : on aurait dit qu'ils avaient jeté notre lit à bas de la galerie. Le plancher flambant neuf n'avait pas encore joué ; il n'y avait pas de fentes par lesquelles distinguer l'étendue des dégâts, mais eux ne pouvaient pas me voir non plus.

Je les entendis rire et me dépêchai de retourner derrière le tonneau. J'espérais qu'ils ne s'étonneraient pas de ne pas voir de viande dans la maison, sans quoi ils décideraient de chercher nos réserves. Peut-être ne remarqueraient-ils pas que le sol sonnait creux sous leurs pas.

Qui aurait cru que c'était *moi* que la *vue* avait cherché à mettre en garde ? C'était la première fois. Lorsque je m'accroupis sur la terre battue, mes os furent gagnés par une sensation qui n'était pas due qu'au froid.

La magie. J'en étais sûre, alors que ça ne m'était encore jamais arrivé. La terre se mit à rougeoyer d'une lumière terne semée de traces dorées. Peu à peu, l'or devint plus vif et le rouge vira au brun.

J'eus d'abord peur que les maraudeurs le remarquent eux aussi, ou qu'ils soient directement responsables de ce phénomène, mais la puissance que cela dégageait chassa bien vite ces hommes de mon esprit.

Le simple contact avec la terre faisait vibrer tout mon corps. Une énergie immense me traversait au point de me couper le souffle. Les mages de sang ressentaient-ils cela devant leurs victimes ? J'avais toutes les raisons au monde d'être terrifiée, mais la douceur de la magie empêchait la peur de m'atteindre.

Plusieurs épaisseurs rouges recouvrerent la lumière scintillante comme un immense tissu qui retenait l'or dissimulé.

Je regardai fixement le sol et compris soudain.

La magie, jadis, n'était pas fille de la douleur et de la mort. Jadis, à une époque si lointaine que les souvenirs n'en subsistaient plus que dans les contes de Mémé, échangés en secret dans les longues nuits d'hiver entre petits magiciens, on tirait de la terre une magie pleine de joie. Mais les mages de sang, pour assurer leur hégémonie, l'avaient entravée jusqu'à ce que nul ne puisse plus recourir au pouvoir du peuple sauvage.

Sous le lourd tissu pourpre, la magie d'or m'appelait et chantait à l'oreille de mon âme. Quelque chose céda : un fil de la trame se défit. Puis un autre.

Couche après couche le rouge se déchirait, libérant une puissance qui me fit décoller. Je lévitai à un doigt au-dessus du sol. Les câbles rouge vif se rompaient inexorablement. Chaque fois je sentais la sang-magie me tirailler en des parties de moi-même dont j'ignorais l'existence, comme un poil coincé au fond de ma gorge. Ce n'était pas douloureux, mais je le sentais nettement. Chaque nœud de ces câbles me liait à la terre où j'étais née, jusqu'à ce que je voie...

... une tour, assombrie par la magie qui l'habitait. Il invoquait la magie liée à la terre. Le pouvoir de cet homme me parvenait comme la chaleur d'une forge. La folie se cachait au cœur du sortilège et lui donnait une force plus grande encore.

Puis la vision s'évanouit, et avec elle les ultimes traces des sortilèges des mages. Comme tous les magiciens de la contrée, je les sentis se dissiper. Un instant, la terre étincela d'une lumière d'or qui remonta le long des murs comme entraînée par des démons puis disparut. J'étais seule, bouleversée, assise en tailleur dans le cellier obscur.

Mes yeux me disaient que la magie n'était plus là, mais, quand je touchai la terre, mon corps fourmillait d'une douceur chaude. Je me sentais propre, sans jamais m'être trouvée sale. En caressant la poussière je sus que l'emprise des mages de sang sur la magie de la terre était réduite à néant.

Un cri ramena mon attention sur les maraudeurs au-dessus. Je les avais oubliés. À présent que la magie ne me protégeait

plus, la peur m'envahit. Un instant je crus qu'eux aussi avaient vu la lumière ; je m'attendais à ce qu'ils déboulent en bas pour voir ce qui s'était passé.

Mon cœur battait à se rompre et j'avais le souffle court, mais je compris enfin qu'ils se disputaient un objet. Le miroir d'argent de Mémé, sans doute.

Qu'ils s'en débrouillent. Et qu'ils décampent. Plus ils resteraient longtemps, plus je risquais d'être découverte. Ils étaient là depuis un bon moment déjà ; ils devaient commencer à avoir des fourmis dans les jambes. Les hommes pouvaient revenir des champs d'une minute à l'autre.

Dans le cellier, une grosse marmite tomba à grand bruit. Le vacarme fit taire les maraudeurs.

« Il y a quelque chose en dessous. Ressors et cherche la porte. Dans ce genre de baraque, en général il y a un cellier. On y trouvera peut-être des objets de valeur. »

Je sautai sur mes pieds et courus jusqu'au mur opposé. On n'y voyait rien, mais je ne craignais pas de trébucher sur le sol nu. J'entendis un grand *boum*. Ils avaient renversé les étagères près de la cheminée.

Sans même le voir tomber, je rattrapai le chaudron dans lequel je fabriquais mon savon à l'instant où il glissait de la cheville fixée au mur. Daryn avait bien affirmé qu'elle était trop courte. Il faudrait que je pense à lui dire qu'il avait eu raison. Les hommes aimait ça, selon maman. Le poids du chaudron me fit tituber, et l'anse retomba violemment sur mon pouce posé au bord, mais je réussis à le retenir sans lâcher mon couteau ni faire le moindre bruit.

Je le posai avec force précautions. Tant que rien d'autre ne tombait, j'étais à peu près en sécurité : les étagères gisaient sur la trappe. Les dégâts que les maraudeurs infligeraient à la maison, nous pourrions les réparer. Ce qu'ils emporteraient, nous pourrions nous en passer.

J'étais émerveillée d'avoir *vu* le chaudron avant qu'il ne tombe. Je n'avais jamais eu de vision aussi nette, et jamais aucune ne m'avait permis d'éviter un désastre. Ça devait être grâce à la rupture des entraves.

Dès ce soir, je parlerais de la *vue* à Daryn. Pas pour me punir, mais parce qu'à présent je pouvais lui dire que ça m'avait sauvée. Si la magie était de nouveau libre, je saurais peut-être me servir de mon petit talent pour nous aider, aider le village, comme Mémé à son époque.

J'avais un grand sourire à l'instant où une autre vision m'envahit.

Daryn retenait les chevaux. Père aidait mon jeune beau-frère, Caulem, à fixer le harnais à la charrue offerte au village par le baron Morech deux ans plus tôt. Père, patient, laissait Caulem trifouiller dans les boucles du harnais double. Roquefont n'utilisait que les vieux modèles pour un seul cheval.

Un bruit attira l'attention de Daryn, qui leva la main pour se protéger les yeux et se tourna vers l'est, vers le soleil. Il se raidit, soudain inquiet, et lança quelques phrases à mon père.

Père lâcha la sangle, qui tomba dans la poussière, et vint se placer à côté de lui.

Après un seul coup d'œil, Père attrapa Caulem par les épaules et lui cria quelque chose tout en le jetant sur le cheval qui n'était pas encore attelé. Il lui fourra les rênes dans les mains. Le garçon lui répondit, tout aussi agité, et sa mâchoire serrée révélait son désaccord. Père enleva son chapeau et l'abattit sur la croupe du cheval, qui partit au galop sur le chemin de chez mes parents.

La piste était large et le cheval en connaissait chaque caillou, chaque ornière. Il fonçait droit vers la ferme. Le maraudeur embusqué dans l'arbre en bordure du champ n'avait que quatre doigts à une main, mais cela ne réduisit en rien la précision de la flèche qui s'enfonça dans la gorge de Caulem.

L'homme sauta de sa branche pour arrêter le cheval, mais la bête était terrifiée par l'odeur du sang. C'était un animal de trait, assez fort pour entraîner le maraudeur agrippé aux rênes comme un fétu de paille. L'homme tint bon mais finit par perdre l'équilibre ; le sabot ferré lui heurta la jambe, et il tomba.

Libéré, le cheval accéléra encore. Les maraudeurs étaient là : il emportait ce message sur son dos rougi par le sang de Caulem.

L'image changea sans prévenir.

Mon père était sur le ventre, une hache plantée dans le dos. Daryn, debout près de lui, se battait. Muni du bâton de marche de Caulem, il frappait de toute la force de ses muscles durcis par le travail. Ses adversaires n'étaient que des formes floues et des éclats d'armes. Un ruisseau de sang coulait sur son visage et dans son cou pour former une large tache rouge sur son épaule.

Son bâton se rompit. Il le jeta au loin et s'avança pour protéger mon père. Il y eut un miroitement métallique, et une épée s'enfonça dans sa gorge.

Un lis d'hiver, bruni par le poids du temps, poussait sur le sol encore intact. Une goutte du sang de Daryn tomba sur les pétales écarlates presque flétris.

La vision m'abandonna. Je restai assise, pétrifiée. Il était trop tard pour faire quoi que ce soit. D'après la position du soleil dans ma vision, Daryn était mort avant que je ne me cache dans le cellier pour échapper à ses assassins. L'horreur me paralysa un instant, puis une rage brûlante m'envahit.

La main crispée sur le couteau de boucher, je courus à l'échelle, montai les trois premiers barreaux et, adossée à la trappe, poussai de tout mon poids, mais elle refusa de bouger. Je passai sur le quatrième et tendis les genoux pour donner de l'épaule contre l'ouverture. Les étagères étaient trop lourdes pour moi. Hurlant de fureur, je me mis à tambouriner à grands coups de poing contre l'obstacle qui m'empêchait d'attaquer les maraudeurs.

Pour finir, les doigts en sang, je redescendis l'échelle et m'effondrai, l'âme hébétée et le corps engourdi. Les maraudeurs étaient partis. S'ils avaient été dans la maison, ils m'auraient entendue et auraient ouvert la trappe.

Je lâchai le couteau avant de me relever. Contre le mur, sur une table grossière, des outils attendaient d'être aiguisés. Parmi eux, une scie.

Je tâtonnai dans l'obscurité. Mes mains avaient payé le prix de mon acharnement contre la trappe. Je finis par trouver la scie et entrepris de me frayer un passage. Couper les traverses avec une lame émoussée brandie au-dessus de ma tête me prit du temps. Ensuite, je tirai sur les planches, qui, l'une après l'autre, tombèrent dans le cellier.

Débarrassée de la trappe, je pus me glisser entre les étagères entassées et regagner la lumière. Le sol était jonché de vaisselle brisée, d'éclats de bois et des lambeaux du couvre-pieds d'Ani.

Dans la grange, quelques poulets, effarouchés par le vacarme des maraudeurs, s'enfuirent à mon arrivée. Marguerite, la vache, gisait dans la paille. Morte. Ils en avaient découpé et emporté un quartier, laissant le reste aux asticots. J'évitai de regarder la pellicule vitreuse qui recouvrait ses yeux d'un brun chaud.

Louralou, notre poney de selle, avait disparu de sa stalle, avec tous les harnais de cuir de la sellerie. Ils avaient aussi emporté le porcelet. Mais laissé les sacs de grain.

Par habitude, je mesurai une dose de maïs et le lançai aux poulets. Quelqu'un avait jeté un tapis de selle au milieu du passage. Je restai un moment à le regarder.

Il faudrait que je leur couvre le visage. Les corbeaux vont venir. L'idée que les yeux de Daryn soient mangés par les corbeaux me retourna l'estomac, et je vomis dans la paille.

Je me rinçai la bouche avec l'eau du seau pendu dans la stalle de Louralou puis ramassai le tapis, le battis contre un mur et m'en allai recouvrir le visage de mon mari.

Le vent tiède charriaît le doux parfum des fleurs printanières. Seule la terre du chemin, retournée, montrait que cet après-midi n'était pas comme tous les autres.

Je savais que je n'avais pas les idées claires. J'aurais dû avoir peur de croiser les maraudeurs. Mais c'était une pensée vague, et je l'ignorai.

Malgré tout, en entendant des voix d'homme et les craquements d'une charrette, je m'arrêtai et trouvai une cachette sous les branches d'un vieil épicea. Je m'y enfonçai profondément, indifférente aux aiguilles qui me mordaient la peau à travers ma robe de laine. Un instant j'eus l'étrange

impression d'être deux : une ici, dans le présent, vêtue de ma robe préférée, et l'autre...

... affublée d'une tunique sale et d'une culotte d'homme, la main crispée sur une arbalète.

Je m'essuyai les yeux avec le grossier tapis de selle et me mordis les lèvres pour que la douleur dissipe la vision.

Les gémissements de la charrette se rapprochaient. Je reconnus la voix de ténor de Talon, le forgeron, qui criait pour couvrir les bruits du véhicule. C'étaient des gens du village.

Je quittai l'abri de l'épicéa. C'était bien plus facile d'en sortir que d'y entrer en se frayant un passage entre les branches hérisseées d'aiguilles. La poussière du cellier et la farine du pot habituellement rangé sur l'étagère près de la cheminée avaient taché ma robe, dont l'ourlet était imbibé du sang de notre vache. Des brindilles coincées dans mes cheveux me frôlaient les joues.

Quand je pus les apercevoir au sommet de la colline, je sus qu'ils étaient déjà allés au champ. Je le sus parce que la charrette transportait une forme sous une couverture.

Je m'arrêtai net. Je refusais de m'approcher.

Albrin, le plus proche voisin de mes parents, montait sa jument favorite. La charrette était la sienne, et tirée par ses bœufs. A côté de lui se trouvait son fils, Kitt, qui avait servi dans la garde personnelle du baron Morech jusqu'à ce qu'il perde son bras gauche. Kitt était jadis le meilleur ami de mon frère.

Trois des quatre autres hommes vivaient eux aussi aux alentours. Talon seul habitait le village. Il s'était sans doute trouvé chez Albrin pour faire ferrer ses chevaux. À part Kitt, qui avait toujours son épée de soldat, ils étaient armés de faux et de coutelas. Un bâton brisé était posé sur la couverture qui dissimulait le contenu de la charrette.

Ils ralentirent en m'apercevant. Je ne pouvais deviner leurs pensées car mon regard refusait de s'attarder sur leurs visages et revenait sans cesse sur le fardeau qu'ils transportaient. J'avais la gorge sèche.

« Ils sont aussi passés ailleurs, dis-je d'une voix rauque. Les maraudeurs.

— Petite... dit Talon, qui n'était pourtant pas plus âgé que moi. Aren. » Son air triste le faisait ressembler au corniaud qui vivait sous le porche d'Albrin. « Ton père... »

Un coup d'œil à la charrette, et je vis qu'un liquide sombre gouttait à l'arrière ; je me retournai en hâte vers Talon. « Mort. D'après les empreintes devant chez moi, l'un d'eux monte le hongre de mon mari. Ses fers sont tout neufs. »

Je ne me souvenais pas avoir examiné le sol en quittant la maison. Mais j'avais remarqué les empreintes. Pendant notre enfance, Quilliar et Kitt m'avaient appris à pister. Je coulai un regard à Kitt mais, comme d'habitude depuis son retour à l'automne précédent, son expression était parfaitement indéchiffrable.

Talon parut perturbé par mon coq-à-l'âne. Il répondit doucement : « Je pense que Caulem était parti chercher de l'aide, mais ils avaient placé quelqu'un sur le chemin de chez ton père. Son cheval est arrivé dans la cour d'Albrin, couvert de sang du poitrail à la croupe. Kitt a sonné l'alarme, et on est tous sortis. On a laissé des hommes chez ta mère, et nous on a suivi la piste du cheval. »

Je me léchai les lèvres, tendue. J'aurais beaucoup donné pour que mes idées ne s'enchaînent pas si bien. Ce cheval, Père venait de l'acheter à Albrin, et la piste qu'il avait empruntée passait devant la maison de mes parents avant d'aboutir chez Albrin. Mes parents eux aussi avaient une cloche d'alarme dans leur cour. Maman aurait dû sonner à toute volée avant que le cheval n'ait atteint l'écurie de son premier propriétaire – si elle avait été vivante.

Si les maraudeurs n'avaient pas pris les sacs de grain dans notre grange, c'était qu'ils en avaient déjà assez volé chez mes parents.

« Maman ? » demandai-je dans un murmure, comme si mon calme allait changer la réponse que je connaissais déjà.

Talon, du regard, quêta un soutien auprès de ses compagnons, mais nul ne prit la parole. « Ils sont d'abord passés chez la veuve Mavrenen », dit-il sur le même ton que moi, celui qu'il employait pour calmer les poulains trop nerveux. « Ils l'ont tuée, ainsi que son vieux cabot. Ils ont

emporté tout ce qui n'était pas cloué au sol. Ensuite ils sont allés chez tes parents. Il y avait madame Ani et ta maman. On pense, d'après ce qu'on a vu, qu'elles leur ont donné du fil à retordre. » Il déglutit, mal à l'aise. « Poul était avec nous. On l'a laissé, avec son père, pour s'occuper de tout, mais, vu la direction dans laquelle les maraudeurs étaient partis, on avait peur qu'ils décident de s'arrêter chez toi avant de décamper. »

Je hochai la tête, suffoquée. Maman, Ani et son enfant à naître étaient morts eux aussi.

« Nous sommes les derniers sur la route », dis-je alors qu'ils le savaient très bien. J'avais la voix incertaine mais ne cherchais pas à mieux articuler. « La maison de la colline est vide depuis que le vieux Lovik est mort d'une fièvre pulmonaire d'hiver dernier. Chez nous, ils n'ont pas pris grand-chose. Le poney, c'est tout. Et le miroir d'argent de Mémé. » Je ne l'avais pas cherché, mais il avait certainement disparu.

« Comment as-tu réussi à leur échapper ? » demanda Kitt d'un ton soupçonneux.

La dureté de sa voix attira mon attention. J'avais grandi avec lui, nous allions à la pêche ensemble, j'avais dansé – et flirté – avec lui avant qu'il ne soit mobilisé. Quand il nous était revenu, il était hanté par une perte qui n'était pas seulement d'un bras...

« *Il est temps que tu rentres chez toi, on ne se bat pas avec un seul bras. C'est vraiment dommage, tu serais devenu un excellent soldat...* »

J'avalai ma salive en repoussant de toutes mes forces la voix du baron Morech. Je savais que tous avaient les yeux fixés sur moi. Je n'avais jamais eu de vision pareille auparavant. C'était comme s'il me suffisait de penser à quelque chose pour que la *vue* se déclenche.

« C'est idiot », dis-je finalement. En d'autres circonstances, sa méfiance m'aurait blessée et énervée. « Je descendais l'échelle du cellier pour chercher du jambon pour... pour le déjeuner de Daryn, et je les ai entendus arriver. Je me suis cachée dedans, avec une carpette pour dissimuler la trappe. J'ai attendu qu'il n'y ait plus de bruit pour ressortir. »

Je les contournai pour m'approcher de la charrette. Je crois qu'Albrin m'a posé une question, mais j'étais incapable de me

concentrer. J'ai soulevé la couverture – elle ne venait pas de chez maman, qui ne choisissait jamais des motifs floraux.

J'ai contemplé les corps étendus dans la charrette. La mort avait laissé sa marque sur eux ; ils ne ressemblaient plus aux gens que j'avais aimés. On leur avait fermé les yeux, mais j'ai tout de même déposé le tapis de selle sur la tête de Daryn. J'ai dû grimper sur la roue pour me rapprocher suffisamment. Ensuite, j'ai remis en place la couverture à fleurs.

« Je pense que les anciens du village doivent entendre ce que j'ai à dire, déclarai-je en m'écartant.

— Au sujet des maraudeurs ? demanda Kitt. Mais tu ne les as même pas vus !

— Hein ? » Je me tournai vers lui. Si j'avais parlé à Daryn de ma vision, il serait peut-être encore en vie. J'avais promis de lui révéler que j'avais la *vue* si un malheur survenait. Je ne pouvais plus me racheter ainsi, sauf par procuration, avec les anciens à la place de Daryn.

J'avais même une bonne raison pour le faire et accepter mon châtiment. La magie était de nouveau libre dans les montagnes. J'en sentais le pouls battre sous mes pieds. Je ne savais ni comment ni pourquoi c'était arrivé au juste. Mais les histoires de Mémé finissaient toujours par...

La vieille dame souriait aux enfants agglutinés autour d'elle sur des nattes.

« *Mais un jour, dit-elle, un jour la magie reviendra. Et avec elle reviendront la Bête blanche, les fées et les géants. Les gremlins, les trolls et tout ce qui est surnaturel.*

— Mais, mémé, demanda le gamin, ils vont être en colère, non ? »

Si Quilliar avait vu juste, il fallait prévenir Basseau.

Je me hâtai de répondre dans l'espoir que personne n'avait remarqué mon moment d'absence. « Le chemin le plus rapide pour rentrer au village, c'est de repasser par chez nous... par chez moi, puis de longer le ru de l'Ame jusqu'à la rivière.

— Mais que veux-tu dire aux anciens ? s'entêta Kitt.

— J'ai la *vue*. »

Voilà, c'était dit, et ça ne pourrait jamais être effacé. Je n'aurais pas pu trouver moyen plus radical pour créer un

gouffre entre moi et les villageois, pas même me trancher la gorge. Je n'arrivais pas à m'en soucier. J'avouerais tout aux anciens et paieraient le prix qu'ils exigeraient.

L'hébétude qui m'avait protégée depuis que j'étais sortie du cellier se dissipait, remplacée par une douleur si grande que j'en aurais hurlé. Je n'avais plus de famille. Plus de mari pour me blottir dans sa tiédeur lorsque je m'éveillais par un frais matin de printemps. Plus jamais.

J'avais hurlé tout mon soûl dans le cellier. Je me retournai. Devant moi s'étirait le chemin qui menait... Non, je n'avais plus l'impression que c'était chez moi. Ça ne l'avait été que – je regardai discrètement le soleil – un peu plus d'une journée. L'hébétude revint, comme une couverture moelleuse qui me protégeait du froid.

« Qu'est-ce qu'elle raconte ? » demanda un homme que je connaissais à peine. Il me semblait qu'il s'appelait Ruprick.

« Elle est en état de choc, coupa Albrin. Elle ne sait pas ce qu'elle dit. »

Le hongre isabelle de Kitt vint me bloquer le passage. Kitt rencontra son épée et me tendit la main. Son visage était de marbre, mais quand je m'accrochai à lui il me hissa en croupe, comme à l'époque lointaine où j'étais Chipie, l'agaçante petite sœur de son meilleur ami.

Son cheval, Torche, piaffa, ce qui me fit basculer en avant et me donna une excuse pour appuyer mon front contre le dos de Kitt. Si je pleurais, je pouvais compter sur lui pour ne le dire à personne. Il était devenu méfiant et se comportait comme si nous étions des étrangers, mais il n'en était pas un pour moi. Je savais qu'il était capable de garder un secret.

Les bœufs nous ralentissaient, et Kitt prenait parfois un peu d'avance. Par moments, il quitta même le chemin. Je compris qu'il cherchait des traces laissées par les maraudeurs, même si leur piste s'était enfoncee plein ouest juste après la petite ferme, pour éviter le village. Depuis, je n'avais repéré aucun signe d'eux. Et puisque Kitt gardait le silence, j'en conclus que lui non plus.

Même entourée d'une carapace de chagrin, je sentais la magie sauvage qui s'accumulait depuis la rupture des entraves.

La puissance dégagée me faisait transpirer comme si nous étions au plus fort de l'été et non au printemps. L'air en était lourd. J'avais l'impression de respirer sous l'eau, mais les autres n'avaient pas l'air de remarquer quoi que ce soit. Les animaux en revanche le savaient. Même les bœufs placides commençaient à s'agiter. Les chevaux piaffaient comme des poulains non débourrés.

Torche se figea soudain, crispé. Il rabattit sa queue entre ses jambes tandis que ses hanches s'affaissaient sous moi. Les bœufs mugirent et s'arrêtèrent eux aussi avant de s'allonger malgré le joug qui leur rendait cette position inconfortable.

« Les maraudeurs ? demanda Albrin.

— Je ne sais pas, Père, répondit Kitt. Je ne pense pas que ça perturberait Torche, après les campagnes auxquelles il a...»

Sous nos pieds la terre se mit à onduler violemment. Le hongre de Kitt gémissait de peur ; son poil isabelle, imbibé de transpiration, virait au brun. Rapidement, les cris des animaux furent couverts par le rugissement de la terre en furie. Le vacarme était indescriptible. Un arbre immense s'effondra à deux pas de nous, mais je ne l'entendis même pas tomber.

Les tremblements se calmèrent. La magie qui m'avait consumée perdit en intensité, et je pus de nouveau respirer. Un bruit sourd me fit regarder au sud, vers les pics qui entouraient notre vallée. La Dent d'argent s'affaissa, presque au ralenti, dans un bruit plus doux que celui du séisme, plus lointain – jusqu'à ce que la montagne vienne s'écraser dans le défilé avec un grondement de tonnerre, bloquant la route Royale. La terre frémit de nouveau.

La seconde secousse fut moins violente mais parut durer davantage. La jument d'Albrin, tombée sur le flanc, réussit à se relever. Quand la réplique prit fin, je ne sentais plus qu'un vague effluve de magie.

La Dent d'argent avait été un des plus hauts sommets de notre vallée, dominé seulement par le mont du Hob. À présent on aurait dit que quelqu'un l'avait fait basculer contre la Citadelle, qui elle-même s'était inclinée. Nous regardions la poussière s'élever sur le site du cataclysme et, peu à peu, dissimuler à tous les regards ce nouveau paysage.

« C'est une journée de mauvais présages », déclara Talon, qui calmait les bœufs d'une main plus assurée que sa voix.

Je ne voyais pas le visage de Kitt ; Albrin, en tout cas, donnait l'impression d'avoir assisté à la fin du monde. Les bœufs se remirent debout, faisant tanguer la charrette : la couverture glissa. Je plongeai mon regard dans les yeux morts de Caulem. Mon univers à moi avait été détruit avant le séisme.

Le forgeron chuchota aux bœufs des paroles apaisantes jusqu'à ce qu'ils pèsent sur le joug de tout leur poids. Lorsque la charrette passa devant nous, Torche fit un pas de côté pour s'en rapprocher. Kitt se pencha, les rênes entre les dents, et remit la couverture en place.

Il fallait continuer par le chemin le long du ru de l'Âme et franchir le gué juste avant la rivière, puis la longer un moment. Pendant les premières minutes, des bosquets de saules nous masquaient le plus grand des deux cours d'eau. Mais une fois à la lisière de la forêt, ce ne furent pas les animaux qui décidèrent d'une halte.

« Par tous les dieux », souffla Albrin, oubliant que depuis quelques générations notre religion était celle du Dieu unique.

A l'emplacement de la rivière, il n'y avait plus qu'un lit profondément creusé dans le roc. Le ru de l'Âme se déversait sur des pierres à nu et coulait au hasard. Des poissons tressautaient faiblement dans une mince couche de boue. Leurs branchies palpitaient vainement à l'air libre.

« Elle reviendra », dis-je sans réfléchir. Un instant, la *vue* fut plus réelle que le cheval qui s'agitait sous moi. « Demain soir, le lit de la rivière sera rempli de boue, et dès la semaine prochaine l'eau coulera comme avant. »

Albrin me jeta un regard intrigué et presque froid. « Et comment le sais-tu, Aren ? »

Je m'agrippai au dos de la chemise de Kitt en secouant la tête. « Il faut que je parle aux anciens, murmurai-je. S'il vous plaît, dépêchons-nous. »

Avant que nous n'ayons atteint le petit pont sur la Ravinée, le ciel avait pris une teinte sombre et menaçante. De gros nuages dérivaient vers le nord, alors que d'ordinaire ils allaient

d'ouest en est. Une poudre fine tombait en flocons de neige sèche.

« Des cendres, dis-je.

— Un incendie ? demanda Albrin, qui chevauchait à côté de nous depuis que nous avions découvert la rivière à sec.

— Non, répondis-je avec un frisson. Des cadavres. »

Albrin nous laissa prendre de l'avance. La distance entre le cheval de Kitt et le reste du groupe se creusa nettement. Je les comprenais : moi aussi, si j'avais pu me tenir à l'écart de moi-même, je n'aurais pas hésité.

Une fois à Basseau, je vis que les femmes et les enfants du village s'étaient massés en petits groupes sur la berge. Ce n'était pas étonnant. Mais, à ce moment-là, la rivière était à sec depuis assez longtemps pour que le contenu de la charrette leur fournisse un nouveau centre d'intérêt.

Albrin les mit au courant du passage des maraudeurs ; des murmures compatissants s'élevèrent autour de moi. On me fit mettre pied à terre, mais je refusai de lâcher l'étrier de Kitt.

« Les anciens », dis-je seulement.

Albrin, qui venait de descendre de cheval, hocha la tête d'un air abattu. « Suis les autres. Il va falloir un moment pour réunir tout le monde. On ne peut pas interrompre les semaines. »

Je laissai donc Melly m'entraîner dans le sanctuaire tiède qu'était la cuisine de l'auberge. Melly était la femme de l'aubergiste – du moins c'était ainsi que nous l'appelions tous, alors que son mari ne se mêlait guère des affaires. Il passait ses journées à soigner ses navets, ses carottes et des porcs aristocratiques au pedigree plus long que celui du baron Morech.

L'auberge disposait de trois chambres destinées aux rares voyageurs et de plusieurs salles pour boire et manger. Celles-ci servaient bien plus souvent. Le troc était populaire parmi les villageois, même si le baron Morech et ses hommes payaient en pièces sonnantes et trébuchantes. Mon père disait que Melly gagnait à peine de quoi payer ses factures, mais tenir l'auberge la rendait heureuse.

Aussi généreuse qu'à l'ordinaire, elle m'installa devant un saladier plein des navets de son mari.

« Tiens, petite, épluche-moi ça si ça te tente. Ou bien n'y touche pas. Mais ta grand-mère disait toujours que s'occuper les mains consolait de bien des choses. » Ensuite elle mit tout le monde dehors, sortit elle aussi et ferma la porte derrière elle.

J'attrapai le premier navet et m'appliquai à l'éplucher tout entier d'un long coup de couteau. Avec les pommes c'était facile, mais pour les navets il fallait une spécialiste. Le couteau de Melly, bien aiguisé, glissait sans mal contre le légume. Comme cela réclamait toute mon attention et aucune pensée construite, je cessai de ruminer ce qui s'était passé – et ce qui, je le craignais, allait bientôt se passer.

DEUX

Les anciens ne se réunirent qu'à la tombée du soir. Malgré les séismes, les maraudeurs, les mauvais présages, c'était la saison des semaines, et les paysans travaillaient de l'aube au crépuscule.

On plantait d'abord les champs du seigneur, puis les villageois étaient libres de s'occuper de leurs propres terres. A l'altitude où nous étions, les saisons étaient trop courtes pour qu'on se permette de traînasser. Les terres appartenaient à tous les villageois, et les anciens les répartissaient entre les familles. Une fois payée la dîme, les récoltes de chaque champ revenaient à l'homme qui le cultivait.

Les droits sur chaque parcelle se transmettaient de père en fils. Si un homme n'avait pas de fils, il en adoptait un ou transmettait son bien à l'époux de sa fille. Les champs de Père allaient revenir au village. Les anciens m'accorderaient peut-être une saison pour me remarier, mais la communauté ne pouvait pas se permettre de laisser des terres en friche sans bonne raison. Au printemps prochain, les anciens les attribueraient à quelqu'un d'autre, ou bien les diviseraient pour agrandir le domaine des voisins. Entre la dîme du baron et la nécessité de laisser chaque année la moitié des terres en jachère pour qu'elles restent fertiles, le village avait parfois du mal à se nourrir pendant les longs mois d'hiver. Rien n'était assez urgent pour détourner les hommes de leurs semaines.

Mon couteau dérapa et la peau du navet, déjà à moitié épluché, se déchira net. Je me suçai une entaille au pouce droit tout en examinant le légume pour m'assurer que je n'avais pas mis de sang dessus. Mes doigts étaient endoloris pour avoir tambouriné sur la trappe, et l'anse du chaudron avait laissé un gros bleu sur mon pouce gauche. Le droit était resté intact jusqu'à ce que je l'attaque au couteau.

Je retournai à mes pensées. Je voulais éviter de ressasser les événements de la matinée, même si pour cela je devais réfléchir à la soirée qui se profilait.

Les anciens, malgré les semailles, auraient pu se réunir. Certains n'étaient pas fermiers. Albrin élevait et dressait des chevaux et des chiens. Cantier, le plus âgé, continuait à partir pêcher avec les jeunes malgré l'insistance de sa femme qui voulait qu'il prenne sa retraite. J'ignorais son âge exact, mais son fils aîné était plus vieux que mon père. Tolleck, étant notre nouveau prêtre, occupait de droit un siège au conseil. Mais il participait parfois aux travaux des champs. Mérévich, leur chef à tous, était berger naguère mais ses articulations déformées l'empêchaient dorénavant de travailler.

Pour certaines décisions ces hommes auraient suffi, mais Albrin avait certainement décidé que le séisme, la disparition de la rivière et l'éboulement au col de Montfort – le village où se tenait le plus grand de nos marchés – nécessitaient la présence du conseil au grand complet.

Assise dans la cuisine de l'auberge, je me demandais ce que j'allais bien pouvoir leur dire. Et si la magie que j'avais perçue n'était en fait que les prémisses du tremblement de terre ? Plus le temps passait, plus l'expérience du cellier me semblait le souvenir d'un rêve. Mais il y avait les visions. Des visions comme je n'en avais jamais eu, et en grand nombre.

Mon couteau tremblait si fort que je dus interrompre mon épluchage pour ne pas martyriser davantage mon pauvre pouce. Déglutissant, je cherchai à retrouver l'hébétude qui m'avait protégée jusqu'ici, mais elle se dissipait comme une brume matinale.

Que je parle au conseil ou non, je m'étais déjà condamnée en révélant mes dons de magicienne. Kitt n'en soufflerait pas un mot mais d'autres avaient entendu mes aveux. Il n'y avait qu'une solution pour que ma mort serve à quelque chose : je devais faire en sorte qu'ils me croient lorsque je leur dirais la vérité.

La magie baignait les montagnes comme au temps jadis. Le peuple sauvage qui y vivait jusqu'à ce que des sortilèges étouffent sa magie avait depuis longtemps disparu. Mais je

savais au fond de moi que nous n'étions plus en sûreté dans la vallée de Basseau. Certes, ça n'avait aucune importance pour Daryn et mes parents. Et pour moi ça n'en avait guère. Mais je devais accomplir ma pénitence.

Melly entra à grands pas et me prit le couteau des mains. « Désolée, ma chérie, mais la nuit est tombée. Le conseil va se réunir.

— Je n'entends personne. »

C'était vrai. Où étaient les raclements des lourdes tables qu'on déplaçait dans la grande salle, là où se tenaient les conseils ? Les murs n'étaient pas assez massifs pour étouffer les voix. L'auberge semblait déserte.

Melly se planta dans mon dos, défit ma natte et se mit à me brosser les cheveux. « Ils ont décidé de s'installer dans la cour intérieure. Tu étais dehors pendant le séisme, donc j'imagine que tu le sais : la Dent d'argent bloque la route de Montfort. Les fermiers vont tous assister à la réunion : ils veulent entendre ce que les anciens vont proposer pour vendre nos surplus, et les pêcheurs viennent aussi. Plusieurs maisons du village se sont écroulées pendant le tremblement de terre, et beaucoup d'autres nécessitent des réparations. Grâce au Dieu unique, l'auberge n'a subi que de légers dégâts. Je vais quand même devoir envoyer l'aubergiste regarder la fenêtre de la chambre du fond. Avec les maraudeurs par-dessus le marché, le village tout entier va se presser au conseil. La grande salle n'en tiendrait pas la moitié. »

Elle vint en face de moi et prit un linge humide dans une terrine pour m'en frotter la figure. « Et voilà. Tu as toujours la tête d'une femme qui a perdu toute sa famille, mais personne ne va te dévisager en comptant les traces de larmes. Ton deuil, il ne regarde que toi. »

Je regardais Melly mais je voyais l'homme d'Albrin qui parlait à des villageois.

« *Elle était là, devant nous, et elle nous faisait la causette alors que les siens étaient entassés dans la charrette juste à côté. C'était pas naturel.* »

« Aren ? » fit Melly.

Je hochai la tête en me concentrant sur son visage, plus proche du mien que dans mon souvenir.

« Allez, lève-toi. » J'obéis. Elle se mit à me tourner autour, les poings sur les hanches. « On va laisser la robe comme ça, trancha-t-elle avec un mouvement du menton. Ça ne peut pas faire de mal de leur rappeler ce que tu as enduré. Tes cheveux te donnaient un air sauvage mais, maintenant qu'ils sont bien nattés, tu as l'air d'une gamine de quinze ans. »

J'avais l'impression d'en avoir cent quinze. Elle me tapota l'épaule avant de m'entraîner vers la porte.

« Il vaut mieux que tu y ailles seule. Pour qu'ils voient que l'idée vient de toi. »

Melly avait raison : la cour était noire de monde. Je n'avais pas le moindre désir de parler à cette foule. Si Kitt n'avait pas survécu à cet instant pour me prendre le coude, je crois que je serais retournée me planquer dans la cuisine sans demander mon reste.

L'assistance s'écarta pour nous laisser passer, davantage par crainte de Kitt que par courtoisie. Kitt, avec ses yeux froids et son visage dur, ressemblait à un étranger menaçant plus qu'à un garçon du village. Tant mieux. Moi aussi j'avais peur... mais pas de Kitt.

Quand il m'installa à l'extrémité du banc, les anciens n'avaient pas fini de s'asseoir à la table. C'est moi qu'on allait entendre en premier. L'homme dont je prenais la place se décalça sans piper mot. Même la femme à l'autre bout, qui dut se lever, n'osa pas protester.

Kitt se tenait debout à ma gauche, un pied posé au bord du banc. Il replia le bras droit sur sa poitrine, serra la main sur l'épaule opposée et ferma les yeux. J'aurais aimé être assez calme pour l'imiter.

D'un coup d'œil vers le banc des anciens, je remarquai que Koret, songeur, me dévisageait. C'était un homme solide avec une barbe touffue que je me rappelais noir goudron mais qui à présent était plutôt gris fer. On racontait que c'était un ancien pirate, capturé et réduit en esclavage par l'un des rois du Sud. Après son évasion, cherchant du travail, il avait échoué à Basseau, pour finir par y épouser la fille de l'homme qui l'avait

embauché. C'était ainsi qu'il était devenu fermier et s'était intégré à la communauté. Koret était un homme tranquille et doux. Les seules traces de son passé étaient les cicatrices autour de ses poignets. Des cicatrices peut-être dues à des fers d'esclave. Ou pas.

Quand les anciens se furent installés et que les gens qui n'avaient pas trouvé de place sur les bancs se furent disposés en rangées à peu près régulières, Mérévich saisit le gland posé au centre de la table, ce qui l'autorisait à prendre la parole.

« J'ai envoyé Talon examiner les dommages causés aux maisons par le tremblement de terre. Talon, dans quel état est le village ?

— Ça va, monsieur, répondit la voix du forgeron derrière moi. Seules quelques maisons ont subi des dégâts importants. Ce sont surtout les plus grandes, celles sur deux niveaux. Même les plus endommagées ne demanderont que quelques jours de travaux.

— Bien, dit Mérévich. Que les habitants des faubourgs viennent me signaler les dégâts de leur maison. Après les semaines, j'organiserai des équipes pour réparer le plus gros. »

Il reposa le gland, et Koret s'en saisit. « Nous avons presque tous vu la montagne tomber. Quelqu'un est allé vérifier si par miracle la route Royale est toujours praticable, j'imagine ?

— Oui, moi », répondit Wandel Langue-d'argent en s'extrayant de la foule. D'un geste las, il passa sur son visage ses doigts que la harpe avait couverts de durillons. « Tout de suite après l'éboulement. Il faut le voir pour le croire. Même les sorciers du roi auront du mal à libérer le passage.

— Quelqu'un sait-il si le col du Mariage est resté accessible ? » demanda Koret quand Wandel se fut rassis.

Après un silence, Albrin, à l'autre bout de la table, se leva. « J'irai voir demain matin. Sinon, il y a un autre passage en contournant l'Époux. Mais, même s'il est possible de franchir le col du Mariage, au nord il n'y a que Roquefont. La route Royale s'arrête là-bas, et le seul itinéraire possible entre Roquefont et Montfort passe par ici. Nous n'avons pas besoin du col du Mariage pour porter nos produits au marché. Maintenant que la Dent d'argent bloque la route, Montfort est à douze jours de

trajet par le meilleur itinéraire encore praticable. Je connais quelques sentiers plus rapides, mais on ne peut pas y faire passer une charrette. »

Il se rassit tandis que Koret reposait le gland et que les anciens échangeaient des regards abattus. Douze jours au lieu de deux, c'était terriblement long, surtout avec des maraudeurs dans la vallée. Chacun au village était au courant de leur présence, je n'en doutais pas.

Je me levai et attendis qu'on me donne la parole. Cantier prit le gland et hocha la tête sans enthousiasme. « Autant entendre toutes les mauvaises nouvelles d'un seul coup. Dis-nous ce que tu sais sur les maraudeurs, Aren. »

J'inclinai la tête en prenant une grande inspiration. J'avais eu tout le temps de réfléchir pendant que je travaillais dans la cuisine de Melly. « Aujourd'hui mes parents, ma sœur, son enfant à naître et mon mari ont été tués. » C'était brutal, et ma gorge se serra alors que je prononçai cette vérité irrémédiable. Je dus me forcer à déglutir. « À présent, je n'ai plus de famille proche. »

Il me fallut m'interrompre. Si je me mettais à pleurer, je perdrais toute crédibilité car on attribuerait mes paroles au chagrin ou à l'hystérie. Plusieurs des anciens se détendirent, pensant sûrement que je m'apprêtais à demander de l'aide. Les montagnes qui s'effondraient, ils n'avaient pas l'habitude, mais aider les leurs, ils savaient faire.

« Ma grand-mère, la mère de Père, est morte au printemps dernier. Toute sa vie elle a été guérisseuse. Une très bonne guérisseuse. » Je les regardai. « Je sais que vous avez entendu des rumeurs sur son compte – on chuchote qu'elle ne se contentait pas d'administrer des plantes médicinales et de poser des attelles. C'est vrai. Ma grand-mère avait des dons magiques tout autant que mon frère, qui est mort plutôt que d'accepter de devenir ce que le mage de sang voulait faire de lui. »

Albrin pâlit ; d'autres anciens se raidirent, très inquiets : ce genre de discours ne se tenait pas en public. Koret fourrageait dans sa barbe, et le vieux Mérévich se contentait de hocher la tête. Mérévich ne s'émouvait pas facilement.

« Moi aussi je suis magicienne », déclarai-je d'un ton net. Sans me laisser continuer, Cantier reposa le gland d'un geste brusque. Koret, qui n'était pas vraiment d'ici, l'arracha presque des mains du pêcheur.

« Tu nous as demandé audience, et j'imagine que ce n'était pas dans le but d'être condamnée au bûcher ou à la mort par écrasement. Continue, petite. »

La tension et l'effroi m'habitaient depuis si longtemps que je m'y étais accoutumée. Je léchai mes lèvres sèches avant de reprendre. « Mémé disait que nous avions oublié l'époque de notre installation sur cette terre, et que personne ne voulait entendre parler de magie. »

Kitt s'étira d'un air très naturel. Lorsqu'il s'immobilisa, son épaule était calée contre la mienne. Concentrée sur ce contact et sur le visage impassible de Koret, je me forçai à ne prêter aucune attention aux réactions des autres.

« Il y a très longtemps, un roi a hérité d'une terre trop peuplée. À l'ouest, les domaines du duc Noir. Au sud, la mer. Au nord, le froid hostile. À l'est, les terres libres. Dans les terres libres vivaient les créatures magiques : les trolls, les gobelins, les dragons, les goules. Rien de très favorable à l'occupation humaine. Ils constituaient le peuple sauvage. » Je pus me détendre en me laissant porter par le rythme familier de l'histoire de Mémé. « Alors le roi convoqua tous ses mages pour qu'ils jettent des sorts contre la magie de ces terres libres, les dernières qui subsistaient. Ici même. Les mages du roi entravèrent la magie de la terre de leur mieux, et après eux chaque génération de sorciers resserra de plus en plus les fils de la magie, à tel point qu'un jour il n'y eut plus aucune parcelle de terre libre, et le peuple sauvage disparut – car il ne peut vivre sans magie. À cause du sortilège, les mages eux non plus n'étaient plus à même d'accéder à la magie, mais ils disposaient d'autres moyens d'alimenter leur pouvoir.

— La sang-magie », dit Koret, ce que tous savaient parfaitement.

J'acquiesçai. « Ceux d'entre nous qui choisissent de ne pas emprunter cette voie disposent d'un pouvoir très limité. Et le peu qu'il leur... qu'il nous reste, nous le dissimulons. Les mages

de sang inspirent un effroi légitime. » Je levai les yeux pour les plonger, pendant le reste de ma tirade, dans ceux de chaque ancien tour à tour. « Et tout magicien peut choisir de suivre leur exemple. Rien ne vous garantit que je ne le ferai pas ; rien d'autre que ma parole. » Je ménageai une pause, le regard rivé aux bottes de Kitt. « Le talent de Mémé était la guérison ; moi, j'ai la *vue*. Ce matin, j'ai su qu'un malheur allait arriver, mais j'ai cru que ce serait... bah, un orage ou une cheville foulée. Alors je n'ai rien dit à Daryn quand il est parti aux champs. » Je me tus un instant avant de cracher : « C'est pour ça qu'il est mort. Je ne referai jamais cette erreur.

« Pendant que j'étais cachée pour échapper aux maraudeurs, je les ai *vus* tuer Daryn, mon père et Caulem. » J'insistai bien sur « *vus* » pour que nul n'ait de doute quant à la façon dont j'avais obtenu l'information. « Ensuite, j'ai *vu* autre chose. Un mage de sang a défait les entraves qui pesaient sur la terre. L'un des effets secondaires de ce sortilège a été le tremblement de terre qui a détruit la Dent d'argent. »

Je m'attendais à me sentir soulagée après avoir raconté mon histoire ; ou, sinon soulagée, du moins effrayée à l'idée de ma mort prochaine. Mais je ne ressentais rien.

Cantier tendit la main et, avec un regard scrutateur, Koret y déposa le gland. « Peux-tu prouver que tu es ce que tu prétends, petite ? »

Je le fixai d'abord d'un air stupide – pourquoi irait-on affirmer avoir la *vue* si ce n'était pas vrai ? Quand je compris qu'il était sérieux, je haussai les épaules. « La *vue* vient quand elle le décide. Que voulez-vous que je regarde ? »

Il fronça les sourcils, ce qui lui donnait l'air plus bougon encore que d'ordinaire, avant de retrousser sa manche pour exhiber une cicatrice irrégulière. « Comment est-ce que je me suis fait ça ? »

J'observai la cicatrice puis fermai les yeux et me remémorai l'image, mais rien ne vint. Au bout d'un moment je relevai les paupières, ouvris la bouche et... les visions affluèrent. Pas exactement celles que j'avais appelées.

Le baron Morech se disputait avec un autre noble. Je ne percevais aucun bruit, mais l'odeur du sang et de la mort était

suffocante. Morech indiqua du geste quelque chose hors de mon champ de vision. L'autre hocha la tête et se détourna à l'instant précis où une flèche pénétrait dans l'œil de Morech.

Des images de champs de bataille grouillant d'hommes un instant et couverts de cendres grises à la seconde suivante. Des visages en succession si rapide que j'arrivai seulement à déterminer que je n'en connaissais aucun.

Et enfin des sons : hurlements, suppliques d'agonisants...

Mon visage me fit soudain très mal, et je vis la main levée de Kitt juste devant ma joue. Mais dans ma tête les hurlements résonnaient sans relâche. J'approchai ma bouche de son oreille et murmurai : « Le peuple sauvage va revenir.

— Elle va bien ? » demanda Cantier, qui, agenouillé à côté de moi, me soutenait les épaules. Je m'aperçus que j'étais assise par terre.

Kitt leva un sourcil et souffla : « Mais comment... » Il se força à respirer posément. « Je ne sais pas. Je ne sais pas du tout. »

Un homme vêtu d'un uniforme étrange s'enveloppait dans un manteau violet brodé d'or. Fièrement dressé devant ses troupes, il adopta une pose héroïque. Quelque chose... Quelque chose se produisit soudain. A la place où il s'était tenu il n'y avait plus qu'un squelette qui portait ses vêtements, debout devant une armée de squelettes. Rien ne bougeait, sauf le manteau violet qui claquait au vent. Puis le crâne d'un cheval, avec un mors et une bride, glissa de l'os étroit qui le maintenait en place. Un instant il resta pendu par les rênes. Mais les doigts du squelette qui les tenaient se désagrégèrent. Ensuite tous se décomposèrent, l'armée tout entière, un homme après l'autre. Une armée d'os en uniforme gisait dans un champ de fleurs jaunes. Des os qui devinrent cendres. Des cendres que la brise printanière dispersa.

Je fermai les yeux pour échapper aux voix furieuses qui toutes ne cherchaient qu'à dominer le vacarme, de sorte qu'aucune n'était distincte. Koret finit par pousser un mugissement qui couvrit tout le reste, et ne se calma que lorsque le silence fut revenu.

« Tuer les magiciens est une coutume barbare, dit Tolleck, le prêtre, de sa voix douce de baryton. Le Dieu unique n'exige pas

cela. Il condamne les mages de sang et ceux qui tirent leur pouvoir de la mort. Mais un homme... ou une femme... n'a pas le choix de sa naissance. Condamner quelqu'un pour cela, c'est mal.

— Frère Gifford n'était pas d'accord avec vous, cria-t-on dans la foule. Il était prêtre depuis bien plus longtemps.

— Frère Gifford n'est plus ici », gronda Tolleck d'un ton que je ne lui connaissais pas. Je faillis le regarder, mais j'avais trop peur de voir autre chose. Sa voix puissante subjuga la foule.

Calme et déterminé, le prêtre reprit : « De quel droit condamneriez-vous celui qui n'a commis aucun crime ? »

Je vis le visage du prêtre, ce qui prouvait que je n'avais pas besoin d'ouvrir les yeux pour voir. L'idée de vivre avec ces visions permanentes me fit souhaiter que Tolleck se taise et les laisse me pendre.

« Bois ça, Chipie », dit Kitt en portant un verre à mes lèvres tremblantes.

J'avalai. C'avait un goût de pomme et de jus de pavot.

« Elle a besoin de se reposer. Ma maison est juste à côté, et les autres ne viendront pas m'embêter. » J'aurais reconnu entre mille la voix rude de Cantier.

Je m'éveillai en sursaut dans un intérieur inconnu ; mais quand j'eus pris un moment pour regarder autour de moi, je m'aperçus que j'étais sur une paillasse improvisée dans la salle principale de chez Cantier. Ça sentait un peu le poisson. Seules les braises de la cheminée perçaient les ténèbres. De la galerie venaient les petits bruits de corps endormis. Je me demandai comment il avait convaincu sa femme de me laisser dormir là.

D'après le silence et l'obscurité qui régnait au-dehors, il était un peu plus de minuit. Je portais toujours ma robe, mais il me fallut un moment pour trouver mes bottes. Je franchis la porte sur la pointe des pieds et me glissai dans la rue.

C'était la maison de mes parents que je cherchais et non la mienne. J'avais besoin de me raccrocher à quelque chose de familier. Un endroit où je me sentirais en sécurité. Quand je

l'atteignis, elle était sombre et déserte. Comme je n'avais rien pour éclairer l'intérieur, je dus examiner la pièce à tâtons.

La peau huilée de la grande fenêtre était déchirée, et un rayon de lune tombait sur le coffre de mariée de maman. Quelqu'un l'avait détruit à coups de hache ; son contenu était épargillé. Était-ce l'œuvre du même homme qui avait saccagé les meubles chez moi, ou bien tous les maraudeurs avaient-ils la manie de réduire en miettes les objets sans défense ?

En voyant les taches de sang sur le plancher, je perdis tout le courage dont j'avais essayé de m'armer. Je me détournai. Une couverture était roulée en boule dans un coin. Je l'attrapai pour me blottir dedans, même si je ne croyais pas une seconde pouvoir un jour avoir chaud de nouveau. Je m'assis dans le recoin où j'avais trouvé la couverture et regardai la nuit.

Je restai chez mes parents jusque tard dans la matinée, pour y récupérer des objets encore utilisables parmi ceux que les maraudeurs avaient dédaignés. Il n'y avait pas grand-chose. Ils avaient pris les vivres, les armes et tout ce qui pouvait servir à transporter leur butin : havresacs, musettes, sacs à dos, et même les draps de lit. Je ne sais pas pourquoi ils avaient laissé la couverture dont je m'étais servie.

Je trouvai un assortiment des vêtements de Caulem. Ceux de Père avaient disparu. Je pliai avec soin les chemises et les pantalons de mon frère-par-mariage et les déposai près des vestiges de sa couchette. Peut-être ses parents voudraient-ils les récupérer.

Mes mains se figèrent alors que je pliais le dernier pantalon. J'étais maigre, mais grande pour une femme. Caulem n'avait pas fini sa croissance. Il avait pratiquement atteint sa taille adulte mais ne s'était pas encore étoffé. Son pantalon m'irait.

Je me levai et me déshabillai à la hâte pour enfiler une culotte d'homme et une tunique ample. Je dus resserrer les liens aux chevilles et à la taille, et retrousser les manches. La tunique, qui arrivait aux hanches de Caulem, me tombait aux genoux. Je mis une ceinture pour qu'elle ne me gêne pas. Ses bottes étaient trop grandes pour moi, mais les miennes feraient l'affaire.

Ces vêtements de garçon me rendaient différente de la femme stupide qui croyait aux contes de fées. De la femme qui avait tué son mari en s'obstinant à vouloir être comme tout le monde.

Je me rendis compte que j'avais indéniablement perdu l'esprit. Si le prêtre m'avait vue courir jusque chez moi et me glisser entre les étagères pour me réfugier dans le cellier, il aurait sans doute pris ma défense avec moins de conviction.

Pendant plusieurs jours, l'obscurité du cellier devint une carapace entre le monde et moi. Je laissai le rez-de-chaussée en l'état, jonché des débris de ma vie. J'étais une bête à moitié folle qui, tapie dans le noir de la terre, n'en quittait l'étreinte qu'à la nuit.

Je ne pouvais fuir les visions : elles me venaient même lorsque je faisais tout pour les tenir à distance. Dans la plupart, les sons me parvenaient, et parfois les odeurs également. Je regardai les villageois enterrer ma famille dans le petit terrain derrière la maison de mon père, disperser des pétales parfumés sur la terre fraîchement remuée de leurs tombes. Tout cela depuis les ténèbres closes de mon cellier.

Que je le veuille ou non, je savais ce que faisait le monde extérieur.

Comme moi, le village s'enterra pour ne pas voir combien il était isolé. La saison des semaines exigeait tant de travail que les habitants s'abandonnèrent vite à un engourdissement épuisé. Les maraudeurs se tenaient tranquilles. On répara les maisons endommagées ; on en reconstruisit deux qui avaient vraiment trop souffert du séisme. Il y eut quelques répliques, réduites à des vibrations sourdes faciles à ignorer.

Peut-être, concluaient les commères réunies au lavoir pour leur lessive du milieu de semaine, peut-être les maraudeurs étaient-ils partis pour de bon. Peut-être avaient-ils gagné Roquefont avant de continuer leur route. D'ailleurs Lomas, l'homme d'Albrin, n'avait-il pas déclaré que le col du Mariage était praticable, même s'il n'avait pas poussé jusque Roquefont ? Et c'était bien triste pour Aren, la fille de Hobart, pas vrai ? Bien sûr, c'était une perte si lourde et si soudaine qui la rendait folle

de chagrin, mais quelle idée de venir raconter un si gros bobard ! Heureusement pour elle que le vieux prêtre était mort, parce que lui l'aurait brûlée – d'ailleurs certaines des matrones murmuraient que le petit nouveau était trop mou.

Nul ne vint de Roquefont ; mais les Roquefontais, comme les fermiers de Basseau, étaient en plein milieu des semaines, eux qui vivaient encore plus au nord que nous, et encore plus en altitude. À part Wandel Langue-d'argent, très peu de gens en descendaient au printemps, même quand la route de Montfort n'était pas fermée. Melly, normalement, n'ouvrirait pas la taverne tant que les semaines n'étaient pas finies, car Wandel, lors de ses visites, s'installait au manoir et non chez elle. Le baron Morech l'aimait bien et lui laissait libre accès à sa bibliothèque.

Six jours après l'effondrement de la Dent d'argent, Wandel se disputa avec l'intendant (comme tout le monde un jour ou l'autre, car je n'ai jamais connu d'homme plus revêche) et partit pour le col du Mariage.

A cheval, il chantait. Ses chansons évoquaient les déboires qui menaçaient les intendants incapables de rien comprendre à la musique ni aux harpistes. Il jouait des deux mains. Sa jument blanche ne quittait pas les pavés de la route Royale. Lorsqu'ils approchèrent de l'Épouse et de l'Époux, Wandel rangea sa harpe.

Les pentes abruptes de l'Épouse, à sa gauche, projetaient leur ombre sur la route, et à la droite du ménestrel s'élevait l'Époux, plus haut d'un bon tiers mais bien moins escarpé.

Sur le flanc de l'Époux serpentait la cicatrice de l'ancienne route de Roquefont. La route Royale grimpait plus progressivement, car les mages de sang étaient capables de défricher les taillis impénétrables qui foisonnaient entre les deux montagnes bien mieux que la hache et la faux. J'avais entendu les fermiers jurer que ces broussailles poussaient d'un doigt par jour et trouvaient à s'enraciner là où seuls les lichens auraient dû survivre. Pourtant, même au bout de plusieurs siècles, pas une seule tige ne pointait entre les pierres de la route Royale.

Wandel se mit à fredonner une ballade en regardant la voie qui s'étirait devant lui. C'était l'une de ses chansons préférées.

Elle parlait d'un homme dont la maison se trouvait sur le tracé de la route. Il était si têtu et si retors que les mages avaient fini par contourner son terrain. De nos jours encore, jurait Wandel, il y avait une vallée dans laquelle la route décrivait un demi-cercle parfait autour d'une zone déserte où jadis se dressait une chaumière.

Et ça montre, concluait toujours le harpiste, que l'obstination peut triompher de la pire des malédictions.

Wandel, au milieu de la dernière petite ascension, arrêta sa jument. Il mit pied à terre pour gagner le bas-côté. L'un des pavés était sorti de son emplacement d'origine, laissant un trou profond entouré de plusieurs pierres branlantes.

« Donzelle, dit-il à sa monture, j'emprunte la route Royale depuis bien des années, et je n'avais jamais vu un pavé descellé. »

Lentement il remonta en selle et reprit son chemin, l'œil aux aguets, mais ne remarqua plus rien d'anormal sur la route. Pas même quand elle disparut sous les eaux calmes d'un lac qui emplissait la vallée de Roquefont.

« Un autre éboulement, murmura-t-il pour lui-même ou pour la jument. Dans la région, la moitié des montagnes s'achèvent en falaises, avec des chutes de rochers tous les printemps. Je m'étais bien dit que peut-être la Dent d'argent n'était pas la seule à s'être effondrée. En tout cas, quelque chose est venu faire barrage dans la rivière, et ça a inondé la vallée. C'est pour ça que le niveau d'eau de la Ravinée a baissé si brutalement. »

Le nouveau lac était profond : seules les cimes des arbres dépassaient de la surface, là où aurait dû se trouver le village. L'eau était brune de végétation pourrie et de bien pire.

Wandel, mâchoires serrées, fit volter sa jument et retourna sur ses pas. Quand il pénétra dans la cour de chez Melly, il était gris de poussière et visiblement épuisé. Le garçon d'auberge lui jeta un regard intrigué en prenant les rênes de Donzelle, mais il était trop bien dressé pour poser la question qui lui brûlait les lèvres.

La grande salle était vide. Wandel déposa sa harpe et son sac dans un coin discret et passa la tête en cuisine, où Melly récurait des casseroles.

« Madame Melly ? »

Elle se retourna en s'essuyant les mains à son tablier et s'approcha à pas rapides. « Eh bien, monsieur Wandel, je vous croyais déjà arrivé à Roquefont.

— *Et j'y serais, répondit-il sans son entrain habituel, s'il existait un Roquefont où arriver. Je me suis querellé avec l'intendant du baron. Auriez-vous la gentillesse de me donner une de vos chambres ?*

— *Bien sûr, bien sûr. Laissez-moi simplement une heure pour l'aérer. Que me dites-vous au sujet de Roquefont ?*

— *Toute la vallée est inondée, madame. »*

Melly pâlit mais se contenta de hocher la tête, de prendre le bras de Wandel pour l'emmener dans la grande salle et de l'y installer sur un banc près du feu. Elle lui apporta une chope de bière brune et envoya le garçon chercher Mérévich et aérer la chambre.

Lorsque arriva le vieillard, il s'assit en face de Wandel et s'appuya le menton dans le creux de la main.

« Bon, harpiste, dites-moi ce qui se passe à Roquefont. »

Wandel haussa les épaules. « Je pense que le séisme a bouché le lit de la rivière, ce qui a inondé la vallée. Il n'y a plus de Roquefont.

— *Avez-vous vu quelque trace des habitants ? »*

Le ménestrel secoua la tête. « Non, mais je pense qu'ils ont eu le temps d'évacuer le village. Une vallée de cette taille met du temps à se remplir. Et puisqu'ils ne sont pas ici, je présume qu'ils ont gagné Montfort par un chemin de montagne. Mais impossible d'en être sûr : la route Royale est bloquée au sud d'ici.

— *Ah. » Mérévich acquiesça du menton en buvant une gorgée de bière dans la chope du harpiste. « Il y a un vieux sentier qui gagne Montfort par le mont du Hob. Kitt le connaît. Je le lui ai montré moi-même quand il était petit et que son père me l'envoyait pour m'aider avec les moutons. Au contraire des autres hommes, lui n'est pas accaparé par les semaines. »*

Il s'interrompit, évitant de parler de la raison pour laquelle Kitt n'était pas aux champs : son bras en moins. « Une petite expédition lui ferait du bien.

— *Le mont du Hob ?*

— *Oui. Il n'y a pas de broussailles. C'est la seule montagne du coin qui n'en soit pas infestée. Il y a bien un itinéraire plus court, entre le Carn et la Moisson – les sommets au sud et à l'ouest de la Dent d'argent –, mais les chevaux n'y passeraient pas.*

— *Vous pensez que Kitt accepterait de me conduire à Montfort ? » Wandel semblait dubitatif. « Moi, je n'en suis pas certain. »*

Mérévich hocha la tête en soupirant. « Wandel, ici, soit les gens ont de la famille à Roquefont, soit ils sont mariés à quelqu'un qui a de la famille à Roquefont. Kitt vous y mènera et nous rapportera les nouvelles, malgré les histoires entre vous. Peut-être quelqu'un là-bas saura-t-il ce que sont devenus les Roquefontais. On ne vous demande que de revenir l'an prochain et de nous dire ce que vous aurez appris. »

J'ignorais qu'il y avait des histoires entre Kitt et Wandel. En d'autres circonstances je me serais demandé de quoi il s'agissait, mais la vision ne me laissa pas plus de temps pour m'en inquiéter que pour pleurer sur le sort de Roquefont.

« *Et alors vous pensez qu'il y a un fond de vérité dans ce que nous a raconté la fille ? Que le tremblement de terre n'était qu'une conséquence de ce qui s'est vraiment passé ? » Wandel récupéra sa chope et but à grands traits.*

« *Hum...» Mérévich frottait la table d'un geste nerveux. « Je sais que sa grand-mère était une sorcière. Elle a sauvé mon fils aîné. Il était tombé la tête la première contre un rocher. Il avait quatre ans. C'était la lumière de ma vie. Je l'ai emmené chez elle, mais je savais que c'était trop tard : il y avait une zone toute molle sur sa tempe. Elle l'a regardé puis s'est tournée vers moi. Sans dire un mot elle l'a allongé sur la table de la cuisine. Elle a posé les mains sur cette zone molle et a fermé les yeux. Quand elle a retiré ses mains, le crâne du petit était réparé. Ça fait quarante-deux ans, et je n'en avais jamais soufflé mot à âme qui vive. Je vous serais reconnaissant de ne pas le*

répéter. » Il reprit un peu de la bière de Wandel. « Est-ce que je crois qu'elle est magicienne ? Oui. Est-ce que je crois qu'elle est convaincue de ce qu'elle affirme ? Oui. » Il regarda le harpiste droit dans les yeux. « Sa grand-mère m'a montré qu'on peut être magicien et avoir bon cœur. »

Wandel fit la moue. « Aujourd'hui, j'ai vu qu'un pavé de la route Royale s'était délogé.

— Hein ? souffla Mérévich. Je vais dire à Albrin qu'on lui emprunte Kitt pour quelques jours. »

Un jour ou deux après cette conversation, je m'éveillai percluse de courbatures pour avoir dormi à même le sol et je jetai un regard aux ténèbres qui m'entouraient. Ces derniers jours, soit je m'étais habituée à la magie, soit elle s'était estompée, mais en tout cas je ne la sentais plus vibrer dans mes os. La terre du cellier n'était que de la terre, sèche et froide. Mieux encore : nulle vision ne m'encombrait l'esprit.

Je ne m'étais pas changée depuis que j'avais enfilé le pantalon et la tunique de Caulem, et je songeai soudain que lui n'aurait jamais toléré qu'ils soient si sales. Le cellier puait la sueur et le laisser-aller.

Je me mordis les lèvres, tête basse, me demandant ce que Daryn aurait dit à me voir tapie dans un coin du sous-sol. Et j'avais presque l'impression que Mémé me brandissait sous le nez un index réprobateur.

« Maintenant tu te lèves, ma petite demoiselle, et tu te débarbouilles. Ensuite, tu commences à réfléchir sur les moyens d'aider les gens. Tu ne vas pas laisser la peur et l'ignorance de quelques-uns t'empêcher de secourir les autres. Ils auront besoin de toi, et tu seras là pour eux, comme je l'étais et comme l'était mon père avant moi. »

Je ne savais pas si c'était mon imagination ou la *vue*, mais les paroles de Mémé touchèrent leur cible. Cantier m'avait portée jusque chez lui pour que j'y dorme, alors qu'il n'avait aucune tendresse pour les mages de sang. J'avais pu compter sur Kitt quand j'avais besoin de lui... ainsi que sur le prêtre, d'ailleurs, alors que je le connaissais à peine : il vivait au village depuis moins d'une saison.

La voix rauque parce que je n'avais pas dit un mot depuis longtemps, je citai le sermon favori de Mémé : « Ce don s'accompagne d'une grande responsabilité. Nous sommes des protecteurs. Dans leur quête d'un pouvoir sans limites, les mages de sang l'ont oublié. Ils sont prêts à se détruire, à détruire tout ce qu'ils approchent. La magie de mort est profondément mauvaise, et rien de bien ne peut en sortir. »

« Une responsabilité. » J'avais beau ronchonner, je ne m'en relevai pas moins. Sans les visions qui m'écrasaient, je n'avais plus d'excuse pour me terrer dans les ténèbres.

Je trouvai des vêtements propres (encore des affaires de Caulem), une vieille couverture dans laquelle on avait taillé des chiffons et un pain de savon parfumé, puis je sortis de la maison.

La lumière du jour m'aveugla ; je dus rester un moment sur le porche pour laisser mes yeux s'y réhabituer. Il restait quelques poulets qui grattaient la poussière devant la grange. Voir le bâtiment me rappela qu'une vache morte y pourrissait depuis presque une semaine. Il allait falloir que je me débrouille pour l'enlever.

Le ru de l'Ame étant glacial, je ne retirai que mes bottes avant d'entrer dans l'eau. Je commençai par me laver la figure et les mains, tant que j'en avais le courage, puis m'attaquai aux vêtements le plus vite possible. Pour mes cheveux, ce fut plus long, mais à la fin mes mèches grasses, encroûtées de poussière, recouvrèrent leur brillant.

Une fois propre et sèche, j'entrepris de nettoyer la chaumière, remis en place ce que je pouvais et triai le reste. Certains objets étaient si endommagés que j'en fis du bois de chauffage ; j'en mis d'autres de côté pour les réparer plus tard. Quand j'eus fini, je descendis chercher un seau au cellier et retournai au ruisseau puiser de l'eau pour lessiver le sol.

Peut-être la magie longtemps contenue se dissipait-elle, ou tout simplement le travail me réussissait-il plus que les heures passées dans le noir à m'efforcer de ne penser à rien ; en tout cas je n'eus pas une seule vision de toute la journée. Ça suffisait presque à me mettre de bonne humeur.

Le soleil de l'après-midi était chaud et l'air chargé de l'odeur des jeunes pousses. Pendant l'exil que je m'étais imposé, le monde avait fleuri. Des fritillaires dansaient dans la brise ; maman et moi les avions plantées autour de la maison. Des fleurs sauvages pointaient leur corolle timide le long du chemin de la grange et dans le champ juste derrière, où... où paissait le grand hongre alezan de Daryn.

Il avait dû s'échapper et reprendre le chemin de l'écurie.

Je posai mon seau et gagnai le pâturage. Daryn, le matin de son départ, avait laissé le portillon ouvert. Par habitude, je le refermai derrière moi après l'avoir franchi. Le grincement des charnières attira l'attention du cheval, qui se tourna vers moi et tendit les oreilles avant de s'approcher au trot en hennissant.

Il s'arrêta à quelques pas de moi, renifla et balança un instant la tête avant de l'appuyer contre mon ventre et l'y frotter doucement. Comme il portait encore les restes de son licol, ça me fit mal. Je lui donnai une petite tape dans le cou.

« Allez, allez, mon vieux, dis-je en saisissant le mors. Arrête, Canard. » Daryn l'avait baptisé Aigle de feu, ou quelque chose d'aussi romanesque, mais Caulem le surnommait Canard, et c'était resté.

J'ôtai le filet – il devait le porter depuis que les maraudeurs l'avaient volé. Sous le cuir, sa robe était brunie par la sueur et en plusieurs endroits il n'y avait plus de poils, rien que de petites zones de peau rose. Les rênes, naguère assez longues pour qu'on le guide pendant les labours, faisaient à peine la taille de mon bras.

« On t'a attaché par les rênes, hein ? C'est pas bien malin. »

Je continuai à lui chuchoter des phrases sans queue ni tête tout en lui ouvrant la bouche pour voir s'il s'était blessé en se libérant. Il se laissa faire un instant puis tendit le cou pour me forcer à arrêter. Dès que je lui eus lâché le nez, il me pardonna cet outrage et revint mendier des caresses. On lui avait retiré ses fers, peut-être pour qu'il soit plus difficile de suivre sa piste.

« Tu vois, je me demandais comment j'allais sortir la vache de la grange ; maintenant je n'ai plus besoin que d'un harnais. Peut-être Kitt aura-t-il quelque chose à me prêter. »

Ces mots terre à terre ne dissimulaient pas mes larmes. Je les essuyai d'un geste décidé. C'était idiot de pleurer parce qu'un cheval était revenu, mais je me sentais beaucoup moins seule que le matin.

Je le laissai au pâturage, déposai le filet dans un coin pour le réparer plus tard et repris mon ménage. La vache attendrait le lendemain. Je sifflotais en briquant la chaumière, mais l'écho me rappelait combien elle était vide. Je me tus bientôt. J'avais pleuré tout mon soûl dans les ténèbres du cellier et dans la crinière de Canard ; le temps était venu de passer à autre chose.

Une fois la maison propre, j'attrapai les cinq poulets restants et les enfermai dans le poulailler, hors d'atteinte des prédateurs. J'étais en train de prendre une mesure de grain pour la volaille quand j'entendis des sabots marteler la terre durcie.

J'eus un coup au cœur, mais il n'y avait qu'un seul cheval. Il était peu probable qu'un maraudeur sorte seul ; du moins je l'espérais. Je demeurai donc dans l'abri relatif de la grange jusqu'à ce que les cheveux roux de Kitt apparaissent au tournant du chemin.

Il avançait au trot, le dos bien droit – fruit de son expérience militaire et de l'enseignement d'Albrin. Je montais ainsi, moi aussi. Torche, son isabelle, avait une grosse tête sur un cou trop mince, mais de bonnes jambes bien droites et solides et une démarche élastique qui, en mouvement, l'empêchait d'être laid. Il faisait deux empans de moins que Canard mais restait grand pour un cheval de selle.

L'attitude de Kitt en glissant à terre pour se tourner vers moi n'avait rien d'hésitant, mais je crus lire de l'incertitude dans son regard avant qu'il ne la dissimule derrière le mur qui l'isolait des autres.

Un instant je vis un Kitt bien plus jeune courir à toutes jambes, Quilliar à ses trousses, leur visage illuminé d'une joie sauvage. Cela raviva la douleur que me causait la transformation du garçon pétillant avec qui j'avais grandi en un étranger morose et réservé.

Je lui souris poliment, contente qu'il ne soit pas venu la veille pour me surprendre à pleurer sur mon sort ou à me débattre dans les convulsions causées par la *vue*. Pour la

première fois depuis longtemps, je me sentis le cœur assez léger pour lui accorder l'accueil cérémonieux que réclamait son comportement. « Bienvenue, Kitt, l'harmonie soit sur toi. »

Il me jeta un regard méfiant, et je repensai au soutien qu'il m'avait apporté devant le conseil des anciens. J'adoucis ma taquinerie d'un ton plus chaleureux : « Qu'est-ce qui t'amène ? »

Il serra les dents, ce qui empourpra ses joues pâles. « La vallée de Roquefont est inondée. »

Ma bonne humeur m'abandonna. Je m'avançai pour lui serrer le bras ; moi aussi j'avais là-bas des amis et des cousins. « Je sais. Je l'ai *vu*. »

Il hocha la tête, comme s'il s'y était attendu ; mais le mage de sang du baron Morech voyageait avec l'armée, aussi Kitt devait-il être habitué à la magie. « Hier, le harpiste a franchi le col du Mariage. Il dit que toute la vallée est sous l'eau. Personne de Roquefont n'est venu par ici, alors on pense qu'ils ont dû partir pour Montfort en comprenant que le village allait être englouti. » Il me regarda ; je secouai la tête. Je n'avais pas vu les Roquefontais et n'avais pas essayé de les voir.

Il reprit après une courte hésitation : « Wandel et moi allons remonter la vieille piste du mont du Hob pour savoir si certains s'en sont tirés. »

Sachant qu'il n'était pas venu me parler avant son départ sans une bonne raison, je laissai ma main sur son bras.

« Aren ? » Il détourna le regard. « Tu voudrais bien essayer de savoir ce qu'est devenue Danci ? Me dire si elle va bien ?

— Danci ? » C'était une veuve de Roquefont qui avait entrepris de séduire Kitt, et avec plus de succès qu'on ne le supposait puisque c'était pour elle qu'il me demandait une faveur.

« Tu sais ce qui lui est arrivé ? Si elle n'est pas à Montfort, j'aimerais avoir une idée d'où elle s'est réfugiée. »

Je lui adressai un sourire sans joie. « Je peux essayer, mais tu sais bien ce qui s'est passé avec la cicatrice de Cantier : je n'ai *vu* que les visages d'hommes morts, et pour la plupart des inconnus. Depuis l'effondrement de la Dent d'argent, je suis assaillie de visions, mais je ne les contrôle pas. »

Il haussa un sourcil. « Tu ne te souviens pas ? Tu as attrapé Cantier à bras-le-corps en lui disant que son chien l'avait mordu parce qu'il était blessé et terrifié. » Il eut une ombre de sourire. « Ensuite tu lui as tapoté la joue en expliquant que les gens et les chiens avaient beaucoup de points communs. Tu faisais vraiment peur. Si le prêtre n'avait pas été là... Tu as de la chance que le vieux Gifford soit mort et que Tolleck soit venu s'installer au village. »

Je hochai la tête. « Le prêtre, je m'en souviens. Très bien. Si je peux te la trouver, je le ferai. Entre, que je puisse m'asseoir. »

Je ne voulais pas faire une chose pareille. Aucune vision de toute la journée – enfin, rien qu'une petite avec Kitt et Quilliar. Mais Danci avait été... était mon amie, à moi aussi.

Kitt mena son cheval jusqu'à un coin d'herbe et lui ordonna de ne pas bouger, puis me suivit dans la chaumière. Quand il eut refermé la porte, je m'assis sur un tabouret, dos au mur. Comme c'était à présent le seul siège de la maison, Kitt dut rester debout. Je me détendis et fermai les yeux en laissant le visage de Danci se former dans mon esprit. Si ça avait marché avec Cantier, ça marcherait peut-être pour Danci.

Des cheveux bruns aux reflets de miel, songeai-je, légèrement ondulés. Des yeux gris pétillants, une mâchoire têtue. Le teint clair, le nez un peu trop long. Alors que je répertoriais les traits de Danci, son image devint celle d'un inconnu.

Des yeux de prédateur couleur cannelle, bridés comme ceux d'un chat. Stupéfiants. Mais ses traits étaient humains. Son visage, d'un gris plus sombre que les ombres nocturnes, respirait la gaîté et le rire. Lorsque son regard croisa le mien, il haussa un sourcil intrigué. J'étais certaine qu'il m'avait vue, ce qui me mit mal à l'aise. Peut-être était-ce là sa vision autant que la mienne. Un instant je perçus une solitude égale à celle qui m'habitait, et je me demandai ce qu'il avait perdu.

« Hob ? demanda la voix de Kitt dans mon oreille. Tu parles du mont du Hob ? »

Interloquée, je le dévisageai un moment en clignant des yeux. La couleur de sa peau me paraissait bizarre. « Je ne sais pas. C'est ce que j'ai dit ?

— Tu as seulement dit « Hob ». »

Toujours à moitié immergée dans ma vision, je secouai la tête. Je ne pouvais pas répondre : je ne me souvenais pas d'avoir parlé. « Tu me disais que tu vas à Montfort par le vieux sentier du Hob ?

— Oui.

— Ça t'embêterait que je t'accompagne ? Canard est revenu, je n'aurais même pas besoin d'emprunter un cheval. » Je voulus me lever, mais un vertige m'en empêcha.

« Tu as vu quelque chose ? » Il me remit sur pied et me soutint un instant.

J'acquiesçai. « Mais rien qui concerne Danci. Je ne sais pas ce que ça voulait dire, mais je crois que le voyage me permettra de comprendre. » Ça m'occuperait. Plutôt ça que rester ici affronter souvenirs et visions. Peut-être que, si je ne restais jamais oisive, les visions disparaîtraient. Même la dernière, celle de l'être aux yeux brun-rouge, n'avait pas été aussi envahissante que les précédentes.

Kitt hocha la tête et sortit. « Très bien. Je dois retrouver le harpiste devant l'auberge juste avant l'aube. Emporte des provisions pour quatre jours au moins. »

Je l'accompagnai à son cheval. Voyant le temps qu'il mettait pour récupérer les rênes, je songeai qu'il devait être vraiment pénible de n'avoir qu'un bras.

« Si tu te coinçais le bout des rênes entre les dents, ce serait plus rapide, et plus facile pour les égaliser », fis-je remarquer.

Il me sourit. Je retrouvai soudain l'homme qu'il avait été. « C'est ce que je fais quand personne ne me regarde. » Les rênes bien en place, il monta en selle.

« Kitt ?

— Quoi ? » Son cheval piaffait.

« Tu m'apprendrais à me servir d'un couteau ? Je sais tirer à l'arc, Père m'avait appris. Mais au corps à corps, ça me ferait une belle jambe. J'ai un des couteaux de Daryn. » Il était sur la table du cellier. Je pourrais l'aiguiser dans la soirée.

« Pour te battre ? » Kitt était songeur. « Je devrais sans doute, oui, puisque tu vis seule dans une maison isolée. » Il n'était pas assez bête pour me conseiller de réinstaller en ville :

j'avais sans doute plus à craindre des villageois que des maraudeurs. « Très bien. Emporte le couteau, on commencera demain.

— Parfait.

— Aren ?

— Oui ?

— Tu es sûre de vouloir emmener Canard ? Ne le prends pas mal, mais ce n'est pas vraiment un cheval de selle. La piste est très mauvaise et dangereuse par endroits. Je pourrais emprunter une des montures de Père pour toi.

— Ah oui ? » J'étais dubitative, car je repensais à l'attitude d'Albrin lors de notre retour au village. Mes souvenirs devaient être exacts : Kitt s'empourpra. « Ne t'en fais pas. Laisse-lui du temps. Canard et moi, on s'en sortira très bien. Rappelle-toi, je connais cette piste. On était ensemble, d'ailleurs. »

Il eut l'air interloqué puis sourit franchement. « Et j'ai cru qu'on allait devoir attacher ton père pour l'obliger à se calmer ! J'avais complètement oublié cette histoire. Quill et moi, on était montés au Hob pour passer notre première nuit tout seuls. On se sentait adultes et courageux. Et, arrivés là où on comptait camper, on tombe sur sa maigriotte de petite sœur ! Tu ne nous as jamais dit comment tu t'y étais prise pour arriver là-haut avant nous. »

J'éclatai de rire. « Je n'osais pas. Je savais que Quill le répéterait à Père, et plus jamais on ne m'aurait laissée mettre le nez dehors. Je suis passée par la falaise, pas par la route. On gagne plusieurs lieues, mais à mi-chemin j'ai bien cru que je n'arriverais pas en haut. »

Il hocha la tête et s'inclina pour faire avancer Torche. « Tu as toujours eu un courage insensé, je te l'accorde. À demain matin.

— À demain. » Je le regardai s'éloigner. Le vent de printemps, imprévisible, choisit cet instant pour fraîchir et me faire courir un frisson dans l'échine – un frisson qui, je ne sais pourquoi, me fit penser à une peau sombre et des yeux cannelle.

TROIS

Les rues, avant l'aube, étaient désertes. Les sabots non ferrés de Canard faisaient peu de bruit sur la piste de terre battue. Des chiens aboyaient quand je passais devant eux, mais je ne vis personne avant d'arriver à l'auberge.

Mérévich et Albrin s'y trouvaient. Même de loin, je vis qu'ils étaient plongés dans une dispute farouche, mais à voix si basse que je n'entendais même pas l'écho de leurs voix. À côté d'eux, isolé par l'expression sinistre de son visage, Kitt plongeait le regard dans les rues obscures en caressant machinalement la joue de Torche. Le hongre fut le premier à remarquer notre approche.

Prévenu par la réaction de son cheval, Kitt glissa un mot aux deux autres. Le temps que je pénètre dans la cour pavée de l'auberge, Mérévich et le père de Kitt s'étaient tus.

Kitt me salua d'un signe de tête. « Dès que Wandel a fini de seller sa jument, on y va. »

Je lui répondis d'un demi-sourire mais mon attention était fixée sur Albrin, qui détourna le regard comme s'il ne me voyait pas. Mal à l'aise, j'avalai ma salive. C'était Albrin qui m'avait appris à monter à cheval, qui m'avait montré où poussaient les meilleures fraises au printemps.

Mérévich me tapota le genou en disant, comme si Albrin ne pouvait pas l'entendre : « Laisse-lui un peu de temps. J'ai parlé avec le prêtre, et il estime comme moi que le pire est encore à venir. Le frère Tolleck est un érudit, il connaît les Écritures. Il dit que des jours sombres nous attendent, et je partage son opinion. De pires fléaux qu'une poignée de maraudeurs. Ouvre l'œil, Aren. »

Je hochai la tête et me détournai d'Albrin pour regarder le vieil homme dans les yeux. « C'est promis. »

Wandel sortit de l'écurie avec sa jument crème à la si jolie tête et monta en selle. Il avait les mouvements d'un homme plus

jeune de plusieurs décennies – presque ceux de Kitt. Je me rembrunis : pourquoi ce harpiste se mouvait-il comme un soldat ?

« Ma chère, s'exclama-t-il en voyant le filet de Canard, qu'est-ce que c'est que ce machin ? On dirait des chiffons noués ensemble. »

Je lui souris, ce qui me fit un effet étrange après si longtemps. « C'est bien le cas. Mais c'est un hackamore, il n'y a pas de mors. Les maraudeurs ont emporté tout le cuir de la grange. J'ai dû improviser. De toute façon Canard n'a besoin que d'un rappel à l'ordre de temps en temps. »

Canard tendit le nez vers la petite jument. Elle le laissa approcher mais soudain coucha les oreilles, roula des yeux fous et le mordit un bon coup. Sous la douleur et l'indignation, Canard retira la tête du périmètre dangereux.

« La Donzelle n'aime pas les autres chevaux, fit remarquer Wandel – ce qui était superflu.

— Ni les enfants, dit Mérévich.

— Ni les chiens, ajouta Kitt en souriant.

— Ni les femmes », renchérit le harpiste, tout prêt à composer une chanson sur les bizarneries de son cheval – ou de s'en servir pour dissiper la tension ambiante. « Avant, j'avais une très jolie petite femme qui...

— Allez, coupa Kitt. Si on ne part pas tout de suite, il va nous raconter des histoires jusqu'au coucher du soleil. »

Wandel secoua la tête en mettant pied à terre. Il tendit les rênes à Albrin. « Aren ne peut pas faire tout ce chemin à cru. Je vais lui trouver une selle à l'écurie. »

Il revint avec une selle, un tapis et des fontes, et remonta tandis que je sellais le hongre. Je répartis soigneusement mon paquetage dans les deux sacs et fis sortir Canard avant de vérifier la sous-ventrière. Comme elle était un peu trop lâche, je la resserrai avant de m'installer. Je prenais mon temps. Hors de question de laisser le silence gêné qui régnait dans la cour me pousser à tout bâcler.

« Wandel, mon vieil ami », dit enfin Mérévich en rompant le silence.

Le harpiste sourit et serra la main du chef. « A la saison prochaine. » Il se tourna vers le père de Kitt. « Albrin. »

Albrin lui fit un geste de la main, mais, quand il se tourna vers son fils, celui-ci s'éloigna sans un mot.

Nous franchîmes le pont pour passer sur la rive qui appartenait au baron. Là, les champs étaient déjà piqués de vert, car les premières semaines, effectuées des semaines avant celles du village, levaient déjà.

Les chevaux mirent plusieurs lieues à trouver un rythme confortable. Celui de Kitt avait l'habitude de voyager en groupe nombreux, mais la jument du harpiste aimait marcher à son pas. Et il y avait Canard. Sa démarche syncopée dévorait le chemin, trop vite pour les deux autres bêtes, bien plus petites que lui. Sans quoi ce serait le pas lourd qu'il adoptait pour labourer : beaucoup trop lent. La situation ne s'harmonisa que lorsque les trois animaux comprirent qu'il leur fallait impérativement avancer ensemble.

Il y avait des serfs dans les champs les plus reculés. On m'avait dit que le manoir et les terres étaient de dimensions réduites pour un baron. Morech avait d'autres domaines, plus grands, ailleurs. Je ne savais pas combien de serfs il faisait travailler, parce qu'ils venaient rarement au village et qu'on ne les encourageait guère à converser avec les hommes libres, mais je pense qu'ils n'étaient pas une cinquantaine.

Une équipe de six curait les fossés d'irrigation encombrés par les débris de l'hiver. Ils ne relevèrent pas la tête sur nous, alors que je passai à deux pas de certains.

Plus loin, une femme entassait les déchets combustibles sur une petite carriole à âne. Elle nous aurait ignorés elle aussi si la jument de Wandel n'avait pas décidé de s'en prendre à l'animal.

Elle se mit à renifler et quitta la route d'un pas dansant pour s'arrêter dans un dérapage, ce qui effraya l'âne. La femme lâcha son fagot de brindilles et courut lui immobiliser la tête. Ses yeux croisèrent les miens.

Wandel reprit le contrôle de Donzelle avant de plonger dans une courbette maniérée. « Mes excuses, dame. Devant un aussi large auditoire, ma jument est incapable de résister à l'envie de

faire son petit numéro. » La jument hennit et encensa en mâchonnant son mors, agacée.

Les yeux rivés au sol, la femme opina. Elle avait hâte que nous soyons repartis pour reprendre sa tâche. Je remarquai que ses mains tremblaient – avait-elle peur de Wandel ? Je regardai le ménestrel, que son accoutrement bariolé rendait à peu près aussi impressionnant qu'un chiot nouveau-né.

Je repris ma route en songeant à ce que j'avais perdu et que cette femme n'aurait jamais. Je gravai ses yeux morts et ses mains tremblantes dans ma mémoire, au cas où j'aurais de nouveau envie de m'apitoyer sur mon sort. Moi, au moins, j'avais eu une famille à perdre. Et je n'étais pas une proie offerte à tous les hommes qui passaient par là.

En milieu de matinée, nous avions atteint les derniers champs cultivés. Kitt choisit comme au hasard une sente tracée par les chevreuils et nous entraîna dans les bois touffus envahis de buissons épineux. Je n'étais pas venue par là depuis l'époque où, gamine, je n'avais aucune des responsabilités des adultes. Les chemins changeaient un peu d'une année sur l'autre, mais j'avais l'impression que ce n'était pas par celui-ci que j'avais gagné le Hob.

Kitt, en tout cas, n'hésitait jamais. Il était certainement passé par là récemment ; avant que le baron Morech ne l'engage, il ne connaissait pas cette forêt aussi bien.

Un peu inquiète, je regardais le dos de Kitt par-delà Wandel. Tendu comme un limier en chasse, il surveillait les deux côtés du sentier, et j'aurais juré qu'il reniflait de temps à autre, cherchant l'odeur de quelque chose. Torche manifestait la même nervosité que son cavalier. Il avançait tête levée, narines dilatées, et avait tendance à caracoler.

Ma foi, moi aussi je trouvais la forêt différente. Comme si nous étions épiés. Mais les buissons l'auraient rendu difficile. Si quelqu'un se faufilait dans les broussailles, nous l'aurions entendu. Mon agitation était peut-être due à un effet secondaire de la libération de la magie. Ou, plus probablement, au fait de voir Kitt se comporter comme si on nous épiait.

« Quelque chose ne va pas, Kitt ? On dirait une souris coincée dans le terrier d'un renard.

— Non, non. Mais j'ai l'impression... » Il me jeta un regard en coin. « Si je le dis, on me tiendra pour aussi bizarre que toi. »

Je battis des paupières d'un air innocent. « Je ne suis pas bizarre, je suis l'incarnation du mal – c'est le Dieu unique qui l'a décrété. Va demander à la mère de Poul. »

Il leva les yeux au ciel puis se retourna pour regarder devant lui. « J'ai l'impression que la forêt est vivante. »

J'y réfléchis un peu et m'aperçus que je ressentais la même chose. Ce que je n'avouerais sûrement pas. On m'aurait trouvée bizarre.

« Moi aussi, reconnut Wandel. Mais je ne suis jamais à l'aise en forêt. Impossible de voir s'il y a d'autres gens dans le coin. Trop facile d'y tendre des embuscades.

— Il n'y a personne, rétorqua Kitt. S'il y avait des gens je les sentirais. »

Les sentir ? Le sentier se rétrécit, et je me concentrai pour guider Canard.

Pour la première fois je regrettai d'avoir refusé le cheval de selle proposé par Kitt. Des itinéraires parfaits pour les chevreuils ne sont pas conçus pour un cheval de trait de dix-sept empans, surtout avec un cavalier perché dessus. Pour finir, agacée, je quittai les étriers et m'aplatis sur l'encolure de Canard, sachant que je pouvais compter sur lui pour suivre les autres sans trop d'histoires.

Quand Wandel s'arrêta sans crier gare, Canard se retrouva trop près de Donzelle. Elle lança une ruade, mais il la connaissait assez pour bondir en avant afin que, manquant de recul, elle ne puisse mettre beaucoup de vigueur dans son assaut. Furieuse, elle pivota sur les jambes arrières, oublieuse de son cavalier et de la végétation épaisse, et ses dents brillèrent comme elle cherchait à mordre mon pauvre hongre.

Je m'agrippai au troussequin et tins bon malgré les branches qui me fouillaient pendant que Canard reculait précipitamment pour se soustraire aux assauts de la démonie.

Wandel se pencha en avant et chantonna une chanson à la jument. Je n'entendais pas les paroles, mais j'étais juste dans le bon axe et vis nettement le monstre enragé se transformer en

une monture assez docile pour un enfant. La surprise me fit tout lâcher, et je tombai à terre.

Sous l'effet de la berceuse que fredonnait Wandel, la Donzelle, immobile, baissait les paupières sur des yeux extasiés. De l'animal hystérique que j'avais devant moi l'instant précédent, il ne restait nulle trace qu'un souffle haletant. Le rire de Kitt, si rare, fit naître un sourire sur mes lèvres.

Wandel termina le refrain et tapota le cou de sa jument. « Je sais. Moi aussi, je trouve ça stupéfiant. Les caprices de la Donzelle, le plus souvent, ça s'arrête comme c'est venu. Je crois qu'elle veut seulement qu'on s'intéresse à elle. »

La jument tendit une oreille vers le harpiste et ploya une hanche pour se tenir sur trois jambes comme si elle comptait faire un petit somme – mais l'œil que je voyais brillait d'un éclat vif.

Je profitai d'une section du sentier à peu près exempte de broussailles pour remonter en selle. « Pourquoi t'étais-tu arrêté ?

— Là, dit le ménestrel en tendant le bras.

— La cour du Hob », murmura Kitt.

Je fis pivoter Canard jusqu'à pouvoir discerner à travers le feuillage les pierres de vieilles fondations. Nous avions dû retrouver à un moment quelconque la piste que je prenais jadis, parce que le site m'était familier.

Les pierres étaient sans doute les vestiges d'un entrepôt de ferme, mais par un caprice du temps et de l'usure elles ressemblaient aux restes d'un petit château doté d'un mur d'enceinte et de remparts.

« Mémé l'appelait la cour des fées, dis-je, mais on ne saura sans doute jamais ce qu'il en est au juste. Pépé chassait sur ces contreforts pendant l'hiver ; il disait qu'on trouvait des reliques étranges dans toute la région, des traces du peuple sauvage qui vivait ici. Il disait même qu'un jour il avait découvert une véritable cité, nichée au fond d'un ravin encaissé ; mais il a détourné les yeux en cherchant un chemin pour y descendre, et il n'a jamais pu la retrouver. » Je me demandai si c'était vraiment le château d'une fée.

« Ton grand-père aimait raconter des histoires », dit Kitt d'un ton sans réplique avant de reprendre sa route.

Je souris à Wandel. « Ouais, et une bonne moitié, c'était des fadasises. Mais justement, le jeu, c'était de déterminer lesquelles étaient vraies. » Plus sérieuse, j'ajoutai : « Le frère du baron Morech a disparu sur la crête de Faran. Les recherches ont duré des semaines, mais on n'a jamais trouvé le moindre lambeau de vêtement. »

Le harpiste acquiesça. « Ce genre d'histoire est fréquent par ici. Bien trop fréquent pour qu'on puisse croire que ce ne sont que des racontars. » Il lança Donzelle au trot pour rattraper Kitt, et je lui emboîtais le pas.

Le chemin se mit à monter doucement et la forêt se fit moins dense. Il n'y eut bientôt plus d'épineux dans les broussailles du sous-bois. Les branches ne retombaient plus en travers de la piste : je pus me rasseoir, position que je préférais de loin.

Wandel sortit sa harpe. Il resta dans l'ambiance instaurée par Kitt en jouant des airs consacrés à ces êtres sauvages qui occupaient les montagnes dans des temps reculés. Je chantai avec lui ceux que je connaissais et ignorai superbement les grimaces outrancières de Kitt chaque fois que je détonnais. Wandel, toujours aimable, ne releva aucune de mes fausses notes.

Il entama ensuite l'histoire de Faran, le roi sorcier à l'origine de la route Royale. La crête qui fermait la vallée au sud-ouest portait son nom parce que, disait-on, il y avait remporté une bataille, même si rien ne le prouvait.

Il était, selon Mémé et la chanson de Wandel, beau et charismatique. Guerrier depuis de longues années, il finit par enfiler également la tunique des mages. Faran fut un monarque sage et bon jusqu'à ce que le frappe la folie qui cause toujours la perte des mages de sang. Du moins si l'on en croit les histoires. Je ne vois pas comment un mage de sang pourrait faire un bon roi, fou ou non. La tour du haut de laquelle il s'était jeté était toujours debout, m'avait-on dit.

Je ne connaissais pas la version que jouait Wandel, mais l'air en était entraînant et les paroles gaies. Kitt se décoince assez

pour chanter lui aussi. Il ajouta quelques couplets, d'une teneur qui ne m'étonnait pas dans le répertoire d'un soldat.

Lorsque nous quittâmes la zone boisée pour arriver sur les pentes d'herbe sèche des contreforts du Hob, la chanson mourut sur les lèvres de Kitt. Je guidai Canard jusqu'aux autres chevaux et compris la raison de ce silence.

À mi-hauteur, au pied des premières falaises, se trouvait un quartier de roc gros comme deux fois ma ferme. Il n'était pas là depuis longtemps. En levant les yeux je distinguai des plaies au flanc de la montagne : l'endroit d'où il s'était décroché, et chacun de ses rebonds. Il avait fracassé un chêne sur son passage ; les feuilles étaient encore vertes des promesses du printemps.

Je sifflai entre mes dents. « Je n'aurais pas aimé être là quand il est tombé. »

Ce rocher, nous rappelant que notre monde s'était tout récemment effondré autour de nous, jeta un voile sombre sur nous trois. En tout cas Wandel perdit sa belle humeur, sans laquelle la nervosité morose de Kitt nous contaminera rapidement.

Nous grimpâmes la pente douce dans un silence de mort. Cette montagne était la plus haute de celles qui entouraient Basseau, mais nous n'avions pas besoin d'en franchir le sommet. Le chemin de Montfort contournait un épaulement en serpentant entre les falaises par le seul itinéraire possible. La distance à couvrir était à peu près la même que par la route Royale, bien qu'elle parût plus courte sur une carte. Les cartes, même exactes, ne tenaient pas compte des montées et des descentes.

La première partie du sentier était facile d'accès, comme dans mes souvenirs. On longeait la base des falaises en grimpant doucement le long de la montagne, en tournant le dos à Montfort. La seule autre possibilité était d'escalader la falaise. Je suivis les autres en retenant un sourire.

Après plusieurs heures de route, la falaise céda la place à une pente abrupte semée de conifères. Le sentier sinuait entre les arbres jusqu'à un immense pierrier escarpé.

On aurait dit qu'un géant avait vidé un seau de sable à la base de la montagne. L'éboulis commençait au sommet du Hob et ne s'arrêtait que dans la vallée, loin en dessous de nous. Le chemin y tournait au raidillon, avec un dénivelé impressionnant. Ça, pour monter, nous allions monter.

Wandel poussa un juron avant de rougir en me jetant un regard.

« Et voici pourquoi il faudrait être fou pour faire le voyage avec une charrette, dis-je. Il y a des pâturages au-dessus. » Du menton, j'indiquai l'autre bout du chemin. « Les bergers y emmènent leurs troupeaux au plus fort de l'été pour ne pas épuiser les prés de la vallée, et tous les ans ils perdent quelques moutons. Par cet itinéraire, je n'ai jamais poussé jusqu'à Montfort, mais on m'a dit que c'était l'étape la plus pénible, même s'il y a d'autres passages difficiles. »

Kitt avait déjà entamé l'ascension. À la façon dont son cheval dérapait et vacillait, il était évident que le sentier n'était guère plus stable que le reste du pierrier. Et ça grimpait dur.

Wandel fit partir sa jument. J'attendis qu'il fût déjà loin pour laisser Canard démarrer. Dans un endroit pareil, je voulais avoir la place de manœuvrer. Dans l'idéal, j'aurais attendu que Wandel atteigne le sommet, mais Canard s'agitait déjà ; il n'appréciait pas de se retrouver tout seul. Pendant la traversée de l'immense éboulis, je voulais qu'il s'inquiète d'où il posait le sabot, pas des autres chevaux qu'il tenait à rattraper.

Avant que nous n'ayons couvert un dixième de la distance, il était déjà couvert de sueur et de poussière grise. Je sentais ses muscles trembler sous l'effort. Peu à peu, nous gravissions la pente. Je me recroquevillai sur ses épaules puissantes en m'efforçant de rester immobile pour le laisser choisir son rythme.

Si le passage avait été moins étroit, il aurait mieux valu mettre pied à terre. Seule, je l'aurais sans doute fait. Mais Kitt ayant affronté le danger en selle, nous autres guerriers virils devions l'imiter. J'eus un sourire acide. J'aurais cru que les rivalités de mômes s'évanouiraient à l'âge adulte... Mais pour rien au monde je ne serais descendue de cheval la première.

Wandel était à mi-hauteur quand la Donzelle perdit pied sur une grande plaque de schiste. La petite jument sursauta et pédala dans le vide pour recouvrer son équilibre, mais partit en arrière et ne s'arrêta même pas en quittant le schiste pour retrouver la caillasse irrégulière qui formait le reste du sentier.

Je fis piler Canard. J'eus quelques secondes pour m'inquiéter, puis la croupe de la Donzelle percuta mon cheval en plein poitrail. Il grogna sous la violence du choc et se tassa sur ses hanches, mais son poids et ses larges sabots non ferrés lui donnaient une meilleure adhérence que la jument. Il glissa d'un pas ou deux puis les deux bêtes s'immobilisèrent.

« Sois remerciée pour avoir pris ce cheval, hoqueta Wandel en tapotant l'encolure de la Donzelle essoufflée. J'ai bien cru y passer. Si Canard avait été un peu moins lourd, on aurait dégringolé jusqu'en bas. »

J'étais fascinée par une pierre qui, détachée par les sabots de la jument, s'écrasait enfin au fond de la vallée. Canard, reculant un peu, profita de ma distraction pour arracher quelques brins d'herbe qui avaient poussé dans les cailloux ; preuve s'il en fallait que les chevaux n'ont aucune imagination.

Je secouai la tête pour répondre à Wandel. « Non, c'aurait été trop facile. Avec toutes les histoires que tu as racontées, tu mérites quand même une mort plus glorieuse et plus douloreuse, crois-moi. »

Il éclata de rire. « Je me le répéterai pendant notre seconde tentative. »

Quand Wandel fit repartir la Donzelle, Kitt nous attendait déjà au sommet. Cette fois, je retins Canard jusqu'à ce que la jument ait traversé la plaque schisteuse, puis le laissai avancer. J'atteignis enfin la petite prairie où les deux autres étaient en train de desserrer les sangles. Je mis pied à terre et les imitai, en prenant soin de retirer le mors de Canard pour qu'il puisse brouter pendant la pause.

« Le bivouac auquel je pense est à une lieue d'ici, déclara Kitt. Ça nous forcera à nous arrêter tôt, mais plus loin il n'y a guère d'autres possibilités. Et, de toute façon, on atteindra la ville en fin d'après-midi.

— Très bien. » Je ne me sentais pas dans une forme étincelante. Rester assise dans le noir toute une semaine ne constituait pas la meilleure des préparations à une randonnée en montagne. D'un revers de manche, j'essuyai mon front couvert de sueur, puis examinai les alentours pour les comparer aux souvenirs de ma dernière venue.

« Eh, on n'est pas très loin de là où on avait passé la nuit, non ? » Je n'attendis pas la réponse de Kitt. « Il n'y avait pas des runes, ou un truc de ce genre, sur des rochers en contrebas ?

— Des runes ? répéta le harpiste.

— Hmm. Tu veux aller jeter un coup d'œil pendant que les chevaux se reposent ?

— Je peux rester avec eux », proposa Kitt.

Quelque chose dans sa voix me fit lui jeter un regard inquisiteur, mais son expression était simplement réservée.

« J'aimerais les voir, oui », répondit Wandel. Mais, quand il se leva de la grosse pierre où il s'était assis, il ne put retenir un grognement.

« Marcher fait du bien, ça évite les courbatures », dis-je en cherchant à paraître à la fois plus sage et moins endolorie que je ne l'étais réellement.

Le harpiste leva les sourcils avec un air hautain qui aurait rendu le baron Morech fier de lui. « Mon enfant, quand tu auras parcouru autant de lieues que moi, tu comprendras que rien – rien – ne permet d'éviter les courbatures.

— Si vous n'êtes pas de retour au coucher du soleil, je partirai à votre recherche », déclara Kitt en me regardant chercher un passage pour entamer notre descente. Peut-être nous trouvait-il divertissants, mais ça ne sautait pas aux yeux.

Le sentier que je choisis n'était pas celui que nous avions emprunté à trois près de vingt ans plus tôt. A l'époque, nous cherchions un moyen de regagner la vallée sans repasser par le pierrier que les garçons avaient traversé à l'aller. Tout en bas, des fourrés d'épineux impénétrables nous avaient forcés à remonter jusqu'à notre point de départ, mais en chemin nous étions tombés sur...

« Là », dis-je en indiquant un gros rocher rougeâtre posé sur un autre. Chacun faisait au moins la taille de trois hommes montés sur les épaules les uns des autres.

Je nous avais conduits trop bas ; il nous fallut remonter tant bien que mal. Je commençais à haléter.

« C'est ici. Sur le dessous, là où c'est protégé des intempéries. »

Les runes n'étaient pas aussi impressionnantes que dans mes souvenirs. Il ne s'agissait que de lignes noires à moitié effacées qui formaient presque des images. Presque, mais pas tout à fait. Pourtant Wandel ne semblait pas déçu.

Il s'approcha au plus près et s'accroupit devant les signes délavés, et ses mouvements avaient une aisance peu compatible avec les courbatures dont il se plaignait. Sourcils froncés, il étudia un instant le rocher puis tira de son sac un morceau de charbon. D'une main délicate il ajouta des traits de-ci de-là, parfois simplement pour repasser sur les caractères déjà peints, et à un endroit il ajouta même toute une série de petits symboles.

« Tu sais lire ces signes ? » demandai-je, sincèrement admirative. Je savais un peu lire, grâce à Mémé, mais dans la langue royale. Seuls les nobles connaissaient d'autres formes écrites ; les nobles, et les érudits.

Le harpiste hochla la tête. « Un peu. Certaines des runes sont différentes. » Il en indiqua une. « Je n'ai jamais vu ça. Et là, cette autre, elle n'avait pas de queue, mais j'en ai ajouté une et ça semble cohérent.

— Et ça dit quoi ? Tu sais qui a écrit ces phrases ? C'est vieux ?

— C'est plus vieux que la dernière fois où tu l'as vu, dit-il d'un ton sec. N'importe quel savant a pu écrire ceci. C'est une forme ancienne de l'homien, une langue très répandue chez les érudits, mais morte depuis environ quatre cents ans. »

Il disait « quatre cents ans » comme j'aurais dit « quelques jours. » Les harpistes avaient de ces bizarries.

« C'est de ça que dérive le patois mercenaire. » Il tapota le rocher de la main qui tenait toujours le charbon, laissant une tache noire sur la pierre. « Bien sûr, ils l'ont altéré au point de le

rendre méconnaissable. Ils l'ont réduit à trois ou quatre cents mots de code que, avec une formation adaptée, même un crétin peut apprendre en peu de temps. Ainsi, le pays d'origine des soldats n'a aucune importance. »

Il se tut pour couver les signes noirs d'un œil enchanté. « Mais ça, là, c'est très vieux. Les légendes racontent que les hommes ont volé l'écriture à une autre race. Aux nains. Dans le musée du palais royal, on peut voir certains de leurs artefacts. Une coupe, trois assiettes et une épée. Sur l'épée sont gravées des runes dont l'une est exactement semblable à celle-ci. » Il indiqua une marque usée qui me semblait identique à celle d'à côté – et d'ailleurs à celle d'au-dessus.

« C'est un caractère qu'on ne trouve pas en homien ; apparemment, il se lit comme deux autres glyphes réunis. Un érudit qui voudrait faire croire à un message écrit par des nains obtiendrait sans doute un résultat comme celui-ci, mais... » Sa voix vibrait de passion. « Mais à ton avis combien d'érudits auraient gravi cette damnée montagne pour le tracer ? » Il n'attendit pas ma réponse. « Exactement. C'est ce que j'aurais dit moi aussi. »

Son enthousiasme était contagieux. J'avais mis le doigt sur une de ses passions.

« Alors tu crois que ça vient vraiment des nains ? » Leur race s'était éteinte il y avait longtemps, victime d'une épidémie de peste, d'une guerre ou de ce qui avait anéanti le reste du peuple sauvage.

« Peut-être, mais nous n'avons pas été les seuls à voler les runes des nains. Ce texte dit... » Il poursuivit dans une langue rauque et nasale.

Bien caché, le hob fit la grimace et colla ses oreilles contre son crâne. Ses sortilèges lui permettaient de comprendre leurs paroles, mais il *connaissait* la langue que massacrait le musicien. L'âme des humains n'était pas capable d'apprécier la vraie beauté, mais là, ils allaient loin. Il n'avait jamais entendu pareil accent. Bien sûr, après tant de lustres – combien de temps avait-il dormi au juste ? – les choses pouvaient avoir changé.

La fille, celle qu'il avait vue la veille en lançant son sortilège d'exploration, reprit la parole. « Et ça veut dire quoi ? »

L'homme mûr sourit, habité par la joie des érudits face à une découverte. Tout n'avait pas changé. « Ça veut dire : « Soyez les bienvenus ici, bons voyageurs au bon cœur ; les âmes bienveillantes ont toujours été les bienvenues sur les montagnes du hob. » »

Pas loin, se dit le hob.

« Le mont du Hob », dit-elle en frôlant la pierre.

Le hob retint son souffle en voyant la magie qui tournoyait autour de cette fille. Ils ne formaient pas mieux que ça leurs petits ? Une telle signature devait attirer toute sorte de saletés.

Je touchai le rocher. Il était vieux, si vieux que je ne perçus que des fragments d'images.

Une main sombre, tordue par les ans, tenait un pinceau qu'elle trempa soigneusement dans un petit pot d'argile plein d'encre noire... C'était habile, car dissimuler le message leur permettrait de tourmenter les méchants sans leur mettre la puce à l'oreille.

Mauvais temps, songeai-je – à moins que ce ne fût cet artiste d'un siècle enfui – *boue et rouille, épées brisées*. Je regardai Wandel, toujours absorbé dans l'examen du rocher. Si je m'étais effondrée, l'écume aux lèvres, je ne crois pas qu'il l'aurait remarqué.

« Je n'ai jamais entendu parler des hobs qu'en deux circonstances, à moins qu'ils ne soient également désignés par un autre terme, dit Wandel. La première, c'est le nom de cette montagne. Quand je suis arrivé dans la région, il y a une trentaine d'années. Je pensais que c'était le nom de quelqu'un, comme pour la crête de Faran. Ivn, le prédécesseur de Mérévich, disait que non. Il disait que la montagne avait appartenu à un hob. Personne à Basseau, à Montfort ou à Roquefont ne savait au juste ce qu'était ce hob. On racontait seulement que, pour un membre du peuple sauvage, il se montrait plutôt bienveillant, et qu'il possédait cette montagne – ou lui appartenait. L'autre fois, c'est dans une vieille chanson

que j'ai entendue dans le Sud, très loin d'ici. Je te la chanterai quand on aura dressé le camp pour la nuit. »

Le hob, assis dans les ombres, les regarda partir, rongé par la peur et la solitude. Il avait choisi l'isolement et s'enorgueillissait de son audace et de son courage.

Le dernier, songea-t-il. Il ne reste plus que moi. Cette idée lui emplit la bouche des cendres du regret. Il baissa la tête et pleura son peuple, que seul le nom d'une montagne sauait de l'oubli.

Quand nous regagnâmes l'endroit où attendaient les chevaux, Kitt les avait préparés au départ. Il amena la Donzelle à Wandel.

« En selle, on y va », aboya-t-il.

Il n'était pas facile de savoir si Kitt était toujours agité à cause du malaise qui l'avait gagné plus tôt dans la journée ou si quelque chose d'autre l'inquiétait. Je m'approchai de Canard, vérifiai si Kitt avait resserré la sous-ventrière (c'était le cas) et l'enfourchai pour reprendre ma place derrière Wandel.

Les alentours étaient à peu près plats. Nous avancions sur un épaulement de la montagne, presque une vallée suspendue – sauf que l'autre versant descendait au lieu de remonter vers les sommets. Kitt nous fit traverser les prés au petit trot. Malgré la pause, les chevaux étaient trop fatigués pour progresser longtemps à ce rythme. Dès que nous eûmes une vue dégagée sur le terrain, il ralentit son cheval et nous fit signe de le rejoindre.

Son œil était agité d'un tic nerveux. Torche, concentré, était prêt à bondir, alors que Kitt lui laissait les rênes longues.

« Désolé, dit-il. J'avais cru voir quelque chose en contre-haut. C'aurait pu être un animal... mais l'odeur était bizarre.

— L'odeur était bizarre, répétaï-je d'un ton neutre.

— À force de rouler sa bosse en pleine nature, on apprend à se servir de son nez autant que de ses oreilles et de ses yeux », expliqua Kitt un peu trop naturellement.

Il se trouvait qu'à cet instant précis je regardais Wandel. Il eut soudain l'air triste.

« Mieux vaut prévenir que guérir, dit le harpiste après un silence. Maintenant que la magie a été libérée, le monde peut changer, et impossible de savoir à quelle vitesse. Le vieux Mérévich et la donzelle ici présente semblent convaincus que ça ne va pas traîner. » D'après le contexte, je supposai qu'il parlait de moi et non de son cheval.

Kitt le regarda dans les yeux pour répondre : « Oui, eh bien, moi, j'ai appris à faire confiance à... à mon instinct. »

Je vis quelque chose passer entre les deux hommes ; Kitt eut soudain le regard glacial et le visage comme figé dans la pierre, et le ménestrel conserva sa mine désolée. Je me demandais ce qui m'échappait. J'aurais le temps de leur tirer les vers du nez une fois au bivouac.

Kitt hésita un peu avant de nous laisser mettre pied à terre à l'endroit qu'il avait prévu, un terrain plat et dépourvu de pierres non loin d'un ruisseau, et à bonne distance de la zone boisée. Je n'aurais pas juré que c'était là que nous avions campé la première fois, mais ça y ressemblait beaucoup.

Il avait décidé qu'il valait mieux ouvrir l'œil qu'essayer de nous dissimuler aux regards. Il disparut entre les arbres pour ramasser du bois en grommelant que, méfiant comme il était, il ne se sentirait pas en sécurité dans la matrice de sa mère.

Nous n'avions pas emporté de tentes, mais Wandel et moi étendîmes des tissus huilés sous nos couvertures, et nous en avions chacun un autre pour nous blottir dessous si les nuages de pluie qui s'étaient amassés au cours de l'après-midi décidaient de crever.

Après avoir installé mon couchage, je descendis celui de Kitt du dos de Torche. Le hongre était un cheval de guerre, certes, mais il me connaissait assez bien pour me laisser faire sans protester : j'avais contribué à son dressage. Je lui tapotai la hanche avant de le quitter.

Vas-y, songeai-je. Essaie tant que tu as Wandel en tête à tête. Si Kitt se fourrait dans le crâne d'éviter un sujet, il était presque impossible de le faire parler. Le harpiste, en revanche, était bavard. « Pourquoi les talents de pisteur de Kitt vous font-ils échanger des regards navrés ? »

Il détourna les yeux du foyer qu'il creusait pour me regarder en haussant les sourcils. « Pose la question à Kitt. C'est son histoire, pas la mienne. Je ne tiendrais pas longtemps comme barde si je racontais les secrets des autres dès qu'on me le demande, tu ne crois pas ?

— Oh ! Tu révélerais au monde entier ce que ton meilleur ami porte pour aller dormir si tu pensais que ça ferait une bonne histoire.

— Dis-lui », coupa Kitt d'un ton uni.

Je sursautai, car je ne l'avais pas entendu revenir. Il déposa une brassée de bois à un pas du foyer et déplia d'un coup sec l'un des plus petits carrés de tissu huilé, dont il entoura soigneusement les branches.

Il était tout ce qui me restait de mon frère... de toute ma famille, d'ailleurs, même si nous n'étions pas apparentés – sauf de très loin. Pour rien au monde je ne l'aurais fait souffrir. J'avais abordé le sujet par simple curiosité. En regardant Kitt, je compris qu'il ne s'agissait pas d'un secret anodin, et que mon ami d'enfance en souffrait déjà.

Je me retournai vers Wandel. « Raconte-moi.

— Quand on aura fini de s'installer. »

Je récupérai la terre que Wandel ôtait du foyer pour former un cercle tout autour, qui empêcherait les flammes de se propager à la prairie.

Wandel entassa les mottes de terre et d'herbe près du feu ; le lendemain matin, avant de partir, nous remettrions la terre dans le trou et la recouvririons de ces mottes : en une saison il ne resterait ici nulle trace de notre passage. Kitt dessella les chevaux, les entrava et les laissa brouter.

J'allai au ruisseau me laver les mains. A mon retour, les hommes étaient assis devant le foyer. Wandel entrechoqua un silex et un morceau d'acier pour enflammer un tas de petit bois, puis souffla doucement en y ajoutant des branches. Quand le feu dansa gaiement, il prit sa harpe et s'assit en tailleur à l'extrême de son couchage.

Il caressa les cordes puis posa l'instrument, attendant poliment que son public s'installe. Je m'assis sur mes

couvertures avec difficulté : Canard avait le dos trop large pour faire une monture confortable. Quand Kitt m'eut imitée, le harpiste commença.

« Le baron Morech a reçu en héritage le mage de sang de son oncle, le frère de sa mère. L'oncle de Morech était le grand maréchal du roi jusqu'à ce que celui-ci le fasse décapiter pour des crimes mystérieux. Il a affronté l'armée du roi tout entière avec seulement quinze gardes dans une petite ferme. Ces gardes, son mage de sang les avait créés pour lui. Ils sont tous morts lors de cette bataille, ainsi que quatre-vingts des hommes du roi. Le roi, s'il l'avait pu, aurait aussi tué le mage, mais sans un chef d'accusation précis contre le maréchal, impossible de faire annuler le testament. La jalousie n'est pas recevable devant les tribunaux : le mage de sang est donc devenu la propriété du baron Morech. Et... » Wandel regarda Kitt. « Et il a recommencé à créer des guerriers pour le neveu.

« Jamais beaucoup, bien sûr, parce que le roi n'en autorisait à Morech qu'un nombre limité : il voulait l'empêcher d'acquérir un trop grand pouvoir. Ces berserkers servent d'éclaireurs et de gardes du corps. L'un des anciens soldats du maréchal m'a dit qu'ils ont le flair d'un limier et entendent une abeille éternuer dans la pièce à côté. Au combat, ils sont dignes des légendes qui chantent leurs exploits : leurs plaies ne saignent pas tant que la bataille n'est pas finie. On achève ceux qui sont mutilés ou trop sévèrement blessés. » Nouveau regard à Kitt. « Morech ne peut en avoir que quelques-uns, alors il les veut entiers. »

Kitt eut un rire sans joie. « Morech avait une dette de sang envers mon père. » Il se tourna vers moi. « Tu sais bien, c'est mon père qui a retrouvé l'héritier de notre seigneur un jour où le gosse s'était perdu dans le brouillard. C'est pour ça qu'il m'a renvoyé chez moi l'automne dernier. Avant que la guerre ne vire au carnage, Morech comptait être revenu pour les semaines de printemps. Trois mois, m'a-t-il dit, c'était un bon paiement en échange de son fils. » Il leva les yeux vers le ciel qui s'obscurcissait. « De toute façon je ne peux pas m'enfuir : Nahag a mis sa marque sur moi. L'un d'entre nous s'est enfui, une fois. L'imbécile était amoureux. »

Nahag n'était sans doute pas le vrai nom du mage de Morech, que je ne connaissais d'ailleurs pas. Un nahag, c'est un démon nocturne qui dévore les enfants pendant leur sommeil. Qu'on ait donné au mage un tel surnom en disait long sur son tempérament.

Kitt se tourna vers moi, les yeux chargés d'ironie et d'une mise en garde évidente. « Nahag l'a pris comme joujou. Tous les soirs, pendant quinze jours, il l'a exposé devant tout le monde pour que les choses soient bien claires. Il a l'âge de mon père et il est mage depuis que ses parents l'ont abandonné à la guilde, tout enfant. Quel qu'ait été cet homme jadis, la folie a pris le dessus depuis longtemps. Le fuyard est mort – je crois, j'espère – à la fin de la première semaine, mais c'était dur à dire. C'est cette fois-là que j'ai appris que les mages de sang mangent leurs victimes. Quand on est venu me chercher, le baron Morech savait que je ne m'enfuirais pas. »

Pour la première fois la mort du baron m'inspira autre chose que l'effroi vague d'un mouton privé de son berger : une immense satisfaction. Un homme pareil méritait de mourir.

Je sentis mes lèvres se retrousser. « S'il n'était pas mort, murmurai-je d'une voix douce, je le maudirais, et la chair de sa chair ne le reconnaîtrait plus tant la fièvre lui tordrait les os. Je le maudirais, et la douleur ferait de lui une chose ni humaine ni animale. Je ferais en sorte qu'il vive pour toujours dans le néant, sans les ténèbres et sans la lumière, pour prix des souffrances qu'il a causées et de tout ce qu'il a foulé aux pieds. »

Wandel me dévisageait comme s'il me rencontrait pour la première fois.

Kitt eut un petit rire grinçant. « Tu me rajeunis de vingt ans ! Je n'avais pas entendu cette malédiction depuis le jour où ton frère et moi avions tenté une descente dans le potager de ta grand-mère. Elle nous a fait crever de peur. » Il arracha un brin d'herbe et se mit à le tripoter. « Enfin, bon, maintenant tu es au courant. » Il lâcha son brin d'herbe et releva les yeux vers moi. « Et si on trouve Danci, tu pourras lui dire pourquoi je ne suis pas envisageable comme époux et comme père. »

C'était donc pour cela qu'il m'avait tout raconté. Je haussai les sourcils. « Pourquoi ? Parce qu'un mage de sang, aujourd'hui mort, était à ta recherche ?

— Parce que je suis assez dangereux pour que ce mage ait voulu se lancer à ma recherche.

— Dangereux pour qui ? bafouillai-je. Au village, personne ne semble souffrir de ta présence. »

Il secoua la tête, le bourricot. « Ça n'a pas d'importance. Raconte à Danci ce que le harpiste et moi t'avons dit. »

QUATRE

Accroupi sans bouger dans les ombres montantes, le hob surveillait les voyageurs. Il avait toujours évité, dans la mesure du possible, la tâche traditionnelle consistant à suivre les hommes de bonne volonté. Lui, ce qu'il aimait, ce à quoi il excellait, c'était tourmenter les méchants. Mais voilà. Pas de vin à faire tourner, pas de chevaux à détacher, rien que les doux murmures des voix humaines pour dissiper la solitude. Il se tassa encore davantage et se laissa envahir par la chaleur du campement.

Kitt bondit sur ses pieds, ce qui me fit sursauter. « Allez, viens. On a un peu de temps. Va chercher ton couteau, que je voie ce que je peux t'enseigner. »

Contente d'avoir un prétexte pour ne plus penser aux révélations des deux hommes, je sortis le couteau de Daryn de mes fontes empruntées et revins le présenter, nerveuse, à Kitt. La veille, j'avais passé un long moment à l'aiguiser, mais Kitt avait des idées bien à lui là-dessus.

Il le saisit et le tourna en tous sens. « Le fil est bon, tant mieux. Je ne suis plus bien capable d'aiguiser quoi que ce soit. » Il eut un sourire inattendu. « C'est Père qui aiguise mes outils, maintenant, mais ça ne vaut pas le travail qu'on fait soi-même. »

Je lui retournai son sourire. « J'imagine.

— Bon. » Il me rendit mon couteau et observa la façon dont je le tenais. Devant ses sourcils froncés, je changeai ma prise plusieurs fois, sans que son visage ne perde son air réprobateur. « La première chose à se mettre dans le crâne, c'est que les couteaux coupent. »

Je levai les yeux au ciel. « Oui, parce qu'égorger les cochons et les vaches, ce n'est pas quelque chose que je fais depuis ma plus tendre enfance. »

Il sourit et sortit son propre couteau en enchaînant : « Tu peux te blesser aussi facilement que tu vas blesser l'adversaire : garde tes doigts bien à l'écart. La deuxième chose, c'est qu'on peut déjà faire beaucoup de dégâts en le prenant en main pour frapper. »

Il serra le poing et fit la démonstration sur un assaillant imaginaire. Ses gestes avaient une efficacité fluide ; l'homme invisible en face de lui mourut sur-le-champ.

« Déjà, oublie que tu tiens un couteau, reprit-il. Il fera tout seul sa part du boulot, du moins tant que tu n'auras pas plus d'expérience. Ton handicap, c'est que tu es une femme. On recule devant un autre homme armé d'un couteau, pas devant une femme. » Il me regarda tandis que j'essayais de copier ses mouvements. Je ne savais pas si je m'en sortais correctement ou non. Sans doute pas.

« Range-le pour le moment, décida-t-il soudain. On va s'entraîner avec autre chose. »

Quand je revins après avoir remis mon arme à sa place, Kitt m'attendait avec trois bâtons un peu plus longs que son avant-bras. Ils étaient en bois vert et de diamètre presque identique.

Il me fit signe de le suivre jusqu'à une zone bien plane un peu à l'écart du camp, puis me tendit deux des bâtons et se cala le troisième sous l'aisselle.

Il corrigea ma prise avant d'attraper son arme d'entraînement d'un petit geste habile. « Ces bâtons t'apprendront les mouvements sans que ni toi ni moi ne risquions de coupure. Au reste, ce sont des armes tout à fait acceptables en elles-mêmes ; et, dans les parages, tu trouveras toujours un bâton en cas de besoin. »

Puis il entreprit de m'apprendre à me battre – du moins c'est ce qu'il prétendait. S'il n'avait pas prévenu, j'aurais plutôt dit qu'il me tapait dessus à grands coups de bâton. Comme quoi tout le monde peut se tromper.

Quand enfin il déclara que ça suffisait, j'étais si fatiguée que je pus à peine tituber jusqu'au feu. Si je m'asseyais, j'aurais les muscles affreusement raides au matin. Peut-être que si je marchais un peu, ils ne seraient que très raides.

« Je vais chercher du bois, dis-je en m'éloignant. Notre provision ne suffira pas pour la nuit.

— Bonne idée, dit Kitt. Wandel et moi nous occupons du dîner.

— Je pensais que la femme ferait la cuisine », intervint Wandel d'un ton ironique, mais à moitié sérieux tout de même. Il n'avait jamais goûté au résultat de mes efforts sur un feu de camp.

« On s'en charge », répondit Kitt, qui, lui, avait déjà tenté l'expérience.

Dès que je fus hors de vue, je m'arrêtai pour renouer les lacets de mes bottes. Je les entendais parler... de moi. Une personne bien élevée se serait éclipsée.

« Elle m'a étonné, devant vos anciens, disait Wandel. Je ne l'avais jamais perçue comme un caractère fort. Elle est toujours dans un coin de la pièce, elle ne parle que quand on lui pose une question.

— Quand les hommes discutent, elle se tait », confirma Kitt. Était-ce une inflexion sarcastique qui perçait dans sa voix ? « Comme une bonne petite villageoise. » Oui, c'était un sarcasme.

« Je les ai vues, tes villageoises. La plupart ne se conduisent pas comme ça. » Wandel rit doucement. Il devait penser à Melly ou à la femme du forgeron.

« Hmm, marmonna Kitt. Disons comme ce que son père tenait pour une bonne petite villageoise. Et sa mère avec lui. Je crois que ça remonte à la mort de Quilliar. Son frère.

— À l'époque où tu l'as tué. »

J'étais étonnée d'apprendre qu'il était au courant. Il n'était pas au village, en ce temps-là. Kitt répondit indirectement : « C'était mon meilleur ami.

— Ça m'avait intrigué. » Le harpiste grogna doucement. Je l'imaginai en train de jeter une bûche dans le feu. « D'après ce que je sais des berserkers de Morech, je n'aurais pas cru que tu puisses désobéir à un ordre.

— Nahag non plus ne le pensait pas. Sinon j'aurais été exécuté à la place de Quill.

— Donc tu penses qu'Aren essaie de cacher ce qu'elle est pour ne se faire remarquer ni par le mage de sang ni par les villageois ? »

Oui, me dis-je. Se cacher ou mourir.

« Elle se cache d'elle-même avant tout, à mon avis. C'est dur d'accepter d'être différent. C'est dur, quand les gens détournent le regard sur ton passage, de continuer à croire en toi-même. »

Oui, et tu sais de quoi tu parles, Kitt, pas vrai ?

Sa voix changea pour devenir presque taquine. « Ce que je sais, c'est ça : chaque fois que je la voyais jouer à l'épouse soumise et reconnaissante devant ce chiot arrogant auquel on l'a unie...»

Arrogant ? J'appliquai le qualificatif à Daryn. Ça ne lui allait pas.

« ... J'avais envie de la secouer comme un prunier. J'attendais qu'elle se réveille et le remette à sa place comme avec Quill et moi quand on se liguaient contre elle. »

Peut-être fut-ce la voix de Kitt qui me mit la puce à l'oreille. Il parlait un demi-ton plus haut que nécessaire. Peut-être fut-ce le mot « arrogant » : Kitt n'avait rien eu contre Daryn. Il savait que j'écoutais.

« Daryn était plus gentil que vous deux, c'est tout, lançai-je.

— Si tu nous servais comme une bonniche, nous aussi on serait gentils », répondit Kitt du tac au tac. J'entendis Wandel hoqueter de surprise.

Je m'éloignai dans un éclat de rire, laissant derrière moi cet instant d'introspection. Quand je fus un peu à l'écart, j'ôtai tous mes vêtements pour me débarrasser de la sueur du voyage dans le ruisseau peu profond. Je m'essuyai avec ma tunique puis me rhabillai, en l'enfilant par-dessus ma chemise alors qu'elle était encore humide. Le temps que je regagne le camp, elle aurait séché.

Je marchai un moment sans ramasser de brindille. Le retour suffirait ; inutile de porter le bois plus longtemps que nécessaire. La forêt baignait dans cette nuance de jaune particulière aux fins d'après-midi de printemps où les nuages d'orage s'accumulent dans le ciel. Les ombres étaient denses

mais la lumière, quand elle réussissait à se frayer un passage, rendait les couleurs splendides.

Pour la première fois depuis la mort de Daryn, je me sentis apaisée. Je savais que Morech ne reviendrait jamais pour mettre Kitt à mort. Le temps le guérirait. Avec l'aide des habitants de Montfort, on repousserait les maraudeurs.

Je m'arrêtai dans une petite clairière en me disant que, si j'allais plus loin, Kitt et Wandel risquaient de partir à ma recherche. Je pivotai sur mes talons et me figeai. Debout sur un arbre tombé en travers du chemin, à seulement une longueur de cheval devant moi, se tenait un... une créature.

Je ne ressentais aucune peur, rien qu'une surprise enchantée. Par terre, cet être me serait arrivé à l'épaule. L'envoyé du peuple sauvage avait l'air fragile, et sa nature magique s'harmonisait avec l'étrange lumière comme si c'était lui, et non moi, qui avait vraiment sa place en ce monde. Il avait les jambes et les bras fins, presque maigres. Les os de ses épaules et de sa cage thoraciques saillaient, mais il avait un petit ventre rond.

Ses proportions étaient celles d'un enfant, avec une tête trop grosse pour son corps menu. Sa peau avait le brun chaud du chêne patiné. Ses doigts se terminaient par des griffes, mais ils étaient aussi longs et élégants que ceux d'une dame de haute naissance.

Il ne portait qu'une paire de chaussures grossières et un pagne. Ses cheveux gris cendre étaient coiffés en nattes compliquées piquées de perles aux couleurs vives.

Ses yeux étaient immenses, même pour son visage trop large, trop rond, inhumain. Ses grands iris gris donnaient une beauté étrange à un ensemble qu'on aurait pu trouver grotesque. Sa bouche, plus large que celle d'un homme, rééquilibrailt le bas de son visage. Alors que je le fixais, un sourire éclaira son regard puis atteignit les commissures de ses lèvres.

« Hob ? » demandai-je doucement en levant la main dans sa direction.

Son sourire s'élargit, découvrant les dents pointues et irrégulières d'un prédateur. Avant que je n'aie compris les

implications de ce détail, il se jeta sur moi. Ses bras se refermèrent autour de mes épaules avec la puissance d'un étau ; sa tête fusa vers ma gorge.

Je réussis tout juste à placer le bras que j'avais levé entre son visage et mon cou. Il l'attrapa dans ses mâchoires cruelles. J'entendis l'os craquer ; la stupeur, pour le moment, m'empêchait de sentir la douleur. Je remarquai que ses lèvres étaient toujours étirées en un sourire.

Il sentait les feuilles moisies et la terre humide. J'essayai de le repousser mais, malgré sa petite taille, il était beaucoup plus fort que moi. J'avais laissé mon couteau au campement, et aucun bâton n'était à ma portée.

Il tourna la tête d'un coup sec, et mon bras prisonnier se replia dans un angle impossible. Je me souviens d'un carillon qui m'emplit les oreilles – puis plus rien.

Ils me dirent plus tard que c'était Wandel qui m'avait retrouvée. Kitt avait repéré les empreintes de la créature et remontait sa piste lorsqu'il entendit les sifflements perçants du harpiste. Quand je repris conscience, j'avais la tête posée sur la cuisse de Wandel, qui m'essuyait le visage à l'aide d'un linge humide. Je restai un moment sans réagir, sous l'effet de la stupeur plus que pour toute autre raison. Je ne m'étais pas attendue à reprendre conscience.

Quand une goutte d'eau froide me tomba dans l'oreille, je fis signe à Wandel de mon bras indemne et me redressai tant bien que mal. Assise, j'avais des vertiges.

« Qui as-tu rencontré, Aren ? » cria Kitt à ma droite.

J'ouvris les yeux ; mais le soir tombait, et ma vision insistait pour virer au noir : il me fallut un instant pour le repérer. Il était à genoux devant une forme indistincte à quelque distance. Après réflexion, je parvins à la conclusion qu'il s'agissait d'un cadavre.

« Sais pas, croassai-je en refermant les yeux. Ça ressemble à quoi ?

— Ce truc-ci, ça ressemble à un enfant difforme avec des dents de requin. Mais tu as aussi croisé autre chose. Tu n'aurais jamais pu lui tordre le cou aussi violemment. Celui qui l'a tué

est plus costaud que moi ; il a bien failli lui arracher la tête des épaules tant qu'il y était.

— Et, qui que ce soit, il lui a bandé le bras », ajouta Wandel.

J'avais pourtant essayé de ne pas penser à ce bras. Je revoyais nettement l'os qui dépassait de la chair. En baissant les yeux, je vis qu'on m'avait pansée avec des lambeaux de ma tunique. Ça ressemblait toujours à un bras, alors que ça n'aurait pas dû. Et ça faisait mal.

Kitt jura entre ses dents. Je relevai la tête et le vis marcher en tous sens. Il s'arrêtait de temps en temps pour examiner le sol. Ma vue s'améliorait mais mes vertiges ne s'étaient pas calmés.

« Regarde les hématomes. Il lui a cassé l'échine d'une main, marmonnait Kitt. Ensuite, il lui a rouvert les mâchoires en faisant levier avec un morceau de bois. Il se tenait ici... » Kitt était en effet, me semblait-il, à l'endroit où la créature m'avait attaquée. « Et il l'a jeté par là-bas. » Il indiqua le corps inerte. « Il n'est pas énorme, mais il doit bien peser soixante-dix ou quatre-vingts livres, et je ne connais pas un seul homme capable de lancer un tel poids aussi loin, pas même quelqu'un comme moi dont la force est redoublée par des sortilèges. »

Il continuait à parler, mais le noir envahit de nouveau mon champ de vision et j'entendis seulement qu'il évoquait des bottes à semelles souples.

« Un Roquefontais ? suggéra Wandel. Certains de ces montagnards sont capables de balancer un ours dans la vallée d'à côté. Mais pourquoi s'est-il éclipsé avant notre arrivée ?

— Non, pas un Roquefontais, corrigea Kitt. Je ne crois pas qu'un être humain serait capable de cela. Et certainement aucun des Roquefontais que je connais. » Il se mit à grommeler des phrases sans suite au sujet du peuple sauvage, mais j'étais davantage intéressée par mon bras que par ses hypothèses.

Il finit par s'interrompre pour se mettre à genoux près de moi et me demander : « Tu es gravement blessée ?

— Je ne sais pas, dis-je en respirant très fort par le nez comme un cheval épuisé. J'ai peur de regarder.

— Quelqu'un a tué cette chose et a pansé les plaies d'Aren », dit Wandel d'une voix fascinée. Évidemment, ce n'était pas son

bras à lui qui était blessé. « Je me demande de qui il s'agissait, et pourquoi il n'est pas resté. »

Kitt secoua la tête. « Je pense qu'on ferait mieux de retourner au campement. Là où traîne une de ces créatures, il peut y en avoir d'autres. Si tu m'aides à la caler sur mon épaule, je la porterai, et tu pourras ramasser le bois pour le feu pendant le trajet de retour.

— Ce serait plus facile si je la...» commença Wandel. J'avais de nouveau les yeux fermés, et je ne les ouvris pas assez vite pour voir ce qui l'avait fait se taire.

« Je peux marcher », dis-je en plissant les paupières pour distinguer Kitt.

Peut-être le regard que Wandel avait reçu ressemblait-il à celui que Kitt me lança alors. Il me réduisit au silence, en tout cas.

Avec beaucoup d'aide de la part du ménestrel, je réussis à me lever. Kitt coinça son épaule gauche dans le creux de mon ventre et me souleva. Le changement brutal de position me fit m'évanouir comme une bougie qu'on souffle.

Lorsque je m'éveillai, une tunique familière s'agitait à quelques pouces de mon visage.

« Je peux marcher, dis-je d'une voix pâteuse.

— Non, rétorqua Kitt. Vu la quantité de sang que tu as perdu, j'aurais même cru que tu ne te serais pas réveillée avant demain matin. Si je te pose et que tu t'évanouis, ce sera encore plus difficile de te remonter. On n'est pas loin du bivouac, Chipie. Attends tranquillement qu'on arrive. »

Du reste du trajet, je n'ai qu'un souvenir très flou des mollets de Kitt qui se mouvaient entre deux vertiges. Je ne repris pleinement conscience qu'au moment où les tressautements réguliers de son épaule dans mon estomac s'arrêtèrent, et que je commençai à glisser au sol.

Il grommela un mot que je ne l'avais jamais entendu prononcer et s'efforça de ralentir ma chute. J'atterris sur mes couvertures devant le foyer. Mon bras me lançait, mes fesses étaient meurtries parce que j'étais tombée pile sur une pierre, et

j'avais une migraine affreuse mais, l'un dans l'autre, à mon avis, je survivrais.

Il me laissa un instant pour aller fouiller dans mes fontes, d'où il ramena un gros chandail qu'il m'enfila autour du cou. Cela me réchauffa un peu, et tant mieux : maintenant que le soleil était couché, il faisait bien plus froid. L'épaisse tunique que je portais quand je m'étais aventurée dans la forêt s'était révélée beaucoup moins chaude après la disparition du tiers inférieur.

« Kitt... », commençai-je. Je me sentais bien mieux à l'endroit, mais il m'interrompit d'un geste.

« Repose-toi, Chipie. Il faut qu'on attende Wandel, et moi j'ai besoin de reprendre mon souffle. » Il s'assit à côté de moi et me tendit une petite flasque. « Bois un peu de ça. »

Je ne sais pas à quoi je m'attendais – un alcool fort, sans doute, même si je savais que Kitt n'en buvait jamais. Le liquide dont j'avalai une gorgée n'était pas de l'alcool, mais une sorte de cidre aux herbes. Entre ça et le ragoût qu'ils avaient concocté pour le dîner, le temps que Wandel revienne avec sa brassée de bois je me sentais presque redevenue moi-même.

Les hommes mangèrent tandis que je somnolais devant le feu. J'aurais dû me lever pour laver mon écuelle, mais c'était un trop gros effort. Kitt, quand il eut terminé, l'emporta pour la rincer au ruisseau en même temps que la sienne. Je ferais peut-être bien de me débrouiller pour être blessée chaque fois que je voyageais. Ça m'épargnait vraiment pas mal de corvées.

Kitt revint s'asseoir en tailleur près de moi. Wandel était en face, de l'autre côté du feu. « Bon, maintenant raconte-moi ce qui s'est passé. »

Je soupirai. « Tu sais déjà presque tout. J'ai levé les yeux et j'ai vu l'être dont tu as trouvé le cadavre. J'étais si occupée à me demander ce que c'était que son assaut m'a prise au dépourvu. » Je réfléchis un instant. La fascination qu'il m'avait inspirée avait quelque chose d'anormal, mais c'était trop dur à décrire et j'y renonçai. « Il visait ma gorge, mais j'ai pu interposer mon bras. Il m'a mordue en secouant la tête comme un chien qui tue un rat, et c'est tout ce dont je me souviens.

— Tu ne te souviens pas du...» Kitt hésita un instant. « De ce qui a tué cette chose ? »

Je fis signe que non. « Je ne sais même pas si ma blessure est grave. J'aurais juré que le monstre m'avait quasiment arraché le... En tout cas, les dégâts étaient bien pires qu'ils ne le paraissent maintenant. »

D'un geste vif je tirai le couteau de Kitt de sa botte et le glissai sous les bandes de tissu qui m'enveloppaient le bras.

C'était vilain. De chaque côté, une profonde entaille allait du coude au poignet, mais je ne vis aucun éclat d'os. Quand je serrai le poing, ça me fit mal et les plaies se mirent à saigner doucement – bon, quand je serrai le poing, ça me fit *encore plus* mal –, mais rien de plus.

J'avais découpé assez d'animaux pour savoir que, certes, j'aurais dû avoir le bras cassé, mais que ce n'était pas la seule anomalie. Ça saignait étonnamment peu. Vu la sévérité des blessures, les artères peu profondes avaient été sectionnées. Sans pansement compressif digne de ce nom, ç'aurait dû être hémorragique.

« Quand il m'a mordue, articulai-je autant pour me convaincre que pour expliquer la situation aux autres, il m'a cassé le bras. J'ai entendu les os céder. Il a tourné la tête, et mon bras s'est replié à cet endroit précis. » J'indiquai la blessure juste au-dessous du coude, mais en prenant bien garde à ne pas la toucher.

Kitt me saisit le bras pour l'examiner. Une fois qu'il eut fini, il secoua la tête. « Je ne vois aucune trace de la fracture. Et, là, ça aurait dû sectionner une artère. » Il passa le doigt au-dessus d'une des plaies. « Et là aussi. Ton sauveur dispose de pouvoirs magiques que je n'ai jamais rencontrés même chez les mages de sang.

— Non qu'ils auraient eu l'idée de venir en aide à quiconque », dis-je. Kitt eut un sourire las.

Wandel ouvrit une aumônière à sa ceinture pour en tirer une petite boîte puis contourna le foyer pour s'approcher de moi. Il ôta les pansements que j'avais découpés et appliqua une couche de baume sur certaines parties de mon avant-bras.

« Remets ça en place », dit-il en reposant le tissu sur les plaies.

Avec mon aide, il déchira une autre bande de ma pauvre tunique et s'en servit pour maintenir le tout. « Apparemment, tes blessures ont déjà été nettoyées ; inutile de te refaire passer ce mauvais moment ce soir. J'ai de l'eau-de-vie dans mon sac ; on désinfectera de nouveau demain matin. Les morsures guérissent difficilement si on ne les garde pas très propres. »

Quand il eut fini mon pansement, je m'allongeai sur ma couverture pour regarder le ciel étoilé. « Wandel, demandai-je, tu crois que c'est un hob qui est venu à mon secours ? Comme dans les runes qu'on a trouvées ? »

Wandel prit sa harpe et en pinça doucement une corde. « Je ne sais pas. Comme je te l'ai dit, je ne connais d'eux qu'une vieille chanson. » Il se mit à jouer un air guilleret, de ceux qui donnent envie de fredonner en chœur. Après le troisième couplet, j'entonnai le refrain. Kitt ne joignit pas sa voix aux nôtres.

La chanson parlait d'un riche fermier qui devait sa prospérité au hob vivant dans sa grange. Le fermier, grâce à sa richesse, se trouva une épouse dans une famille bourgeoise. Ils vécurent heureux jusqu'au jour où, dans la grange, elle croisa le hob. Ils se détestèrent dès le premier regard. Elle tenta de forcer le hob à quitter la grange, et le hob tenta de forcer la femme à quitter la ferme. La femme était maligne, mais le hob plus malin encore : toutes les manigances qu'elle échafaudait, il les retournait contre elle. À la fin le fermier intervint, garda le hob et se débarrassa de sa femme. Avec l'aide du hob, il trouva une nouvelle épouse, une fermière comme lui, qui tous les soirs déposait dans la cour du pain et du lait pour le petit peuple, et tous vécurent heureux.

La partie la plus intéressante de la chanson, à mon avis, était la description détaillée du hob : un petit homme à la peau de vieux chêne, des yeux d'un bleu de ciel et une tête trop grosse pour son corps. Ça ressemblait à mon assaillant, mais...

« Et donc, dit Wandel en plaquant un dernier accord, la créature qui t'a attaquée pourrait bien être un hob.

— Non, dis-je tandis qu'un souvenir me revenait soudain. Je l'ai appelée « hob » juste avant qu'elle m'attaque. Et ensuite quelqu'un...» Je revis la peau gris sombre et les yeux rouges de celui que j'avais *vu* la veille, et j'entendis une voix pleine de dégoût et de mépris. « Quelqu'un a dit : « Ce n'est pas ça, un hob, madame. » »

Le lendemain matin, mon bras était raide et douloureux. Quand Wandel proposa de seller Canard en même temps que Torche et la Donzelle, j'acceptai et aidai Kitt à lever le camp - disons que je regardai Kitt se charger de tout en le harcelant de conseils intempestifs, jusqu'à ce qu'il menace de jeter sa pelletée de terre sur moi et non dans le foyer.

Le temps que Wandel attache la petite pelle à l'arrière de la selle de Torche, je commençais à me sentir mieux. Je peinai à enfourcher mon cheval et Kitt me lança un regard entendu.

« Toi, au moins, ça ne te fait pas mal, grognai-je en glissant les pieds dans les étriers.

— Toi, au moins, ça va passer, répondit-il d'un ton onctueux.

— Tu ne vas quand même pas me faire culpabiliser alors que je suis blessée, si ? »

Il éclata de rire. « Allons-y. »

Après les premières lieues, la douleur devint un élancement sourd que je pouvais ignorer. Je remarquai que Kitt était bien moins nerveux que la veille, et je me demandai si l'être qui m'avait attaquée nous avait suivis depuis notre départ. Maintenant qu'on en était débarrassés, plus rien n'alertait Kitt et ses sens affûtés par la magie. Peut-être... mais, plus probablement, cette journée l'avait autant détendu que moi. Il était difficile de se soucier de monstres hérissés de dents quand le soleil vous réchauffait le dos.

Il faisait plus chaud que la veille, et les odeurs des premières fleurs sauvages étaient d'une richesse presque érotique. Les chevaux le ressentaient eux aussi ; la Donzelle avait réussi à mordre ce pauvre Canard à deux reprises. Lui, de son côté, semblait lui porter un intérêt masochiste. Dès que je détournais mon attention, il essayait de se rapprocher d'elle. S'il avait été

entier, j'aurais juré qu'il courtisait la jument. Même ce vétéran de Torche avançait d'un pas plus dansant que d'ordinaire.

En fin d'après-midi, vers l'heure où nous nous étions arrêtés la veille, nous commençâmes à redescendre du Hob dans la vallée où se trouvait Montfort. De là où nous nous trouvions, la ville me parut bien moins grande que dans mes souvenirs, mais je n'y étais pas venue depuis plusieurs années. Dès le début de la descente, je vis les os d'un loup qui n'avait pas résisté à l'hiver, sous le feuillage vert d'un lilas sauvage. Le climat, ici, était plus chaud qu'à Basseau : les lilas étaient déjà en fleur.

Les pâturages remontaient sur les contreforts du Hob ; nous débouchâmes bientôt sur un sentier de berger entre les murets qui délimitaient les prés. Des générations de fermiers avaient ramassé les pierres qui jonchaient le sol et s'en étaient servis pour construire clôtures et habitations, laissant à leurs descendants des terres bien closes et moins caillouteuses qui, d'arides, étaient devenues riches et fertiles grâce à des siècles de gestion intelligente.

Dans les pâturages, l'herbe était déjà trois fois plus haute qu'à Basseau. Même là où des bêtes avaient récemment brouté, elle était plus...

Torche s'arrêta, ce qui laissa à la Donzelle le temps de tendre le cou pour faire claquer ses dents à quelques pouces de la croupe du hongre, sans toutefois se montrer assez intrépide pour le mordre réellement.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Wandel en m'ôtant les mots de la bouche.

— Eh bien, regarde », répondit Kitt, qui promenait son regard dans toute la vallée étendue à nos pieds.

Je fis de même, cherchant un détail particulier, mais il n'y avait rien à voir.

« Par le souffle de Faran ! » m'écriai-je, dressée dans mes étriers. Effectivement, il n'y avait *rien* à voir.

« Où sont les vaches ? demanda Wandel. Ce sont des pâturages, on voit que des bêtes y ont brouté, mais il n'y en a plus aucune !

— Et pas de moutons non plus, souffla Kitt. Ni de gens. On devrait voir les hommes aux champs et les gens qui entrent et

sont sortis de la ville. Regardez cette petite ferme. Il y a du linge qui séche, et la moitié a été arrachée des pinces. »

Je savais que mes compagnons pensaient : « Des maraudeurs. » Il était possible que le groupe qui s'en prenait à Basseau appartienne à un détachement plus important, voire à une armée ennemie... mais un pressentiment, qui me glaça jusqu'au sang, me murmura que la menace qui planait sur nous était bien pire qu'une armée. Ce pressentiment et le souvenir de la vision où des hommes se désagréguaient en cendres impalpables ne me permettaient pas de croire à un danger si terre à terre.

Les os de loup que j'avais aperçus prirent soudain des connotations plus sinistres. Pourtant je me tus, me contentant d'intimer à Canard l'ordre d'emboîter le pas aux deux autres sur le chemin qui descendait vers Montfort. Qu'aurais-je pu dire ?

Nous passâmes devant la ferme où séchait le linge. Il y avait quelques poulets dans la cour : petits, maigrichons, presque encore des poussins. Mes compagnons dépassèrent la piste qui menait au corps de logis mais, sur un coup de tête, je l'empruntai. Kitt et Wandel s'arrêtèrent pour m'attendre.

L'herbe avait tellement poussé que c'est seulement lorsque quelque chose craqua sous le sabot de Canard que je le compris : la cour était jonchée d'ossements. Je mis pied à terre et en délogeai quelques-uns.

Ils étaient tout propres, sans la moindre trace de chair, comme si on les avait fait bouillir. C'étaient surtout des os de poulet, et peut-être d'oie. Près de la corde à linge je vis ceux d'un chien. Non loin attendait un panier à moitié plein de vêtements.

J'entraînai Canard de l'autre côté du linge qui s'agitait au vent. Un fichu rayé aux couleurs vives était resté enroulé autour du crâne de la femme naguère occupée à étendre sa lessive.

Pas des maraudeurs, me dis-je. Rien n'indiquait que la femme ait succombé sous les coups d'une hache ou d'un couteau. Peut-être une épidémie ? Certaines balayaient des villes entières, en tuaient tous les habitants. Beaucoup étaient d'origine magique, mais des maladies naturelles produisaient le même effet.

S'il y avait une épidémie, nous ferions mieux de ne pas entrer en ville. S'il y avait une épidémie, elle devait être assez récente. Les os étaient jaunâtres et graisseux, et des taches noires parsemaient les humérus : ils n'étaient dans cette cour que depuis moins d'un mois.

J'avais vu une armée se transformer en squelettes puis en cendres ; ce n'était pas lié à une épidémie. Mais quel dément aurait déchaîné un tel sortilège par ici ? Montfort ne représentait aucune menace.

Je m'assis près du squelette pour lui effleurer le poignet. Contre mon doigt, les os étaient secs. Je me demandai à quoi le mage inconnu qui avait arraché les liens magiques de cette terre avait employé le pouvoir correspondant. Canard, qui n'avait pas l'habitude de me voir à ses pieds, vint poser le bout de son nez sur ma tête.

Je fermai les yeux pour essayer de voir ce qui était arrivé à cette femme. Je repoussai toutes les hypothèses qui m'encombraient l'esprit et attendis longtemps sans que rien ne me vienne. Les visions m'assaillaient quand je n'en voulais pas, mais les convoquer n'était pas évident. Je commençais à avoir des fourmis dans la jambe droite.

J'entendis des bruits de sabots. Kitt et Wandel devaient s'être lassés d'attendre. J'ouvris les yeux et me tournai pour regarder...

Un mage de sang vêtu de rouge et de noir, avec des symboles ésotériques le long des manches, debout au dernier étage d'une tour grise qui dominait la ville. Je connaissais certaines des runes brodées sur sa tunique : Mémé me les avait apprises. Elles appelaient sur lui la santé et le bien-être.

L'homme se retourna et la lampe éclaira son visage. C'était celui d'un homme que la magie dévorait de l'intérieur. J'en reconnaissais les symptômes parce que le mage de Morech en portait des traces. Père les expliquait par le fait que la sang-magie ramollissait les os. Impossible de dire quels avaient jadis été les traits de cet homme.

« Je vous avais prévenu, monseigneur, que nous perdrions cette bataille », dit-il. Sa voix n'était qu'un murmure rauque mais chargé de puissance.

Quelqu'un lui fit une réponse inaudible qui le bouleversa. « J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. M'accusez-vous de trahison ? » Il écouta puis reprit d'une voix encore plus basse : « Une trêve ? Qu'exigerait-il en échange d'une trêve, quand il sait que nous avons d'ores et déjà perdu ? »

La folie illumina un instant son visage, puis il baissa les paupières et frotta d'un revers de main l'une des runes noires. Quand il ouvrit les yeux, une touche de lucidité y brillait ; mais sa main gauche s'activait toujours sur les runes qui scintillaient d'une mystérieuse lumière jaune.

Comme un homme épuisé par une trop lourde tâche, il répéta sa question, mais cette fois sans tension dans la voix. « Que lui avez-vous offert ? »

Cette fois, j'entendis l'autre homme. « Je lui ai envoyé ton fils, porteur d'un message scellé qu'il a lu voici déjà plusieurs heures. Je lui offrais l'enfant pour qu'il en fasse ce que bon lui semble – c'est un mage de sang comme toi. Quelle force ne tirera-t-il pas d'un magicien aussi puissant que ton fils ? Mais peut-être ce marmot a-t-il réussi à le vaincre, là où tu n'en as jamais été capable. Tes petits rituels sont interminables... Peut-être es-tu capable, en te hâtant, de lui régler son compte avant que ton fils ne meure. Peut-être, après tout, cette guerre n'est-elle pas encore perdue. »

Le mage de sang referma les yeux et, sans arrêter de caresser les runes sur sa manche, leva la main droite. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il avait recouvré son calme. Sa main gauche retomba. Mais la folie l'avait complètement envahi. « Vous avez raison. Je dispose d'un moyen de le vaincre. Je l'ai découvert le mois dernier. Qui a bien pu vous le révéler ? Ah, mais quelle importance ? Les raisons pour lesquelles je restais passif sont mortes avec mon fils. Pour ton rôle dans tout ceci, tu ne mourras pas ici. »

Le mage ouvrit grand les bras et baissa les paupières une nouvelle fois. Une aura apparut autour de lui, de plus en plus large, teintant de rouge son corps, puis la pièce, puis la tour tout entière à mesure qu'augmentait le pouvoir qu'il appelait à lui. L'accumuler prit du temps, mais il fut libéré en un clin d'œil ; le mage disparut avec lui.

Ma vision s'éloigna de la tour et du roi solitaire. Je quittai la ville et parcourus une grande distance avant de voir un seul brin d'herbe qui ait survécu à la fureur du mage de sang. Très loin de la ville, des champs de bataille désertés, couverts d'éclats métalliques, des prés piqués de fleurs jaunes où dansaient les papillons...

Les papillons furent brutalement remplacés par le visage moustachu de Wandel. Effarée, je battis un moment des paupières avant de prendre peu à peu conscience que Kitt était à côté de moi. J'avais mal au bras. En baissant les yeux, je vis que le pansement était taché de sang frais.

« Je vais bien », dis-je d'une voix dont la fermeté m'étonna. Je me relevai, un peu raide, puis désignai de mon bras indemne les ossements encore vêtus. « Elle a été tuée par la même chose que le bétail des champs. Je parierais qu'on trouverait leurs os dans les herbes folles. Tous les êtres plus gros que ces poulets ont succombé. Le mage du roi a arraché les liens magiques de cette terre pour détruire tout ce qui était à sa portée. C'est-à-dire jusqu'à Montfort. »

Wandel eut soudain l'air très inquiet. « Mais pourquoi ? Les combats ne commencent qu'à trente lieues d'ici !

— Il a lancé le sortilège à partir de la capitale, du moins c'est ce qu'il m'a semblé. Je crois que rien de ce qui était entre le palais royal et Basseau n'a survécu. »

Kitt siffla entre ses dents et Torche cessa de brouter pour s'approcher de lui. Le guerrier manchot bondit en selle, gracieux, et récupéra ses rênes à l'aide de sa main et de ses dents. « Allons voir ce qui reste de Montfort. On rentrera faire un rapport et, si les maraudeurs nous en laissent le temps, on pourra peut-être envoyer des gens à Roquefont par les anciens sentiers. »

Les rues de Montfort étaient silencieuses, mais je m'y étais attendue. Nous dûmes contourner des amas d'os et de vêtements. Une fois devant le puits de la grand-place, Wandel fit arrêter sa jument. Depuis que j'avais raconté ma vision, il s'était montré étonnamment silencieux.

« Ça ne sert à rien. Si Aren a raison, et je n'ai rien vu qui indique le contraire, aucun de ceux qui se trouvaient en ville quand le sortilège a été lancé n'a survécu. Puisqu'on cherche les réfugiés de Roquefont qui sont peut-être venus ici, on ferait mieux de chercher l'endroit où ils ont pu s'installer. Le tenancier du Faisan argenté était de Roquefont. Je suggère qu'on commence par là. »

Kitt acquiesça et prit à gauche. Je n'avais jamais dormi dans aucune des deux auberges de Montfort. C'étaient de vraies auberges, avec six ou huit chambres pour les voyageurs. Les embarcations pouvaient remonter la rivière jusqu'ici, mais pas jusque Basseau, plus au nord. Il y avait donc plusieurs grandes foires au cours de l'année. Père portait toujours... Père avait toujours porté les excédents de récolte au marché d'automne, où il en tirait plus que s'il les avait vendus à Basseau. Mais, quand nous venions, Père trouvait généralement une famille qui acceptait de nous héberger contre quelques mesures de grain. Je ne savais même pas où se trouvait le Faisan argenté. Kitt et Wandel, en revanche, connaissaient bien le chemin. Nous y arrivâmes très vite. Le volatile peint sur l'enseigne avait peut-être été un faisan, vingt ans plus tôt.

Quand je vis les chevaux dans l'enclos devant l'entrée, je voulus dire quelque chose à Kitt, mais je m'interrompis en remarquant qu'il cherchait un animal bien précis. Le cheval de Danci avait le même père que Torche et la même robe jaunâtre. Il n'y avait aucun isabelle dans le petit enclos.

Lorsque nous pénétrâmes dans la cour, plusieurs hommes sortirent de l'auberge pour nous fixer d'un œil méfiant. Sur leur visage, je lus le même désespoir qui emplissait mon cœur depuis que nous avions entamé la descente du mont du Hob.

« Qui êtes-vous ? demanda le plus petit des quatre inconnus qui nous bloquaient le passage.

— Nous venons de Basseau, et nous cherchons des rescapés de Roquefont, répondit doucement Kitt. Et vous êtes ?

— On m'appelle Glace. Je te connais pas, grogna l'homme en fermant à demi ses yeux bleu glacier. Y a des choses bizarres par ici. La nuit, on les entend marcher dans les rues. Des choses dont mon grand-père nous parlait quand ma grand-mère n'était

pas là pour le faire taire. Comment on sait que vous êtes ce que vous prétendez, et pas des spectres qui cherchent à entrer ? »

Je ne m'étais pas attendue à un accueil si soupçonneux. Je ne connaissais aucun des visages que j'avais devant moi, alors que j'avais beaucoup d'amis à Roquefont. Je coulai un regard à Wandel, qui secoua la tête – lui non plus ne reconnaissait personne. Kitt, lui, plissa les paupières et opina du menton. « Je comprends. Je suis Kitt, le fils d'Albrin, et dans le champ là-bas il y a un hongre bai au dressage duquel j'ai participé, il y a onze étés, pour un certain Falin qui vient de Roquefont. S'il est là, il se portera garant de moi. » Il désigna Wandel. « Lui, c'est Wandel Langue-d'argent. Si vous êtes de ces montagnards qui ont passé quelque temps en ville à la fin du printemps, vous le reconnaîtrez. »

Ah, me dis-je, c'est pour ça que je n'ai jamais vu ces hommes. Plusieurs clans de trappeurs habitaient dans les montagnes au-dessus de Roquefont. Ils vivaient très isolés et ne descendaient en ville que pour échanger fourrures et viandes contre d'autres biens. Naturellement, ils avaient eu plus de chances de survivre à l'inondation que les villageois.

« Et la femme ? »

Je répondis moi-même. « J'ai épousé Daryn de Roquefont voici moins de deux semaines. Il a été tué par les maraudeurs le jour où la montagne s'est effondrée. » Je tapotai le cou de mon cheval. « Il m'a laissé Canard, et une dette envers son village d'origine. »

Un type dégingandé au regard hanté secoua la tête. « Sois prudent, mon frère, le spectre qui a frappé à mon carreau hier soir portait le visage d'un homme que je connaissais. Si ma fenêtre n'avait pas été au troisième étage, avec rien pour y grimper, je l'aurais fait entrer.

— C'est des fariboles, Manta. Si Kitt était mort, il serait devenu un démon véritable, pas un fantôme pitoyable réduit à singrer les vivants ! » gronda une voix familière.

Danci écarta les hommes comme un troupeau de moutons, alors qu'elle n'arrivait pas à l'épaule du plus petit d'entre eux. « Pas la peine de cacher ce sourire, Kitt, je sais que tu es content de me voir – mais tu y as mis le temps, pour arriver ! »

Si Kitt sourit, je ne le remarquai pas. Je mis pied à terre mais, avant que j'aie trouvé où attacher Canard, l'un des jeunes hommes sous le porche vint me prendre les rênes des mains. « Je vais le mettre dans l'enclos avec les autres », dit-il d'un ton assez bas pour ne pas interrompre la conversation.

Je lui saisis le bras en secouant la tête. « Non », dis-je avant même de l'avoir décidé. Je haussai la voix pour que tous m'entendent. « Il faut qu'on parte avant la tombée de la nuit. » L'angoisse montait en moi, comme le jour de la mort de Daryn.

Kitt se tourna vers moi. Je secouai de nouveau la tête et dis, comme si les autres n'étaient pas là : « Je ne sais pas pourquoi, mais c'est important. »

C'était en rapport avec la mine vaincue de tous les gens présents devant l'auberge, Danci comprise, avec la méfiance qui poussait les enfants à se faufiler dans la cour au lieu de s'élancer à la rencontre des nouveaux venus. Même la lassitude des hommes semblait anormale. Et puis la vision du mage du roi m'avait perturbée, et je n'étais pas complètement remise de mon agression de la veille.

Wandel eut un sourire rassurant. « Nous avons appris à écouter les pressentiments d'Aren. Si vous n'avez pas une excellente raison de rester, je vous conseille de nous accompagner à Basseau, même si ce remède risque d'être pire que le mal. Basseau a été envahi par une troupe de maraudeurs.

— Si on est dehors une fois le soleil couché, les spectres viendront nous emporter comme ce pauvre Léhi la première nuit qu'on a passée ici, dit l'homme que Danci avait appelé Manta.

— Mon frère a raison... renchérit Glace, qui semblait être le chef. Ce qui est sûr, c'est que quelque chose a tué Léhi, et ce qui restait de lui ne ressemblait à rien de ce que j'ai vu dans ma vie. Il me faudra plus que le pressentiment d'une femme pour me faire voyager de nuit. »

Kitt eut une moue pensive. Quand il prit la parole, ce fut d'une voix douce et implacable. « Moi, je pars. Si vous avez pour deux onces de jugeote, vous partirez aussi. Aren a la *vue*, et elle sait des choses que nous ignorons.

— Tirr, va chercher Chatim et Falin, ordonna Danci. Je pars avec Kitt. Tous ceux qui veulent nous suivre en ont le droit. » Nul ne la contredit, ce qui ne m'étonnait pas. Moi-même, je n'en avais jamais été capable.

Obéissant, le jeune homme qui tenait les rênes de Canard me les rendit et partit en courant.

Danci se tourna vers Kitt. « Ils sont allés cueillir des légumes et voir ce qui se passe dans l'autre auberge. Les trouver va prendre un peu de temps. On commence à manquer de provisions.

— Vous avez fouillé les maisons pour récupérer de quoi manger ? » Kitt s'adressait expressément à Danci et ignorait les hommes.

« Personne n'a voulu s'en charger », répondit-elle, un peu piteuse.

Kitt hocha la tête. « Dans ce cas, nous irons tous les trois, dit-il en désignant Wandel et moi d'un coup de menton, réunir des vivres pour le voyage de retour dans les maisons du quartier pendant que vous bouclerez vos sacs. »

Wandel, devant les visages renfrognés des Roquefontais, répondit : « Non, allez-y tous les deux. Je crois que je ferais bien de rester ici. Je vais leur expliquer pourquoi tu suis si volontiers les conseils d'Aren. »

Laissant Canard avec Torche et la Donzelle devant l'auberge, je pris le côté gauche de la rue.

Si la suggestion était venue de quelqu'un d'autre, j'aurais préféré danser toute nue dans la neige plutôt que mettre un seul pied dans une seule maison de Montfort. Mais c'était Kitt, et tout ce dont il était capable, j'en étais capable aussi. Surtout quand l'autre choix qui m'était offert consistait à contempler la tête des Roquefontais tandis que Wandel leur expliquait que j'étais une erreur de la nature. Et puis, comme Manta avait jugé inconvenant qu'une femme entre dans la maison d'un mort, la question ne se posait plus.

La première fut une formalité. Je repérai immédiatement le garde-manger, tout près de la cuisine. Je dénichai une nappe et l'emplis de provisions qui supporteraient le voyage, surtout du

fromage et du pain azyme. Je nouai le baluchon et le posai sur le pas de la porte pour le récupérer au retour.

La maison suivante était plus petite, faite de pierres assemblées de manière à tenir sans mortier. À l'intérieur, je tombai nez à crâne avec le maître des lieux.

Après la fermière, en approchant de la ville, je m'étais efforcée de ne pas regarder les ossements. J'avais refusé que ce soient des gens. Je ne voulais voir que des tas de vieux trucs blanchâtres. Mais cet homme-ci, même mort, ne me laissait pas me voiler la face.

Il avait dû se reposer un moment devant le feu, car ses restes étaient assis sur une chaise face à l'âtre. Les pièces qui raccommodaient son pantalon étaient proprement cousues, mais sans les petits raffinements qu'une femme y aurait mis. Sa belle chemise de coton, elle, semblait neuve.

Il avait dû être grand, sans doute une main de plus que Daryn. Quand je passai dans la pièce attenante, je ne pus me débarrasser de l'impression qu'il me regardait.

Son garde-manger, quoique petit, proposait des aliments utiles au voyageur : galettes de riz, gâteaux d'avoine, bœuf séché et salé. J'entassai tout ce que je pouvais porter dans une nappe empruntée à la première maison. Et à chaque instant j'avais la désagréable impression d'être observée. Juste avant de nouer les coins du tissu, j'en retirai un gâteau d'avoine et un morceau de viande et les mis de côté.

Je retournai dans la pièce principale et déposai le repas symbolique près du fauteuil du défunt. Repensant aux histoires de Mémé et à ce que les Roquefontais avaient dit des morts qui marchaient parmi les vivants, je m'agenouillai à ses pieds comme devant un roi sur son trône.

« Monsieur, déclarai-je, solennelle, je prends ces vivres pour assurer la sécurité d'autres que moi, et non par égoïsme. Acceptez cette offrande en gage de ma bonne foi, entendez ma prière et trouvez le repos. Que la paix soit sur vous. »

Si je n'avais pas été seule, je me serais abstenu de cette cérémonie, mais elle me réconforta. Lorsque je me relevai, ma tête frôla un objet accroché au mur, qui tomba dans un grand fracas.

Je vis qu'il s'agissait d'une arbalète noircie par la graisse. Je la ramassai et pris le carquois de carreaux qui l'accompagnait. Avec une courbette respectueuse à son ancien propriétaire, je fis un pas vers la porte.

Je m'immobilisai lorsqu'un courant d'air glacé me caressa l'épaule. En me retournant, je vis que le squelette assis n'était pas tourné vers la porte, comme je l'avais cru, mais vers le mur de l'arbalète. Je regardai mieux. Une bourse de cuir noir était pendue au crochet d'où était tombée l'arme. Je n'y avais pas prêté attention. Après un regard prudent au guerrier fatigué, je m'en saisis et l'ouvris. Elle contenait un étrange ustensile métallique de la même couleur que l'arbalète – de l'argent terni, sans doute.

« C'est pour l'arbalète ? » demandai-je.

Je fus presque surprise de ne pas recevoir de réponse. Je l'emportai. Quand je déposai les provisions sur le seuil, je gardai l'arme, calai le carquois entre mes omoplates et pendis la bourse à ma ceinture.

Cette expérience me fit entrer dans la maison suivante avec une certaine méfiance. Seule m'y accueillit une odeur de verveine.

La banalité de la première pièce faisait paraître absurde l'idée qu'un guerrier puisse protéger son domaine par-delà la mort. Des rideaux froissés encadraient les fenêtres, qui n'avaient en guise de vitres, pour empêcher insectes et poussière d'entrer, que des carrés de lin beige.

La pièce suivante était une chambre à coucher que je traversai rapidement. Deux portes s'ouvraient sur le mur d'en face. La première donnait sur une autre chambre, bien plus petite. L'écran de lin déchiré laissait passer un courant d'air qui faisait osciller un berceau grinçant.

Sans réfléchir, je m'avancai pour regarder les petits os couverts d'une robe brodée de fleurs jaunes et orange. On avait tendrement enveloppé le bébé d'une couverture rose. Je crispai le poing sur l'arbalète, mais la douleur n'arrangea rien.

Un chant très doux emplit ma tête. La brise ne soufflait plus, mais le berceau continuait à se balancer. Je regardai la mère endormir son enfant. La morte leva les yeux vers moi avec un

sourire serein, puis porta un doigt à ses lèvres pour protéger le sommeil d'un enfant qui ne s'éveillerait jamais.

Je sortis de la maison et refermai lentement la porte d'une main tremblante. Ce n'était pas une vision.

Mes reins se couvrirent de sueur. Je savais que j'aurais dû rester pour chercher le garde-manger, mais c'était trop me demander. Peut-être Kitt en aurait-il été capable, mais rien, pas même le souvenir de sarcasmes anciens, ne m'aurait fait pénétrer dans une autre maison.

Kitt apparut de l'autre côté de la ruelle. Mon visage devait trahir mon état d'esprit car il vint à ma rencontre, l'air grave.

« Qu'y a-t-il ?

— Ma foi, dis-je avec un sourire sinistre, au moins on sait qu'il est inutile de s'inquiéter des bébés de ces gens. Celui qui est là-dedans n'avait que quelques jours, et le sortilège l'a emporté aussi sûrement que les êtres plus gros. » Je décidai de ne pas mentionner le fantôme.

Kitt ferma les yeux un instant puis hocha la tête. « J'ai assez de provisions pour le voyage s'il ne se présente pas beaucoup d'autres gens. Ce que tu as trouvé devrait suffire pour compléter. » Son regard m'apprit que ce que lui avait vu n'était pas plus agréable, et il choisit de changer de sujet. Les soldats avaient sûrement un grand talent pour éviter les discussions insupportables. « Je vois que tu as trouvé une arbalète. »

Je la lui donnai, et il l'examina soigneusement avant de me la rendre. « De l'acier. C'est une arme de prix. La mienne a un arc composite, plus facile à armer mais de portée inférieure. D'ordinaire, seuls les nobles possèdent des armes comme celles-ci. Morech en a une. Je n'aurais pas cru trouver une arbalète de cette qualité dans une ville aussi petite. Dommage qu'on ne puisse pas s'en servir.

— Comment ça ? »

Il appuya l'arme par terre en la tenant par le fût, puis la mit en position contre son épaule. Il fit courir son doigt le long du fût et me montra deux taquets en métal noir, un de chaque côté.

« C'est fait pour y placer un cranequin. Tu n'arriveras pas à bander l'arc à la main.

— Un quoi ?

— Un cranequin. C'est un objet que tu fixes sous la corde, contre les broches. » Il toucha les taquets. Ils ne ressemblaient pas du tout à des broches. « Et tu l'armes. Ça fait levier, ce qui te permet de bander l'arc. »

J'ouvris la bourse en cuir et en tirai l'instrument bizarre. « C'est ce machin ? »

Il me le prit des mains. « Voilà qui rend cette arbalète beaucoup plus utile. » À genoux, il posa le pied sur l'arc pour le stabiliser pendant qu'il me montrait comment fonctionnait le cranequin.

Ma nuque se couvrit de chair de poule, et je me retournai. Mais les maisons étaient vides.

Quand nous quittâmes enfin Montfort, le soleil était déjà bas dans le ciel. Trouver les deux hommes partis en expédition avait pris plus longtemps que je ne l'escomptais. Et les Roquefontais avaient une foule d'animaux – vaches, moutons, cochons, mules, quelques chevaux (dont l'isabelle de Danci) dans un grand enclos derrière l'auberge. Wandel, et c'était déjà ça, avait eu recours à son charme légendaire : les réfugiés, dans le tumulte, n'émirent pas la moindre protestation. Tout le monde à part Danci me traitait comme une pestiférée.

Une fois en chemin, les animaux ne nous causèrent que peu d'ennuis. Ils semblaient presque aussi soulagés que moi de laisser derrière eux les ombres de Montfort. Quand nous atteignîmes les contreforts du Hob, les enfants commencèrent à jouer et à rire.

Danci déposa son benjamin devant Kitt sans même lui demander l'autorisation et porta son cheval à côté du mien.

« Je ne m'étais pas aperçue de l'effet qu'avait sur nous le fait de vivre parmi les morts. »

J'observai Kitt : il s'efforçait de retenir le bambin qui se tortillait tout en continuant à diriger Torche. Je notai avec intérêt qu'il ne faisait pas mine de rendre le petit à sa mère.

« Il y a de quoi donner des frissons à n'importe qui », reconnus-je en souriant.

J'avais en effet observé que quitter la vallée m'avait considérablement remonté le moral. Et, à comparer le chenapan

qui tenait les rênes de Kitt avec le marmot geignard de l'auberge, je me disais que nous avions tous été sous l'emprise d'une noirceur qui n'était pas seulement due au silence d'une ville désertée.

« Mémé disait toujours que la magie de mort laisse son empreinte sur la terre.

— La magie de mort ? » souffla Danci.

J'opinai du menton. « Je ne pense pas que Montfort soit un séjour très sain à présent. »

Le hob les entendit avant de les voir. Des réfugiés, songea-t-il en discernant enfin la foule dépenaillée qui émergeait des ombres de la vallée. Il se demandait d'où venait le brouillard néfaste derrière eux, qui allait en s'épaississant vers la rivière. Des bancs épars s'accrochaient toujours, opiniâtres, à la troupe qui approchait de sa montagne.

Il était encore tout grisé d'avoir pourchassé la meute de garous. Voilà des sales bêtes qui ne remettaient pas de sitôt les pattes sur sa montagne. Il le regrettait presque : ça lui faisait de l'exercice. Il se sentait d'humeur joueuse.

Le grand cheval monté par la femme nommée Aren le salua d'un hennissement, alors que le hongre isabelle du manchot, qui le voyait tout aussi bien, choisit de l'ignorer. Aren avait les yeux cernés, l'air fatigué.

Sur un coup de tête, il décida de lui changer les idées pour dissiper les ombres de son regard. Il se laissa glisser au bas de l'arbre et se faufila entre les cavaliers. Savoir qu'Aren ou le guerrier, tous deux touchés par la magie, risquaient de déceler sa présence ne faisait qu'ajouter du piquant à l'opération.

La veille encore, il aurait été incapable de se dissimuler à ces gens sous la vive lumière du soleil, mais la montagne s'éveillait de son long sommeil.

Le hob frotta le poitrail du hongre et lui tapota la croupe en passant, ce qui fit bondir l'animal. La jument blanche du ménestrel, qui avait du sang magique, renifla en lui lançant un regard amusé. Il lui sourit. Cette jument était l'espièglerie incarnée, comme lui.

En fin de cortège, un vieux chien de troupeau boitillait aux côtés d'un vieillard qui montait une mule. Le bonhomme murmurait un chapelet de paroles rassurantes qui démentaient son air inquiet. Et il avait de quoi s'inquiéter, car le hob distinguait nettement l'ombre accrochée à l'arrière-train du cabot. Les ténèbres de la vallée avaient profité de son âge et de son infirmité pour s'attacher à lui comme des sangsues.

Le hob s'arrêta pour fourrager dans le poil du chien et le débarrasser de l'ombre ; il réussit du même coup à régler une bonne partie des problèmes dus à la vieillesse. Le chien gémit un remerciement, se jeta dans ses bras et lui couvrit le visage de coups de langue reconnaissants. Les chiens, c'était comme ça.

« Eh bien, eh bien, Cari, qu'est-ce qui t'arrive ? » Le vieillard fit arrêter sa mule.

Entendant cette voix bien connue, le chien s'arracha à l'étreinte du hob et se mit à bondir pour lécher les mains de son maître, puis partit au grand galop décrire un cercle autour du groupe tout entier – alors que, depuis des décennies, c'était un chien de berger parfaitement dressé. Le hob éclata de rire, et l'une des laitières pie lui répondit.

Puis il se retourna, sourire aux lèvres, et vit le manchot s'approcher de lui comme s'il pouvait le voir. Le marmot assis devant ce sinistre guerrier, lui, n'avait aucun mal à voir un hob, bien sûr. Il tapa dans ses mains et cria des gentillesses avec si peu de retenue que le sourire du hob s'élargit encore. Ça, c'était un enfant comme il les aimait. Il enchaîna quelques saltos arrière pour ce public restreint puis s'intéressa au soldat.

De si près, il distinguait les traces laissées par le mage de sang dont le harpiste avait parlé la veille, pendant qu'il les espionnait, mais n'arrivait pas à juger si les dommages étaient vraiment profonds. En tout cas, ce qu'on avait infligé à cet homme lui permettait de sentir la présence du hob, que la souillure magique rendait plus méfiant. Il n'avait jamais craint les humains, mais les mages de sang lui avaient enseigné la prudence. La leçon n'avait pas été agréable.

Avec un mélange de douceur et de fermeté, le manchot déposa l'enfant dans les bras d'un autre cavalier. L'une des vaches, voyant qu'on s'arrêtait, se mit à paître. Le guerrier du

mage s'approchait, méfiant, en tirant son épée de fer – comme si en ces lieux le fer lui-même représentait une menace pour un fils de la montagne.

Le hob s'accroupit pour voir ce qui se passerait. Les oreilles de l'isabelle suivirent le mouvement, et bientôt le regard du soldat s'abaissa.

Si une enfant de cinq ou six ans ne s'était pas mise à pleurer – le bruit doux et las d'une âme à bout de forces –, le hob aurait pu céder à l'envie de jouer. Le danger, après tout, rendait les jeux encore plus délicieux. Mais ces gens étaient bons ; ils méritaient que la montagne les protège. Il se précipita vers la petite fille en larmes. Elle montait un poney mené au licol par un homme qui devait être son père.

L'ombre qui pesait sur elle n'était pas assez puissante pour lui faire du mal ; selon toute probabilité, elle disparaîtrait dès que la gamine aurait passé une nuit sur la montagne. Mais il ne fut pas difficile de la chasser sans attendre.

Il ne put résister à l'envie de s'élancer une dernière fois en plein milieu du groupe et tira doucement sur la queue de l'isabelle au passage. Si les sabots du destrier étaient plus vifs que la moyenne, eh bien, le hob n'eut qu'à les éviter avec plus de vivacité que d'ordinaire. Le gros cheval d'Aren tendit le nez pour une ultime caresse.

« Au nom de Faran, que se passe-t-il ? s'écria le vieillard, dont la voix inquiète répondait aux frissons qui me parcouraient l'échine. Je n'ai jamais vu les bêtes se comporter comme ça. »

Kitt observa les oreilles de Torche puis rengaina et déclara, tout songeur : « C'est sans doute un tour du peuple sauvage. Ça ne sentait pas la sang-magie, mais aucune créature naturelle ne peut se rendre invisible. Je ne pense pas qu'il nous ait fait le moindre mal. »

Le vieux berger était descendu de sa mule pour caresser son chien, à la grande joie de celui-ci. Il hocha la tête. « Au contraire, même. Je n'ai pas vu Cari en aussi bonne forme depuis qu'il a pris froid l'hiver dernier. Je m'inquiétais de devoir l'achever avant d'avoir atteint Basseau... Et regardez-le maintenant ! »

Pour appuyer ses propos il siffla trois fois en levant les bras. Le chien noir et blanc partit à toute vitesse vers un cochon qui avait profité de la pause pour s'éclipser et fouinait entre les racines d'un vieux frêne. Le chien ramena au sein du troupeau le cochon outré.

Regardant tout cela, je m'aperçus qu'un sentiment que je traînais depuis Montfort – proche de la peur, mais plus profond, plus atavique – relâchait son emprise sur mes épaules. Oui, c'est mélodramatique, mais c'est vraiment l'effet que ça m'a fait.

« On repart ? demanda Glace. Ou bien vous pensez qu'on doit retourner à Montfort ? »

Le vieux berger toussa, cracha à terre et déclara : « On repart. Ce qu'on a croisé, je regrette qu'il ne m'ait pas donné un peu de ce que ce corniaud a reçu. » Il jeta un regard au reste du groupe. « Je l'avais presque oublié, mais ma grand-tante était originaire de Basseau. Quand j'étais rien qu'un têtard, elle me racontait des histoires qui parlaient de cette montagne. Elle disait que, si on laissait à manger dehors, pour ceux du peuple sauvage, ils nous protégeaient des croque-mitaines. »

Il haussa les épaules et fit repartir sa mule vers la montagne. Un par un, les autres le suivirent.

Il souleva son chapeau en passant à ma hauteur. « Faut pas oublier que, la magie, ça peut aussi guérir, c'est pas seulement les spectres et les machins affreux qu'on a combattus ces derniers jours. »

C'était à moi qu'il faisait allusion. Nous échangeâmes un sourire.

Quand tout le groupe fut passé, Kitt vint me rejoindre. « La créature est toujours dans les parages. »

Je hochai la tête : Canard avait les yeux braqués sur un chêne pas très loin de nous. « Tu crois qu'il y a de quoi s'inquiéter ? »

Il haussa les épaules. « Si elle a guéri ce chien, on peut penser qu'elle était capable de nous faire du mal. À mon avis, on ne risque rien.

— Mais on lui laissera de quoi manger ce soir », dis-je en songeant au pain et à la viande que j'avais déposés dans la maison de Montfort.

Il plissa les yeux pour fouiller du regard les ombres sous le chêne. « On va faire ça, oui. »

ÉTÉ

La croissance

CINQ.

Les bâtons s'entrechoquaient en une musique étrange, bien plus rapide que je ne l'aurais cru possible à mes débuts quelques mois plus tôt. *Ah, raté – ça va faire mal.*

« Aie ! » m'écriai-je en reculant hors de portée. Au moins j'échapperais au second coup, qui venait de partir droit vers ma mâchoire.

Manta s'approcha pour évaluer les dégâts. « J'avais perdu le rythme, expliqua-t-il en manière d'excuse. Tu vas bien, ma belle ?

— Elle va bien », intervint Glace, son frère, qui arrivait par derrière. « Et puis, les maraudeurs, ça ne se bat pas en rythme. Si c'est le rythme qui t'intéresse, autant apprendre à danser. » Malgré la dureté de ses paroles, il écarta ma main pressée sur ma joue pour examiner l'hématome. « De toute façon, il est temps de ranger les bâtons. L'entraînement est terminé. »

Je regardai autour de moi. Effectivement, Koret grimpait sur la mangeoire retournée qui servait d'estrade dans la grange. Je glissai mes bâtons dans un tonneau ouvert qui en contenait déjà une bonne dizaine.

Mon sac à dos et l'arbalète étaient posés tout près. Au bâton, j'étais encore une débutante, mais au moins j'avais un talent inné pour l'arbalète. Même si, comme Kitt le faisait remarquer d'un ton acide, ce n'était pas bien difficile : il suffisait de viser et de tirer. Je visais mieux que beaucoup d'autres, c'est tout. En plus, l'arme d'acier avait une portée bien supérieure aux autres arbalètes du village – presque égale à celle de l'arc long de Koret.

Le temps que je rejoigne l'estrade, l'entraînement avait pris fin. Glace n'avait pas été le seul à remarquer Koret. Une foule dépenaillée se massa à l'entrée de la grange.

Notre groupe comptait quatre Roquefontais, dont Manta et son frère aux yeux bleus qui, je l'avais appris, ne s'appelait pas

vraiment Glace mais Ennis. On l'avait nommé au conseil des anciens pour représenter Roquefont, même si à mon avis il était plus jeune que moi. Manta était l'aîné, en tout cas - mais quelque chose chez Glace poussait les autres à le suivre.

Les Roquefontais étaient facilement repérables puisque, à part Kitt et moi, les patrouilleurs de Basseau étaient des gamins : trop âgés pour vouloir rester en ville avec les femmes et les petits, mais pas assez pour monter la garde et protéger nos terres contre les attaques des maraudeurs.

Les champs les plus excentrés avaient été abandonnés voilà plus d'un mois : ils étaient trop vulnérables. Nous nous contentions depuis de défendre les terres les plus proches, surtout constituées de pâturages et de vergers, et qui ne produisaient pas assez de céréales pour nourrir le village tout l'hiver.

Quatre semaines plus tôt, Mérévich avait ordonné que les deux ponts soient gardés jour et nuit par des équipes de sentinelles, sans dire explicitement qu'il entendait revendiquer au nom du village les domaines du baron. Dès cet instant Albrin – dont les terres faisaient partie de celles que nous avions abandonnées – se chargea de tenir le pont de l'est, près du lac des Chutes, et installa ses chevaux dans les pâturages du baron voisins des marécages. Lui, ses mercenaires et plusieurs hommes qui avaient perdu leur maison emménagèrent dans une grange malgré les protestations de l'intendant.

« Bon, les garçons, dit Koret d'une voix qui aurait couvert le ressac de l'océan, vous savez qu'on est en train de réfléchir à limiter nos patrouilles aux champs les plus proches, ceux que nous protégeons actuellement. J'ai discuté avec Mérévich, et on a envisagé d'autres possibilités. Pour le moment, vos itinéraires ne changent pas. Les nouvelles instructions, c'est que si vous voyez un groupe de plus de cinq maraudeurs, vous revenez immédiatement faire votre rapport.

— Et s'ils attaquent le village ? » Il faudrait un jour que je comprenne comment Glace s'y prenait pour que sa voix douce s'entende si nettement dans le brouhaha. « On a perdu dix hommes quand ils s'en sont pris à la maison de Linte...

— Onze, coupa quelqu'un. Le fils de Linte est mort cet après-midi. »

Glace hocha la tête mais reprit aussitôt : « Et au moins autant sont blessés. Ce qui nous laisse avec moins de soixante combattants si on ne change rien au système de patrouilles. »

Koret confirma. « On est allés voir l'intendant, et les derniers membres de la garde du baron – ils sont vingt – vont s'installer au village dès aujourd'hui. On va les incorporer aux équipes déjà en place, comme ça il y aura un combattant expérimenté dans chacune. J'ai retiré Kitt des patrouilleurs pour qu'il se charge de l'entraînement. Moi, je n'en ai pas le temps. Comme vous l'avez peut-être appris, j'ai organisé des après-midi de formation pour apprendre l'autodéfense à certaines de nos femmes. » Il eut un sourire tordu et ajouta : « Chez les pirates, les plus redoutables que j'ai connus étaient souvent des femmes. Regardez Aren. »

Je tirai la langue à Glace, qui recula d'un pas.

« Il y a deux ou trois viragos à qui j'éviterais de chercher des poux dans la tête, lança une voix dans la foule.

— Les femmes sont sournoises, ajouta quelqu'un d'autre.

— On peut réussir à se défendre, quand même ? demanda un garçon.

— Moi, j'ai jamais réussi, avoua Manta. Mais perdre ne m'a jamais vraiment dérangé. »

Le garçon ouvrit des yeux éberlués avant de piquer un fard. « Non, je veux dire : On peut réussir à se défendre contre les maraudeurs ? » Sur le dernier mot, sa voix grimpa dans les aigus et il rougit de plus belle.

L'assistance semblait mal à l'aise. Personne d'autre n'aurait posé la question, mais nous avions hâte d'entendre la réponse de Koret. Lui saurait. Il avait de l'expérience.

Le vieux pirate eut un sourire serein. « Bien sûr. » Je remarquai que ses yeux étaient las. « Aren, reste un moment. Les autres, retournez patrouiller. »

Il attendit que tous aient quitté la grange pour reprendre la parole. « Dingo Banar s'est fait tuer hier soir.

— Je sais. » Le frère du forgeron était bien brave, quoique simplet. Je ne lui avais jamais beaucoup parlé, mais à la forge il faisait partie des meubles.

« La version officielle, c'est que les maraudeurs l'ont eu. C'est Kitt qui l'a trouvé. Mérévich et lui ont rapporté le corps à la forge. Ensuite Kitt est venu me voir et m'a demandé de te dire d'éviter autant que possible de venir au village.

— A moi ? » J'étais surprise.

« Tu n'y viens pas souvent, de toute façon, dit Koret en jouant du bout du pied avec un brin de paille. Tu n'es peut-être pas au courant... Il y a un groupe, les plus fidèles disciples de l'ancien prêtre, que le moindre relent de magie rend complètement enragés. Selon ces gens, ce sont les péchés du village qui ont mis le Dieu unique dans une telle colère qu'il a fait trembler le monde. »

J'eus un sourire sans joie, qui disparut lorsqu'une douleur fulgurante me traversa la mâchoire. J'avais oublié que Manta m'avait frappée. « Je les connais. Mon frère-par-mariage est l'un d'entre eux. Kitt pense qu'ils sont responsables de la mort de Banar ? A cause des métamorphes dont parlent les vieilles légendes ? »

Koret me regardait dans les yeux mais il ne dit pas un mot.

« J'éviterai le village. »

Dans la nuit d'été résonnaient les bruits des créatures qui hantaient les ténèbres. Les grillons chantaient dans les prés, et les grenouilles des ruisseaux leur répondaient.

Dissimulée dans l'ombre de ma grange, je regardai les maraudeurs fouiller la maison vide. J'avais fait un détour délibéré pour venir ici, alors que l'itinéraire que Koret m'avait assigné passait une lieue plus bas.

Depuis plusieurs mois, il était devenu trop dangereux d'y vivre. Depuis notre retour du Hob, pour être exacte. Je m'étais donc installée dans un campement des faubourgs.

Ce n'étaient pas les visions qui m'empêchaient d'aller habiter au centre-ville. Depuis Montfort, je n'avais plus à craindre de piquer une crise chaque fois qu'on me posait une question. Les visions n'avaient pas totalement cessé mais avaient perdu beaucoup de leur violence, de la même manière que le séisme avait été suivi de répliques adoucies.

La raison de ces accalmies, supposais-je, c'était que la magie retrouvait peu à peu le niveau d'intensité de l'époque où les mages de sang ne l'avaient pas encore étouffée. La magie, me semblait-il, ressemblait à la vapeur sous le couvercle d'une marmite d'eau bouillante. Quand on enlevait le couvercle, d'épais nuages en jaillissaient, mais bientôt seule demeurait une brume tranquille.

Ce qui me poussait à éviter le village, c'était les réactions des gens que j'y croisais. Seuls Melly, Wandel et Kitt n'avaient pas changé d'attitude à mon égard. Ce vieux bourru de Cantier me traitait comme sa fille enfin retrouvée, et sa femme s'accrochait des talismans autour du cou et me fusillait du regard dès qu'il avait le dos tourné. Mérévich et Koret me demandaient ce que préparaient les maraudeurs, mais malgré tous mes efforts je ne pouvais pas *voir* leur camp. Je ne savais pas pourquoi. Kitt avait émis l'hypothèse qu'un mage de sang avait lancé un sortilège pour les protéger de ma *vue*.

Certaines personnes m'évitaient purement et simplement et me coulaient des regards en coin quand elles croyaient que je ne les voyais pas. C'étaient les autres qui me dérangeaient le plus : ceux qui bifurquaient brusquement pour m'éviter, brûlants de crainte ou de haine. Poul, mon frère-par-mariage, et Albrin, le père de Kitt, étaient de ceux-là.

J'avais bien remarqué que cet état de fait avait empiré, mais je n'aurais jamais cru qu'ils iraient jusqu'au meurtre. Je me forçai à reporter mon attention sur mon ancienne maison.

La ferme montrait déjà des signes d'abandon. Le premier séisme avait endommagé l'un des volets, qui était tombé depuis ma dernière visite quelques semaines plus tôt. La clôture du jardin penchait très nettement, et une odeur pestilentielle m'apprit qu'un putois s'était installé dans la grange. C'était la ferme qui m'avait évitée de devenir folle après la mort de ma famille ; la négliger ainsi n'en était que plus douloureux. Et la présence des maraudeurs, ce soir, était un outrage supplémentaire.

Dans les mois qui avaient suivi mon retour de Montfort, j'avais pris l'habitude d'épier les maraudeurs d'un recoin obscur, mais là, chez moi, c'était différent. Je m'appuyai contre

le bois brut de la grange. Ce contact massif dans mon dos m'aida à ne pas bouger. Marguerite, la vache, ne sentait plus mauvais : quelque chose, dix ou quinze jours plus tôt, l'avait dévorée presque entièrement.

Cette bande de maraudeurs était réduite : je ne voyais que trois hommes. Mais j'avais l'impression qu'un comparse se cachait dans les buissons derrière la façade orientale. Dans les genêts, un oiseau s'était réveillé en sursaut avant de fuir à tire-d'aile. Si je les avais vus avant, je les aurais évités, mais ils avaient débarqué à l'instant où je m'apprêtais à partir. Il n'aurait pas été malin de me faire remarquer ; je m'étais donc cachée pour attendre leur départ.

Ils n'étaient pas assez nombreux pour un raid proprement dit ; ils cherchaient seulement à récupérer ce qui pouvait encore l'être. Et puisqu'ils avaient attendu la nuit pour cela, ils devaient agir sans l'aval de leur chef. Deux hommes pénétrèrent dans la chaumière, torche en main, et le troisième resta devant la porte pour monter la garde. Je ne sais pas ce que traficotait celui qui attendait dans les genêts.

Ils étaient à pied : leur camp ne devait pas se trouver bien loin. Voilà qui intéresserait Koret. Nous avions découvert les vestiges de plusieurs bivouacs, mais personne n'avait encore réussi à localiser leur camp principal. S'il se trouvait à l'extérieur du rayon de nos patrouilles, tout s'expliquait. Kitt affirmant qu'il se trouvait sûrement à bonne distance de leur terrain de chasse, nous avions concentré nos recherches sur les contreforts à l'ouest. Peut-être Kitt avait-il surestimé leur intelligence.

Pendant que je réfléchissais à des emplacements possibles aux alentours, je remarquai un mouvement dans les ténèbres. Pas dans les genêts, mais peut-être était-ce le même homme. Je maîtrisai mon impulsion de gagner une cachette mieux située, car le moindre geste risquait de me faire repérer aussi facilement que le quatrième maraudeur à l'instant.

Près de la maison, une ombre bougea et, sans un bruit, parut engloutir la sentinelle. Je me raidis. L'inconnu se déplaçait avec une vivacité stupéfiante.

À l'intérieur de la chaumière, un homme hurla ; des cris sauvages emplirent le calme de la nuit puis j'entendis... un animal qui dévorait une proie.

Leur assaillant n'était pas un autre maraudeur, à moins qu'ils ne se soient convertis au cannibalisme. Je pensais à la créature qui m'avait attaquée sur le Hob. J'en avais parlé à Mérévich ainsi qu'à Koret, mais personne n'avait jamais rien signalé d'anormal.

Ma foi, peut-être ces êtres allaient-ils s'en prendre aux brigands et nous ficher la paix. Rendue prudente par la douleur qui continuait de palpiter dans mon bras, je m'appliquai à ne faire aucun bruit et restai tapie bien après que le silence fut revenu, troublé seulement par les grillons et les grenouilles. L'aube parut lentement, et aux premières lueurs je m'approchai de la chaumière pour examiner les alentours.

La terre, noire de sang, était sillonnée d'entailles. Quelques pas plus loin gisait une épée encore dans son fourreau. Dans la maison, guère plus d'indices : du sang en quantité suffisante pour prouver que les deux hommes étaient morts, leurs armes et une chaussure à moitié rongée. Avait-elle si mauvais goût ?

J'empruntai le chemin qui menait au champ du haut. Une tache sombre marquait l'endroit où le quatrième avait monté la garde. Près de la bifurcation, j'entendis un homme tousser. Le cœur battant, je me glissai en silence sous les branches basses d'un conifère, pour m'apercevoir soudain que c'était celui où je m'étais réfugiée le jour de la mort de Daryn.

Accroupie dans les vêtements de Caulem, je regardai fixement un trou au genou du pantalon. Après une éternité, les deux maraudeurs passèrent devant ma cachette. Dès qu'ils eurent disparu, je m'essuyai les mains et partis au trot en restant à l'écart du chemin.

Arrivée au champ où Daryn et Père avaient été tués, je me remis à marcher plus lentement. Je n'y étais pas venue depuis le jour du séisme. La charrue avait disparu, mais je n'en avais pas besoin pour savoir où ils s'étaient interrompus. On n'avait pas passé la herse : des touffes d'herbes folles hérissaient les grosses mottes de terre.

A l'autre bout du champ, après un petit talus escarpé, commençait une vaste étendue plane qui attira mon attention : c'était là que nous avions abattu les arbres nécessaires à l'édification de la chaumière, et pourtant la clairière que nous avions créée avait déjà disparu.

Je m'avançai, prenant bien soin de rester sous le couvert des branches, jusqu'à la borne qui marquait la limite des terres cultivées. De là, je regardai de nouveau et compris ce qui se passait. Ce que j'avais pris pour des arbres, c'étaient des tentes peintes de manière à se fondre dans la forêt. J'avais découvert le camp des maraudeurs.

Je repartis à toutes jambes vers le village, regrettant de n'être pas aussi bien entraînée que certains garçons (et que tous les Roquefontais, pourtant montagnards) qui pouvaient courir des lieues entières sans s'arrêter. Ces derniers mois m'avaient endurcie, comme tout le monde à Basseau, mais au bout d'une lieue je dus ralentir le pas.

Le sentier passait derrière la maison de mes parents, mais j'étais venue là si souvent lors de mes patrouilles que je pouvais me contenter d'incliner la tête en signe de respect pour apaiser les esprits qui s'attardaient peut-être.

Il fallait que je prévienne le village. Nous avions une chance de lancer une attaque surprise contre le campement et d'être, pour une fois, les assaillants et non les victimes.

J'avais attendu si longtemps le lever du soleil que j'avais raté mon rendez-vous avec le patrouilleur chargé du circuit suivant dans cette zone de la vallée. Le jour, les patrouilles se faisaient toujours à cheval, et j'espérais qu'il m'aurait attendue : j'aurais pu lui emprunter sa monture pour apporter plus vite ma grande nouvelle aux autres.

Gardant à l'esprit la mort de Dingo Banar, je pris à travers les pâtures afin d'aborder le village par l'arrière. Je dus escalader le mur qui protégeait tant bien que mal Basseau des agressions du dehors ; il ne m'arrivait qu'à l'épaule. La maison de Koret n'était pas loin. Quelques instants plus tard, je frappai à la porte.

Narania, la femme de Koret, m'ouvrit. Elle semblait contrariée mais, lorsqu'elle me vit, son visage s'éclaira. « Ah, petite, tu es en retard. Contente de te voir en un seul morceau. »

Je lui rendis son sourire en m'essuyant le front d'un revers de manche. « Moi aussi. Koret est là ? J'ai des informations pour lui : j'ai trouvé le camp des maraudeurs.

— On vient de le faire appeler à une réunion des anciens. Ta nouvelle, je pense qu'ils seraient tous contents de l'apprendre. Pourquoi tu n'irais pas le rejoindre à l'auberge ? »

J'hésitai. La mise en garde de Koret résonnait encore dans mes oreilles. Je n'avais aucune envie de traverser le village en plein jour. Mais, le camp, c'était important, et il fallait que je parle de l'être inconnu qui avait dévoré les hommes chez moi. « Je ferais sans doute bien. »

Je me faufilai dans l'auberge par la porte de service. Melly, qui découpa du porc pour son ragoût, s'interrompit pour me saluer de la tête. Il n'y avait pas foule. Quand je pénétrai dans la salle où se tenaient les anciens, je m'aperçus que très peu de gens extérieurs au conseil assistaient à la réunion.

Quel qu'ait été l'ordre du jour, vu la tête qu'ils faisaient, ça devait être grave. Mérévich tenait le gland mais se tut lorsque je franchis la porte et vins me planter à l'emplacement traditionnellement réservé à ceux qui voulaient s'adresser au conseil.

« Aren », dit-il comme s'il arrivait tous les jours qu'une femme interrompe leurs délibérations. Les autres semblaient trop perturbés pour protester – ce qui n'était pas bon signe. « C'est important ? »

Je hochai la tête.

« Parle.

— J'ai découvert le camp des maraudeurs. Il est sur la colline qui domine le champ de mon père, au-dessus de chez moi. »

Mérévich se passa une main sur le visage puis se tourna vers Koret. « Avons-nous les effectifs suffisants pour l'attaquer tout de suite ? »

Koret réfléchit avant de faire signe que non. « De toute façon ils le déplaceront bientôt. Le manoir est bien plus facile à défendre. » Son visage exprimait un épuisement profond.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demandai-je. Ce n'était pas la réaction à laquelle je m'étais attendue alors que nous avions enfin une occasion de riposter. L'inquiétude et la fatigue se combinaient pour me pousser à parler sans qu'on m'y autorise. La veille, quand j'étais partie, nous disposions de combattants en assez grand nombre pour organiser une offensive.

« Les maraudeurs contrôlent le pont des Chutes depuis cette nuit », répondit Mérévich sans me reprocher mes mauvaises manières. Il avait pris dix ans depuis le printemps. « Et aussi le manoir. À ce qu'il semble, Albrin et ses hommes sont morts sur le coup. Et on ne sait cela que parce que l'un des serfs a réussi à s'échapper. »

Du menton, il indiqua un angle de la salle, et je vis un garçon d'environ quatorze ans, maigre et en haillons, roulé en boule contre le mur. Il avait les yeux ouverts et son regard était celui d'une bête traquée. Il était à la fois immobile et tendu, comme moi la veille, terrifiée à l'idée de me faire remarquer.

« Quelqu'un a prévenu Kitt ? » demandai-je. *Albrin*, songeai-je. *Oh non, pas Albrin.*

« Oui, moi, dit Mérévich. Je ne sais pas s'il a bien encaissé le choc. »

J'acquiesçai en retenant mes larmes. Si j'avais appris quelque chose au cours de ce printemps, c'était qu'on ne pouvait rien changer au passé. Mais je pouvais rendre le présent encore pire. Bon, autant en finir. « Koret, pour vos estimations... Quatre maraudeurs sont morts hier, pendant ma tournée.

— C'est toi...» commença Mérévich.

Il se tut quand je fis signe que non.

« Ce n'était pas moi. Seul Kitt fait le poids devant plus d'un adversaire. Je suis tombée sur eux par hasard. Ils n'étaient que quatre, donc je me suis cachée au lieu de donner l'alerte. Il faisait noir, mais j'ai entendu quelque chose les attaquer puis les dévorer. » Certains des anciens pâlirent de la brutalité de mon compte rendu. « Je ne sais pas ce que c'était au juste. Quand ça a été fini, je suis allée examiner les lieux. Je ne suis pas très bonne

pisteuse, et dans le noir c'est encore pire. Si vous voulez envoyer Kitt ou Tom le Rouge chez moi pour y déchiffrer les traces, ils vous en diront sans doute plus long. À mon avis, c'est... comme la créature qui m'a attaquée sur le Hob. »

Cette idée ne leur plaisait pas, mais à moi non plus. Nous avions tous espéré qu'il s'était agi d'un incident isolé. Nul n'avait rien vu d'approchant depuis.

« C'est quand même bizarre qu'elle soit la seule à les voir », marmonna une voix dans mon dos.

Koret fit comme s'il n'avait rien entendu. « Autre chose ? »

Je secouai la tête puis tournai les talons pour m'en aller, et vis le serf du manoir blotti contre le mur, épuisé. « Je peux emmener le petit ? Il a l'air près de s'effondrer. Je veux bien manger mes bottes si Melly refuse de se charger de lui. Elle a toujours besoin d'un coup de main pour tenir l'auberge. »

Je ne précisai pas que Melly, véritable mère poule, le prendrait sous son aile, mais tout le monde ici, à part le garçon, le savait pertinemment. Mérévich eut un sourire approbateur, que j'interprétais comme un acquiescement.

Je tendis la main pour l'aider à se relever, mais il me jeta un regard méfiant et se redressa tout seul en s'aidant du mur.

Malgré tout ce qui s'était passé, j'avais le sourire aux lèvres quand je sortis de l'auberge. Melly pouvait être étouffante pour ceux qui ne la connaissaient pas, et parfois pour nous qui la connaissons. J'avais savouré la tête du pauvre petit quand elle l'avait embarqué dans la salle de bains avec la détermination d'un chien de berger à l'heure de la tonte.

La lumière du jour, après la pénombre qui régnait dans l'auberge, me fit mal aux yeux, et je ne vis Poul qu'à l'instant où je lui rentrai dedans. Encore aveuglée, je ne savais pas s'il avait fait exprès de se placer devant moi ou si c'était un accident. En tout cas, s'il avait cherché à m'éviter comme ces derniers mois, je n'aurais pas pu le percuter.

« Sorcière », cracha-t-il en s'écartant comme si j'étais contagieuse.

Il avait encore plus changé que moi. Sa barbe, maintenant hirsute, était striée de mèches blanches. Il n'était pas peigné et

ses vêtements déchirés pendouillaient lamentablement, parce qu'il avait beaucoup maigri – comme nous tous, d'ailleurs.

« Oui », reconnus-je d'un ton apaisant en me déportant pour le contourner. J'aimais bien Poul. Je ne voulais pas de cette laideur, surtout pas à un moment où j'étais si inquiète pour Albrin.

Quelques villageois s'étaient rassemblés à l'angle de l'auberge. Je supposais qu'il s'agissait de simples curieux, même si je ne m'étais jamais demandé qui au juste appartenait à la faction radicale. Je m'en fichais un peu. Je voulais seulement me trouver un coin tranquille pour m'accoutumer au fait qu'Albrin était mort – car, je le savais, s'il n'était pas mort, ce serait pour très bientôt.

« Pourquoi tu ne te sers pas de ta magie pour les détruire, sorcière ? Pourquoi nous ? Tu es de leur côté ? Il y a des mauvais esprits dans le vieux cimetière, à présent. Mais j'imagine que tu es au courant. » Sous sa peau hâlée, il avait mauvaise mine. « Puisque tu vois tout, toi, pourquoi tu n'as pas vu l'attaque des maraudeurs ? »

Songeant à l'éclat dans les yeux de ma sœur Ani lorsqu'elle regardait son mari, je repoussai un instant mon chagrin. À la place de l'homme amer et furieux que j'avais devant moi, je vis la tendresse sur son visage quand il avait pris Ani dans ses bras, le jour où Kitt avait rapporté le cadavre de notre frère. Je vis...

... mon père qui remerciait Kitt d'un bref hochement de tête en soulevant le corps inerte de Quilliar pour aider son ami à l'étendre sur la banquette. Ani enfouit son visage dans l'épaule de son mari et éclata en sanglots muets.

« Il a le cou brisé. C'a dû être une vilaine chute, dit Père sans regarder Kitt.

— Il est mort depuis trois jours », dit Kitt, vêtu comme d'ordinaire depuis deux ans de l'uniforme de la garde personnelle de Morech. Il se tenait à l'écart, mal à l'aise. Il instaurait une distance entre lui et nous.

« ... malfaisante », cracha Poul. En le regardant, je ne voyais que la montagne derrière lui, la lumière matinale qui brillait sur les crêtes, les pentes occidentales encore dans l'ombre.

« Le hob », murmurai-je.

Poul eut l'air interdit. « Le Hob ? Qu'est-ce que la montagne vient faire là-dedans ? »

Je secouai la tête. Prendre ainsi conscience des possibilités qui s'offraient à moi me coupait le souffle. « Non, pas la montagne. »

J'entrevis le visage que je n'avais encore aperçu que dans mes visions. J'écartai Poul pour courir dans l'écurie de l'auberge, où je laissais Canard quand je ne le montais pas pour patrouiller.

J'attrapai son filet, que j'avais réparé, et le lui passai sans prendre la peine de le sortir de son box. Il accepta le mors avec son flegme habituel et m'observa, curieux, tandis que je cherchais une selle assez grande pour lui. Depuis que le palefrenier avait été incorporé dans les patrouilles, ceux dont les chevaux occupaient l'écurie (Wandel et moi) devaient en prendre soin eux-mêmes.

Comme je ne savais pas le temps qu'il me faudrait pour trouver le hob, je ne pouvais monter à cru, ce que je faisais d'ordinaire. Escalader des montagnes sans selle devenait vite très pénible. Je maudis le temps que je perdis à mettre la main sur celle que j'avais utilisée pour aller à Montfort. Quand je la soulevai, l'arbalète dans mon dos glissa, coincée dans un étrier. J'étais si habituée à la trimballer que, malgré sa taille, j'oubliais souvent sa présence. Mais, vu la tâche que je m'étais fixée, je la déposai à la place de la selle. Aucune arme ne ferait avancer ma cause. Si je rencontrais des êtres hostiles, j'avais Canard et mon couteau. Le temps que je monte en selle et sorte de l'écurie, le conseil des anciens était terminé ; beaucoup de gens me virent partir. Canard, qui percevait mon excitation, ploya le cou en soufflant comme un étalon devant une jument. Je dus le forcer à rester au trot pour me faufiler entre les passants et m'abstins de répondre aux questions qui fusaien.

Nul n'ayant évoqué la présence de maraudeurs au pont du village, je supposai qu'ils étaient pour l'instant regroupés à l'est de la vallée. Je n'aurais pu expliquer, pas même à moi, le sentiment d'urgence qui m'habitait. C'était une conviction désespérée : j'avais en tête la seule démarche susceptible d'endiguer la marée funeste qui menaçait Basseau.

Les sabots de Canard claquaient sur les pavés du pont. Je lui fis adopter un petit trot qu'il serait capable de maintenir longtemps. Comme tout le monde, Canard avait dû s'adapter aux difficiles conditions de notre nouvelle vie mais, au contraire des autres chevaux, cela lui réussissait.

Il n'y avait dans les champs ni villageois ni maraudeurs ; même les trilles des oiseaux avaient fui la région. Depuis un promontoire, je me retournai pour contempler la vallée ; je vis un charognard tournoyer au-dessus du manoir. Morose, je quittai la route pour emprunter la piste étroite où j'avais suivi Kitt au printemps. Le sol y était plus irrégulier, mais le trot de Canard resta assuré.

Je surveillai ses oreilles, sachant que ses sens aiguisés me préviendraient si des maraudeurs rôdaient dans les parages. Devant le palais des fées qui avait tant impressionné Wandel, il se raidit et dressa les oreilles. Je déportai mon poids vers l'arrière pour qu'il s'arrête. Il n'avait aucune envie de s'attarder, ce qu'il me fit comprendre en agitant la queue et en dansant sur place.

J'inspirai profondément, parce que les maraudeurs n'étaient pas de grands partisans du savon. Depuis que Kitt me l'avait fait remarquer, j'avais senti plusieurs éclaireurs que mes yeux n'auraient pas décelés. Par-dessous l'odeur du cheval – sueur rance – et la mienne – sueur rance – je perçus des effluves subtils.

Canard coucha les oreilles et bondit ; je me félicitai d'avoir pris la peine de trouver une selle. Il arqua le dos à deux reprises avant de partir au grand galop. Nous fûmes bientôt sortis de la clairière. Je le laissai faire : ce qui l'avait effrayé avait forcément entendu le vacarme de notre fuite. Autant mettre de la distance entre nous.

Nous quittâmes enfin le couvert des arbres. Tout en contournant les fragments de falaise qui s'étaient décrochés, je me demandais comment attirer l'attention du hob.

Dès qu'elle se mit à monter la pente, il sut qu'elle était là. C'était la première fois depuis son réveil qu'il recevait distinctement un message de la montagne. Il se sentait enfin

chez lui. Il abandonna la poursuite des derniers estorves qui avaient empiété sur son territoire. Ils continueraient à fuir à toute vitesse : ils ne sauraient pas qu'il avait renoncé à leur courir après, puisque même pendant la chasse ils ne l'avaient pas vu une seule fois.

« Pourquoi l'as-tu convoquée ? » demanda-t-il à voix haute pour entendre le son d'une voix.

La montagne ne pouvait formuler ses pensées comme les hobs le faisaient... comme ils l'avaient fait. Pas encore. À la place, elle *poussait* jusqu'à ce qu'il comprenne ce qu'elle voulait. Le début fut aisé. La femme espérait conclure un pacte de hob, et la montagne désirait qu'il en propose un...

« Non ! » aboya-t-il, sentant ses oreilles se plaquer contre son crâne et sa queue s'agiter. Immédiatement, un millénaire de solitude l'engloutit. Ses yeux s'emplirent de larmes.

« Très bien, finit-il par lâcher. Très bien. Mais n'espérez pas que ça leur plaise. Et n'espérez pas que ça me plaise, à moi non plus ! »

Sur ce sujet aussi, la montagne avait un avis.

Quand je m'aperçus que quelqu'un marchait à côté de Canard, je sursautai. Canard et moi étions toujours sur les contreforts du Hob, et l'homme coiffé d'un capuchon semblait avoir toujours été là.

Il était de taille moyenne, un peu plus grand que moi, mais si large qu'il semblait plus petit. Je crus d'abord que, sous son manteau, il était corpulent, mais je notai bientôt qu'il n'avait pas ce déhanchement particulier aux hommes trop gros. Il marchait comme... Je cherchai un équivalent mais ne trouvai que Kitt, alors que l'inconnu devait peser moitié plus lourd que lui. Le manteau m'étonna. On était en plein été, et il faisait bien trop chaud pour un vêtement si épais.

Il portait des bottes de cuir souple, assez grossières, qui n'avaient pas été teintes. Son pantalon, du moins ce qui dépassait du manteau, était marron foncé et décoré de broderies. Le manteau, du même cuir brut que les bottes, arborait des ornements étranges. L'ourlet était bordé de

minuscules perles rouges et noires, aussi serrées que les fourmis d'une fourmilière.

Des perles bien plus grosses, certaines de la taille d'une noix, lui pendaient des épaules en chapelets de différentes longueurs. De petites plumes bleu sombre étaient cousues au capuchon, ce qui le faisait ressembler à un oiseau géant. De la main gauche il tenait un épais bâton taillé dans un bois noirci par le temps. Et cette main était gris foncé, et munie de griffes redoutables.

J'avais mis Canard au pas quand la pente s'était faite plus raide, et à présent je l'arrêtai. Le hob, car je supposais que c'était lui, s'arrêta en même temps pour se tourner vers moi.

Son visage était nimbé d'ombres qui ne semblaient pas dues qu'au capuchon. Il ne parlait pas ; maintenant que j'avais trouvé ce que je cherchais, je me demandai comment lui faire comprendre mes intentions.

Enfin je m'éclaircis la gorge et, hésitante, déclarai : « Acceptez mes remerciements, monseigneur, pour m'avoir sauvée quand le...

— L'estorve, enchaîna-t-il d'une voix aussi rugueuse que l'écorce d'un vieil orme mais dont l'accent était celui des Basseaunais. Votre peuple les appelle aussi gobelins, mais c'est inexact. Les vrais gobelins puissent la bouillasse, mais ils ne sont pas aussi pénibles que les torves. Je ne suis le seigneur de personne. Vous pouvez m'appeler... Caëfann. »

Il paraissait amical, même si après tout l'estorve m'avait donné la même impression – trompeuse. Je fronçai les sourcils. La façon dont il avait prononcé la dernière phrase me faisait tiquer. Il avait eu l'air amusé. « Que veut dire « Caëfann » ? »

Il recula, comme offusqué, mais dans sa réponse je perçus un rire secret. « C'est qui je suis, noble dame. »

Il y avait une histoire derrière ce terme, et j'étais prête à manger mes étrivières si c'était son nom véritable. Il en était trop satisfait. Je plissai les yeux en me demandant si je n'attribuais pas des caractéristiques humaines à quelqu'un – ou quelque chose – qui ne l'était peut-être pas du tout. Je mis pied à terre pour me laisser le temps de réfléchir.

« Si vous n'êtes pas un seigneur, je ne suis pas une noble dame. Appelez-moi Aren. » Je repensai à une remarque de

Mémé qui pouvait expliquer que le hob s'abstienne de me donner son nom. Les noms recelaient un grand pouvoir, disait-elle, et chez le peuple sauvage on ne révélait jamais le sien.

« Ah, mais toutes les belles femmes sont de nobles dames, voyons. »

Je le foudroyai du regard. Je ne pouvais pas le laisser me traiter aussi légèrement – sans compter que ça ne me plaisait pas du tout. Les hommes du village se montraient toujours descendants avec les femmes. Je ne m'en étais aperçue que lorsque leur attitude à mon égard avait changé. À présent ils me traitaient comme un homme, même ceux que mes talents effrayaient ou rendaient méfiants. « Si vous voulez que je vous réponde, appelez-moi Aren. »

L'idée me vint – trop tard, comme d'habitude – qu'il était stupide de chercher querelle au hob pour des histoires de noms alors que je venais lui demander son assistance. Je m'étais préparée à le supplier, et je le ferais si seulement il cessait de... de jouer au joli cœur. Nul ne savait où se trouvait Kitt.

« Aren, alors. » Cela d'une voix neutre, mais j'avais l'impression qu'il se moquait de moi. « Et « Caëfann » ira très bien, Aren. Ce n'est pas mon nom, mais c'est qui je suis. » Il tapota le sol du bout de son bâton. « Vous êtes venue pour un pacte de hob.

— Un quoi ?

— Ah. » J'entendais le sourire dans sa voix. « Avant l'arrivée des mages du roi, avant qu'ils ne revendent cette terre pour le royaume auquel ils devaient allégeance, les hommes et les hobs vivaient côté à côté. Les hommes avaient des biens qui manquaient à mon peuple. Nous faisions du commerce. Une chose en échange d'une autre, et les deux partis y gagnaient.

« Vous... » Il s'interrompit pour ôter son capuchon. « Vous avez besoin de mon aide, non ? »

Je me rappelais parfaitement ses traits mais, malgré tout, en face à face ils restaient perturbants. Des yeux brun-rouge, fendus comme ceux d'un chat et rieurs, dans un visage gris sombre. Sur une statue, j'aurais jugé cela splendide, mais la couleur de sa peau et de ses iris mettait en évidence l'étrangeté de cette créature. Ses cheveux noirs mêlés d'argent et de blanc

étaient réunis en une grosse tresse qui disparaissait dans les profondeurs du manteau.

Il avait de grandes oreilles pointues ; la droite était percée en plusieurs endroits, et par les trous passait une chaînette qui semblait faite de petits anneaux de bois. Trois plumes rouges pendaient au dernier maillon.

Lorsqu'il me sourit, je vis qu'il avait les canines pointues comme un chat. Ses oreilles s'agitèrent, et vu son expression j'aurais parié qu'il cherchait à me faire peur : un enfant qui aurait tapé des mains pour faire décamper un chevreuil.

Savoir qu'il le faisait exprès ne rendait pas le spectacle moins bizarre ; mais, en plus, cela me mit en colère. Je sentis mes mâchoires se crisper d'une façon très peu raffinée qui réveilla la douleur du coup que j'avais reçu lors du dernier entraînement.

Pendant tout le trajet, j'avais préparé mon discours ; mais je comptais le prononcer sur un ton de supplique, pas en lui aboyant dessus comme un chien qui protège son territoire. « Nous avons besoin de votre aide. Il y a des maraudeurs dans la vallée et, seuls, nous ne sommes pas de taille à les arrêter. J'ignore ce que nous pouvons vous donner en échange mais, si vous acceptez, tout ce que nous possédons est à vous.

— Ne faites pas de telles promesses à la légère, protesta-t-il sans s'indigner de mon ton agressif. Avant de conclure le pacte, je dois parler à vos anciens. » Il pencha la tête pour regarder dans la vallée. « Et, d'abord, je vais leur prouver que mon aide est utile. »

Canard pressa son nez contre l'épaule du hob avec une force qui m'aurait fait trébucher. Caëfann se contenta de vaciller. Il grattouilla le cheval sous son filet avant de le repousser gentiment en lui murmurant quelque chose à l'oreille.

D'un coup d'épaule il remit son manteau en place puis entreprit de descendre le sentier d'un pas vif.

Lorsque son manteau s'était entrouvert, j'avais noté qu'il n'était certainement pas gros, pas même puissamment musclé comme Koret. Il était large, c'est tout. J'avais aussi remarqué qu'il avait une queue, avec à l'extrémité une touffe de longs poils noir et argent comme ses cheveux. Le reste de la queue était

couvert de courts poils argentés, comme celle d'un chien, mais dansait d'irritation comme celle d'un chat.

Pour une raison quelconque, cette queue le rendait bien plus inhumain que les yeux rouges et les crocs. Il ne ressemblait pas du tout au hob de la chanson de Wandel.

« Venez, lança-t-il sans se retourner. Si nous traînons, nous n'y serons jamais à temps. »

Il ne donnait pas l'air de se presser mais Canard, pour ne pas se laisser distancer, ne put éviter plusieurs glissades et dérapages. Je me concentrais pour ne pas tomber et me mordais les lèvres dans l'espoir de réfréner ma curiosité. C'était déjà bien beau qu'il ait accepté de nous aider.

En bas du raidillon, le hob se mit à courir. Canard hennit et partit dans un galop maladroit, mais le hob continua d'accélérer jusqu'à entraîner le cheval dans une course folle que le terrain inégal rendait très dangereuse. Vu les circonstances, j'avais du mal à en être sûre, mais il me semblait que sa démarche était encore plus irrégulière que d'habitude. Quand il refusa de répondre aux rênes et à la pression de mes jambes, j'interpellai le hob.

Il s'arrêta aussitôt pour nous permettre de le rejoindre et, sans me laisser le temps de parler, il caressa l'épaule écumante de Canard. « Désolé. Ça faisait longtemps que je n'avais pas couru avec des chevaux. Celui-ci boite un peu, non ? »

J'avais déjà mis pied à terre. « Le postérieur droit, je pense. »

Le hob y fut avant moi et examina la hanche enflée et l'articulation raidie. « Les faën, il est toujours plus sage de les éviter. Leur piqûre est pire que celles des frelons et ils sont deux fois plus méchants.

— Les *faën* ? »

Caëfann posa ses doigts sur la zone blessée. « Le venin, je ne peux rien y faire ; il faut attendre. Mais je peux faire en sorte que la douleur disparaîtse. » Lorsqu'il retira sa main, je ne vis aucune différence.

« Qu'est-ce qu'un *faën* ?

— Le petit peuple, voyons », répondit-il sans cacher sa surprise. Il rapprocha son pouce et son index ; un papillon

serait tout juste passé dans l'intervalle. « Je ne savais pas qu'ils avaient une dent contre les humains, mais les hobs ont très peu de contacts avec eux. Impossible de leur faire confiance.

— Des fées ? demandai-je en remontant en selle.

— Hmm, certains les appellent ainsi, oui.

— Il y a une formation rocheuse qui évoque un petit château...»

Le hob repartit, et ma monture avec lui : je m'interrompis pour assurer mon assiette. Quelle que soit la façon dont il s'y était pris pour faire disparaître la douleur, ç'avait été efficace, et Canard ne boitait plus.

« Ah, oui. » Le hob prenait soin de ne pas aller trop vite, ce qui permit au cheval d'adopter son trot régulier. « J'avais oublié qu'ils s'étaient installés là-bas. Ce sentier passe-t-il assez près pour qu'on les voie ?

— Oui. » Je me penchai pour éviter une branche basse.

« Pas étonnant qu'ils se soient mis en colère. J'en discuterai avec eux quand nous y serons. »

Un petit tremblement de terre, semblable à ceux que nous avions subis au printemps, gronda autour de nous. Caëfann ne parut pas s'en alarmer. Il prit la tête de Canard entre ses mains et lui souffla gentiment dans les narines. Le cheval hésita un instant en mâchonnant son mors avant de redresser les oreilles. Avant même que la dernière vibration se soit éteinte sous ses sabots, ses muscles s'étaient complètement détendus.

Il apprécia beaucoup moins le moment où nous approchâmes de la cour des fées. Depuis que j'avais vu sa hanche tout enflée, je n'avais pas plus envie que lui de traîner dans les parages.

Le hob s'arrêta avant que nous ne soyons en vue du petit château. Il prononça quelques mots incompréhensibles d'un ton très courtois et, après un silence, hocha la tête.

« On doit attendre ici. Celui-ci n'était qu'une sentinelle et n'avait pas l'autorité nécessaire pour nous accorder le droit de passage. Ils sont en train de déplacer le chemin pour qu'il contourne leur territoire, mais ça va prendre une semaine ou deux. D'ici là, ils essaient d'empêcher toute circulation. Vous et

moi, ils nous auraient tolérés, mais le cheval les dérange. Ah, il revient. »

Ledit cheval s'agitait, queue plaquée entre les cuisses. Il n'appréciait pas les fées. Le hob reprit sa discussion puis se remit en marche. Canard fit son effarouché, autant qu'un gros cheval de trait en est capable, jusqu'à ce que nous soyons loin de la cour. Quant à moi, je n'avais pas vu l'ombre d'une fée.

Quand nous sortîmes de la forêt, je fouillai du regard les champs qui s'étendaient devant nous sans y trouver aucun signe de vie.

« Soyez prudents, dis-je. Hier soir, les maraudeurs ont lancé une attaque sur cette rive-ci. La bataille s'est déroulée de l'autre côté du manoir, à plus d'une lieue. Mais la victoire leur a assuré toute cette partie de la vallée.

— Non, répondit le hob sans s'émouvoir. Ils pourchassent des archers et le berserker près de l'autre pont.

— Kitt ? » J'oubliais qu'il n'avait aucun moyen de connaître son nom.

Il me regarda sans ralentir le pas et opina. « Le manchot. »

Je me penchai en avant pour que Canard passe au galop. À peine eûmes-nous doublé Caëfann, celui-ci tendit la main pour attraper le nez du hongre et le forcer à s'arrêter. « Ils ne vont pas disparaître. Inutile de tuer ce garçon. »

Je fermai les yeux un instant en hochant la tête. Soudain, je remarquai un pavé en plein milieu du chemin de terre. Intriguée, je relançai Canard aux trousses du hob, qui était reparti à petites foulées. D'autres pavés jonchaient la piste un peu plus loin, plus nombreux à mesure que nous approchions de la route Royale.

Dans la petite côte juste avant le pont, je remis Canard au pas pour lui permettre d'éviter les pierres brisées. On aurait dit qu'un géant avait labouré la chaussée. Pourtant le séisme ne m'avait pas paru très violent.

Caëfann ralentit en même temps que moi. « Très bien. La montagne n'avait pas la certitude d'en être capable, mais apparemment la sang-magie était moins puissante qu'elle ne le craignait. Vous savez bien vous servir du couteau que vous portez là ? »

Je ne pouvais détacher mes yeux de la route endommagée. C'était la montagne qui avait fait ça ? « Mon couteau ? Non. Kitt m'apprend à me battre mais, face à quelqu'un d'expérimenté, je ne ferais pas le poids.

— Vous vous en sortirez. Une fois au pont, on laissera votre monture regagner l'écurie, puis vous et moi irons nous occuper des maraudeurs. »

Voilà qui était intéressant. Je me répétais ses paroles en fixant d'un air incrédule le haut de son capuchon. Plusieurs questions me vinrent à l'esprit ; je les repoussai toutes avant qu'elles ne franchissent mes lèvres. « Nous deux », dis-je finalement.

Il émit un son qui pouvait être un oui, un rire, ou les deux.

SIX

Le hob, se frayant un chemin entre les arbres, faisait très peu de bruit. J'essayai de l'imiter, mais les jeunes pousses de saule s'accrochaient à mes vêtements avec un froissement sonore. J'étais parfaitement capable, moi aussi, de me déplacer en silence dans la forêt, mais moi, ma méthode, c'était d'éviter les feuilles sèches et les broussailles impénétrables comme celles que nous traversions en ce moment.

J'étais si absorbée par mes récriminations intérieures que, lorsque Caëfann se jeta à quatre pattes, je faillis lui tomber dessus.

Je m'accroupis et suivis la direction qu'il m'indiquait d'un mouvement du menton : un petit groupe de maraudeurs discutaient à moins d'un jet de pierre de nous.

Ils baragouinaient l'idiome étrange que Wandel appelait « patois ». Je ne comprenais rien à ce qu'ils disaient. S'ils avaient fait moins de raffut, ils m'auraient entendue piétiner les feuilles.

Le hob tira un roseau creux d'une poche de son manteau et y glissa un piquant de porc-épic en guise de fléchette. Il porta la sarbacane à ses lèvres et souffla, expédiant le projectile vers les maraudeurs. Je le perdis de vue pendant son vol mais l'un des hommes sursauta en se frottant la cuisse. Les autres se mirent sur le qui-vive ; ils rentrèrent la tête dans les épaules en cherchant leur ennemi invisible.

Je retins mon souffle et tâchai de ne pas bouger.

Celui qui avait sursauté eut un petit rire. « Un insecte », dit-il dans la langue du roi.

Les autres se détendirent, et moi aussi. Soudain le premier s'effondra dans les hautes herbes.

Huit de ses camarades se mirent en garde et s'accroupirent en formant un cercle. Le hob et moi ne bougions plus un muscle. Le neuvième se jeta à genoux près de la victime. Le

soulagement que je lus sur son visage m'apprit que l'homme à terre n'était pas mort.

Au bout d'un moment assez long pour que je ne sente presque plus mes pieds, les maraudeurs se redressèrent.

« Il a dû s'en aller », dit l'un d'eux, un grand type aux cheveux poivre et sel qui semblait être leur chef.

« Ou bien c'était vraiment un insecte.

— Tu penses que c'était quoi ? » demanda celui qui restait accroupi.

Le chef secoua la tête. « Qu'est-ce que j'en sais ? On a des hommes qui disparaissent sans rien laisser derrière eux que du sang et leurs armes. On a des chevaux qui boitent à cause de piqûres comme j'en ai jamais vu, même quand on était postés dans les marais il y a quelques années. Les provisions moisissent trop vite, on nous vole nos réserves ou on les jette dans la boue. Et maintenant un berserker se planque dans les bois. Peut-être les bestioles qui piquent les chevaux s'en sont prises à Hennit. J'en sais rien. »

Hmm, me dis-je, si leur chef est dans cet état de nerfs, les hommes ne doivent pas valoir beaucoup mieux.

« Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demanda l'homme accroupi. Je ne vais pas laisser Hennit ici pour que la première bestiole qui passe s'offre un gueuleton. »

Le grand leva les bras au ciel. « Eh bien, remmène-le. Tu expliqueras ce qui s'est passé au capitaine. »

Le maraudeur fit de son mieux, mais l'homme inconscient était plus lourd que lui. Il sautait aux yeux qu'il ne pourrait pas transporter bien loin ce corps inerte. Caëfann avait-il fait exprès de choisir le plus lourd d'entre eux ?

Pour finir, deux maraudeurs le soulevèrent pour l'emporter en titubant. Le reste du groupe repartit dans la direction opposée à celle où Caëfann et moi nous cachions. Presque un tiers de nos adversaires étaient hors de combat sans que nous ayons tué quiconque.

Je me tournai vers le hob. Il me rendit mon sourire. C'était encore assez effrayant, un sourire garni de crocs, mais je commençais à m'y habituer. Il entreprit de sortir des broussailles, sans un bruit, et je le suivis.

Je songeais qu'il me fallait une arme meilleure que le couteau. Kitt disait que, quand on pouvait se servir d'un couteau, c'est qu'on était déjà trop près. Même un incapable risquait de vous tuer. Surtout un incapable plus grand, plus fort et mieux armé. Ceux dont j'allais croiser la route auraient souvent ces trois avantages sur moi. Je m'arrêtai devant un arbre particulièrement robuste.

« Vous êtes trop sérieuse, dit Caëfann en me regardant taillader une branche du chêne. On est censés s'amuser. »

Je m'interrompis pour lui lancer un regard noir.

« Bon, bien sûr, ça ne coûte rien d'être convenablement équipé. »

Il tendit le bras et arracha la branche du tronc comme une simple brindille. Il la prit à deux mains, mit un genou à terre et me la tendit, la queue roulée autour des pieds.

« Votre branche d'arbre, noble dame. »

J'éclatai de rire, comme il l'avait escompté, et m'en saisis même si, sans que je sache pourquoi, cela me rappelait mon dernier matin avec Daryn. Je débarrassai la branche de ses feuilles en songeant : *Et ceci est pour vous, ô espoir de mon cœur.*

Le hob hocha une tête navrée. « Si triste... » Il tendit le bras pour me frôler la joue du bout de sa griffe noire. « Venez, on va se trouver d'autres maraudeurs à taquiner avant que vous ne m'arrachiez des larmes. »

Le deuxième groupe que nous rencontrâmes comptait lui aussi dix hommes mais, cette fois, la victime que choisit Caëfann n'était pas assez lourde pour qu'un homme seul ne puisse la soulever. Quand les autres repartirent, ils vinrent droit vers nous.

Caëfann jaillit des fourrés avant qu'ils n'aient remarqué notre présence. Lorsqu'ils le virent – oreilles, crocs, queue – ils se figèrent sur place. J'en assommai un d'un coup de bâton. Les autres n'avaient même pas encore réagi.

La satisfaction rendit mes assauts plus vigoureux et mes réactions plus rapides. J'avais attendu cela tout le printemps et la moitié de l'été. En maniant ma branche, je repensais à Daryn, qui avait protégé le corps de mon père à coups de bâton.

Ces maraudeurs, originaires des plaines, n'étaient pas beaucoup plus grands que moi, mais j'étais moins musclée qu'un homme de ma taille. Toutefois nous les avions assaillis par surprise, alors que moi... J'enfonçai le bout de la branche dans le diaphragme d'un type qui avait essayé de m'attaquer par-derrière. Si Kitt avait vu la fureur avec laquelle je frappais, il m'aurait écorchée vive. La colère me rendait imprudente, d'accord, mais c'était délicieux.

Mon adversaire était moins doué que Glace mais davantage que Manta. Si j'avais été un homme, j'aurais perdu : il était meilleur que moi. Mais il me sous-estimait. Il abattit son épée, pensant que je serais assez bête pour essayer de parer avec mon bâton. Je laissai passer l'arme devant moi et accompagnai son geste pour écarter son épée davantage, puis je me glissai dans l'ouverture que je venais de créer.

Ça marchait aussi bien qu'à l'entraînement.

De si près, ni mon bâton ni son épée n'étaient efficaces. Je lâchai le bout de bois pour tirer mon couteau. Ce fut si facile, si naturel. Je le lui enfonçai entre deux côtes et l'atteignis au cœur.

Il tomba, et mon couteau resta coincé dans son thorax, mais je me penchai pour récupérer ma branche. Seuls deux maraudeurs étaient encore debout, et ils concentraient leurs efforts sur le hob, qu'ils percevaient comme plus dangereux.

Je vis la queue de Caëfann s'enrouler autour de la cheville de celui de gauche pendant qu'il abattait son bâton sur le crâne de l'autre. Il pivota – tintement de perles, froissement de plumes – pour frapper le premier toujours empêtré dans une queue de hob. Il se battait avec nonchalance. Il était tellement plus fort et plus rapide que ses adversaires qu'il pouvait leur laisser la vie sauve. Aucune de ses victimes n'était morte. Moi seule avais tué.

J'attendais un déferlement de joie, j'attendais que s'évanouisse la colère qui me suivait comme mon ombre depuis que je m'étais ouvert les phalanges sur la trappe du cellier. J'attendais un sentiment de triomphe.

Le hob se tourna vers moi mais garda une oreille tournée vers l'arrière pour surveiller les maraudeurs à terre. Celui que j'avais frappé en plein diaphragme n'avait toujours pas recouvré

son souffle. Il luttait pour respirer, ce qui rendait le silence de l'autre, celui que j'avais poignardé, encore plus flagrant.

Le hob me regarda, sérieux. Je me demandai si, en tuant le maraudeur, j'avais violé un tabou, mais au bout d'un moment il s'approcha du cadavre pour récupérer ma dague et l'essuyer sur la chemise de l'homme. Quand il me la rendit, elle était parfaitement propre, mais j'eus du mal à la toucher.

Je voulais tuer les maraudeurs, les tuer jusqu'au dernier, depuis qu'ils avaient assassiné toute ma famille. J'en rêvais la nuit. J'imaginais comme il serait bon de venger la mort des miens. Et à présent je me sentais coupable, nauséeuse.

« Viens, dit le hob en me lançant un nouveau regard songeur. Il faut qu'on soit partis quand les autres se réveilleront. » Je le suivis dans la forêt. Le groupe suivant fut encore plus facile à chasser que le premier. D'une part, l'homme que Caëfann endormit était le plus grand. D'autre part, les autres venaient des plaines, et trois d'entre eux n'étaient que des gamins que le chef chargea de ramener leur camarade inconscient, avant de repartir avec quatre hommes de moins en crachant des jurons furieux.

Tout près du manoir, nous rencontrâmes un quatrième détachement. Les bois étaient plus clairsemés et notre cachette n'aurait pas résisté à une fouille en règle. Ça ne semblait pas inquiéter le hob.

Le chef des maraudeurs portait une corne autour du cou, et à sa ceinture pendait un lambeau de tissu doré. Quand la sarbacane eut rempli son office, l'homme s'accroupit devant son camarade tombé, tira son couteau et lui trancha la gorge. Les autres ne soufflèrent mot.

Le hob, écœuré, secoua la tête. « L'imbécile. On va lui donner une bonne leçon. Tiens, attrape ça et suis-moi. »

Nous étions tapis dans un fourré obscur, et j'étais concentrée sur la scène qui se déroulait sous nos yeux. Je saisis machinalement ce qu'il me tendait et le suivis à quatre pattes en direction des mercenaires impassibles. Le chef aboya quelques mots ; l'un des hommes acquiesça.

Nous nous rapprochions. Nous étions tout proches. La corde veloutée que je tenais en main se contracta ; je compris de quoi

il s'agissait et me cognai la tête à une branche basse. C'est difficile de faire attention à des détails aussi banals qu'une branche d'arbre quand on s'aperçoit qu'on s'accroche à la queue de quelqu'un.

Caëfann ne s'arrêta pas, bien que la végétation fût devenue trop rare pour nous dissimuler aux regards si par hasard un maraudeur se tournait vers nous. Les plumes rouge vif, ce n'est pas l'idéal comme camouflage.

« Maintenant, plus un bruit, et ne me lâche pas. » La voix du hob était très douce. Les mercenaires, malgré leur méfiance, ne l'entendirent pas.

Caëfann lança un sortilège et, le temps que je cligne des yeux, disparut de ma vue. Seul le contact rassurant de sa queue dans ma main me prouvait qu'il était toujours là. Moi-même, je n'étais plus vraiment visible.

Quand les mercenaires se remirent en marche, nous les suivîmes. Nous étions sortis de notre cachette ; je retins mon souffle. L'un d'eux regarda droit dans ma direction mais ne réagit pas. Quand nous passâmes devant le mort, il me fixa d'un œil accusateur.

Leurs pas couvraient les bruits que nous faisions. Caëfann m'entraîna si près d'eux que j'entendais l'homme qui fermait la marche débiter des chapelets de jurons. Moi qui avais toujours tenu Kitt pour le grand spécialiste des expressions obscènes...

« Rien que ce piaf...» marmonnait-il, mais soudain il cria : « Regardez ! » Tout le monde, y compris moi, tourna la tête vers le mur du jardin.

Deux fois plus grand qu'un cerf ordinaire, le cerf céleste se tenait immobile comme pour dire : « Me voici. Rendez-moi l'hommage qui m'est dû. » J'avais déjà vu, une fois ou deux, un cerf céleste, mais ils étaient rares dans la région. Je n'avais jamais entendu parler d'un spécimen blanc aux immenses bois dorés qui scintillaient au soleil. Des yeux bleus comme le ciel se fixèrent d'abord sur le hob puis sur moi.

Un instant j'eus l'impression qu'ils pétillaient du même humour dément que j'avais remarqué dans ceux de Caëfann, mais il tourna bientôt la tête. Quand il nous eut tous examinés, le cerf bondit, gracieux, et fila comme l'éclair. Les mercenaires,

une fois la surprise passée, lâchèrent leurs armes et se précipitèrent à ses trousses.

Quand nous fûmes seuls, je lâchai la queue du hob. Je m'y étais agrippée si fort que j'avais la main tout engourdie.

« La Bête blanche ! m'exclamais-je, émerveillée.

— Si je te trouve un abri sûr, tu me promets d'y rester ? demanda Caëfann tout à trac. Le cerf méprise trop les humains pour songer à s'en protéger.

— D'accord. » Je crois que, s'il m'avait demandé de servir d'appât, j'aurais accepté tout aussi facilement.

Les branches avaient depuis longtemps cessé de me sembler un peu minces ; je les jugeais affreusement fragiles quand le hob, qui grimpait sur mes talons, arrêta d'insister pour que je monte plus haut dans le vieux chêne qui dominait le parc du manoir.

« Voilà, très bien, souffla-t-il. Depuis la destruction de cette route trois fois maudite, le chêne entend la voix de la montagne. Il te dissimulera aux regards. Les maraudeurs viennent par ici, alors sois prudente. » Il plaça mes mains apparemment au hasard sur des branches qui se balançait. « Ne bouge pas avant que je vienne te chercher.

— Hmm. » Je n'étais pas prête à consentir avec davantage d'enthousiasme. Mais ça devait être assez enthousiaste à son goût, parce qu'il redescendit sans rien ajouter. Je le regardai partir avant d'appuyer mon front à l'écorce.

« Oh, Mémé, dis-je à voix haute. Des hobs, des estorves, des fées, la Bête blanche... et la journée n'est pas finie. »

J'avais tué un homme, non par nécessité mais par désir. En y réfléchissant, je conclus que je pourrais vivre avec ce souvenir. Je conclus aussi que, la vengeance, c'était pour les imbéciles. Si je l'avais tué par nécessité, je ne me serais pas sentie aussi mal.

Sa mort n'avait pas rendu Daryn moins mort. Et je me demandais si le maraudeur avait des amis qui le pleureraient.

En contrebas, un mouvement attira mon attention. L'un des maraudeurs s'avança en restant à couvert, balayant du regard le périmètre du parc. Ma cachette, qui jusqu'à cet instant m'avait paru si haute, semblait soudain affreusement précaire.

Le poids rassurant de mon arbalète me manquait. La prochaine fois que je me lancerais dans une chasse aux hobs, je l'emporterais.

L'homme s'accroupit juste au pied de mon arbre. Il tenait un arc long, et un carquois pendait dans son dos. Il lui manquait un doigt à la main droite.

J'étais toujours fascinée par ce doigt manquant lorsqu'une flèche se planta de biais dans son cou. La pointe, couverte d'un sang écoeurant, ressortit de l'autre côté. Il se convulsa, pris d'un désir instinctif de vivre encore un peu. Puis il se figea et je pus mieux voir son visage.

C'était l'homme qui avait abattu Caulem quand il était parti chercher de l'aide. Les combattants, comme les fermiers, perdaient souvent un doigt ou deux, mais j'aurais reconnu ce visage entre mille.

L'ironie de la situation m'arracha un rire. En le tuant, on m'évitait la tentation de céder à mon désir de vengeance malgré mes nouvelles résolutions.

Ses yeux devinrent vitreux ; le sang qui jaillissait des deux blessures se tarit lorsque son cœur cessa de battre. La mort, ces derniers mois, avait été trop présente pour que cette scène m'inspire autre chose qu'une vague répugnance.

L'horreur véritable, c'était de voir le visage de Kitt qui immobilisait un fermier dont Koret sciait la main, après qu'une blessure reçue au combat se fut infectée.

Je cherchai l'archer du regard. Le hob n'avait-il pas dit que les maraudeurs pourchassaient Kitt et des archers ? Malgré ma vigilance, je ne le repérai que lorsqu'il arriva tout près de l'arbre.

Il portait une tunique à capuche en camaïeu de verts et un pantalon sombre. Je reconnus l'arc qui faisait la fierté de Morech. Le baron l'avait acheté à un négociant qui l'avait rapporté d'un lointain pays au-delà des mers. C'était une arme exotique et puissante que Morech, à son grand déplaisir, n'avait jamais été capable de bander. Il l'avait suspendue, bien en vue, au manoir.

L'homme arracha la flèche plantée dans le cou du mort et l'encocha de nouveau. À cet instant il tourna la tête, et je pus

distinguer ses traits. Les doigts de Wandel, que la harpe rendait calleux, tendirent la corde avec la même aisance qu'il mettait à gratter son instrument.

Il décocha en douceur. Je suivis des yeux le projectile jusqu'à sa cible. Un homme, accroupi sur l'un des murets séparant le potager du parc proprement dit, tomba sans un bruit. Il s'était tenu si parfaitement immobile que je ne l'avais vu qu'à l'instant où la flèche l'avait touché.

Je faillis héler Wandel mais me ravisai en songeant que je risquais d'attirer plus que son attention. Et puis je trouvais perturbante l'idée qu'un ménestrel bande un arc que Morech, un guerrier endurci, était incapable d'utiliser.

Avec tous les problèmes apparus au cours de l'été, l'intendant avait laissé le parc à l'abandon. D'ordinaire l'herbe y était courte, mais à présent elle m'arrivait à la taille, ce qui permit à Wandel de s'y dissimuler en avançant à plat ventre jusqu'à un arbre plus proche du mur d'enceinte.

Je décelai un autre mouvement près de ma cachette. Un maraudeur armé d'une arbalète courut jusqu'au tronc de mon chêne, les yeux fixés sur Wandel, qui choisit cet instant pour passer devant le mur et offrir une cible facile. Le nouveau venu n'accorda pas un regard au corps de son camarade. Il glissa le pied dans l'étrier et banda son arme avec une efficacité tranquille.

Koret et Kitt m'avaient tous deux assuré que mon couteau n'était pas une arme de jet. Et d'ailleurs ça n'aurait rien changé, vu que je n'avais jamais lancé de couteau de ma vie. Il allait falloir que je trouve autre chose.

Le plus doucement possible, je me mis à descendre jusqu'à atteindre ce que j'estimaïs une hauteur moins mortelle pour sauter. Quand je n'osai plus aller plus bas, je trouvai une branche qu'aucun obstacle ne séparait du sol et, tout en essayant de garder mon équilibre, suppliai en silence l'homme d'avancer encore un peu. Je crus un instant qu'il allait tirer depuis l'abri du tronc mais il s'en écarta pour trouver un meilleur angle. Je m'efforçai d'oublier combien le sol était bas, puis je sautai.

L'atterrissement, même avec l'homme pour amortir le choc, fut plus violent que je ne l'avais imaginé. Mon genou lui rentra dans la nuque et lui brisa l'échine avec un craquement audible. Au bout d'un moment, je roulai de côté et me remis sur mes pieds.

« Aren ? » chuchota Wandel.

Je lui jetai un regard ahuri et compris qu'ayant entendu le bruit de ma chute il revenait sur ses pas.

J'étais sans doute encore un peu secouée par la violence de l'impact car je répondis : « J'ai ramené le hob de la montagne. Il faut que je remonte dans l'arbre.

— Du calme ! dit le harpiste en m'éloignant des deux cadavres, sa victime et la mienne. Tu vas bien ? »

Je hochai la tête et m'écartai de lui pour pouvoir reposer mon front contre mes genoux. Quand je recouvrai ma voix, elle était aussi étouffée que la sienne. « Désolée. Je ne suis pas dans mon assiette.

— Tu es blessée ? »

Je me sentais déjà mieux et relevai la tête pour le regarder dans les yeux. « Non. Demain matin je serai couverte de bleus, et mon genou gauche est très en colère contre moi, mais c'est tout. Je regrimpe.

— Tu dis que tu as ramené le hob de la montagne ? demanda-t-il d'un ton circonspect. C'est la créature qui t'a attaquée ? »

Je lui souris. « Non, ça c'était un estorve. La dernière fois que j'ai vu le hob, il envoyait un groupe de maraudeurs aux trousses d'un cerf blanc. Il porte un manteau brun couvert de plumes et de perles. Ne lui tire pas dessus. »

Wandel eut un grognement. « Un manteau à plumes, ça ne doit pas être difficile à repérer. Un combattant digne de ce nom l'enlèverait avant que ses ennemis ne le transforment en cible d'entraînement. S'il ne le porte plus, comment je vais le distinguer des autres ?

— S'il a ôté son manteau... » Je reculai pour m'appuyer au tronc puis poussai pour me relever. Je m'éraflai le dos, mais ça en valait la peine. « ... tu le reconnaîtras en le voyant. »

Le temps que j'aie regagné mon perchoir, mon genou commençait à me faire vraiment mal. Je trouvai une position plus confortable et fouillai du regard la campagne alentour. Je ne voyais ni Wandel ni le hob, mais le nombre de maraudeurs avait nettement décrû. Je ne repérai aucun groupe organisé, seulement des hommes isolés qui marchaient comme au hasard. Je fermai les yeux un instant pour les reposer.

« On se réveille, ma fille. Il y a du travail qui nous attend. »

Je jetai au hob un long regard abasourdi avant de m'étirer inconsidérément. Je faillis tomber de l'arbre.

Caëfann me rattrapa. Ses yeux cannelle pétillaient dans son visage gris. « Aucune raison de tomber deux fois de suite. Cette fois-ci, il n'y aura peut-être pas de gros bonhomme pour amortir la chute.

— Merci », dis-je en m'accrochant mieux à la branche, sans demander comment il était au courant de ma petite aventure. Kitt aurait tout compris en examinant le sol devant le tronc. Si lui en était capable, pourquoi pas le hob également ? « Passe le premier, je te suis. »

Il ne fut pas facile de redescendre avec un genou raide, mais Caëfann me prêta sa main pour me soutenir. Une fois à terre, il se pencha pour poser les doigts sur mon pauvre genou puis serra doucement.

« Aïe, dis-je en m'écartant d'un bond. Ça fait mal.

— Laisse-moi regarder. Je saurai peut-être arranger ça. »

Quand il se rapprocha, je le laissai examiner ma jambe. Il la toucha plus doucement. Ça faisait quand même mal.

« Alors ? »

Il secoua la tête. « Si j'avais été là sur le moment, j'aurais pu réparer. Mais une journée de repos et ce sera réglé. Je ne peux pas résorber le gonflement. Tu vas avoir du mal à marcher ; à marcher vite, en tout cas. » Il fit la moue et se mit à siffloter.

Puisqu'il attendait visiblement quelque chose, je me mis moi aussi à attendre en essayant de ne pas regarder les cadavres qui gisaient près de nous.

Je ne pensais pas que mon malaise était si apparent, mais au bout d'un moment le hob demanda : « Ils te dérangent ? »

Sa voix n'exprimait ni sarcasme ni critique ; je pus donc acquiescer. « Je n'arrête pas de me dire que l'homme que j'ai tué était le fiancé de quelqu'un, le fils de quelqu'un.

— Oui. C'est bien que tu ne l'oublies pas. Sinon, tu deviendrais pire que lui. Certains n'accordent pas une pensée à ceux qu'ils tuent, et c'est mal. Ce qui est pire encore, ce sont les gens qui pensent à ceux qu'ils tuent et en tirent du plaisir.

— C'est pour ça que tu n'as tué personne ? »

Il sourit, mais ses yeux restèrent graves. « J'en ai tué quelques-uns aujourd'hui, mais la plupart sont endormis ou partis chasser des chimères. Ton village aura besoin de tous ses habitants pour résister aux heures noires qui l'attendent. Mais ça ne suffira pas tant que vivent des gens pareils à celui qui a choisi de tuer son propre camarade. Moi, je ne peux pas distinguer le bien du mal, mais parmi mes alliés certains peuvent le faire pour moi. »

Je n'avais vraiment pas envie de savoir, mais il fallait que je pose la question. « Qu'est-ce qui va se passer ?

— Ah. » Le hob pinça les lèvres. « Ça, il va falloir que tu le découvres par toi-même, *mah'fohlen*. »

Un bruit de sabots lui épargna ma repartie. Je ne savais pas ce que signifiait *mah'fohlen*, mais ça semblait beaucoup trop tendre, trop familier pour un homme — un hob — que je connaissais à peine. Je me retournai pour voir un poney blanc sauter le muret du parc et s'approcher au petit galop. J'eus un instant le souffle coupé par cette apparition, puis je m'aperçus que ce n'était qu'un étalon demi-sang.

Il avait les jambes droites, délicates, mais le cou épais, même pour un entier. Son nez convexe donnait l'impression que sa tête était trop grosse pour lui. Des ronces s'étaient prises dans sa queue et dans sa crinière, qui retombait en désordre comme si elle n'avait jamais connu le peigne.

« Votre monture, madame », dit le hob en esquissant une courbette avant de gâcher son effet en ajoutant : « Enfin j'espère. » Il se tourna vers le poney et lui dit quelques mots dans une langue inconnue.

Si le poney lui répondit, je ne m'en aperçus pas ; le hob me fit signe d'avancer. Grimper sur son dos, avec mon genou

blessé, se révéla plus ardu encore que descendre d'un arbre mais, comme il n'était pas grand, je finis par y parvenir.

« Accroche-toi », dit Caëfann avant de partir en courant.

Sans cette mise en garde, je serais tombée à l'instant où le poney bondit à une vitesse qui confirmait ma première impression. À côté de cette créature, qui ressemblait à un des poneys de nos montagnes, le plus rapide des étalons d'Albrin aurait passé pour un cheval de labour pataud. Le hob n'avait pourtant guère de mal à garder son avance.

Le hob qui se faisait appeler Caëfann coula un regard en coin à la femme qui montait Espe. La bête blanche, d'un hennissement, lui déclara qu'il lambinait un peu. L'exercice faisait du bien à Espe. Comme Caëfann, il avait besoin d'une bonne course-poursuite de temps à autre pour mettre un peu de piquant dans sa vie.

Il n'était pas certain que cette journée avait fait du bien à Aren. Peut-être n'était-ce pas une très bonne idée de l'emmener. Convaincre les villageois ne serait pas bien compliqué. Depuis que, au printemps, il avait pris conscience de leur existence, il les regardait se débattre. Ils étaient en train de perdre, et les perdants étaient prêts à faire n'importe quoi pour s'en sortir, même ce qui leur paraissait incroyable. Malgré la méfiance que la magie leur inspirait, ils allaient accepter son marché avant de le regretter amèrement. Il espérait pouvoir leur proposer une meilleure solution. Aren permettrait peut-être de débloquer la situation. Et peut-être pas.

Tuer les maraudeurs avait eu des conséquences pour elle. Il repensait à la rage avec laquelle elle s'était battue et espérait qu'il s'agissait de conséquences positives. La vengeance était une chose froide et dure.

S'il l'avait emmenée, ce n'était pas pour servir de porte-parole au village mais pour revoir l'enthousiasme dont elle avait fait preuve au printemps, sur la montagne, devant la pierre de mise en garde. Au lieu de cela, elle lui avait montré qu'elle pouvait danser la danse de mort avec courage. Une qualité bien utile, certes, mais pas très rigolote.

Notre itinéraire sinuait entre vergers et ronciers sans souci des clôtures et des haies. Mon genou me lançait à chaque cahot, mais, quand le hob et le poney ralentirent après quelques minutes d'une course folle, ce fut plus supportable. N'ayant jamais traversé les pâturages du manoir depuis ce secteur de la vallée, je ne savais pas exactement où nous nous trouvions. Le sol marécageux et les broussailles semblaient indiquer que le pont n'était pas loin. Si le poney avait été aussi grand que Canard, nous n'aurions jamais pu passer.

J'entendis soudain des murmures étouffés, qui se firent plus distincts à mesure que Caëfann et le poney avançaient. Ces maraudeurs parlaient la langue royale, non le patois : des ragots, pas des ordres.

« Où il est, le capitaine ? disait un garçon au fort accent du Sud.

— Parti chercher un pauvre crétin pour l'envoyer déloger le berserker dans le bosquet. » Celui-ci était adulte, et son accent m'évoquait celui de Morech et de Wandel. Sans doute était-il noble ou avait-il grandi parmi les nobles.

« Pourquoi c'est pas à nous qu'il a dit d'y aller ? »

L'autre rit doucement. « Trop malin pour ça. Il sait que j'aurais refusé, et il n'est pas de taille à m'y obliger. Quant à toi, il ne peut pas t'en donner l'ordre en ma présence. Pauvre enfoiré.

— Le capitaine ou moi ? » Il y avait une trace d'humour dans la voix du gamin, et l'homme rit de nouveau.

« Ni l'un ni l'autre. Le berserker, je veux dire. Il a été bien formé – jamais un manchot ne pourrait se battre comme ça sans formation. Il sait forcément qu'il n'a aucune chance. Le village n'a plus assez de combattants pour nous repousser. Ce type ne peut plus compter que sur lui-même mais, avant qu'on l'abatte, il tuera autant des nôtres qu'il en aura l'occasion.

— S'il ne représente plus une menace, pourquoi on le laisse pas partir ?

— Pas avec un capitaine comme Choret, non. » L'homme semblait amer, mais après un silence il reprit : « Non, c'est injuste. Moi non plus, je ne lui laisserais pas la vie. Il est trop fort. Il nous tuerait dans notre sommeil les uns après les autres.

Je te parie que c'est lui qui a chopé Edlan et les autres abrutis. Edlan était presque aussi bon que moi à l'épée et, à ce qu'il m'a semblé, il n'a pas infligé la moindre égratignure à son assaillant. Non, le capitaine va le débusquer et je l'abattrai à distance. »

Ils se turent un moment, puis le garçon reprit : « Des fois, je regrette d'avoir attiré l'attention du capitaine. Je serais chez moi à garder les chèvres. »

Le vétéran soupira. « Si tu ne pensais pas ça, tu serais un crétin. Ou pire encore. Mais des fois, la vie, c'est comme ça. Ton village a été envahi, Quilliar, et plus personne n'y garde les chèvres. » Je me raidis en découvrant que le gosse portait le même nom que mon frère. C'était un prénom assez courant, d'accord, mais l'entendre ainsi me troublait. « J'ai beau ne pas aimer tuer les civils, le capitaine a raison pour cette vallée. La guerre, ça ne fait pas un avenir. Pas le genre de guerre qu'on mène actuellement. Seuls les perdants se lancent dans des conflits sans fin. Quand on aura fondé un camp permanent ici, ce sera chez nous, et personne ne viendra nous en déloger. Tu pourras garder des chèvres ici même, si tu veux. »

Le garçon déglutit avant de murmurer : « Mais on n'aurait pas pu trouver une vallée qui n'était pas déjà occupée, Freux ?

— Petit, si un coin n'est pas déjà occupé, c'est qu'il y a une bonne raison. La vie, c'est un jeu qu'on ne peut pas se permettre de perdre.

— La vie, c'est ce qu'on en fait », souffla le hob en sortant des buissons.

Le poney le suivit de lui-même. Je n'aurais pas voulu rester cachée, de toute façon. Honnêtement.

L'homme s'interposa entre le garçon et nous. Il brandissait son épée de la main droite, et la gauche était vide – une arbalète gisait à terre, près de lui, comme s'il l'avait laissée tomber. Il avait les cheveux gris et or, plus longs que les miens et aussi bien tressés que sa barbe. Il paraissait plus propre que les autres maraudeurs que j'avais croisés, et ses vêtements n'étaient pas ceux que je me serais attendue à voir sur un champ de bataille : une tunique de soie verte et de velours brun, un pantalon de cuir.

Le garçon derrière lui était très beau, plus beau même que Daryn. Lui aussi était blond, mais Daryn évoquait la terre, et lui l'air. Il avait un physique de bretteur, pas de fermier, et ses traits fins et réguliers semblaient l'œuvre d'un maître sculpteur. Sa boucle d'oreille d'argent brillait au soleil. Il fit un pas de côté, refusant de laisser son camarade le protéger.

Ses yeux étaient plus vieux que ceux de Daryn, et la mort était sur sa lame, mais je ne pouvais oublier qu'il s'appelait Quilliar et ce n'était qu'un enfant. Je me demandais quel sort le hob leur réservait. J'espérais que ces deux-là survivraient - d'ailleurs, j'espérais que nous survivrions tous les quatre, tous les cinq en comptant le poney.

« Quelle est cette créature ? demanda Freux d'un ton égal et dénué de crainte. L'un des joujoux du mage de sang ? »

Le hob rit, ce qui fit grimacer le garçon. Les crocs, sans doute. « Non. Je suis un hob, mais si vous préférez appelez-moi « La Mort ». J'espère que vous vous en abstiendrez. Il y a déjà eu trop de morts aujourd'hui. »

Le guerrier fronça les sourcils. « Dites-moi par quel autre nom vous appeler. »

Alors que l'homme ne prêtait attention qu'au hob, je remarquai les yeux du garçon fixés sur moi. Un soupçon de malice que je devais à Caëfann me poussa à lui adresser un grand sourire, rien que pour voir comment il réagirait. Il se raidit légèrement et serra le poing sur son pommeau.

« Pourquoi combattre ceux qui pourraient être vos alliés ? dit le hob. Si vous tuez tous les villageois, vous ne passerez pas l'hiver. Il y a ici des créatures moins bien disposées envers les humains que moi. » Le poney hennit et frappa du sabot. « Paroles que tout cela, rétorqua Freux.

— Êtes-vous si possédé par la mort que vous avez renoncé à tout espoir ? » m'entendis-je demander. Je commençais à me lasser d'avoir la langue ainsi commandée par la *vue*, mais en présence du hob je ne risquais sans doute rien. Je cessai de résister et laissai la vision m'emmener où elle le voulait.

Il y avait eu un temps où rire était aussi naturel que respirer ; où il avait couché avec de jolies filles et combattu les maraudeurs aux côtés de ses frères pour les chasser des terres

de son père ; où les batailles lui apportaient la satisfaction du devoir accompli, parce qu'il protégeait les gens qui assuraient la richesse de sa famille. Puis il y eut des fleuves de sang, des trahisons ; il avait dû s'enfuir et changer de nom.

Freux se battait par amertume et par nécessité. En partant, il n'avait pris que son cheval et son épée. Cela remontait à si longtemps qu'il ne retrouvait même plus le visage de son père, dont la voix hantait pourtant ses cauchemars. Mercenaire ou maraudeur, cela n'avait pas d'importance : il n'avait que ces gens à protéger et à aimer.

« À protéger et à aimer », murmurai-je, une main sur le bras libre du maraudeur, mes yeux plongés dans ses iris sombres. Je ne sais pas ce que je lui ai dit au juste de ma vision. Je m'efforçais de ne pas montrer à quel point cela m'effrayait de me retrouver accrochée à lui, et j'essayais de forcer ma langue à se taire. « As-tu oublié tout ce qu'on t'a appris ? N'as-tu pas vu que la haine et l'amertume font pourrir l'âme ? »

Je parlais comme un prêtre. Si j'avais eu le choix, je ne serais pas tombée dans une telle niaiserie sentencieuse. Surtout avec l'épée du garçon qui s'enfonçait entre mes côtes. Je lus sur son visage qu'il était prêt à s'en servir.

« Tuer, c'est ça que vous voulez ? Ou bien cherchez-vous un foyer ? » La voix du hob était calme, mais lui n'avait aucune épée dans le flanc.

« Un foyer ? cracha l'homme, dont le regard passait de Caëfann à moi. Un foyer, vraiment ? Même si les villageois nous accueillaient en égaux, ils ne nous accepteraient pas. Pas après tous ceux qui sont tombés sous nos coups.

— Vous avez raison », reconnus-je. Je ne sais pas où j'avais trouvé le courage de parler. « Ils ne m'acceptent pas davantage. Avez-vous vraiment besoin que tout le monde vous aime ? L'amour de ce garçon ne vous suffit pas ? Et votre capitaine, il vous accepte, peut-être ? »

J'entendais ma voix se faire suppliante. Le hob avait l'air d'estimer ces deux-là importants. J'étais prête à unir mes efforts aux siens, surtout si ça pouvait me débarrasser de l'épée menaçante.

Que les maraudeurs m'écoutent tenait déjà du miracle... ou d'un sortilège. Je jetai un coup d'œil au poney qui broutait tranquillement à quelques pas de nous. On parlait de la Bête blanche... mais la Bête, je l'avais vue, et c'était un cerf. Et de toute façon la Bête blanche ne se promènerait pas avec une branche de frêne coincée de travers dans sa crinière.

« Les alliés de hasard deviennent camarades à la fin des combats, déclara le hob. La mort n'a pas d'amis, et les créatures qui déferlent sur ces terres pourraient bien incarner la mort. Le peuple sauvage a recouvré sa liberté, et ce ne serait pas la première fois qu'il chasserait les hommes de cette vallée.

— Le capitaine n'acceptera jamais.

— Ah, c'est exact. Peut-être, néanmoins, voudrez-vous réfléchir à ce que nous avons dit là. » Le hob arracha une petite plume de son manteau. « Si vous souhaitez me reparler, brûlez cette plume. Je vous trouverai, où que vous soyez dans la vallée.

— Dans une semaine, il n'y aura plus de village auquel s'unir, dit le vieux mercenaire d'une voix douce sans faire mine d'accepter la plume. Je suis désolé. » Il semblait sincère.

« La débâcle n'a pas touché qu'un seul camp, vous savez, répondit le hob. La plupart des serfs sont bien cachés dans les champs. Ils se manifesteront quand vous serez partis. Il y a cinq hommes morts près du pont, mais les chevaux du village sont lâchés dans les bois. Je peux faire en sorte qu'ils reviennent à leurs propriétaires. Avant de prendre votre décision, voyez quels résultats ont produits les événements d'aujourd'hui. » Il prit la main du mercenaire et y déposa la plume. « Les choses changent plus vite que vous ne le pensez. Les hommes sages apprennent à épouser ces changements. » Le mercenaire n'eut pas l'air enchanté, mais il glissa la plume dans la besace qui lui battait la hanche. Mâchoires serrées, il hocha la tête. « J'y réfléchirai. Viens, Quilliar. Firmin aurait déjà dû nous rejoindre. On va essayer de le retrouver. » Lorsqu'ils furent partis je déclarai : « Il faut qu'on aille chercher Kitt. »

Le hob s'approcha du poney mais se figea soudain. « Il vaut mieux que tu y ailles seule. Si je suis là, il se méfiera. Tu sais où il est ?

— Je pense, oui. Il y a une cachette qu'on aimait bien quand on était petits. Pas loin du pont des Chutes. » Après une hésitation je repris : « Wandel est là. Le harpiste qui nous accompagnait sur le Hob. Il en sait davantage que moi sur les problèmes de Kitt. Tu pourrais le retrouver et lui demander de me rejoindre au cairn près du pont des Chutes ? Je crois qu'il le connaît.

— Tes désirs sont des ordres, souffla-t-il en me baisant la main comme si j'étais une noble dame. Mais il faut que je garde le poney. Il refusera de te suivre si je ne suis pas avec vous. Dis à tes anciens que je les rencontrerai au manoir demain en fin de matinée. »

Un instant je crus sentir le contact de crocs à nu sur le dos de ma main, mais je l'ai peut-être imaginé.

Comme je ne connaissais pas bien cette partie de la vallée, je tournai en rond un moment avant d'apercevoir enfin le vieux cairn. Blotti dans un fourré d'aubépine, le tas de pierres occupait une bonne position défensive. Un seigneur d'autrefois l'avait vidé des os et des trésors qu'il renfermait pour en faire une réserve de grain destinée aux chevaux mis à paître alentour. Les garçons du village venaient souvent y passer la nuit pour prouver leur courage.

En entamant la montée du raidillon, je découvris que la douleur était très supportable tant que je ne pliais pas le genou. Ça ne devait pas être bien grave, et tant mieux — mais, en attendant, je ne marchais pas vite.

« Eh bien, où tu crois aller comme ça ? » Le maraudeur qui sortit des buissons prenait soin de ne pas tourner le dos au cairn. L'épée au clair, il souriait.

« Ça change quelque chose ? » J'essayai d'empêcher ma voix de trembler, même s'il m'avait fait peur. D'un geste lent je portai la main à mon couteau.

« Non, murmura-t-il en s'approchant de moi avec précaution. Ça ne change rien du tout. »

Je ne vis rien, alors que je ne l'avais pas quitté des yeux. L'espace d'une seconde je me demandai pourquoi il s'était effondré comme une masse. Puis je compris que la chaleur sur

mon visage était en fait du sang. Et enfin je distinguai Kitt, torse nu, couteau brandi. Le sang du maraudeur dont il venait d'ouvrir la gorge dégouttait de sa lame, mais son geste avait été si fluide que je l'avais à peine remarqué.

« Kitt. » J'étais soulagée... puis je croisai ses yeux.

Le hob comme le maraudeur l'avaient appelé « berserker », mais je ne m'étais pas demandé ce que ça voulait dire. L'homme qui se tenait devant moi n'avait plus rien d'humain dans le regard. J'aurais supposé que le visage d'un berserker serait déformé par la folie, mais Kitt n'exprimait que placidité. Pourtant, j'en étais certaine, il s'apprêtait à me tuer.

Repensant à une technique qu'Albrin m'avait enseignée un jour que nous voulions attraper un cheval victime de brutalités, je me laissai tomber à terre malgré les protestations de mon genou. Cette position avait fait comprendre à la jument que je ne représentais aucune menace. J'ignorais ce qu'elle signifierait pour un homme. Que je faisais une proie facile, peut-être ? Je gardai les yeux baissés et fredonnai une comptine idiote, comme pour la jument.

Je n'avais jamais eu aussi peur de ma vie, pas même dans le cellier le jour où les maraudeurs étaient venus chez moi. Je n'avais pas peur que de la mort, mais aussi des conséquences pour Kitt du crime qu'il allait commettre. La comptine terminée, j'en entamai une autre.

« Aren ? » demanda-t-il d'une voix incrédule.

Mon instinct me poussa à ne pas le regarder en face. « Oui, Kitt. Tout va bien. Ils sont presque tous partis. C'est le moment de rentrer à la maison.

— Mon père. Il est dans le cairn. Je l'ai pansé, mais...

— Il est vivant ? » J'oubliai toute prudence et me relevai, en poussant un juron lorsque je me tordis le genou. « Morbleu, Kitt, aide-moi à marcher ! »

Il tendit le bras sans lâcher son couteau sanglant, et je m'y accrochai pour descendre la pente. Si un chien en colère sait que vous avez peur, il attaque.

« On ne peut pas le laisser ici. Tu as un cheval ? demandai-je d'un ton autoritaire emprunté à Melly.

— Oui. » Sa voix était pâteuse.

« Eh bien, va le chercher », aboyaï-je en lui lâchant le bras. Le cairn n'était qu'à quelques pas. Kitt avait l'air un peu perdu, et j'espérais que cette mission lui donnerait le temps de se reprendre.

Quand il fut parti, je me penchai pour entrer dans le cairn. Albrin y gisait, enveloppé d'un manteau, mais il faisait trop sombre pour se rendre compte de son état. Il respirait encore, je ne pouvais rien dire de plus. Il n'avait pas de fièvre, mais c'était trop tôt pour en tirer des conclusions.

« Aren, ma fille ? » gémit-il en battant des paupières.

Je lui posai une main sur la joue. « Oui ?

— Désolé pour... pour...

— Tout va bien. Je sais. » Je devais l'empêcher de parler, cela lui demandait trop d'efforts. « Je comprends. Quand j'ai appris ce qu'on avait fait subir à Kitt, moi aussi j'étais en colère.

— Ils ont... Kitt...» La voix du vieil homme s'étrangla. Bizarrement, je ne l'avais encore jamais considéré comme un vieil homme, mais il devait avoir au moins l'âge de Mérévich.

« Chut. Je sais, monsieur. Il va bien. Je l'ai envoyé chercher son cheval. Il faut qu'on vous emmène à l'auberge. » Je pensai au hob et regrettai qu'il ne m'ait pas accompagnée. Il avait pu faire quelque chose quand Canard avait été blessé.

« Mes chevaux. Ils voulaient mes chevaux.

— Chut. Reposez-vous, monsieur. Les chevaux sont en sécurité. » Le hob avait dit qu'il les avait vus revenir. Je posai une main sur l'épaule d'Albrin et l'y laissai. Cela semblait l'apaiser, et moi aussi j'en retirai du réconfort. Je me mis à somnoler.

Il y avait un esprit ici, me dis-je alors que je rêvais presque. Pas de ceux qui faisaient peur aux petits enfants, non : un esprit protecteur. Il me frôla, fit voler mes cheveux sur mon front puis se mit à attendre avec moi. Attendre, il savait faire.

J'étais trop fatiguée pour ne pas me résigner, comme je commençais à accepter les événements étranges qui transformaient mon univers en un monde inconnu peuplé d'estorves, de fées et de hobs. J'entendis enfin le bruit d'un harnais et de sabots. Je jetai un regard prudent par l'ouverture et, voyant que c'était Kitt, je sortis.

« Comment va-t-il ? » Cette fois, c'était lui qui évitait mon regard.

Il avait honte de s'être montré dans cet état.

« Il est resté conscient un moment. A présent il se repose. Je ne suis pas guérisseuse, mais il n'a pas l'air à l'article de la mort. » C'était difficile. Je ne voulais pas lui faire de mal. Il était vulnérable, et encore plus fatigué que moi. « Kitt, tu n'es pas un monstre. » Il leva enfin les yeux, mais je ne lui laissai pas le temps de parler. « Danci a le cœur brisé, et toi, c'est encore pire. Je t'ai vu assis devant chez elle, la nuit, perdu dans les ombres. Tu ne comprends donc pas ? Les choses ont changé. Tu as le choix. Il n'y aura pas de mage de sang, pas de Morech pour te tuer comme un faucon à l'aile brisée. »

Il eut un rire amer empreint d'une ironie qui me blessa profondément. « Je n'ai pas le choix, Aren. Qui est Wandel à ton avis ? Les yeux et les oreilles du roi, envoyé en mission pour s'assurer que les nobles respectent leurs promesses, et pour tuer si besoin. Pourquoi crois-tu que Morech l'accueillait si bien ? Tu penses vraiment que le baron était un mélomane ? Il y avait d'autres bardes qui passaient par ici, et eux n'étaient pas hébergés au manoir. Sa jument vaut une fortune. Elle est née dans les haras royaux et a été dressée pour la guerre. Les harpistes ne gagnent pas tant d'argent, du moins pas ceux qui vont de village en village. Le roi l'a envoyé ici cette année pour s'assurer que Morech tiendrait sa parole sur certains points cruciaux. Il est venu m'en parler après notre retour de Montfort. On a passé un accord, pas vrai, Wandel ? » Il ne haussa pas la voix et ne détourna pas le regard en prononçant cette dernière phrase.

« En effet. » Le harpiste était au milieu de la pente qui menait au cairn.

Il était baigné par la lumière du soleil de l'après-midi. Il n'y restait rien du ménestrel enjoué et charmeur que je connaissais. Ses yeux étaient aussi impassibles que son visage. « Nous nous comprenons.

— Pour l'instant on a besoin de moi, dit Kitt. Quand le danger sera passé, quand les maraudeurs seront partis, il réglera le problème. Ou bien... » Il eut un sourire, presque un

rictus, mais son regard restait lugubre. « Ou bien le problème se sera réglé de lui-même. »

Il valait mieux que je tienne ma langue. Quoi que je dise, je l'aurais regretté. J'avais envie de les gifler, tous les deux, de leur hurler dessus, de leur faire entendre raison. Quels idiots, ces hommes, de ne pas voir que le monde avait changé, qu'il changeait encore alors qu'eux restaient prisonniers du passé !

« Emmenons Albrin à l'auberge, entre les mains de gens qui sauront que faire », dis-je pour finir. Mener d'abord les batailles les plus pressantes.

Kitt se glissa dans le cairn, me laissant foudroyer Wandel du regard. La froideur inhabituelle de son expression rendait cette journée encore plus surréaliste. Je me détournai pour gratter la joue de Torche, là où la sueur s'accumulait sous la muserolle. Épuisée, je posai mon front sur son cou tiède et ne bougeai qu'en entendant Kitt revenir.

« Wandel, j'ai besoin de ton aide, dit-il. J'aurais du mal à le soulever à une main, et je ne veux pas lui faire plus mal qu'il n'est strictement nécessaire. » Il se détourna en ajoutant : « Ne te rends pas malade, Aren. J'étais mort quand Morech m'a engagé. Ne tiens pas rigueur au harpiste des vœux qu'il a prononcés.

— Je ne tiens rigueur à personne pour des vœux prononcés. Les actes commis, c'est une autre paire de manches. »

SEPT

Le temps que nous regagnions le village, il faisait presque nuit. Je me laissai glisser au sol avant que la Donzelle ne se soit arrêtée. Elle rua deux fois, obligeant le harpiste à la calmer pour pouvoir mettre pied à terre. Elle n'avait guère apprécié que je monte en croupe.

« Melly ! » criai-je depuis la cour.

Elle parut sur le seuil en s'essuyant les mains à son tablier. « Qu'est-ce que c'est ? Oh, par ma foi, c'est Albrin ! Et Kitt ! » Elle retourna dans la salle commune et en ramena des patrouilleurs qui s'étaient réunis chez elle avant l'entraînement. « Non, non, ordonna-t-elle lorsqu'ils voulurent récupérer Albrin que Kitt tenait contre lui. Attendez. J'ai envoyé Manta et Glace chercher la porte de la cuisine. Il a déjà été assez secoué comme ça. »

Les deux Roquefontais n'avaient pas perdu de temps. À peine Melly eut-elle fini sa phrase qu'ils apparurent avec la porte. On y déposa Albrin avec force précautions.

Quand j'emboîtais le pas aux garçons qui portaient la civière improvisée, Melly vint me bloquer le passage. « Oh non, sûrement pas. Tu n'as pas l'air beaucoup plus en forme que lui. Et j'ai bien assez de gens pour m'aider, ne fais pas cette tête-là. Ça m'arrangerait de ne pas devoir te ramasser en plus du reste, merci. Alors tu rentres ici et tu te sers un peu de l'hydromel qui chauffe près du feu, ma fille. Quand on se sera occupés d'Albrin, je te ferai porter à dîner. J'ai déjà vu des cadavres qui avaient meilleure mine que toi, petite. Ouste. »

On porta Albrin à l'étage. Moi, je traînai sur le seuil jusqu'à ce que les claquements du tablier de Melly me poussent à l'intérieur. Je pris une chope propre derrière le bar et l'emplis d'un hydromel odorant. La taverne était déserte, mais j'entendais du bruit dans la salle commune juste à côté. Là, il y avait des gens.

Dans l'encadrement de la porte, je vis deux pêcheurs en train de manger. Absorbés dans leur conversation, ils ne levèrent pas les yeux à mon arrivée. À part eux, il n'y avait que Koret, vautré contre le mur devant un verre à moitié vide. D'après les chopes abandonnées sur la table, c'étaient ses compagnons que Melly avait réquisitionnés. Je me demandai pourquoi il ne les avait pas accompagnés.

Il haussa les sourcils en me voyant. Je frottai mes vêtements, sans guère de résultat, mais ce n'était pas étonnant. Je m'assis en face de lui, toute raide, et tendis les jambes devant moi avant de boire un peu d'hydromel tiède.

« J'ai appris que tu étais partie chercher Kitt, dit-il d'une voix un peu pâteuse. C'était pas très malin.

— Non », reconnus-je, sans savoir s'il s'étonnait que j'aie survécu ou que je sois venue le voir. Peut-être aurais-je dû me sentir offensée. « Kitt est ici. Et aussi Wandel et Albrin. » Mais il le savait déjà. « Je ne suis pas sûre qu'Albrin s'en tire. Ils m'ont envoyée me reposer pour ne pas m'avoir dans les pattes. » Il y avait une goutte de bière sur la table. Du bout du doigt, je jouais à tracer des formes bizarres sur le bois.

Koret hocha la tête sans paraître s'émouvoir. « Vivant aujourd'hui... mort demain ou la semaine prochaine, comme nous tous. Je ne suis pas sûr que ça change grand-chose. »

Je l'étudiai plus sérieusement. « En fait, ce n'était pas pour chercher Kitt que je suis partie. Pas au début. »

Koret, même déprimé et à moitié ivre, savait écouter. Il attendit patiemment, laissant le silence s'installer entre nous comme la caresse de vieux amants. Il attendait mais n'exigeait rien.

« Vous vous souvenez de la chose qui m'a attaquée dans la montagne, au printemps ? Quelqu'un l'a tuée et a soigné mon bras avant que Kitt et Wandel ne me retrouvent. » Wandel, le traître, le tueur charmant. « Le harpiste et moi avons trouvé une inscription à flanc de montagne. »

Koret opina en se redressant un peu – sans doute pour être mieux installé, non par intérêt pour mon récit.

Je baissai le regard. « Maintenant que les maraudeurs contrôlent le pont des Chutes, que les hommes d'Albrin et ceux

du manoir sont éliminés, le village allait finir par mourir lui aussi. »

Koret eut un petit sourire puis but une gorgée de bière. Il l'avait certainement compris bien avant moi. Il avait l'expérience de la guerre. Mon banc gémit quand Mérévich s'assit à côté de moi. Je ne l'avais pas vu entrer. Il avait apporté la cruche de Melly et remplit ma chope.

« Alors je suis partie chercher de l'aide. » Je regardai fixement la table en me demandant comment j'allais leur faire avaler ce qui s'était passé. J'avais du mal à le croire moi-même. « J'ai trouvé le hob. Un hob, en tout cas.

— Et c'est quoi, un hob ? demanda Mérévich.

— Eh bien... » Je réfléchis. « Il est différent de ce à quoi je m'attendais. » Je me revis marcher derrière lui, sa queue dans ma main, et je souris.

« Elle a beaucoup bu ? demanda Mérévich à Koret.

— Plutôt moins que lui », dis-je, même si je sentais mon esprit s'embrumer agréablement. L'hydromel, alors que je n'avais ni dormi ni mangé, ne m'aidait pas à mettre de l'ordre dans mes pensées.

Je me penchai en avant, posai les coudes sur la table et m'efforçai de décrire le hob. « Il m'a dit de l'appeler Caëfann. Je lui ai dit... Je ne sais plus ce que je lui ai dit. Il m'a emmenée au manoir pour me montrer ce qu'il avait à offrir, en échange de quelque chose dont il a besoin et que le village peut lui fournir. Il y avait des maraudeurs partout. Il en a tué certains. Moi aussi. Mais, la plupart, il les a endormis ou les a lancés aux trousses d'un cerf blanc. » J'avalai une grande lampée d'hydromel, dont la chaleur se glissait dans mes os. J'étais sans doute plus fatiguée que soûle. « Il veut rencontrer les anciens demain. Il a parlé d'un pacte de hob. Je crois qu'il veut nous aider. Je crois qu'il en est capable. » Oui, j'étais plus fatiguée que soûle. Épuisée, rien d'autre, maintenant que l'hydromel dissipait ma douleur au genou.

« Demain matin ? demanda Mérévich.

— Et que veut ce hob ? ajouta Koret.

— Sais pas. » Je bâillai à m'en décrocher la mâchoire, croisai les bras sur la table et y posai la tête. Je fermai les yeux.

Je sentais le regard des deux hommes fixé sur moi. Le banc tressauta quand Mérévich se rapprocha de Koret.

« Qu'est-ce que tu en penses ? »

Koret grogna puis répondit : « Si je n'avais pas entendu les Roquefontais raconter ce qui s'est passé pendant qu'ils venaient ici, je n'y croirais pas. Mais... on verra bien demain matin, pas vrai ?

— Moi, je veux y croire, avoua Mérévich dans un murmure. Je veux vraiment y croire... mais je ne crois plus à l'espoir. »

Nous marchions dans la terre, vers l'ennemi. Des planches de bois et un tissu épais couvraient la poussière sous mes pieds, mais je sentais quand même la présence rassurante de la terre...

Je m'éveillai en sursaut, le souffle court. Sans m'étonner de me trouver dans une pièce inconnue, je balançai les jambes hors du lit et fonçai vers la porte. Je descendis quatre à quatre l'escalier de l'auberge. Koret et Mérévich sortaient en courant de la salle commune. Je ne m'occupai pas d'eux et filai dans la grange pour récupérer mon arbalète.

Trop tard, trop tard... Mais je ne ralentis pas.

La nuit était paisible. La lune baignait d'argent et d'or les pavés de la cour. Les graviers me blessaient les pieds et, dans la grange obscure, je me cognai l'orteil sur quelque chose avant de retrouver l'arbalète à tâtons. Juste à côté il y avait le carquois et la bourse qui renfermait le cranequin.

Trop tard, me répétais-je, trop tard.

Un peu plus loin dans la rue, le tocsin brillait sous la lune. Ce tocsin était plus proche que la boulangerie.

Grâce à la clarté qui régnait, je pus grimper sans ralentir la volée de marches qui menait à la plate-forme. Caëfann avait vu juste quant à mon genou : je n'avais presque plus mal. Quand je me suspendis à la corde, le chanvre grossier m'érafla les doigts. Je dus m'y prendre à deux fois pour que le fracas de la cloche résonne dans les rues.

Pendant un instant le calme continua de régner, puis les villageois jaillirent de leurs maisons, les enfants dans les bras

des adultes. La foule se réunit aussitôt autour de la cloche, en silence, pour qu'on lui dise d'où venait l'attaque. Elle se comportait mieux que lors du dernier exercice organisé par Koret.

« Belis ? criai-je à l'assistance muette quand j'arrêtai de sonner la cloche. Quelqu'un a vu le boulanger ? »

Les gens commençaient à échanger des remarques à voix basse et à s'agiter un peu. Je grimpai sur la balustrade en me retenant à l'un des poteaux qui soutenaient la cloche pour fouiller du regard les franges de l'attrouement. Belis vivait dans une des maisons les plus excentrées, loin de la rivière. Il serait donc parmi les derniers arrivés.

S'il arrivait.

Ma vision m'avait montré juste assez de la maison pour que je reconnaisse le tapis que Mémé avait donné à Belis en échange de pain pour tout un hiver. Je ne savais pas ce qui avait envahi sa maison, mais j'avais l'impression que les tunnels des assaillants débouchaient aussi chez d'autres gens. Mérévich et Koret se frayaien un chemin dans la foule. Je me dis soudain que, si rien ne se passait dans les minutes à venir, j'allais devoir fournir de sérieuses explications.

Sans preuves, nul ne me croirait, surtout depuis que la situation avait empiré au point que des villageois tuent Dingo Banar. Si Kitt avait été là, ça n'aurait pas été bien grave. Kitt, personne n'osait le contredire, et je pouvais compter sur lui pour me soutenir. Mais il était resté dans l'auberge.

À l'instant où j'allais céder au découragement (*trop tard, trop tard*), je vis un groupe déboucher du nord de la ville par une petite rue. Belis, grand et maigre, se détachait de ses compagnons. Je me détendis un peu.

Je mis le cranequin en place, bandai la corde et la coinçai. Je sortis un carreau du carquois et le positionnai. L'arbalète était prête. Je visai les ténèbres derrière les arrivants qui venaient de rejoindre le reste du village.

« Aren ? » Koret montait les marches ; sa voix était un murmure. Prudent.

Je compris que je devais avoir l'air un peu folle, debout sur la balustrade, vêtue d'une chemise d'homme, mon arbalète

pointée vers les ombres que... Mais ça ne devait pas les étonner, la folie chez une femme qui avait des visions. Des visions qui, le matin même, avaient sauvé au moins une vie.

Là ! Je lâchai le carreau et armai de nouveau. Le temps que ça prenait m'arracha des jurons. Après une demi-saison d'entraînement, je n'avais plus mal aux avant-bras chaque fois que je bandais l'arbalète, mais ça me demandait tout de même un effort et je n'étais pas encore assez rapide. Cette arme était plus lente qu'un arc long, et Kitt, avec un arc en bois muni d'un étrier, allait plus vite que moi alors qu'il lui manquait un bras. Mais je tirais presque aussi loin qu'un soldat habitué aux arcs longs, et je touchais ce que je visais.

« Merde, petite, arrête ! » rugit Koret en tendant le bras pour me retirer l'arbalète des mains. Mais à cet instant un cri, au nord-est de l'attroupement, lui fit interrompre son geste.

Les gens pivotèrent les uns après les autres pour se tourner vers l'ennemi qui arrivait par la ruelle d'où Belis était sorti quelques instants plus tôt. On cria un ordre ; les enfants vinrent se blottir sous la plate-forme de la cloche. Soudain le relatif silence de la nuit céda la place au fracas d'une bataille.

Koret redescendit, dégaina son épée et me laissa tirer à volonté. Je décochai un carreau en direction d'un mouvement dans l'ombre.

Et enfin une marée de... de *choses* jaillit de la ruelle. Dans la lumière incertaine, je voyais mal de quoi il s'agissait. Et ça valait sans doute mieux.

Les villageois avaient beau se battre comme des forcenés, nous ne pouvions repousser le flot de ces créatures. Elles étaient plus petites qu'un homme – ça, je le voyais bien –, peut-être moitié plus petites, mais plus larges d'épaules. Comme un nuage de sauterelles, leur déferlement semblait ne jamais s'arrêter.

Ce n'étaient pas des estorves. Sinon, il y aurait eu bien plus de villageois dans l'amas de cadavres. Au lieu des gestes gracieux des torves, ces êtres se mouvaient avec le flegme de taureaux massifs. Leurs bras traînaient presque par terre, puissants et musclés... mais, heureusement, très lents. Les villageois apprirent vite à éviter leurs coups, et après les

premières minutes je ne vis personne tomber. Malgré cela, leur supériorité numérique nous forçait à reculer inexorablement.

Avant que je ne me trouve à court de carreaux, Manta bondit à mes côtés pour me tendre deux poignées de projectiles couverts de sang.

« Tiens, dit-il en haletant. De la part de Koret. Il te demande de rester là. Tu fais plus de dégâts d'ici qu'au cœur de la bataille. »

Il disparut trop vite pour que je le remercie. Les flèches étaient gluantes ; je regrettais de ne pas avoir mes gants, qui devaient se trouver dans l'auberge avec mes vêtements.

Pour finir, ce fut le soleil qui nous sauva. Quand l'aube pointa sur la crête de Faran, les créatures firent volte-face et disparurent plus vite encore qu'elles n'étaient venues.

Épuisée, je me laissai glisser de mon poste sur la balustrade. Le rire vint de lui-même. Pour une fois ma *vue* s'était manifestée à temps. Cette fois seulement – mais ça compensait toutes les autres où j'étais arrivée trop tard. Mon rire était discret, avec à peine un soupçon d'hystérie : je le laissai s'éteindre dans les gémissements étouffés des blessés qui jonchaient les rues.

J'essuyai mes mains poisseuses sur un pan de ma chemise. C'était très incorrect de salir les vêtements d'autrui, mais je ne supportais plus le contact de ce sang. J'avais mal aux doigts d'avoir manié le cranequin si longtemps. L'habitude acquise au cours des entraînements me poussa à recharger l'arbalète avant de descendre examiner les créatures que j'avais tuées.

Goll, le tonnelier, gisait au centre d'un groupe de gens qui s'efforçaient d'étancher le sang qui jaillissait de ses blessures. Talon, le forgeron, essayait d'enrouler un bandage autour d'une vilaine entaille à son avant-bras. Sa femme se jeta sur lui avant que j'aie pu lui proposer mon aide. Le cordonnier, Haronal, avait une hache de jet plantée dans le crâne.

Je ne vis le corps d'aucun de nos attaquants. Pour finir je repérai Koret, à genoux devant une forme tremblotante près d'une venelle. Je m'approchai. Le cadavre était celui d'une des créatures.

Elle avait des traits vaguement humains, bien plus que l'estorve. Debout, elle... Ou plutôt il, car il était nu... Il me serait arrivé à la taille. Des poils noirs et frisés lui recouvriraient le crâne et la mâchoire. Oui, ses traits étaient vaguement humains... mais il n'avait pas d'yeux. Son ventre s'ornait d'une affreuse blessure qui exposait ses organes internes.

« C'est ça qui t'a attaquée sur le Hob ? » demanda Mérévich, qui nous avait rejoints.

Je secouai la tête sans quitter des yeux la créature à l'agonie. Si c'avait été un humain – un maraudeur, peut-être –, j'aurais été à genoux pour essayer de refermer la blessure, j'aurais appelé quelqu'un pour le recoudre. Cette chose n'était pas humaine, mais elle n'était pas non plus... Le temps que je décide si je voulais tenter de la sauver, elle mourut.

« Peut-être le hob saura-t-il ce que c'est, dis-je d'une voix creuse.

— Attends, attends, coupa Koret. Tu vas voir. »

La lueur du matin toucha le cadavre, et je vis nettement ce qui se passait. Le bout de son nez, ses doigts puis ses mains se transformèrent, virèrent au noir et commencèrent à se désagréger.

La peau de son visage se craqua. La plaie sanguinolente de son abdomen frémît et s'emplit tout à coup d'une substance pulvérulente qui engloutit les chairs. Et le processus s'accélérait. Les crevasses de la peau se multiplièrent jusqu'à ce que le corps tout entier eût disparu.

Koret s'accroupit pour plonger la main dans la substance résiduelle. Je fis une grimace de dégoût lorsqu'il la frotta entre ses doigts avant de les porter à son nez pour la renifler.

« De l'humus, dit-il lorsqu'il se releva en s'essuyant doucement les mains. De la bonne terre fertile.

— Ah, ces pirates, soupira Mérévich, ils n'ont aucune sensibilité.

— Oh ! rétorqua Koret avec un sourire qui prouvait que ses façons nonchalantes étaient, au moins en partie, une comédie qu'il nous jouait. Je sais à quel point toi, Mérévich, tu es sensible. C'est pour ça que j'ai évité de goûter cette bouillasse. »

Il s'essuya les mains sur son pantalon. « Alors, Aren, qu'est-ce qui t'a poussée à venir sonner le tocsin ?

— Un rêve. J'ai rêvé que je creusais des tunnels qui donnaient dans la cave de Belis et que je me préparais à me battre. Quand je me suis réveillée, j'ai compris que ce n'était pas un rêve.

— Et comment tu l'as su ? » demanda Mérévich.

Je haussai une épaule, un peu gênée. « Je l'ignore. » Cherchant à changer de sujet, je demandai : « Où est Kitt ? Je m'attendais à le voir au cœur de la bataille. »

Mérévich secoua la tête. « Dès qu'il n'a plus été obligé de s'occuper de son père, il s'est effondré. Wandel dit que ça n'a rien d'étonnant, après la journée qu'il a eue. Je n'ai jamais vu personne s'endormir si vite et si profondément. A mon avis, il n'a même pas entendu la cloche. »

Koret, pendant que Mérévich me parlait, regardait quelque chose derrière moi. Il fronça les sourcils. « Aren, j'aimerais que tu ailles trouver le... le hob ce matin. Il va nous falloir un moment pour calmer tout le monde et décider de qui ira lui parler. On aimerait que tu lui expliques ce qui s'est passé et que tu essaies de lui faire prendre patience. »

J'acquiesçai et partis vers la grange. J'étais déjà en train de seller Canard lorsque je fis le lien entre l'air soucieux de Koret, son intérêt soudain pour le hob et la façon dont les villageois s'étaient écartés, échangeant murmures et regards inquiets, quand j'avais gagné l'écurie.

Il craignait que l'attaque de cette nuit n'avive la colère qui grondait contre la magie... contre moi. Ça me fit mal. Ils se fichaient de savoir que c'était moi qui les avais prévenus. La seule chose qui comptait, c'était que nos assaillants appartenaient au peuple sauvage, et cela rappelait à tout le monde le caractère maléfique de la magie. Je me demandais ce qu'ils penseraient du hob. Peut-être se détourneraient-ils de leur seule chance de salut parce que le hob aussi était une créature magique.

Koret m'attendait devant la grange. Il me tendit une hache de pierre. « Prends ça. Elle appartenait à l'un de nos assaillants. Peut-être le hob pourra-t-il nous éclairer. »

Je saisis l'arme et montai en selle avant de répondre. Je ne voulais pas qu'il me voie à ce point bouleversée. « Je lui poserai la question. »

En approchant du manoir, je tapotai l'épaule de Canard, tiédie par le soleil, pour me réconforter plus que pour l'encourager. Le silence de la bâtisse abandonnée me rappelait trop vivement Montfort. C'était comme une maladie contagieuse. Cet hiver, Basseau aussi serait peut-être enveloppé de silence.

Le manoir n'était ni fortifié ni conçu pour résister à une attaque en règle. Voilà bien des générations, c'avait été un fort en bois, mais la vallée était trop isolée pour qu'on s'y batte souvent. Quand l'aïeul du baron Morech avait décidé de le moderniser, il avait choisi de le remplacer par un manoir de pierre. Les murs étaient épais et les fenêtres du rez-de-chaussée étroites, mais c'étaient là les seules concessions consenties à la sécurité. Néanmoins, si les hommes du baron avaient été là, les maraudeurs n'auraient pas réussi à prendre le manoir.

Une fois à l'entrée principale, je mis pied à terre et, voyant que j'étais seule dans les parages, j'ôtai le mors de la bouche de Canard. Ainsi libre de brouter, il se mit à mâchonner les herbes folles. Le bruit de sa mastication m'apaisa, car il me permit d'oublier que le bâtiment était plongé dans un silence de mort.

L'herbe, chauffée par le soleil, parfumait l'air d'une odeur riche et saine comme celle du pain frais, qui me remontait le moral. Je ne pourrais changer les villageois en l'espace d'une saison, mais peut-être le temps jouera-t-il en ma faveur. Quand ils seraient revenus de leur frayeur, peut-être se rappelleraient-ils qui les avait prévenus de cette attaque. Peut-être Canard allait-il se faire pousser des ailes et s'envoler.

Je bâillai et fermai les yeux. Quand je les rouvris, le hob me tendait un petit gâteau d'avoine.

« Je ne t'attendais plus », déclarai-je d'un ton que j'espérais badin tout en acceptant le gâteau. A la première bouchée – parfumée au miel ! – je m'aperçus que je n'avais rien avalé depuis l'entraînement de la veille. Non, de l'avant-veille.

Le hob, assis en tailleur près de moi, le manteau ramassé d'un côté, mangeait un autre gâteau. « Désolé. Ça fait un moment que je suis là. J'attendais de voir si d'autres allaient venir. »

Il semblait apprécier son en-cas. Je n'arrivais pas à savoir si l'absence des anciens le contrariait ou non.

« Ils vont arriver », dis-je en finissant de manger. J'acceptai l'autre qu'il me tendait et bus une gorgée (c'était bien de l'eau, à ce qu'il me semblait) avant de lui parler de l'attaque. « Il faudra peut-être le reste de la matinée pour calmer les gens et pouvoir leur expliquer ce qui se passe, mais ils finiront par arriver.

— Ah. » Il se lécha les doigts, prenant soin d'éviter que sa langue touche ses crocs. Ils devaient être aussi acérés qu'ils en avaient l'air.

Je me détournai pour lui cacher mon sourire. C'était bizarre de le voir faire quelque chose d'aussi humain que de lécher les doigts, même si sa langue était noire et ses doigts munis de griffes. Et c'était encore plus bizarre de se sentir plus à l'aise en sa compagnie qu'avec les villageois. Je le connaissais depuis très peu de temps, mais j'étais déjà habituée à sa peau grise, ses crocs et ses yeux de chat. Et même à sa queue.

Quand je fus sûre de contrôler mon expression, je me retournai vers lui. Il me fixait d'un œil songeur. Canard hennit brièvement, et l'oreille de Caëfann frémît. La chaînette en bois vint rebondir contre son cou.

« Ça ne t'a pas fait mal quand on t'a percé l'oreille ? »

Son visage perdit l'humour qui y dansait d'ordinaire. « Je ne sais pas. »

Sans cet humour, il était froid et effrayant. J'avais pourtant vu ce qu'il avait fait subir au torve et à cinq... non, six maraudeurs aujourd'hui, mais j'avais oublié qu'il était dangereux. Dès que son sourire s'effaçait, je retrouvais le prédateur en lui. J'espérais qu'il ne verrait jamais la proie en moi.

Je préférai changer de sujet. « Avec ces crocs, ça m'étonne que tu manges des gâteaux d'avoine. » Oui, c'est ça, ma vieille, parfait comme changement de sujet !

Mais ça semblait approprié, pourtant, car le hob déclara dans un sourire : « Les gâteaux d'avoine, c'est bon, mais j'aime bien quelques estorves ou un daim de temps à autre. Les trolls, en revanche, font des repas exécrables. On a beau les nettoyer, on a l'impression de manger l'extrémité nord d'un cheval qui va vers le sud. »

J'éclatai de rire. Et cette fois, quand il cessa de sourire, je n'eus pas peur. Sans doute parce que son expression n'avait plus rien de froid.

« Je suis navré. Pose-moi toutes les questions que tu veux, mais... j'ai oublié la plupart de mes souvenirs personnels. C'est déconcertant. Certaines choses, je me les rappelle comme si c'était hier, mais tout ce à quoi je tenais, c'est comme si ça n'avait jamais existé. C'est sans doute l'œuvre de la montagne. Elle n'a plus que moi. »

Il ne semblait pas avoir terminé. Je me tus. « Nous les hobs, nous sommes une espèce grégaire, reprit-il après s'être essuyé les mains dans l'herbe avec plus de concentration que nécessaire. Je pense qu'elle m'a ôté mes souvenirs pour me permettre de survivre. »

J'essayai d'imaginer ce que ça me ferait si on m'ôtait mes souvenirs. Si on me débarrassait de la douleur, de la culpabilité, si on m'en libérait. Et je m'étonnai qu'il reste auprès de la montagne.

« C'est peut-être seulement le passage du temps, proposai-je. Ça fait si longtemps... » Il hocha poliment la tête.

« Comment se fait-il que tu aies survécu si tous les autres ont péri ?

— Il y a peut-être d'autres hobs quelque part. » Sa voix était triste : il le souhaitait de tout son cœur mais il n'y croyait pas. Il promena ses doigts sur son bâton. « J'ai quelques souvenirs. Il y a eu une bataille contre... quelque chose. » Il me regarda du coin de l'œil. « Je pense que c'était une armée humaine. Beaucoup des miens sont morts, et j'ai été gravement blessé. Mes frères m'ont emmené dans la grotte où nous allions nous réfugier quand notre magie n'était pas suffisante. La montagne y soignait ses enfants. Je m'y trouvais quand les mages de sang ont accompli leur œuvre. Je suis le seul que la montagne a pu

sauver. » Ses doigts agiles jouaient avec l'une des plumes de sa chaînette d'oreille. Il changea brusquement de sujet. « Tu as dit qu'on vous avait attaqués ce matin. Qui ça ? »

Je me lançai dans une description des choses qui avaient jailli de la cave chez le boulanger, mais je n'arrivais à penser qu'à sa relation avec la montagne. Qui était au service de l'autre ? Quand je lui tendis la hache, il s'arracha un cheveu pour tester le fil de la pierre. Au premier contact le cheveu fut tranché net.

« Et ils se sont transformés en terre, c'est ça ? demanda-t-il d'un air songeur. Comment se sont passées les fêtes de l'équinoxe, chez vous ?

— Les fêtes de l'équinoxe ? »

Il haussa un sourcil. « Le début du printemps.

— Euh... ce sont les moissons que nous célébrons. Le printemps, c'est la saison des semaines.

— Ah. Et la fête de l'hiver ? De mon temps les gens – même les humains – célébraient les changements de saison : printemps, été, automne, hiver.

— Non. En tout cas, rien qui soit spécialement lié aux saisons. Et quel rapport, de toute façon ? »

Il eut un petit grognement. « Peut-être aucun. Et peut-être est-ce l'explication. Il faut que j'y réfléchisse. »

Un papillon vint se poser sur une fleur sauvage près du mur du manoir. Je l'observai un moment en pesant la réponse de Caëfann. Il m'avait dit que je pouvais poser toutes les questions que je voulais. « Pourquoi acceptes-tu de nous aider ? Je sais bien que nous avons besoin d'aide. De toi, de n'importe qui. Toi, tu sembles tenir à nous montrer comme tu peux nous être utile. Pourquoi as-tu besoin de nous ? »

Une émotion traversa son visage, trop brièvement pour que je puisse l'identifier. Il fouillait l'herbe du bout de son bâton. « Parce que la montagne le dit. Qu'est-ce qu'ils font pour toi ? »

Surprise, je mis un moment à répondre. « Comment ça ? »

Il fit la moue en fixant du regard la terre qu'il avait mise à nu. « Qu'est-ce qu'ils font pour toi ? Le vieil homme s'intéresse à toi, peut-être, mais il me semble qu'il compte sur toi pour t'aider à sauver le village, sans te porter d'affection réelle. Le

manchot, Kitt, oui. Mais bientôt, je crois, le barde va le détruire, si ton ami ne s'en charge pas lui-même. Peut-être le grand barbu tient-il à toi. Combien de temps penses-tu que les intégristes, ceux qui haïssent tout ce qui a trait à la magie, vont te laisser vivre ?

— Tu nous espionnes ? » Je levai un menton offusqué.

Il ne répondit pas. Ce fut mon tour de détourner le regard. Ses paroles m'avaient blessée mais je ne devais pas oublier que j'avais besoin de lui. Et que j'avais besoin d'eux.

« Je suis liée à eux, dis-je d'un ton passionné. Je ferai de mon mieux pour les aider, qu'ils m'acceptent ou non. » Il fallait que je fasse d'eux des individus, non des villageois anonymes. Ça jouerait dans mon sens. « La mère du boulanger me rajoutait du glaçage sur mes petits pains, quand j'étais petite, parce que c'était moi qui avais retrouvé son chien. Le père de Kitt m'a appris à monter à cheval et à chasser les lapins. Tevet, qui est la première à me condamner, m'a appris à reparer les chemises de façon que l'accroc soit invisible. Les mages de sang ont emmené son oncle.

— Ah, dit Caëfann. Je vois. »

Je lui jetai un regard perçant, mais il gardait les yeux baissés. « Je n'en doute pas », crachai-je. Je ne sais pas pourquoi j'étais en colère contre lui. Je ne sais pas si c'était contre lui que j'étais en colère.

Je ramenai mes genoux contre ma poitrine et y appuyai le front en écoutant Canard brouter. Le hob gardait le silence.

Le vent se leva, faisant bruire les branches. Ma colère s'évanouit et je me mis à m'apitoyer sur mon sort. L'amertume, la rage, je pouvais les accepter, mais cette complaisance égoïste, ça suffisait. Il était grand temps de se lever et d'agir. « Tu es déjà entré dans le manoir ?

— Non. »

Je me levai d'un bond. « Je vais te faire visiter, alors. Qui viendrait protester ? » L'intendant de Morech était l'une des victimes des combats. Nous pouvions aller fouiner, ça ne dérangerait personne. Je retirai le filet de Canard et l'attachai à la selle. S'il décidait de s'en aller, il retournerait à l'auberge.

J’emmenai Caëfann à la porte de la cuisine, cachée par une haie sur le côté du bâtiment.

« L’ancienne cuisinière, Fennie, donnait les restes aux enfants du village quand le baron n’était pas là. L’intendant laissait faire, il disait que comme ça, au moins, nous ne chapardions pas les fruits du verger. C’est par ici qu’on entrait. »

Un désordre affreux régnait dans la cuisine. Le four à pain était renversé et sa porte arrachée gisait à dix pas, parmi la vaisselle cassée et les restes de provisions moisies. Un chien galeux nous fila entre les pattes. Les mouches bourdonnaient comme si nous n’étions pas là.

« Fennie en aurait fait une maladie, dis-je en m’efforçant de ne pas marcher sur les débris. Elle tenait à ce que son domaine soit impeccable. On se serait cru dans les cuisines du roi. »

C’était agréable de lui faire découvrir le manoir, de lui montrer un décor que j’avais connu toute ma vie : le petit salon où le baron donnait audience aux villageois, la grande salle où se tenait la fête des moissons. J’essayai de lui faire voir, au-delà des dégradations récentes, la vie de la vallée avant le séisme. Le manoir en avait constitué le centre. Le baron confiait des terres aux villageois. Pour les conserver, nous le servions et lui payions la dîme. En échange il nous protégeait des maraudeurs et parfois, en période de disette, il nous distribuait à manger.

Les étages s’en tiraient mieux que le rez-de-chaussée. Je n’y étais jamais montée et devins aussi muette que le hob. Je laissai mes pieds me guider.

La salle de jeu était encombrée de tables en marqueterie aux motifs étranges. Je pris une boule posée sur l’une d’entre elles, très grande, qui trônait à la place d’honneur, et l’envoyai rouler à terre. Caëfann caressait les gravures de la cheminée. Ses griffes cliquaient sur le bois dur.

Je gagnai la pièce suivante. Tout était recouvert de draps, sans doute pour protéger les meubles en attendant le retour du baron. Même ainsi, on voyait que c’était une chambre – plus grande néanmoins que ma chaumière. J’errais entre les formes fantomatiques pour deviner ce qui se cachait dessous. Une table. Un bureau. Contre le mur du fond, un objet mystérieux

retint mon attention. C'était plus haut que moi, assez étroit, avec le sommet arrondi. Je reconnus ma défaite en retirant le drap.

Un squelette humain articulé était pendu à un cadre en bois par un anneau vissé à son crâne et me fixait d'un regard vide. La bouche était grande ouverte. Drôle d'idée d'installer ça dans une chambre à coucher. On devait être dans le repaire du mage de sang.

Le squelette ne me dérangeait pas autant que la vision qui s'y superposa. J'avais devant moi un jeune homme. Un frisson me parcourut l'échine tandis que je fixais le crâne à quelques pouces au-dessus de ma tête. Il avait les yeux noisette, les cheveux un ton plus foncés que les miens. Une petite cicatrice lui marquait la pommette juste sous l'œil droit, comme une larme gravée dans sa peau. Autour de sa bouche, les petites rides du sourire. Soudain mon regard remonta jusqu'à la cicatrice, puis les yeux : cette fois ils semblaient... presque jaunes.

Je m'avançai et levai la main pour toucher l'os ou la chair et vérifier lequel était réel. Mais, avant que j'aie fini mon geste, le squelette s'illumina de vert et de rouge avant de tomber en cendres à mes pieds, dissous par une magie si puissante que l'air s'emplit d'une odeur âcre. Une magie de hob.

« Par la montagne, madame, gronda le hob derrière moi, c'était mal agir. Ce pauvre garçon ployait sous un fardeau déjà bien lourd, pourquoi le transformer en spectre ?

— Pardon ? » A mes propres oreilles, ma voix était indistincte. J'avais bien entendu ce qu'il me disait mais je n'en comprenais pas un mot. J'étais encore sous l'emprise des yeux du squelette, et j'avais du mal à réfléchir. « Un spectre ? »

Il me regarda un instant sans rien dire puis fronça les sourcils et agita les oreilles en secouant la tête. « Dites-moi, madame, quelle magie possédez-vous ? »

Je me frottai le visage à deux mains sans réussir à dissiper mon hébétude. Il me saisit les poignets doucement et répéta un ton plus bas : « Quelle magie possèdes-tu, Aren ?

— J'ai des visions. » Oui, c'était ça.

« Quel genre ?

— Des événements qui se produisent. » Ça ne semblait pas lui suffire ; je fis un effort plus violent, jusqu'à ce que le brouillard dans ma tête se dissipe. « Avant, c'étaient surtout des pressentiments. Je sentais qu'un malheur allait arriver. Maintenant, je vois surtout des choses qui se sont déjà produites, ou qui sont en train de se produire ailleurs. Mais les créatures qui nous ont attaqués ce matin, je les ai vues avant. » Je secouai la tête pourachever de m'éclaircir les pensées et ne pus retenir un sourire désabusé. « Désolée, ça manque de cohérence, tout ça. Je suis un peu secouée. Trop d'imprévu, pas assez de sommeil.

— Trop d'ignorance », corrigea-t-il, écoeuré.

J'allais lui demander de s'expliquer lorsqu'un bruit de chevaux dans la cour annonça l'arrivée des gens envoyés par Mérévich.

Le hob murmura quelques mots dans une langue inconnue. Vu sa tête, ça ne devait pas être très gentil.

Je le suivis dans les escaliers, toujours préoccupée par ce qui venait de se produire. Je savais ce qu'étaient les spectres, ou du moins j'en avais entendu parler. Des saletés qui suçaient la moelle des gens et des bêtes assez malchanceux pour se trouver sur leur chemin. Pourquoi toucher un squelette l'aurait-il transformé en spectre ? Était-ce dû à un sortilège du mage de sang ? Ou était-ce... Je regardai mes mains, qui me semblaient parfaitement normales... Était-ce moi ?

Mérévich et Koret nous attendaient avec le prêtre, Cantier et Glace. Ils avaient l'air moroses et un peu pâlichons. Peut-être à cause de la bataille du matin, mais, à mon avis, c'était de voir le hob pour la première fois.

Je vins me placer devant lui et esquissai une courbette inspirée des mœurs aristocratiques. « Monseigneur, dis-je au hob, permettez-moi de vous présenter Mérévich, notre chef, le grand commandant Koret et les anciens : Cantier et... » Je me tus, incapable de retrouver le vrai nom de Glace.

Je le dévisageai jusqu'à ce qu'il se mette à sourire. « Ennis, seigneur. Certains m'appellent Glace. »

Sa bonne humeur détendit un peu l'atmosphère, et je poursuivis : « Messieurs, puis-je vous présenter Caëfann le hob ? »

Mérévich, comme le voulait l'étiquette, prit le relais. J'emménai les chevaux auprès de Canard en espérant que ses bonnes manières inciteraient ses congénères à ne pas bouger. Sinon, nous regagnerions le village à pied.

Quand je revins, je trouvai les anciens assis sur les marches du perron devant l'entrée principale. Caëfann, nonchalant, était en tailleur par terre. Je m'arrêtai pour ne pas les déranger.

« Les moissons du baron suffiront-elles à nourrir les vôtres pendant l'hiver ? entendis-je Caëfann demander quand je fus à portée d'oreille.

— Oui, et on aura même du surplus, répondit Glace. Si rien ne nous empêche de moissonner.

— Très bien. » La voix du hob se fit précise. « Il vous faut donc de l'aide pour affronter les maraudeurs et les créatures qui reviennent dans la vallée. Sans aide, il est probable que vous ne passerez pas l'hiver et ne verrez même pas la fin de l'été. C'est bien ça ? »

Mérévich agita les sourcils. « Je ne l'aurais pas dit si brutalement, mais j'imagine que vous avez raison, oui. »

Caëfann opina. « Dans ce cas, je pense avoir un pacte à vous proposer. » Il serra plusieurs fois les poings sur ses cuisses. « Comme je l'ai déjà montré, je peux vous aider pour ce qui est des bandits. Et j'en sais plus long que vous sur le peuple sauvage. » Il sourit à une pensée secrète. « Je peux même faire quelque chose pour la moisson. Si je m'acquitte de tout cela, je requiers un présent en échange.

— Et lequel ? » demanda Mérévich.

Le visage du hob ne changea pas mais je perçus une pointe d'amertume dans sa voix. Comme s'il n'avait pas plus envie de donner une réponse que les anciens de l'entendre. « Le sacrifice d'une de vos femmes nubiles. »

Il y eut un silence de mort.

La stupeur me paralysait. Je me souvenais très bien de nos conversations sur les villageois – et sur son goût pour la viande fraîche. Je me demandai même s'il avait alors cherché à savoir

si j'accepterais de m'offrir en sacrifice. Quelle était exactement l'étendue de ma dette envers ces gens ? Mémé aurait dit : « Infinie. » Je devais me sacrifier pour eux parce que j'étais née avec un don, le pouvoir de discerner l'avenir. Je n'avais pas besoin de la *vue* pour comprendre que c'était la solution qui offrait au village les meilleures chances de survie. Sans le sacrifice que réclamait le hob, le village mourrait : je l'avais vu la veille dans les yeux de Koret.

« Ce sacrifice est impossible, finit par dire Mérévich. Notre village n'y survivrait pas. Notre prêtre ne l'accepterait en aucun cas. Les bouleversements que nous avons subis ont déjà conduit beaucoup d'entre nous aux limites de ce qu'ils peuvent supporter, et le village est déchiré. Mon épouse, à présent, passe ses journées à se balancer dans son fauteuil en regardant le mur. Si je cautionnais un marché pareil, cela détruirait le village avant que l'hiver ou les maraudeurs ne s'en soient chargés.

— Pas si c'est moi que vous sacrifiez », intervins-je. *C'est idiot, songeai-je, de mourir pour des gens qui veulent ma mort. Je suis idiote.* Mais si l'inimitié des villageois leur permettait de survivre, je l'acceptais. « Peu de gens verrraient ma mort comme un...

— Ta mort ? » siffla le hob, stupéfait. Il se tourna vers moi en agitant les oreilles dans un tintement de perles.

Mon regard passa de son visage éberlué à Mérévich qui ne valait pas mieux. Je m'assis et éclatai de rire. Ça n'avait pourtant rien de drôle. Je ne sais pas comment j'avais fait pour ne pas comprendre. Il avait dit qu'il était le dernier, le dernier des enfants de la montagne, et elle, la montagne, tenait à ce qu'il y remédie. Il se sacrifiait pour elle et nous demandait de faire de même. « Tu n'as donc pas l'intention de m'immoler par le feu ou de m'arracher le cœur pour l'offrir à la montagne ? »

Le hob bondit sur ses pieds et ouvrit la bouche sans réussir à proférer un son.

Koret hocha la tête, solennel, mais une fossette perçait sa joue barbue si l'on savait où chercher. « J'ai connu un homme qui allait d'île en île pour faire du commerce. Il parlait dix ou douze langues couramment. Il s'est débrouillé pour acheter un cochon un jour qu'il croyait marchander du bois de charpente.

La dernière fois que je l'ai vu, ce cochon pesait ses cent livres, et c'était le maître incontesté du bateau.

— Nubile, dit Cantier. Vous cherchez une épouse.

— Une épouse, je pourrais accepter », murmura Mérévich.

Le hob se rassit et s'enfouit le visage dans les mains. Ses épaules tremblaient. Quand il releva la tête, un rire dansait au fond de ses yeux. « Je vois que j'ai transformé un moment très solennel en bouffonnerie. J'ai encore de la chance de ne pas m'être retrouvé avec un cochon de cent livres sur les bras. Eh bien, soit. Tâchons d'éclaircir les termes du pacte. » Il s'interrompit. Je sentis la magie affluer. « Dans un an jour pour jour, nous nous réunirons. Si vous reconnaissiez tous que j'ai contribué à la survie du village, vous m'offrirez une femme nubile qui deviendra mon épouse. Réfléchissez bien, messieurs, avant d'accepter. La mort peut sembler pire, mais s'unir à un être d'une autre race n'est pas une décision à prendre à la légère.

— J'accepte, dit Mérévich. Mais une décision de cette envergure doit se prendre à l'unanimité. Koret ?

— J'accepte. »

Seul Cantier, le vieux pêcheur roublard, secoua la tête. « Non, ça me va pas. Pas sans savoir qui devra l'épouser. Mon père disait toujours qu'il ne fallait pas conclure un marché sans que tous les termes en soient bien précisés. » Il avait les yeux fixés sur moi.

Je ne pouvais refuser, pas après avoir consenti à la mort. C'aurait certainement été très insultant. Les raisons qui faisaient de moi la candidate idéale à la mort s'appliquaient tout aussi bien à des noces.

« Je le ferai. » C'était mon œuvre, si nous en étions arrivés là, après tout. C'était moi qui avais trouvé le hob et lui avais demandé son aide. Mes états d'âme n'avaient pas voix au chapitre.

« De bon cœur ? » insista Cantier.

J'échangeai un regard avec Caëfann. « Il ne faudrait pas trop en demander. »

Caëfann sourit. Ses crocs étincelèrent au soleil.

« Très bien, grommela Cantier. Dans ces conditions, j'accepte. »

À cet instant, *quelque chose* changea. Nous l'avons tous senti.

« Le pacte est conclu. » Le hob semblait aussi enthousiaste que moi : pas du tout.

HUIT

Trois jours plus tard, je m'éveillai dans le grenier de la maison abandonnée où je dormais depuis que Kitt m'avait dit de me faire discrète tant que la tension n'était pas retombée. Il me croyait sans doute partie plus loin du village, mais cette bicoque des faubourgs de l'Est me convenait très bien. On la considérait inhabitable. Je m'en contentais.

J'avais rêvé que des démons aux yeux rouges me pourchassaient dans la forêt. La raison pour laquelle ces démons ressemblaient comme deux gouttes d'eau au hob était évidente, nul besoin d'être un prêtre formé à l'interprétation des songes. N'empêche, ça n'expliquait pas pourquoi le hob était allongé à mes pieds.

« Qu'est-ce que tu fais allongé à mes pieds ? » demandai-je d'un ton sec, qui n'avait rien d'étonnant vu que, m'étant redressée trop vite, je venais de me cogner le front à une poutre basse.

« Le petit peuple m'a dit où te trouver. Ça fait deux ou trois nuits que je viens te voir, mais tu n'étais jamais là. Alors j'ai tenté ma chance avant la tombée du soir. » Le hob s'étira, prenant encore plus de place.

« Je patrouillais », dis-je pour répondre à sa question implicite.

Le petit peuple ? Quel petit peuple ? Bien réveillée à présent, j'étais trop intimidée par sa présence – que l'étroitesse de mon grenier rendait encore plus imposante – pour lui poser la question à voix haute.

« Je crains d'avoir dit au grand costaud – Koret ? – que je t'empruntais ce soir. J'ai promis de voir ce que je pouvais faire au sujet des terreux, et pour ça j'ai besoin de toi.

— Des terreux ? » répétais-je en repoussant mes couvertures avant d'en faire un rouleau bien serré. Mes vêtements de la

veille (dans lesquels j'avais dormi) devraient faire l'affaire pour la journée. Je n'allais pas me changer devant le hob.

« Les créatures qui ont attaqué ton village, c'étaient des terreux. Les serviteurs de l'esprit de la terre. Ils sont assez inoffensifs. Vous avez de la chance que l'esprit n'ait pas encore recouvré toutes ses forces, sinon vous auriez dû affronter bien pire.

— L'esprit de la terre ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux que je t'explique en chemin. Koret m'a dit qu'il ne faut pas qu'on sache que tu es ici. Plus on continue à bavasser, plus on risque que quelqu'un découvre ta tanière. »

Le temps que nous sortions du village, la nuit était tombée. La lune était encore presque pleine, mais il y avait des nuages, et par moments nous avancions à tâtons. Du moins, moi, j'avançais à tâtons. Je me demandais pourquoi il m'avait choisie pour son escapade nocturne, et pas Kitt, par exemple, ou en tout cas quelqu'un de plus compétent que moi. Bien sûr, il y avait le pacte entre nous.

« Où allons-nous ? » Je parlais bas, parce nous étions encore tout près du village. Nous venions de dépasser le temple.

« J'espérais que tu le saurais mieux que moi. »

Je me laissai le temps de réfléchir avant de protester : « Comment saurais-je où nous allons, alors que je ne sais même pas pourquoi nous sommes sortis ?

— Forme dans ton esprit une image de cette moitié de la vallée. »

Je fronçai les sourcils, mais il ne le remarqua pas : il avait fermé les yeux. Je le sentais concentrer la magie autour de nous.

« Vas-y, Aren. S'il te plaît. »

J'essayais, mais c'était comme vouloir deviner à quoi ressemble le toit d'une maison en étant à l'intérieur. Je n'avais jamais considéré la vallée dans son ensemble. Pour moi, ce n'étaient que des éléments distincts quoique reliés les uns aux autres.

« Tant pis. Essaie peut-être un endroit à la fois. »

Je commençai par celui que je connaissais le mieux : la maison de mes parents. Je me la représentais telle qu'à l'époque où Quilliar était parmi nous. Les rosiers de maman étaient en fleur.

« Continue. » La voix du hob, sombre comme une nuit sans lune, se faufilait dans ma vision sans la perturber. Sa magie m'enveloppait, couverture douillette par une nuit d'hiver, réconfortante. La tension qu'il créait en moi disparut. Ma vision se modifia pour devenir la maison telle qu'elle était aujourd'hui : déserte, triste, les rosiers en train de mourir.

« Ça ne va pas. Essaie un autre endroit. »

Je pensai alors à ma ferme. Le chaume du toit était dense et propre. Près d'un mur, des pousses brunes perçaient le sol nu : j'avais bouturé les fleurs de maman. Il y avait *quelques lattes brisées dans la clôture du pâturage près de la grange. Un lapin, timide, passa devant le seuil.*

« Ça y est », dit le hob en posant les mains sur mes épaules.

Je me sentis emportée, comme si je sautais une haie à cheval, mais en plus intense. C'était comme si toute la vallée s'étendait sous mes yeux. Je voyais les maraudeurs s'affairer, les patrouilleurs se tapir dans l'ombre, une chouette fondre sur une souris imprudente.

« Et qu'est-ce que je cherche ? » demandai-je juste à l'instant où la réponse s'imposait à moi.

Un vieux chêne desséché marquait l'angle du champ de Linte, presque à la limite orientale des cultures. La terre autour de l'arbre était lumineuse, comme si un feu de camp invisible emplissait la nuit de ses flammes rouges et jaunes. Le seigle semé au printemps poussait sur cette terre, mais il était chétif et décoloré.

« J'ai trouvé.

— Je vois », répondit le hob. Il me lâcha ; immédiatement, la vision s'évanouit.

Étourdie, je titubai un instant. Il me retint.

Je m'écartai de lui. « Et maintenant parle-moi de cet esprit de la terre, et dis-moi ce qu'il faut faire pour l'arrêter. »

Mon ton péremptoire arracha un sourire à Caëfann. « La patience ne compte pas au nombre de tes qualités, hein ? Très

bien. » Il ouvrit grand les bras, exactement comme Wandel lorsqu'il s'apprêtait à raconter une histoire. Il avait bel et bien espionné ce qui se passait au village. « Les élémentaux sont les protecteurs du monde. Ils veillent au maintien de l'ordre universel. La montagne est un élémental aussi, mais moins puissant que l'esprit de la terre. La rivière a un esprit également. Je l'ai vue de mes yeux voici quelques semaines. Jadis, avant mon long sommeil, la vallée appartenait à un élémental en l'honneur de qui le village offrait des sacrifices et des fêtes, ce qui le rendait plus puissant que la montagne ou la rivière. A ce que j'en sais, l'intervention des mages de sang les a tous plongés dans l'inconscience, et à présent ils se réveillent. »

Le hob était-il un serviteur de la montagne, comme les terreux appartenaient à l'esprit de la terre ? « L'élémental qui protège la vallée est donc en colère. Sais-tu pourquoi ? »

Il haussa les épaules et s'appuya à un arbre. Son visage et son torse se fondirent dans les ombres. « Parce que les tiens cultivent la terre et omettent de lui en demander la permission et de le remercier. L'élémental des eaux est inconstant et facétieux, mais celui de la terre est très collet monté.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ?

— C'est la montagne qui me l'a rappelé, expliqua-t-il d'un ton d'excuse. Je te l'ai dit, mes souvenirs sont flous. Cela remonte à loin, et je n'ai jamais beaucoup eu affaire aux autres élémentaux.

— Si je comprends bien, il faut que je parle à l'esprit de la terre. » Ça n'avait pas l'air d'une idée très maligne. Mais après tout, si cet élémental me tuait, je n'aurais pas à m'inquiéter de ce qui se passerait l'été prochain. « Pourquoi moi ? Pourquoi pas toi ? C'est toi, quand même, qui es censé sauver le village. »

Le hob eut un grand sourire. « Seul un médium peut s'adresser à lui. » Il creusait la terre du bout de son bâton pour former un petit tas. « Ton village a la chance d'en avoir un. Tu te souviens de ce qui est arrivé au squelette du manoir ? »

Comme si j'allais oublier. Quand je ne rêvais pas que j'épousais des démons assoiffés de sang, je rêvais de squelettes aux yeux jaunes. Je me contentai de hocher la tête.

« Ça va souvent de pair avec les visions, il me semble. Invoquer les morts, seuls les médiums en sont capables. Si tu étais mage de sang, tu serais une nécromancienne... » Il se tut et réfléchit. « Je croyais que les mages avaient pris tous les magiciens du pays. Comment se fait-il qu'ils t'aient laissée libre ?

— Les femmes ne font pas de bons mages de sang. »

Le hob eut un reniflement méprisant. « Quels crétins ! La magie choisit qui elle veut. Et les femmes sont capables d'être aussi malfaisantes que les hommes.

— J'ai eu de la chance que ce soient des crétins. Mon frère est plus à plaindre.

— Ton frère est mage de sang ?

— Non. Il est mort plutôt que le devenir.

— Ah. » Le hob laissa la mort de Quilliar dériver dans la nuit.

Prise d'un frisson, je me retournai. Des volutes blanches s'accrochaient aux branches et aux racines des arbres qui bordaient le cimetière du temple. Paralysée, je les contemplai en silence.

« Ne t'en fais pas, murmura le hob. Parler de la mort, ça les attire. Ils ne nous feront aucun mal. Le cimetière est assez agité en ce moment : il y a trop de morts récents. » Poul avait dit à peu près la même chose le jour où j'étais partie à la recherche du hob.

« Des fantômes ? » J'avais la gorge sèche et me rapprochai de Caëfann, qui ne m'inspirait plus aucune crainte. Le souvenir de ses pouvoirs magiques était rassurant.

Il ne paraissait pas ému. « Seulement ceux qui n'ont pas trouvé le repos, ceux qui s'attardent ici. Dis-leur de dormir. »

Une traînée blanche me frôla la tête et, lentement, adopta une forme plus humaine, comme si le contact de ma peau l'avait aidée à se rappeler son apparence passée. Dingo Banar, assis par terre, se frottait contre ma jambe. Vivant, il était petit et maigrichon, mais là, blotti contre moi, il avait carrément l'air d'un gosse. Ses cheveux fins étaient tout ébouriffés. La suie de la forge marquait de noir ses joues et ses vêtements. Rien n'avait changé hormis la peur qu'exprimait son visage.

La mort aurait dû mettre un terme à la peur. Mais dans les yeux de Banar je lisais la terreur qui avait marqué ses derniers instants. Ma crainte céda la place à un sentiment de pitié.

« Dors, dis-je en recourant aux mots que le hob m'avait soufflés. Il est temps pour toi de te reposer. » Je regardai les autres écharpes de brume en espérant que Daryn et ma famille n'étaient pas parmi eux. « Dormez tous. Vous êtes en sécurité. »

Ils dérivèrent entre les arbres, certains moins vite que d'autres, mais tous finirent par disparaître... sauf Banar.

« Banar, ils ne peuvent plus rien te faire. Dors. »

Je lui touchai la joue et reculai d'un pas. Dès que j'ôtai ma main, il disparut. Sans traînée de brouillard, sans rien. Il n'était plus là.

« Ils ne se relèveront pas, dit le hob après un silence.

— Hein ? »

Il me sourit et sa queue vint s'enrouler autour de ma cheville. Deux fois de suite. « Je te l'ai dit, tu es médium. Ces fantômes sont très faibles, ils ne peuvent pas se mesurer à toi. Quand tu leur as dit de dormir, ils ont été obligés de t'obéir. Le premier qui s'est manifesté, tu as renforcé son pouvoir en lui prêtant attention et sa peur l'a rendu plus réel. Mais les noms sont chargés de pouvoir, même les noms de naissance. À présent lui aussi peut reposer en paix.

— Et c'est une bonne chose ? » demandai-je avec un coup d'œil gêné à sa queue.

Il haussa les épaules. « Un fantôme, c'est l'esprit qui demeure après que l'âme s'en est allée. Qu'il se repose ou non, je ne suis pas certain que ça ait grande importance. Ce ne sont pas des âmes torturées qui cherchent la paix, comme les goules ou les spectres. Les fantômes de ce soir auraient sans doute disparu d'ici un an ou deux, quoi que tu aies fait. »

Je décidai que je ne voulais pas creuser le sujet. « Bon. Très bien. Les fantômes, c'est réglé. Explique-moi comment apaiser un esprit de la terre qu'on a contrarié. » Je secouai un peu ma jambe prisonnière de sa queue.

« Pour commencer, tu dois t'habiller comme il faut. »

« Non », dis-je d'un ton ferme. Le ruisseau charriait les eaux de fonte du glacier. Il était froid. Vraiment très froid. Et je n'allais pas m'y baigner. Surtout quand le hob comptait me frictionner avec une poignée de mousse.

« Ce n'est pas si terrible que ça, insista-t-il. A l'odeur de tes vêtements, je pense qu'un bain ne te ferait pas de mal. »

J'espérai que mon visage n'a rien caché de ce que je pensais très fort. « Je ne vais pas me mettre à poil et me geler les fesses en plein milieu de la nuit et devant un étranger ! »

Il ouvrit de grands yeux offensés, mais je savais fort bien qu'il s'amusait beaucoup. « Un étranger ? Moi ? » Je crus qu'il allait me rappeler que nous étions fiancés. Il était trop futé pour cela. « Nous avons combattu ensemble et partagé la magie ! »

Je tapai du pied. « Partager la magie, ce n'est pas ce qui me dérange pour le moment. »

Il réfléchit un instant. « Je fermerai les yeux.

— Je croyais que tu devais me frictionner, sinon ce ne seraient pas de vraies ablutions cérémonielles.

— Aren...» roucoula-t-il.

« Faran maudisse les printemps froids ! » Je glapis soudain. « Tu n'es pas obligé d'être aussi minutieux. »

Il faisait la sourde oreille à mes récriminations et ne s'intéressait pas plus à mon corps que si j'avais été une pouliche qu'il étrillait. C'était quand même très gênant – et insultant, d'ailleurs, maintenant que j'y pensais.

Il me sécha à l'aide d'un linge doux puis m'enveloppa, frissonnante, dans une grande pièce de soie qui captait la clarté de la lune et la transformait en mille nuances de vert et d'or... mais n'était pas bien épaisse. Je ne comprenais pas comment le drapé tenait en place.

« Arrête de gigoter ou ça va se défaire et tu te retrouveras nue, prévint le hob en reculant pour m'examiner.

— Je ne gigote pas, je claque des dents. »

Pour me laver, il s'était débarrassé de son manteau. Je le ramassai et le posai sur mes épaules.

Il sourit. J'eus l'envie puérile de lui donner un bon coup de pied dans le tibia.

« Maintenant il faut qu'on s'occupe de tes cheveux. Assieds-toi sur cette pierre. »

Il défit ma tresse et me brossa les cheveux. Ils m'arrivaient bien en dessous des hanches.

« Voilà, dit-il enfin d'une voix satisfaite. Ensuite, trouver les symboles de la terre nourricière. Attends-moi. »

Après son départ, je me mis à comparer ces préparatifs avec ceux de mon mariage. C'étaient ma mère et ma sœur, alors, qui s'étaient chargées des ablutions rituelles et de ma coiffure. Je serrai contre moi le manteau de Caëfann pour repousser ces souvenirs. Il valait mieux que je me concentre sur ma rencontre avec l'élémental de la terre.

Le hob revint trop tôt à mon goût. Il apportait une brassée de feuillage. Assis à mes pieds, il se mit à siffloter et entreprit de tresser une couronne de sorbier dont il ceignit mon front avant de l'orner de fleurs sauvages.

« Il est comment, l'esprit de la terre ?

— Je ne me le rappelle pas très bien, répondit-il en choisissant les plus beaux asters de sa récolte. Je sais qu'il a longtemps fréquenté les hommes. Pas comme la montagne, ça non. Elle est du genre sauvage. Presque aussi accommodante que les esprits des eaux, mais eux sont assez vulgaires.

— Les pêcheurs sont pareils. » Je me décidai à lui poser une question qui me tracassait depuis un bout de temps. « Quand j'aurai parlé à cet esprit, un lien m'unira-t-il à lui, comme tu es lié à la montagne ? »

La surprise lui fit lâcher ses fleurs. « Bien sûr que non. Tu es une humaine, pas une hob. Aucun élémental n'irait prendre un humain comme serviteur, vous êtes trop récalcitrants. »

Je battis des paupières, incrédule autant qu'offusquée. « Alors que toi, tu es un modèle de souplesse, peut-être ? »

En un éclair sa gaîté avait disparu. Il planta dans mes cheveux la dernière fleur et soupira doucement. « La montagne ordonne, et j'obéis. »

Son allégresse fait plaisir à voir.

« Si ça m'inspirait de tels sentiments, moi je n'obéirais pas.

— Voilà pourquoi les élémentaux évitent les humains. »

Pieds nus, dans le manteau du hob et une toge de soie et de lune, des tresses fleuries sur la tête, aux poignets et aux chevilles, je suivais Caëfann, qui me signalait les brindilles et les épines, parfois même avant que j'aie marché dessus.

J'aurais aimé savoir si ce que je m'apprétais à faire allait offenser le Dieu unique au-delà de la colère que mes pouvoirs magiques lui inspiraient déjà. Mon père disait que Tolleck, le nouveau prêtre, avait malgré sa jeunesse un don qui lui permettait de parler au Dieu. Père m'avait souri en ajoutant que ça lui redonnait espoir, de voir qu'un prêtre aussi proche du Dieu unique était un homme de bien.

« Caëfann ?

— Hmm ?

— Je n'aurai pas à rendre un culte à l'esprit, si ? »

A la lumière de la lune, je le vis hausser les sourcils. « Non, même si j'ai entendu parler d'un ou deux élémentaux qui ont essayé de l'exiger. Ça ne réussit à personne, même quand les dieux n'en prennent pas ombrage. Fais preuve de respect, c'est tout. »

Je posai le pied sur une pierre coupante et poussai un juron.

Quand nous arrivâmes devant le chêne, j'avais les pieds en piteux état. Dans la nuit, le vieil arbre semblait appartenir à un autre monde que le nôtre. Il était peuplé d'ombres, et la lune le semait d'argent.

« C'est par ici, dis-je en me dirigeant vers le champ.

— N'avance pas, ordonna-t-il en me retirant son manteau. On est assez près comme ça. Il vaut mieux que tu ne t'imposes pas.

— C'est bien vrai, lança une voix de gosse. Il ne faut pas s'imposer là où on ne veut pas de vous. »

L'adolescent était perché dans les branches du chêne. Il portait de somptueux vêtements de velours clair. Bleus peut-être, ou bien roses. Il avait un bras levé, entortillé dans une branche, et l'autre main négligemment posée sur la hanche. Pas vraiment ce à quoi je m'étais attendue de la part de l'élémental de la terre.

« Il y a plein d'endroits où j'ai besoin d'aller et où je n'irais pas si j'allais seulement où on veut de moi », rétorquai-je en oubliant le seul conseil que le hob m'avait donné. Fais preuve de respect, avait-il dit.

« Il y a plein d'endroits où j'ai besoin d'aller et où je n'irais pas si j'allais seulement où on veut de moi », chantonna-t-il d'une voix aiguë. Ça semblait encore plus crétin la seconde fois.

Je ravalai mes protestations et attendis de pouvoir parler calmement. Ces taquineries étaient puériles. Le premier qui arrêtait avait gagné.

« Esprit, déclarai-je d'une voix posée et même respectueuse, je suis venue apprendre pourquoi vous avez envoyé vos serviteurs nous agresser. »

Il sauta de l'arbre et atterrit devant moi, accroupi, si proche que je sentais les effluves végétaux de son haleine.

« Vous avez blessé et tué les terreux, je le sais, gémit-il. Pauvres choses mortes. » Il avait la voix de Caulem.

Dans l'arbre, son visage était noyé d'ombres. Je ne savais donc pas ce qui m'attendait. Tapi devant moi, il leva la tête. J'avais devant moi le frère de mon mari. Mais ce qui regardait par les yeux de Caulem était bien différent.

« Comment osez-vous ? » J'agrippai les épaules de son pourpoint. « Comment osez-vous prendre la forme d'un de mes proches ? » Je ne hurlai pas, mais la rage bouillonnait dans ma voix. « Elle ne vous appartient pas.

— Aren ! » s'écria le hob, qui, une fois de plus, m'enroula sa queue autour de la cheville. Ça devait être une habitude chez lui, mais ça me mettait mal à l'aise. Ma colère se calma assez pour que je prenne un peu de recul.

« Tout ce qui retourne à la terre m'appartient ! » cria la créature. Ce n'était plus qu'une caricature pervertie du garçon que j'avais connu. « Tu n'as pas à me dénier le droit de choisir librement mon aspect, humaine !

— Que se passe-t-il ? » Une voix de basse musicale m'emplit les oreilles.

L'être qui portait la forme de mon frère-par-mariage se libéra et courut vers l'ombre d'où venait cette voix. « J'ai mal ! geignit-il. Oh, maître, sauvez votre pauvre changeur de cette

chose affreuse. Aïe, ouille, mes épaules ! Vous voyez, là, elle m'a fait mal ! »

La lune surgit dans toute sa gloire juste avant que le nouveau venu ne sorte du champ de seigle. Il faisait une tête de plus que le hob ou que moi et sa ramure dorée était encore plus grande. Comme moi, il ne portait qu'un tissu drapé, mais lui l'avait simplement enroulé autour de ses hanches. Là non plus, je ne comprenais pas ce qui le maintenait en place. D'une main, je vérifiai que le mien ne faisait pas mine de glisser.

L'élémental avait des traits marqués, avec de larges pommettes et des lèvres pleines et sensuelles. Son menton et sa mâchoire étaient couverts d'une barbe dense qui pouvait être de la mousse aussi bien que des poils. De grands yeux sombres m'observaient, solennels. Ses cheveux, épais et bouclés, lui retombaient sur les épaules. Il n'avait pas de pieds mais des sabots fendus.

« Ainsi, tu maltraites mon serviteur ? » Ça n'avait pas l'air d'une accusation, mais je me hérisai tout de même malgré la queue du hob qui serra ma cheville d'un coup sec pour me mettre en garde.

« Votre serviteur porte le corps de mon frère-par-mariage qui est mort au printemps. » La stupeur et la révolte rendaient ma voix tranchante.

L'esprit de la terre se tourna vers le garçon accroupi avec un sifflement réprobateur. « Est-ce vrai ? » Il ne devait pas avoir besoin d'une réponse, car il reprit aussitôt : « Honte sur toi, changeur. Va-t'en et choisis un autre aspect. Ne porte plus jamais la forme d'une ombre pour tourmenter les vivants. »

Le gosse me jeta un regard mauvais. « Elle m'a fait du mal, maître. Sera-t-elle châtiée ?

— Va-t'en, petit. »

Sifflant de colère, il s'en fut dans le seigle par le chemin d'où était venu son maître.

« Allez-vous me châtier ? » J'entendis le hob hoqueter devant mon ton outré. À moins qu'il n'étouffât un rire. Dans le noir, on ne pouvait pas se prononcer.

« L'oisillon a mal agi. Je m'excuse pour lui. » Il avait l'air d'un souverain qui fait une concession à un manant, pas d'un homme qui reconnaît ses torts.

« Ce n'est pas vous qui me devez des excuses. » Le hob secoua la tête. Cette fois, je suis sûre d'avoir entendu un gloussement amusé. Je l'ignorai.

L'esprit de la terre lui accorda un regard puis se tourna vers moi. « Qui es-tu, et pourquoi es-tu venue me trouver ? » Ah, c'était l'occasion de lui servir le discours que j'avais répété pendant tout le chemin. « Je suis Aren de Basseau. Je suis venue vous demander en quoi nous vous avons offensé et pourquoi vous avez lancé vos terreux contre nous. » Voilà, c'était tout mon discours.

L'élémental haussa ses larges épaules et se laissa tomber à terre avec une grâce inattendue. Je restai un moment plantée devant lui, mal à l'aise, mais, lorsque le hob s'assit, je l'imitai. La nuit nous enveloppa de ses secrets. J'attendis que l'esprit prenne la parole.

« Où sont les danses ? » Sa voix grave charria une tristesse manifeste. « Où sont les chants qui me réjouissent le cœur ? Où, les remerciements à la terre ? On m'en a dépouillé. » Son chagrin était si sincère que mes yeux s'emplirent de larmes alors même que je ne comprenais pas ce qui le peinait tant. « Cela fait si longtemps que mes oreilles n'ont point entendu les chansons du printemps que je n'en ai plus même le souvenir pour me consoler. Pourtant les fils du village ont continué à déchirer ma peau avec leur fer et m'ont forcé à porter des fruits alors que j'étais constraint au sommeil. Mais à présent je suis bien éveillé. Ne doivent-ils pas payer le prix ? »

Le courroux faisait vibrer sa voix de basse et ses yeux brillaient de lueurs vertes et brunes. Ce spectacle étrange me rappela combien l'élémental était puissant. J'avais vu la montagne déclencher un séisme, et Caëfann disait que l'esprit de la terre était bien plus fort qu'elle.

« Vous dites vrai », répondis-je précautionneusement. Une idée commençait à naître dans ma tête. « Les chants ont été perdus il y a très longtemps, quand les mages de sang ont jeté leurs entraves sur la magie. » A ces mots, il montra les dents –

qu'il avait larges et plates. La lueur dans ses yeux se fit plus verte que brune. Parfait, il portait aux mages le même amour que le hob : aucun.

Je repris lentement : « Comme vous, le monde que nous connaissons a dormi très longtemps. Les mages de sang nous ont maintenus dans l'ignorance et la terreur. » *Comme c'est pratique d'avoir un bouc émissaire sous la main.* Caëfann, dans son dos, me sourit. J'espérais que l'esprit ne devinerait pas mes intentions aussi facilement. « On nous a caché que la terre et l'eau avaient des esprits protecteurs. Depuis bien des générations, on nous enseigne que la terre est morte. »

L'élémental s'était mis à secouer la tête, mouvement souligné par ses bois qui bougeaient avec lui. « La vie ne peut jaillir d'une chose morte, cracha-t-il.

— Le printemps ne naît-il pas de l'hiver ? Et l'hiver est la saison des morts, murmura le hob.

— Silence, serviteur de la montagne. N'essaie pas de tordre mes pensées avec tes manigances. » Le regard de l'élémental était devenu menaçant.

« Monseigneur, dis-je en espérant lui tordre les pensées avec mes propres manigances, c'est ce que nous ont enseigné ceux que nous prenions pour des sages. Au printemps, les entraves ont été arrachées à la terre, et notre monde redevient quelque chose que nous n'avons plus les moyens de comprendre. Nous n'avons pas de souvenirs pour nous guider, rien que l'ombre incertaine d'histoires déformées par les siècles. Si nous vous avons offensé, blessé, c'est par ignorance et non par égoïsme ou indifférence. Nous sommes prêts à apprendre. » Là, c'était un mensonge, et je dus me retenir de croiser les doigts comme une gamine qui ment à ses parents. Mais je m'aperçus, étonnée, qu'à part ma dernière phrase je n'avais dit que la vérité. « Nous devons absolument apprendre, et il faut que vous nous enseigniez cela. Nous avons perdu les chansons. » Toujours vrai.

« Quelles chansons vous chantez, c'est sans importance », rétorqua-t-il. L'éclat de ses yeux s'était adouci. « Tant qu'elles chantent la renaissance du printemps, les promesses de l'été, les moissons abondantes et la mort de l'hiver. »

Quatre cérémonies. Saintes juments du Dieu unique, comment allais-je faire avaler au village quatre cérémonies païennes ? Le Dieu, c'était bien connu, se montrait extrêmement possessif envers ses fidèles. Peu oseraient risquer de le mettre en colère en ces temps difficiles – surtout si c'était moi qui venais le leur demander. Même Caëfann aurait plus de chances de les convaincre. Qu'il aille expliquer au village la différence entre actions de grâce et idolâtrie.

« Le solstice d'été est déjà passé, fit remarquer le hob.

— Il n'y aura pas de récoltes cet automne », dit l'esprit d'une voix lourde de menaces. D'un geste de la main, il fit mourir le seigle autour de nous.

J'aurais tout donné pour que le hob se taise. L'élémental semblait s'irriter de chacune de ses paroles.

« Retenez votre main. » Je me rappelai soudain que j'étais ici en suppliante. « Je vous en prie. Cela ne vous avancera pas plus que nous. Où seront vos chansons si la terre meurt autour de vous ? Votre rôle est de la protéger, non de la détruire. » J'espérais ardemment que c'était bien le cas. « Dans deux semaines à compter de ce soir, nous organiserons une fête ici, sous cet arbre. Une fête pour célébrer l'éveil de la terre et la fin du joug des mages. La fête du renouveau. » J'ignorais totalement comment j'allais me débrouiller pour tenir cette promesse. Peut-être le prêtre accepterait-il de m'aider, à moins qu'il ne préfère me brûler comme hérétique.

« Une fête ! dit l'élémental, dont l'humeur était décidément changeante. Une fête ! » Il sauta sur ses pieds. « Je retiendrai ma main pendant deux semaines. Après les chants et les danses, j'aviserai. »

On ne peut pas dire qu'il s'en fut : il se fondit dans les épis du champ. Caëfann se leva et m'offrit son bras. J'y glissai ma main. Nous prîmes le chemin du retour.

« Bon, dis-je quelques heures plus tard, comme vous le voyez, on a un problème à régler. »

J'étais dans un salon privé de l'auberge avec Kitt, son père convalescent et Tolleck, le prêtre.

Tolleck se prit la tête entre les mains en gémissant. « Ma chère, c'est impossible ! Le village est déjà déchiré, presque au point de rupture, à cause des bouleversements auxquels nous avons dû nous résoudre. Si je vais expliquer aux gens que nous organisons une fête pour apaiser un élémental, ils allumeront mon bûcher avant le vôtre !

— Et si vous trouviez un prétexte acceptable ? demanda Albrin. Je crois qu'on peut compter sur le barde pour écrire des chansons en l'honneur de la terre sans dire clairement qu'il s'agit d'une créature réelle. »

Je secouai la tête. « Je pense qu'il sera parmi nous. C'est assez difficile de dissimuler un homme doté de bois et de sabots. Quelqu'un finira forcément par le remarquer. »

Tolleck fut le seul à rire.

« Le problème, c'est la foi, dit Kitt. Les gens sont prêts à beaucoup de concessions pour survivre. Mais les villageois ne croiront jamais à un être assez puissant pour détruire les récoltes.

— Pourtant, je déconseille d'essayer de le leur prouver, répondis-je d'un ton sec. Imaginez qu'un des serfs aille voir le baron Morech pour lui dire : « Excusez-moi, mais les autres serfs ne me croient pas quand je leur affirme que vous avez le pouvoir de me couper la tête. »

— J'irai méditer au temple, déclara Tolleck en se levant. Peut-être trouverai-je une idée. Vous avez bien fait de venir m'en parler d'abord. Donnez-moi un jour ou deux avant d'agir. »

Je me levai aussi et lui serrai la main. « Merci. » J'espérai qu'il a compris que je le remerciais de son soutien autant que de sa présence ce soir-là.

Il s'arrêta avant d'avoir franchi le seuil. « Vous devriez sans doute mettre Mérévich au courant. Je n'étais même pas né qu'il dirigeait déjà ce village. Si quelqu'un peut trouver comment convaincre la collectivité de célébrer la terre, c'est bien lui. »

Je le trouvai dans sa cuisine, attablé devant une écuelle de bouillie d'avoine froide. Il était seul avec sa femme, qui se balançait devant la cheminée.

Crrrr en avant, crrrrr en arrière, soupir. Crrrrrr en avant, crrrrrr en arrière, soupir. Je n'étais là que depuis quelques minutes, et ça suffisait pour me donner envie de l'imiter.

« Deux pas en avant, un pas en arrière », souffla Mérévich quand je lui eus présenté la situation. Il soupira en chœur avec sa femme. « Tu en as déjà parlé à Tolleck ?

— Hmm. » La bouillie grisâtre qu'il mangeait était assortie à sa peau. Il avait besoin de repos ; Melly ne pourrait-elle lui envoyer un des anciens serfs, qu'elle avait pris sous son aile ? « Je me suis dit qu'il serait sans doute le mieux placé pour décider si... si la cérémonie risquait ou non d'attirer sur le village la colère du Dieu unique.

— Par tous les dieux ! » Mérévich n'avait même pas songé à retenir son blasphème. « Ça ne me serait pas venu à l'idée, mais après tout, si j'arrive à croire aux hobs et aux élémentaux, je ferais sans doute bien de m'inquiéter aussi du Dieu unique. »

Il arrêta de manger et se frotta les joues à deux mains. « Bon. Je vais en discuter avec Tolleck. Tu devrais aller voir Wandel. Dis-lui de nous préparer des chansons en l'honneur de la terre. »

Je trouvai Wandel qui s'entraînait dans le petit enclos derrière l'auberge. Je reconnus les exercices que Koret faisait répéter aux patrouilleurs, mais Wandel les exécutait bien plus vite que nous tous. Il me vit dès que je sortis de l'écurie mais m'ignora jusqu'à ce qu'il ait terminé son enchaînement. C'était long, et j'eus le temps de l'examiner à loisir.

Quel homme était-il donc ? Avait-il jamais été celui pour qui je le prenais, un musicien, un excellent conteur, capable d'enjôler jusqu'aux abeilles dont il convoitait le miel ? N'était-il rien d'autre qu'un espion et un assassin à la solde du roi ?

Sa concentration était si profonde que j'aurais presque pu la toucher. Et je la voyais. Comme les fantômes dans la forêt. C'était une brume qui s'accrochait à son corps et se déplaçait avec lui. Mais, alors que les fantômes étaient opalescents, l'esprit de Wandel étincelait de flammes passionnées.

« Les gens, m'avait dit le hob la veille pendant que nous retournions au village, ont un corps, une âme et un esprit.

L'âme est immortelle, le corps ne l'est pas, et l'esprit peut l'être. »

Voir l'esprit de Wandel ne m'apprenait rien sur lui que je ne savais déjà.

« Aren, dit le barde en s'essuyant le front d'un revers de manche.

— C'est Mérévich qui m'envoie. » Dès que je le décidai, l'esprit de Wandel disparut. Apparemment, je contrôlais mieux ce nouvel aspect de mes pouvoirs que mes visions habituelles.

Il m'écouta dérouler mon histoire sans m'interrompre. Peu à peu un sourire émerveillé naquit sur ses lèvres.

« L'Homme vert. Qui eût cru que... Mais après tout les légendes prennent vie tout autour de nous. Pourquoi pas l'Homme vert ? Je connais déjà quelques chansons. Je peux en composer d'autres. »

J'aimais vraiment bien Wandel. C'était, à part moi, la seule personne dans la vallée qui trouvait le peuple sauvage fascinant et non terrifiant. Du moins, fascinant et pas seulement terrifiant, corrigeai-je en repensant aux fantômes et à l'élémental.

« Mérévich voudrait savoir si tu peux trouver un moyen de faire avaler aux gens l'idée de rendre hommage à l'esprit de la terre. Si tu as une idée, il voudrait que tu ailles en parler à Koret, à Tolleck ou à lui. » Je tournai les talons pour m'en aller.

« Aren, je suis désolé », lâcha-t-il soudain.

Je savais de quoi il parlait, et ce n'était pas de l'Homme vert.

Je fis volte-face. « Le roi est mort. Le monde dans lequel tu as prononcé tes vœux est mort. Laisse Kitt tranquille.

— Kitt est dangereux. Il s'en rend parfaitement compte.

— Et on a besoin de lui ! aboyai-je. Tu crois que tout s'arrangera dès que les maraudeurs auront disparu ? Le hob n'est pas de cet avis. Les maraudeurs l'inquiètent beaucoup moins que le reste. L'estorve qui m'a attaquée, par exemple. Le peuple sauvage revient, et beaucoup en son sein n'aiment guère les humains... Les ont toujours détestés.

— Écoute, Aren, en général ceux qui tombent entre les griffes des mages de sang se suicident au bout d'un an ou deux. Kitt a résisté plus longtemps que quiconque. Les berserkers savent

qu'ils sont déjà morts, que ce n'est qu'une question de temps.
Kitt le sait. Les plus chanceux meurent au combat. »

Je m'en fus sans répondre.

NEUF

Le soir, quand je m'éveillai, le hob m'attendait. Cette fois, il tenait une chope fumante pleine d'un liquide laiteux à l'odeur sucrée.

« Tiens. Il fait frisquet, ce soir. L'orage arrive. Je me suis dit qu'une boisson chaude te ferait du bien. »

Je me tortillai pour l'attraper puis avalai une gorgée prudente. Une infusion au miel, mais je n'avais jamais goûté ce mélange de plantes.

« Merci. » Il m'intimidait beaucoup moins que la veille. Pourtant, je m'abstins de lui demander ce qui l'aménait.

« Je suis venu t'enseigner, dit-il. Ne t'en fais pas, Koret est d'accord. Demain il aura besoin de toi, mais ce soir tu es tout à moi. » Il me lança un regard grivois.

Je levai les yeux au ciel ; il éclata de rire. Je ne cherchai pas à savoir ce qu'il comptait m'enseigner. J'aurais dû : j'aurais refusé avant qu'il ne soit trop tard.

« Mais je ne veux pas parler aux fantômes. »

Le parc du manoir était à l'abandon, mais on y discernait encore bien l'influence de l'homme. Le cimetière, de l'autre côté du mur de pierre, était nettement présent à mon esprit.

« Si tu n'apprends pas à te servir de tes capacités, c'est elles qui se serviront de toi. » *Hourra ! On allait bien s'amuser !*

« Aren, tu dois apprendre à te protéger. Tu es capable d'invoquer les esprits, mais c'est à double tranchant. Eux aussi peuvent t'appeler.

— Pourquoi toi ? » demandai-je d'un ton hargneux. Il n'était en rien coupable, et je le savais très bien, mais je n'avais que lui sous la main. « Tu n'es pas médium. » Même si je n'avais qu'une vague idée de ce qu'était un médium.

« Parce qu'il n'y a personne d'autre », expliqua-t-il en retenant un sourire. Mes récriminations semblaient lui inspirer

une jubilation sadique. « De ce côté de la rivière, je fais le poids face aux fantômes. Si nécessaire. Mais j'espère que tu seras capable de te défendre toute seule.

— Comme c'est rassurant », grinçai-je.

Cette fois-ci il sourit franchement. « Allez, ma fille. Il y a peu de chances que tu invoques quelqu'un de ta connaissance. Ça ne te fera aucun mal de bavarder avec les morts. Si tu arrives à les convaincre de quitter notre monde, comme ceux d'hier soir, ce sera leur rendre service.

— Merveilleux. » Je frissonnais, alors qu'il ne faisait pas froid.

L'équipée de la veille était bien plus effrayante sous forme de souvenir que je ne l'avais cru sur le moment. Je n'étais pas pressée de voir d'autres fantômes.

Je trouvai soudain une échappatoire. « Attends un peu. Tu m'as pourtant empêchée d'invoquer le fantôme de ce pauvre squelette ?

— Forcer une âme à revenir auprès de sa dépouille mortelle et invoquer un fantôme qui n'est plus qu'esprit, ce n'est pas la même chose.

— Quelle est la différence entre une âme et un esprit ?

— Les gens comme toi et moi sont composés d'un corps, d'une âme et d'un esprit. Le corps est physique, étroitement soumis au temps. Les humains sont d'abord un corps ; c'est la raison pour laquelle il y a si peu de magiciens chez vous. L'âme, elle, détermine qui on est — entêtement, impatience, les caractéristiques qui te distinguent de Koret ou de Kitt. C'est là que vivent les émotions. Les hobs sont d'abord une âme. L'esprit... » Il hésita. « L'esprit unit le corps et l'âme. C'est le siège de la magie. Il tient à la fois de l'âme et du corps. C'est pour ça que le fantôme de Dingo Banar avait l'apparence de son corps mortel. C'est pour ça qu'il avait peur : son âme, au moment de partir, avait peur.

— Donc l'âme et l'esprit sont immortels, et le corps est mortel.

— Sans l'âme et sans le corps, l'esprit finit en général par se dissiper. Sinon, ça donne un fantôme.

— Je suis censée appeler un esprit errant pour tailler le bout de gras. » *Bonjour, moi je suis Aren et toi tu es mort.* Ça ne m'enthousiasmait pas.

Il acquiesça. « Un fantôme, c'est un humain ou un animal qui est mort mais a choisi de ne pas gagner le monde des esprits. Appeler quelqu'un qui s'y trouve déjà, en revanche, c'est très mal.

— Et ça crée des spectres.

— C'est l'une des façons d'en créer, oui. Assieds-toi. »

Je m'adossai au mur du parc et me laissai glisser à terre. La pierre massive était froide et humide. Je croisai les jambes.

Il s'accroupit devant moi sans lâcher son bâton. « Et maintenant pense aux morts. Des fantômes. Des fragments de souvenirs et d'existences qui s'attardent dans un monde où ils n'ont plus leur place.

— Ils doivent avoir peur », dis-je sans pouvoir m'empêcher de me mettre à leur place. Banar avait peur.

« *Peur.* » Le nouveau venu s'installa à mes pieds.

« Qui es-tu ? » Le hob ne m'avait pas expliqué ce qu'il convenait de dire aux fantômes une fois qu'on les avait fait apparaître. Je n'avais guère envie de me lancer dans un interrogatoire.

« Mercenaire. » Le murmure était un peu plus fort. « Je faisais la guerre. Notre camp perdait, et l'homme qui nous avait enrôlés était mort. Il n'y avait plus d'argent. Le capitaine a dit : « Faites-vous maraudeurs. Des tas de nobles sont morts, plus personne pour défendre leurs domaines. Trouvez-vous une terre. » » Plus il parlait, plus la brume semblait gagner en substance.

L'un des maraudeurs. Je n'avais pas l'impression que c'était celui que j'avais tué.

« Il faut te reposer, à présent », lui dis-je. Je ne voulais pas connaître sa réaction lorsqu'il comprendrait que j'habitais le village dont il avait fait sa cible.

« Me reposer ?

— Tu as fait ton devoir, soldat, dit le hob. Il faut dormir. »

Cela fit sursauter le fantôme, comme s'il n'avait pas remarqué la présence de Caëfann. Mais, contrairement à l'élémental de la terre, il ne parut pas contrarié.

« Oui, il faut dormir », répondit-il sans pour autant faire mine de s'en aller.

Je murmurai : « Dors. » Je ne sais pas ce qui me poussait à parler si bas, mais le résultat était là. Le fantôme commença à se dissiper.

« Celui-ci était plus net que Banar, déclarai-je quand il eut disparu.

— Les fantômes récents brillent presque autant que s'ils étaient encore liés à une âme, dit le hob, qui promenait dans le parc un regard inquiet. Les plus anciens peuvent devenir des ombres si profondes que même moi, je ne les vois que s'ils veulent bien se montrer.

— Erreur, erreur, l'esclave de la montagne a fait une grosse erreur », gronda une voix depuis le sommet du mur.

Je connaissais ce ton narquois, même si je n'avais jamais vu le gamin qui sauta à terre juste sous mon nez. « Le hob a fait une erreur-euh. Le hob a fait une erreur-euh. » J'aurais reconnu cette voix entre mille. Le serviteur de l'élémental portait l'apparence d'un garçon plus jeune que Caulem. Et que je ne connaissais pas.

« Silence, changeur ! dit le hob, toujours préoccupé. Ta place est sur l'autre rive. »

Le changeur se tourna vers moi avec un grand sourire. « Le hob oublie. Il oublie que mon maître est ici lui aussi. Il oublie que tous les fantômes ne sont pas aussi faibles que celui-ci. Il oublie que les sites anciens regorgent de dangers.

— Le changeur a raison, dit le hob d'un ton lourd de regrets. Fréquenter les hommes me rend arrogant. Je suis venu ici parce qu'il y avait des morts récents. Forcément, après une bataille. J'aurais dû penser qu'il y aurait aussi des esprits plus anciens. »

Ce sentiment de défaite me semblait impossible à associer au hob. Même sa longue solitude, avec une montagne pour seule compagnie, ne l'avait pas rendu si mélancolique. Et je ne comprenais pas. Je regardai alentour, méfiante.

« Il y a un cimetière de l'autre côté du mur », déclarai-je. Depuis sa tirade, je me demandais s'il était au courant. « Caëfann ? »

Le hob baissa la tête sans répondre.

« Montre-toi, ordonnai-je à la cantonade.

— Je suis là, gloussa le changeur.

— Tais-toi ou fiche le camp, soupirai-je. J'ai déjà bien assez de soucis. Si tu viens fourrer ton nez là-dedans, tu t'en repentiras, crois-moi. »

Il se calma sans néanmoins se priver de quelques sourires moqueurs. Je ne savais pas ce qu'il me pensait capable de lui infliger, mais j'appréiais qu'il me craigne assez pour m'obéir.

« Montre-toi, fantôme, répétais-je. Caëfann, tu ne peux pas m'emmener ici pour me laisser ensuite affronter cette chose toute seule. »

Elle était là. Plus grande que le parc où nous étions. Sa substance recouvrait le sol d'une ombre noire.

« Caëfann. Il sera toujours temps de désespérer quand nous aurons essayé le reste.

— Les hobs sont sensibles, déclara le changeur. Ils sont plus affectés par les fantômes que les simples mortels. »

Les ombres se massaient autour de nous et faisaient fuir la clarté de la lune. Je me dis, comme ça m'était plusieurs fois arrivé depuis ma rencontre avec le hob, que des yeux de chat devaient être très commodes. Les ténèbres recouvrirent Caëfann, qui se collait à son bâton comme pour en tirer du réconfort.

Les ombres s'arrêtèrent juste devant moi.

« Qui es-tu ? » demanda le fantôme d'une voix discordante. Il me volait ma réponse. « Pourquoi m'as-tu appelé ?

— Je suis Aren de Basseau, répondis-je comme j'avais répondu la veille à l'élémental. Je suis venue pour apprendre.

— Basseau. Apprendre quoi ?

— À vous parler. »

On me toucha l'intérieur du crâne. Je n'avais jamais connu sensation plus étrange. C'était comme si un nuage moelleux me traversait les os et la peau. Au bout d'un instant ce contact devint glacé.

« Réchaaffe-le », conseilla le changeur, qui me prit les mains en me regardant droit dans les yeux. Pour une fois, il était sérieux. « Pense à un ragoût épais et fumant ; pense à un bon feu dans le froid de la nuit ; pense aux yeux de mon maître. » Et sans détourner le regard, d'une voix altérée : « Hob, ce serait le bon moment pour nous venir en aide. »

Voudrais-tu te joindre à moi ?

Je frémis comme un éclair de glace me descendait le long du dos. Je pensais à du feu, à une soupe brûlante, à des yeux brun-vert qui tournaient au rouge dans le visage d'un élémental.

Je suis si seul, ici.

Moi aussi, songeai-je malgré moi. Je suis si seule.

Le changeur me gifla. « La chaleur et la vie, Aren. »

La chaleur. La peau de Daryn contre ma peau. La chaleur du souvenir gagna ma chair froide. Je me concentrerai sur notre nuit ensemble, sur la passion brûlante. Quand j'eus épuisé ce souvenir, j'en inventai d'autres. Rêver aux morts ne semblait pas une bonne idée vu les circonstances ; pour les souvenirs inventés, je remplaçai donc la peau bronzée par une peau gris foncé, des crocs me mordillaient le cou, une queue s'enroulait autour de ma cheville... idées nées d'une curiosité secrète depuis que nous avions conclu le pacte. Je me posais la question : *Quel effet cela ferait-il d'être mariée au hob ?* Les réponses venaient que je le veuille ou non.

Le froid cédait lentement, plus lentement encore lorsque des désirs vinrent remplacer les souvenirs réels. J'essayai donc autre chose. J'invoquai une image, la magie lente du seigle et du blé qui sortaient de la terre, qui troquaient la protection des ténèbres contre la tiédeur du soleil. Des fleurs s'ouvraient pour la première fois aux danses des papillons.

Ce fut fini. Je haletais comme un noyé sauvé de justesse. Cette comparaison me venait sans doute parce que mes vêtements étaient trempés de sueur. Et il commençait à pleuvoir. J'étais vraiment vernie.

« Brave fille, dit le changeur. Tu t'en es bien sortie, pour une mortelle. Mieux que le hob. »

Le fantôme était tapi derrière le changeur. Je ne le craignais plus, car il était à moi. Il ne pouvait plus faire de mal tant que je ne le libérais pas.

« Mais Caëfann n'est pas médium, dis-je en comprenant enfin les conséquences de ce fait. Le désespoir... C'est l'arme des fantômes, n'est-ce pas ? Une arme qui ne m'affecte pas. » Caëfann, le regard lointain, les traits tirés, releva la tête. « Le désespoir, oui, et la peur. Tu es médium, donc immunisée contre cela, ainsi que contre beaucoup d'autres armes auxquelles les esprits ont recours. La montagne peut me défendre contre la terreur ou l'abattement, mais pas les deux. Pas quand je suis aussi loin de ses pentes. »

Contrôler le fantôme, au lieu de m'épuiser, semblait me donner de l'énergie, comme si j'avais passé la soirée à boire une citronnade qui m'emplissait de vitalité.

Tous, les êtres avaient un esprit, pas seulement les fantômes. Si je le décidais, je saurais peut-être affronter le changeur. Mais pas le hob. Pas encore. C'était comme si je discernais l'étendue de leur volonté. Je brûlais de mesurer mon pouvoir au leur.

Tu vois ? me chuchota le fantôme. Tu vois de quoi nous serions capables ?

« Tu devrais être plus prudent, conseilla le changeur. Tu aurais pu la tuer, en voulant t'assurer qu'elle était capable de résister à des fantômes. Mon maître en aurait été contrarié. Il m'a envoyé vous surveiller. »

Le fantôme tourna vers moi son visage sans yeux – comme si nous partagions un secret. La vision qui s'était emparée de moi devant le squelette du manoir se reproduisit : je voyais en même temps le fantôme et son double mortel. Une femme aux cheveux de cuivre étincelant, au rire doux comme le vent du Sud. Une femme qui avait redouté la solitude et la mort.

Oui, souffla sa voix dans mon esprit. Je te donnerai d'immenses pouvoirs. Une magie grâce à laquelle tu pourrais forcer les villageois à t'aimer. Les forcer à bien agir, pour apaiser l'esprit de la terre. Tu pourrais les protéger d'eux-mêmes.

Je m'agenouillai pour que nos visages soient à la même hauteur.

« Dors. » J'avais du mal à parler. « Dors. » Ce n'était pas un conseil, comme ce que j'avais dit au maraudeur, car sur ce fantôme-ci je disposais d'un pouvoir absolu. « Sois en paix. »

Le fantôme se dissipa, comme le premier. Au même instant je sentis l'impression de puissance et de lucidité me quitter.

Je regardai Caëfann dans les yeux.

« Ce n'est pas dans l'intention de vérifier si elle était assez forte pour contrôler des fantômes que je l'ai amenée ici, dit-il.

— Pour quelle raison, alors ? demanda le changeur en colère.

— Il voulait savoir si je résisterais à la tentation », coupai-je. Je ne le compris vraiment qu'après l'avoir dit. « Magie de mort et sang-magie sont douces aux lèvres. » Le vieux proverbe prenait soudain tout son sens. « Le pouvoir offert est un pouvoir tentant.

— J'aurais pu t'arrêter, dit Caëfann. Quand tu étais encore en train d'apprendre. » *Tu m'aurais tuée*, corrigé-je.

« Ça n'a pas été nécessaire », rétorquai-je en me relevant tant bien que mal, raide comme un vieillard.

Toute courbatue, comme si je venais de me battre et non de rester assise dans un parc, je m'avancai pour déposer un baiser sur la joue du hob. Sa peau était plus douce que celle que mon imagination lui avait accordée. J'étais soulagée d'apprendre que je n'aurais pas survécu si j'avais choisi de réaliser les plans du fantôme.

Le changeur nous fit des pieds de nez en poussant des ricanements moqueurs, mais le hob sourit aussi gentiment que s'il avait lu dans mes pensées.

Le lendemain soir, quand je partis patrouiller, le hob vint avec moi, même si « avec » n'est sans doute pas le terme le plus approprié. Il partait en avant et se cachait derrière les arbres pour me faire peur, en éclatant de rire chaque fois que je sursautais et me mettais à l'insulter.

« Pas la peine de jurer si bas ! lança-t-il, tout guilleret. Aujourd'hui, les maraudeurs sont presque tous restés au campement. Il y en a un petit groupe au col du Mariage, mais nous ne croiserons pas leur route. » Je pilai. « S'il n'y a rien à craindre, pourquoi patrouiller ? » Il me jeta un regard sombre.

« Il ne serait pas bon que vous vous reposiez trop sur moi. Le pacte, c'est pour que le village survive, ne l'oublie pas. Il faut que les villageois se tiennent sur le qui-vive. Même une fois débarrassés des maraudeurs, il vous reste les estorves, les trolls et une dizaine d'autres saletés. Je sais bien que naguère vous étiez à l'abri. » D'un geste, il désigna la vallée. « Vous n'aviez à vous soucier que des loups et des bandits de passage. Ce ne sera plus jamais comme avant. » Il traversa le champ à grands pas, posa un bras sur mes épaules et sa queue s'enroula sur mes hanches. « Ce n'est pas pour rien que les mages ont décidé d'entraver la magie de la terre. À l'époque, presque tous les sorciers partageaient votre haine des mages de sang et de la sang-magie. Mais ils s'y sont résignés tout de même.

— Pourquoi ne pas laisser la terre au peuple sauvage ? On pouvait aller s'installer ailleurs. »

Il secoua la tête. « La magie gagnait du terrain et forçait l'humanité à reculer sans cesse. Je ne sais pas comment c'était ailleurs... » D'un sourire narquois, il me fit comprendre que lui-même était lié à la montagne. « Mais ici l'humanité était mourante. »

Je lui emboîtais le pas en pensant à ses paroles... et au bras qu'il avait si naturellement posé sur mes épaules. Être courtisée par un hob, ce n'était pas aussi différent que je l'aurais imaginé. Mais c'était bien assez différent à mon goût. Je me penchai pour retirer sa queue de ma taille, avec un sourire silencieux.

Je ne révélai donc pas à Koret que, la plupart du temps, le hob savait où se trouvaient les maraudeurs. Caëfann se joignait souvent à mes tours de garde. Parfois, le changeur de l'esprit de la terre venait aussi. Il ne prenait jamais deux fois la même apparence mais il évita toujours l'identité des gens que je connaissais. Quand je n'étais pas de patrouille, le hob continuait les leçons. Parfois je ne savais pas s'il cherchait à m'instruire, à me taquiner ou à me séduire. Souvent, c'était les trois en même temps.

« Allez, viens, les maraudeurs ne vont pas bouger de la journée ! affirma-t-il en m'entraînant d'autorité dans la direction opposée à celle qui m'était assignée.

— Et comment le sais-tu ? » demandai-je, alors que je le suivais d'assez bonne grâce.

Il sourit en faisant danser sa queue. « Certaines de mes relations ont décidé de s'amuser un peu ce soir. Elles ne feront pas de dégât, sauf à l'orgueil des maraudeurs. Et ça te donnera plus de temps pour apprendre.

— Tu as parlé à tes « relations » des vols commis au village ?

— Personne n'a reconnu en être responsable, mais ça ne prouve rien. Si tu pouvais convaincre les gens de laisser de quoi manger devant eux, pour le petit peuple, ça simplifierait les rapports.

— Ça simplifierait les rapports ? Pour le petit peuple ou pour les villageois ? Chona, la veuve, a laissé une poignée de biscuits hier soir, et ce matin on avait détricoté la couverture qu'elle était en train de finir et étalé de la teinture bleue sur les murs et le plafond. »

Le hob gloussa. « J'irai jeter un œil. Peut-être reconnaîtrai-je les traces de pas. »

Nous franchîmes le pont des Chutes. Il n'y avait pas de sentinelles. Le hob avait suggéré qu'il était inutile de monter la garde : selon lui les maraudeurs n'allait pas endommager les récoltes avant la moisson ni emporter le bétail d'Albrin hors de la vallée. Les bêtes qu'ils volaient, on pourrait les récupérer lorsqu'on aurait besoin d'elles. Il suffisait de poster quelques bergers pour protéger les troupeaux contre les prédateurs et de leur ordonner de s'enfuir s'ils apercevaient un maraudeur. Koret avait accepté. Les maraudeurs semblaient partager ce point de vue, car depuis le dernier raid ils ne s'étaient pas aventurés sur la rive où se trouvait le manoir.

« Où est-ce qu'on va ? demandai-je en enjambant un rocher qui séparait deux champs.

— Dans les marais. J'espère y trouver des nouglins ou un feu follet. Ils te plairaient, les feux follets. Quand ils chantent, les fleurs éclosent, même en pleine nuit. »

Près des marais des Chutes, nous nous assîmes sur un rocher plat. Il faisait froid et humide, même si c'était l'été. Le marécage sentait les plantes en décomposition et les fleurs sauvages.

« Ça serait plus facile si on pénétrait dans le marais, expliqua Caëfann. Mais on en ressortirait trempés, et on puerait pendant des jours. On va d'abord essayer avec les nouglins. Ils sont à peu près aussi puissants que les fantômes, et on peut compter sur eux pour t'attaquer avec toutes les armes dont ils disposent. Ça te fera une bonne expérience. »

Nous restâmes un moment silencieux. Sa queue enlaçait ma taille. Je l'attrapai pour la poser entre nous en la tapotant poliment. Je ne m'étais jamais rendu compte qu'elle était si musclée. S'il m'avait résisté, je n'aurais pas pu la faire bouger.

« Le rocher n'est pas confortable ? »

J'arrêtai de gigoter. « Pas très. Alors, comment je fais pour les appeler, ces houguelins ?

— Ces *nouglins*, corrigea-t-il. Ça risque de ne pas être évident. Je vais t'en décrire un, et on verra bien ce qui se passe. Imagine une bestiole issue de la puanteur des marécages. Pas très maligne, et pas très... » Il s'interrompit et tendit le doigt.

Dans le noir, je n'aurais pas vu la créature qui fourrageait aux abords du marécage si elle s'était tenue immobile. C'était un animal au poil sombre et touffu, qui évoquait un ours malgré sa taille réduite. Pas plus gros qu'un chien de berger, sans doute.

« Un pikka, souffla le hob lorsqu'il eut disparu. Ce ne sont pas des animaux surnaturels, mais il vaut mieux se méfier tout de même. Ils ont un sale caractère. Je préfère me trouver face à un ours qu'à un pikka. Neuf fois sur dix, un ours, ça ne s'intéresse pas à toi.

— Ils ont recours à la magie ? » Sinon, pourquoi revenaient-ils avec la magie ? C'était la première fois que j'entendais parler des pikkas.

Le hob opina. « Pour se dissimuler aux regards, surtout. Un pikka est capable de se faufiler dans un troupeau de moutons et de dévorer un agneau couché entre les pattes de sa mère sans qu'aucune bête ne s'émeuve.

— Caëfann, d'où viennent-ils ? Les fées et tout ça ? Les esprits sont immortels, et toi je sais comment tu as survécu, mais qu'en est-il des pikkas et des terreux ?

— C'est grâce à des esprits protecteurs similaires à l'élémental de la terre, je pense. » Sa queue glissa du rocher où

je l'avais posée. On aurait pu croire que c'était involontaire. Je lui lançai un regard soupçonneux. Ses yeux pétillaient, mais sa bouche resta imperturbable. Il reprit : « Je suppose que certains étaient là, mais cachés. Un nain, tu n'as aucune chance de le voir, sauf s'il lui prend la fantaisie de se montrer. Les terreux sont une manifestation de l'esprit de la terre, pas des créatures à part entière. Les bestioles qu'ont vues les villageois dépendent presque toutes de l'élémental de la terre. À part, bien sûr, les clignots qui ont emmêlé les filets et mis Cantier dans une colère noire. Eux appartiennent à l'esprit de la rivière.

— Et la montagne n'a que toi ?

— De ma race. »

Sa voix s'était altérée. De la douleur, me dis-je, ou du moins de la peine. Je changeai donc de sujet. « Les houguelins ont pour substance la puanteur des marais...»

Le hob s'assit plus confortablement. « Les nouglins sont très farceurs. L'un de leurs tours préférés, c'est de se glisser derrière un voyageur sans méfiance et de lui flanquer une frousse bleue.

— Un peu comme les hobs des marais ? » glissai-je.

Il s'éclaircit la voix, si solennel que je craignis de l'avoir vexé. « Disons qu'en général les hobs ne mangent pas leurs victimes. Sauf s'il s'agit d'estorves, bien sûr. Les estorves crus, c'est très savoureux, mais c'est encore meilleur après avoir mijoté toute une journée dans une sauce à base de beurre et d'oignons. » Sa queue, à présent, reposait à ma droite, alors que lui se tenait à ma gauche.

« Comment peuvent-ils manger puisqu'ils n'ont pas de corps ? » Je ne quittai pas sa queue des yeux, mais elle conservait une vertueuse immobilité.

« Rares sont les créatures qui ne sont que purs esprits. Les fantômes, oui, et les poltergeists. Mais toutes sont d'abord un corps, d'abord une âme ou d'abord un esprit. Certaines, comme les nouglins ou l'esprit de la terre, peuvent quitter et reprendre leur enveloppe physique comme moi mon manteau.

— Donc tu les appelles esprits quand bien même ils ont un corps ?

— Et une âme, en général. » Il hocha la tête. « Il y a trois types d'êtres vivants : ceux régis par leur corps, comme les

hommes et les nains ; ceux régis par leur âme, comme les hobs et les chats ; et ceux régis par leur esprit, comme les élémentaux et les nouglins.

— Les chats ? »

Depuis des fourrés touffus, on se mit à nous bombarder de bouts de bois. Ceux qui touchaient leur cible faisaient mal – et la plupart touchaient leur cible. Caëfann poussa un grognement qui me fit sursauter, car il m'évoquait celui d'un loup en colère alors que je le considérais comme un humain – même s'il mangeait les estorves. Des relents âcres se mêlèrent à l'odeur des marais. Bientôt, je ne sentis plus qu'eux.

« Très bien, dit le hob quand le déluge prit fin. C'est un nouglin. Il faut que tu l'empêches de te faire du mal et que tu l'attires à découvert.

— Viens, saleté de nouglin », susurrai-je. La voix d'un médium semblait détenir un certain pouvoir sur l'élémental de la terre et sur les fantômes. Peut-être aussi sur un nouglin.

« Me voici », siffla-t-il d'une voix hargneuse. Et soudain, comme le fantôme, il s'en prit à ma conscience.

Il était plus facile à combattre que le fantôme, même si son assaut était un peu différent. J'entrepris de parer mentalement l'attaque. La meilleure tactique semblait d'imaginer un objet solide.

Je plaçai donc une porte devant le nouglin, une porte de grange bien épaisse qui l'arrêta net. Sans lui laisser le temps de réagir, j'en plaçai d'autres tout autour pour l'enfermer, alors même que je le voyais distinctement flotter au-dessus du marécage comme un tas d'herbes pourries voilé de brume.

Je ne sais pas quelle partie de lui j'ai ainsi faite prisonnière, tout comme j'ignore quelle partie du fantôme j'avais subjuguée. C'étaient des êtres de l'esprit, non du corps – je décidai donc d'interroger le soi-disant expert.

« Comment puis-je le tenir en respect dans ma tête alors qu'il est devant nous ? demandai-je en désignant le nouglin.

— Les mages de sang prennent un cheveu ou un fragment de peau de leur ennemi et le lient par magie à un mulot ou à une souris. En tuant la bestiole, ils tuent leur ennemi. Ça s'appelle magie sympathique. Il te suffit de détenir une parcelle de la

créature dans ton esprit pour pouvoir agir sur elle tout entière. »

Le nouglin se mit à se tortiller en poussant des piaulements qui me vrillaient les tympans. « Moi partir, disait-il.

— Il veut que tu le relâches », traduisit le hob comme si ce n'était pas assez clair.

J'ouvris l'une des portes, ce qui libéra le nouglin. Il s'enfonça lentement dans la boue noire du marécage. La puanteur disparut avec lui.

« Comment se fait-il que lui et toi parliez la même langue que moi ?

— Les hobs ont le don de parler toutes les langues qu'ils entendent, comme les esprits protecteurs lorsqu'ils le désirent. Quant au nouglin... Un autre humain ne l'aurait pas compris. Mais tu es médium, et à quoi servirait ce don si tu ne pouvais comprendre les esprits que tu invoques ? Bon, pour ce qui est des feux follets...»

Parler aux esprits, maintenant que je m'en savais capable, était plus facile que contrôler mes visions. Pour les invoquer, il me suffisait de connaître leur existence. Caëfann avait commencé par les fantômes parce qu'ils étaient relativement inoffensifs et que j'en avais déjà entendu parler. Il semblait considérer que son devoir était de me farcir la tête avec toutes les races d'esprit que je risquais de rencontrer. Il me fit mémoriser les noms et les caractéristiques d'une foule d'entre eux. Dont beaucoup que, il le reconnaissait volontiers, il n'avait jamais vus.

Les esprits, à l'état normal, n'avaient pas de corps. C'est sans doute ce qui faisait d'eux des esprits, j'imagine. Les fantômes, les fanthorres, les nouglins et les poltergeists étaient des esprits inférieurs, souvent hostiles. Il n'avait pu dénicher de fanthorre, mais j'eus affaire à toute une série d'autres saletés sans envergure. Les poltergeists, selon lui, étaient faibles et stupides. Ils ne valaient pas qu'on se fatigue à les rencontrer.

Il m'avait également mis en présence des esprits bienveillants les moins puissants, comme les dryades et les naïades. La dryade, sereine et solide, m'avait évoqué le vieux

chêne qui l'hébergeait. La naïade, timide, s'était éclipsée à peine apparue. Caëfann ne l'avait pas vue, alors qu'il ne m'avait pas quittée d'une semelle.

Certains des esprits que nous espérions croiser, comme le feu follet, restèrent introuvables. Je voyais bien que ça attristait Caëfann, même s'il ne fit aucun commentaire.

Une ou deux créatures m'avaient agressée. Parfois physiquement, comme le nouglin qui m'avait jeté des bâtons, mais surtout mentalement. A mesure que j'apprenais à me défendre, le hob trouvait un être plus fort et plus agressif à m'opposer.

Caëfann disait que les esprits les plus puissants, tel l'élémental de la terre, percevraient ma présence et choisiraient ou non de se manifester. Les esprits inférieurs, je pouvais les convoquer malgré eux. Je pouvais en dominer certains, mais ça me rendait de plus en plus mal à l'aise. J'avais l'impression de mal agir, d'accomplir une mauvaise action, dès lors que je ne me contentais pas de me défendre. Et Mémé disait toujours qu'à mauvaise conscience bonne raison.

« Alors, c'est quoi le programme de ce soir ? » demandai-je d'un ton enjoué. Je me sentais de plus en plus intrépide, la nuit. Repousser des nouglins et des fantômes m'avait fait passer ma peur du noir. *Pas bien futé, ma fille.*

C'était nettement plus facile que d'affronter les villageois. Quelqu'un avait décidé de leur révéler que nous devions apaiser un élémental en colère. Comme de bien entendu, c'était de ma faute. Depuis la veille, aucun des patrouilleurs ne m'adressait plus la parole. À part Glace.

« Il y a une loakal dans les parages, dit Caëfann. On n'en croisait pas souvent, même *avant*, et tu n'auras peut-être plus d'occasion d'en rencontrer. »

Je connaissais les histoires de loakal. J'estimai que rater la seule occasion d'en voir une serait une excellente idée. « Mais ce n'est pas dangereux, les loakals ?

— Si. » Il s'arrêta près d'une des petites cascades du ru de l'Âme. « Mais les fantômes et les nouglins aussi. »

Nous étions à une demi-lieue de ma vieille ferme. Un peu essoufflée, je m'appuyai à un arbre. Ce n'était pas facile de suivre le rythme du hob, même quand il ralentissait le pas pour moi.

« On est arrivés ?

— On est bien assez près. » Il attendit, songeur. « Je n'aurais pas fait exprès de t'emmener voir une loakal. Elles ont trop de pouvoir sur les humains, et je ne sais pas si ton talent te sera d'un grand secours. En plus, on est trop loin de la montagne pour que je puisse vraiment t'aider. »

J'avais appris à connaître le hob. Loin de la montagne, ses pouvoirs magiques – surtout adaptés à la chasse : se cacher, suivre une piste – faiblissaient, même si sa force et sa vitesse impressionnantes semblaient lui appartenir en propre.

Je fronçai les sourcils. « Tu me fais peur. »

Il hocha la tête. « Tant mieux. Ça te rendra plus méfiante. À mon avis, il vaut mieux que tu n'essaies pas de la contrôler. Je ne suis pas sûr que tu sois assez forte. Mais ne la laisse pas se balader trop longtemps dans la vallée, ou elle fera des victimes. »

Je soupirai. « Alors je fais quoi, au juste ?

— Tu vas devoir en décider par toi-même. » Caëfann s'assit par terre, et pour une fois il enroula sa queue autour de sa cheville à lui.

Nous attendîmes un moment sans parler. Ce silence était apaisant. J'entendais derrière moi les clapotis du ru de l'Âme. Un engoulevent poussa un cri.

« Parle-moi des noms, dis-je.

— Des noms ?

— Mémé disait que, dans le peuple sauvage, on ne révélait jamais son nom. Et je sais que tu ne t'appelles pas vraiment Caëfann. Quand tu t'es présenté, ça t'amusait bien trop. »

Il ricana. « Un jour, je te dirai ce que ça signifie. Bon. Les noms, donc... Les noms détiennent du pouvoir.

— Lequel ? C'est grave que tout le monde connaisse le mien ? »

Il secoua la tête. « Tu n'as pas de nom. Pas vraiment. Les noms de naissance sont faibles, ils relèvent du corps et non de

l'âme. Dans ton village, peu de gens ont un vrai nom. Le prêtre, oui, et il est assez sage pour le cacher. Les vrais noms, on les attribue lors d'une cérémonie de la terre, de l'air, du feu, de l'eau et de la magie. Si quelqu'un connaît ton vrai nom, ça lui donne du pouvoir sur toi. Un avantage. Lancer un sort contre quelqu'un en mentionnant son vrai nom le rend bien plus difficile à contrer ou à défaire. Si tu connaissais le vrai nom de l'élémental de la terre, tu pourrais l'appeler, et il serait contraint de t'obéir.

— Si les vrais noms sont tellement dangereux, pourquoi en vouloir un ? »

Il rit. « Les vrais noms renforcent tes pouvoirs magiques. Quand tu les maîtriseras assez bien pour comprendre les conséquences d'un tel choix, tu pourras décider si tu en veux un. Et je contribuerai à te l'offrir.

— Hmm. » Je réfléchis à ses paroles en changeant de position pour empêcher mon épaule de s'engourdir. « Rappelle-moi ce que je suis censée faire de la loakal si elle se montre.

— Tout ce que tu voudras », répondit une femme d'une voix rauque et boudeuse.

Je me retournai, mais les ténèbres ne me permirent de discerner qu'une ombre vague. La voix m'était familière. À ce que je savais des loakals, j'étais prête à parier que c'était la même que la mienne – bien que, j'en étais certaine, je n'aie jamais pris moi-même ce ton geignard. Un vieux proverbe disait : « Qui rencontre sa loakal mourra avant le point de l'aube. »

J'eus recours à la vue pour en savoir davantage. Au cours de nos excursions, j'avais découvert que la *vue* et mon don de médium étaient étroitement liés. C'était la *vue* qui me permettait de repérer des esprits indécelables pour le hob. Invoquer et voir étaient les deux faces d'une même médaille, comme parler et écouter. Je n'étais pas plus douée pour contrôler l'une que l'autre, mais enfin je progressais.

Une femme portant des vêtements d'homme sortit du couvert des arbres. Elle avait des traits affirmés, mais pas jolis. Ses cheveux sombres étaient tressés à la diable. Contrairement à ce à quoi je m'étais attendue, je n'avais pas l'impression de me

trouver devant un miroir. Ça ne faisait pas non plus le même effet que voir le corps de Caulem dirigé par le changeur. C'était une étrangère. Si je n'avais pas su qu'il s'agissait d'une loakal, je n'aurais pas remarqué qu'elle me ressemblait.

« Que vois-tu ? » demandai-je à Caëfann.

Il haussa les épaules sans cesser de sourire malgré la défiance qui luisait dans ses yeux. « Rien. Mais je l'entends parler.

— Quitte cette vallée, dis-je à la femme.

— Il t'a conduite à moi », ronronna-t-elle. Je ne ronronne jamais, moi, du moins pas en public. Je sentis l'indignation me gagner tandis qu'elle ajoutait : « C'est vraiment gentil de sa part. Il ne t'a jamais expliqué ce qu'il advient des humains qui croisent leur loakal, j'imagine ? »

Quelques jours plus tôt, je l'aurais crue. J'aurais cru que l'avoir aperçue suffisait à me condamner à mort. Mais j'avais confiance en Caëfann. Il ne m'aurait pas emmenée là si je n'avais eu que la mort à attendre de cette rencontre.

« Les histoires, je les connais, concédai-je. Mais tu ne peux pas me faire de mal, car je suis médium. » Son expression m'apprit que j'avais raison et qu'elle n'appréciait pas que je l'aie dit tout haut. Moi, j'étais soulagée. J'avais espéré que, comme face à un fantôme, ma magie me protégerait. « Je ne crois pas à ton pouvoir, donc tu es impuissante. » J'étudiai son visage pour m'en assurer. « Nous ne croyons plus en toi », continuai-je en souriant. Elle n'était pas plus coriace que les nouglins. « Si quelqu'un te rencontre un soir et t'adresse la parole, à peine sera-t-il rentré chez lui qu'il l'attribuera à un excès d'imagination. Ta race a disparu depuis trop longtemps. Tu vas devoir trouver d'autres proies. »

Elle éclata de rire. Mauvais signe. Elle s'approcha de moi et me prit les mains. Je distinguais sur son avant-bras la cicatrice pâle léguée par l'estorve. Ma nuque se hérissa de chair de poule. Nos regards se croisèrent. Elle sourit et regarda son bras à son tour, m'incitant à baisser les yeux de nouveau. Sa peau se dessécha, se craquela, se nécrosa. Paralysée, je n'arrivais pas à rompre le sortilège.

La cicatrice se rouvrait, et l'espace d'un instant je crus que cette blessure était la mienne. La douleur me transperça, ainsi que l'horreur. La plaie était affreuse, et la souffrance la rendait plus réelle. Quand je penchai la tête sur mon propre bras, je ne fus pas surprise d'y découvrir le même phénomène. Du pus jaunâtre suintait comme des larmes et tombait en gouttes. L'odeur caractéristique de la chair putréfiée emplissait l'air. Je sentis les mains du hob sur mes épaules mais restai incapable de me libérer.

« Arrache-t'en », grogna-t-il.

Il avait peur lui aussi. Merveilleux. Très réconfortant.

« Arrache-toi à son emprise. »

Merci du conseil, songeai-je. Mais il avait raison. Repensant à la façon dont j'avais repoussé le fantôme dans le parc, j'essayai de me concentrer sur Daryn. La loakal eut un petit rire et glissa la langue dans mon oreille en une parodie du geste qu'avait eu mon époux. Sa salive me cuisait la peau et je n'entendais plus rien.

La passion ne marchait pas. Il fallait que je trouve autre chose. Caëfann s'était collé à mon dos et me serrait contre lui. Je sentais son cœur battre à coups redoublés, comme des sabots de cheval.

J'eus une vision que je saisis à bras-le-corps, sans bien savoir si elle allait m'aider.

Les sabots de Canard martelaient le sol nimbé d'or par le soleil couchant. Je montais à cru, et les rênes longues.

Je me rappelais nettement cette journée. C'était plusieurs semaines après notre retour de Montfort. Le souvenir se modifia pour s'adapter à la vision, ce qui renforça la puissance des deux.

Je riais au vent qui jouait avec mes cheveux et défaisait ma tresse. Libre, j'étais libre. Je n'avais plus à cacher ma vraie nature. Je n'avais plus à me rabaisser. Libre. Je jubilais d'être forte et libre. Le prix à payer avait été exorbitant, mais il était payé. Plus personne pour me faire ployer sous le joug invisible de l'épouse, de la femme. Plus personne pour prendre mes mises en garde à la légère parce que j'étais une femme et que

les femmes sont toujours un peu hystériques. Plus besoin de me cacher derrière l'image de celle que j'aurais dû être.

Je poussai un cri de guerre et secouai mes cheveux dans le vent, dont les doigts frais me débarrassèrent de mon identité passée. La faible femme qui se planquait dans sa cave avait disparu à jamais. Celle que j'étais à présent n'avait plus rien de commun avec elle.

J'ouvris grand les bras, comme des ailes, et Canard descendait la montagne au galop.

Lentement je revins à moi-même. Je regardai la loakal en murmurant : « Va-t'en. »

Ses yeux marron virèrent au verdâtre. Son visage se transforma, joues plus rondes, lèvres moins fines, mâchoires plus étroites. Elle montra des dents. Elle devint moins qu'humaine. Soudain, elle n'était plus là.

« Pas trop tôt », grogna Caëfann.

Je me laissai tomber dans l'herbe froide et couverte de gouttelettes par la petite cascade. Mon bras me faisait mal, comme s'il était ouvert jusqu'à l'os, mais il n'avait pas une égratignure. La cicatrice de l'estorve n'avait pas changé, et mon poignet ne portait aucune ecchymose. Je me cachai le visage dans les mains et respirai profondément jusqu'à me sentir de nouveau moi-même.

Le hob regardait Aren se reconstruire, couche après couche. D'abord elle se débarrassa de la peur, puis de la tension. Elle s'y prit si bien qu'il n'en percevait presque plus l'odeur. Elle se dominait admirablement... Il se demandait si elle avait appris à le faire ou si c'était inné.

« Pourquoi des sentiments intenses la font-ils lâcher prise, tout comme ils ont fait lâcher prise au fantôme du parc ? » Sa voix était calme.

« Comment fais-tu pour contrôler les esprits ? » Il lui répondait par une question, non parce qu'il ne connaissait pas la réponse à la sienne, mais parce qu'elle comprendrait mieux si elle trouvait toute seule.

Elle eut du mal à mettre des mots sur ce qui s'était passé. Une limite de sa langue, se dit-il. Il aurait aimé savoir si les

mages de sang disposaient d'une langue capable de décrire leurs actes.

« Je prends en moi un fragment de leur esprit. Si je le sépare du reste de la créature, ils ne peuvent rien contre moi. J'ai appris ça avec le nouglin. »

Il acquiesça. « C'est comme savoir leur vrai nom. Tu dispose d'une partie d'eux-mêmes, ce qui les empêche de te résister.

— Mais comment se fait-il que je peux les vaincre en me concentrant sur...» Elle hésita. Il y voyait dans le noir aussi bien qu'en plein midi : elle s'empourprait. « Sur des émotions fortes ? Ça a marché avec le fantôme et avec la loakal.

— Pas n'importe quelle émotion. » Il cherchait à deviner laquelle au juste elle avait choisie. Il en avait une petite idée, et ça l'enchantait. « Seulement celles qui incitent ton esprit à rester uni à ton corps. »

Il tenta l'expérience de lui effleurer la joue du bout de sa queue. Elle se méfiait toujours de ses mains – peut-être à cause des griffes qui les ornaient. Mais sa queue, elle la trouvait amusante et, bizarrement, rassurante. Il en profitait.

Elle semblait perdue dans ses pensées et fit semblant de ne pas remarquer qu'il lui passait la queue autour des épaules et la laissait retomber sur son poignet. Seule la trahit la fossette qui lui creusa la joue.

Oui, elle se dominait admirablement, mais il y avait de l'humour en elle, sinon de la malice. Il se souvenait vaguement d'une compagne pleine de malice – mais l'humour, ça pourrait aller. Aren valait bien mieux que la solitude. Il resserra sa queue autour du poignet bronzé, mais pas au point de laisser paraître son désespoir. Avec Aren, ça pourrait aller.

DIX

À plat ventre, je me mis à ramper pour m'éloigner du camp des maraudeurs. Le changeur de l'élémental, qui portait le corps d'un vieillard sans souffrir d'aucune des infirmités qui auraient dû l'accompagner, rampait à mes côtés. Je ne savais pas si l'élémental nous l'avait envoyé pour nous surveiller ou pour l'empêcher de faire des bêtises.

Le hob se déplaçait bien plus discrètement que nous. Sa peau grise et ses vêtements bruns se fondaient dans la lumière de l'aube au point de le rendre presque invisible dans les hautes herbes. Et sans tour de magie.

Les maraudeurs avaient choisi de dissimuler leur camp dans les arbres : si nous ne les voyions pas, nous ne pouvions pas les surprendre en jaillissant de la forêt. Ils montaient tout de même la garde de ce côté-ci, parce que les troncs offraient une couverture parfaite pour une embuscade.

Nous étions arrivés par les champs, conscients qu'ils ne s'y attendaient pas et que nous pouvions compter sur le hob pour nous rendre indétectables. J'avais décidé d'aller compter les dormeurs pour Koret, afin d'avoir une idée plus précise du nombre de maraudeurs. Ils étaient moins nombreux que je ne l'avais cru.

Nous étions presque en sécurité quand il se remit à pleuvoir, rendant la boue...

... molle entre mes doigts. La faim me déchirait le ventre. Je contemplai l'étendue d'hommes endormis et souris en pensant au sang qui allait couler. On gloussa derrière moi ; je me retournaï pour rétablir le silence. S'ils ne nous entendaient pas avant que nous ne soyons sur eux, ils seraient meilleurs à manger. D'un autre côté, se battre, c'était bien aussi. Je me souvenais des os qui craquaient entre mes doigts, et c'était agréable.

La main de Caëfann était plaquée contre ma bouche. Lui-même m'écrasait pour m'immobiliser. Je me tortillai pour lui échapper, mais il était d'une force confondante. Rien de ce que Koret et Kitt m'avaient enseigné ne me fut d'aucune utilité.

Je criai de frustration sous le bâillon de sa main, et la terreur viscérale d'un poisson dans une nasse m'envahit. S'il ne me laissait pas les prévenir, les maraudeurs dont nous espionnions le camp allaient servir de dîner (ou de petit-déjeuner ?) à des estorves.

Je me rabattis sur un petit truc que j'avais appris quand Quilliar m'écrasait la bouche de sa main. Caëfann avait calé la sienne sous mon menton, ce qui ne m'empêchait pas de tirer la langue. Sa peau sentait la boue et les feuilles mortes, mais ma détermination fut récompensée : il me lâcha avec une répulsion instinctive. Le goût de la boue remplaça celui du sang, même si je n'étais pas sûre que ça valait mieux.

Je recrachai un brin d'herbe en grondant : « Laisse-moi me relever. »

Il obtempéra. Je bondis sur mes pieds et m'élançai vers le camp que nous venions de quitter. Nous avions presque regagné les arbres, et le premier champ que je traversai avait été labouré par Daryn sans que la herse ne l'égalise ensuite. Cela ne handicapait pas les chevaux de trait, mais les gens, si. Je trébuchai deux fois, profitant de mon élan pour me relever dans le même mouvement.

« Attention ! Aux armes, aux armes ! » beuglai-je. Si je souriais, c'était d'imaginer la tête que tirait Caëfann. Il devait croire que j'étais devenue folle. Seule la stupeur pouvait l'empêcher de me rattraper. « L'ennemi arrive des collines ! Estorves ! » Nul dans ce camp ne saurait ce qu'était un estorve, certes, mais le nom était assez déplaisant pour éveiller la paranoïa.

Tout en traversant à toutes jambes la partie du champ qui, non labourée, était restée bien plane, en direction de la butte où se trouvait leur camp, je m'aperçus que débouler chez des maraudeurs nerveux qui me prendraient pour l'ennemi n'était pas une très bonne idée. Je n'étais armée que d'un couteau ; l'arbalète pendait à une branche à l'autre bout du champ. Ce

n'était déjà pas facile de ramper dans la boue, je n'avais pas voulu m'encombrer de ce poids fixé dans mon dos par un harnais trop lâche pour le maintenir bien en place. Il faudrait que j'y remédie, mais pour l'instant je m'en étais défaite.

J'eus le temps, pendant que je cavalais, de me demander pourquoi ça me dérangeait autant que les estorves mangent quelques maraudeurs.

« Attention ! Estorves ! » cria une voix juste derrière moi.

Ce n'était pas le hob. Le changeur, donc, sans doute. Un coup d'œil sur ma droite me donna le privilège de voir un centenaire galoper comme un chevreuil. Il m'adressa un sourire joyeux. Je ne vis pas Caëfann.

Quand j'atteignis le sommet, les hommes étaient debout et déjà armés. La plupart me regardaient ; la lune était encore assez pleine pour qu'on y voie. Je me hâtai de tendre le bras pour les faire se retourner.

« À l'ouest, à l'ouest ! »

Mais les jurons qui s'élevèrent un peu plus loin m'apprirent que mes mises en garde seraient bientôt superflues. Il y eut un cri de guerre, et presque tous les maraudeurs se détournèrent pour faire face à la menace réelle.

Malheureusement deux d'entre eux restèrent sur place. L'un regardait le vieillard, qui attrapa un solide bâton dans le tas de bois et bondit par-dessus une marmite vide qui lui arrivait bien à la taille, tout en s'égosillant : « Estorves ! Estorves ! C'est chouette, de tuer des estorves ! »

L'autre s'approcha de moi, l'arme au clair. « Vous ? »

C'était Quilliar. L'autre Quilliar.

Je hochai la tête. Voyant qu'il ne menaçait pas d'utiliser son épée, je gagnai le tas de bois à mon tour.

Quilliar, quand je me retournai vers lui, n'avait pas bougé. Son arme empêchait l'autre d'avancer. Celui-là, visiblement, s'était suffisamment remis de la stupeur que lui inspirait le changeur pour décider que je représentais une menace. « Pourquoi nous avoir prévenus ? » demanda Quilliar. Oui, pourquoi ? Parce que j'avais confiance en Caëfann. J'avais fini par accepter l'idée que le village avait besoin d'eux pour survivre. Mais entre l'accepter et risquer ma vie pour eux, il y

avait un monde. Ils avaient tué toute ma famille. Quand j'y pensais, je savais que je les tuerais jusqu'au dernier si on m'en donnait l'occasion. Dans ce cas, pourquoi me battre pour eux ? La réponse, quand elle me vint, me perturba. Je la repoussai dans un coin de mon esprit et leur en servis une autre, plus simple, qu'ils pourraient avaler.

« Tu n'as jamais vu d'estorve ? demandai-je, armée de deux bâtons longs comme mon bras. Sinon, tu ne me poserais pas la question. Et puis j'ai l'impression que mon village et ta compagnie vont avoir besoin l'un de l'autre quand le peuple sauvage aura recouvré toutes ses forces. Le hob m'affirme que les gobelins et les trolls font des adversaires redoutables. » Il soupea mes paroles avant de se tourner vers son compagnon. « Elle est avec nous. Du moins pour le moment. »

Il avait raison. J'accepterais volontiers de mourir pour les villageois parce que je ne croyais pas un instant qu'ils me laisseraient vivre parmi eux. Une variante de la rengaine adolescente : « Je vais mourir, et là ils seront tous très tristes ! » Je serai toujours seule.

Entendre le changeur pousser un autre cri m'arracha un sourire involontaire. Je n'étais pas seule. J'avais le serviteur de l'élémental, et j'avais le hob.

Je m'élançai vers les bruits de bataille, davantage parce que j'étais perdue dans mes pensées que par réel désir de me battre. Car je venais de comprendre quelque chose.

Je n'avais jamais été seule. Pourquoi avais-je cru que Quilliar et moi étions les seuls à cacher notre véritable nature ?

Basseau et Roquefont débordaient de magie. Dans toutes les familles des deux villages, quelqu'un avait été pris par les mages de sang dans les trois dernières générations. Je pouvais même deviner à coup sûr qui étaient les magiciens du village : ceux qui me haïssaient le plus. Je m'étais sentie tellement seule après la mort de Quilliar. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que c'était à tort.

Contournant une tente, je tombai sur un maraudeur qui se débattait contre un estorve agrippé à son dos. Il avait lâché son épée pour essayer de se libérer, mais le monstre avait planté ses

crocs dans le cuir épais d'une mentonnière richement décorée qui lui protégeait la gorge.

Mes armes étaient trop épaisses pour ce que je comptais en faire. Je m'emparai de deux piquets de tente, me glissai derrière les combattants et passai mes instruments entre eux. J'en coinçai les extrémités dans le dos de l'homme et fis levier pour forcer l'estorve à renoncer sous peine d'avoir le cou broyé.

Il lâcha prise, tendit les bras derrière lui et m'agrippa l'épaule. Ses griffes s'enfoncèrent dans mon aisselle.

Un carreau lui transperça le crâne à deux doigts de mon nez avec un bruit mat. J'étais bien assez près pour voir que ça venait de mon arbalète.

« Merci, Caëfann », murmurai-je en repoussant le cadavre.

Je le reconnaissais bien là. Il avait fait ce qu'il fallait. Il était certainement perché dans un arbre pour tuer les estorves bien plus efficacement que nous.

« Merci, mon frère », dit l'homme. Son dos saignait à cause des plaies infligées par le monstre.

Il ramassa son épée et se tourna vers moi. Sa mâchoire faillit bien se décrocher. Je lui tapotai le crâne du bout de mon piquet de tente. Gentiment.

« Ferme la bouche et surveille l'adversaire », dis-je en lui indiquant du menton l'estorve qui se faufilait entre les jambes d'un type pour lui sauter dessus. Puis je me souvins de l'étrange passivité qui m'avait gagnée lorsqu'un de leurs congénères m'avait agressée sur le Hob et j'ajoutai : « Ne les regarde pas dans les yeux. »

Comme je quittais ce maraudeur pour un autre affligé d'un problème identique, je criai, un peu tard : « Tout le plaisir est pour moi. »

Cette fois-ci je ne visai pas la subtilité. Je me contentai d'enfoncer de tout mon poids le piquet de tente dans l'oreille de l'estorve. Le premier pouce entra comme dans du beurre ; je tirai mon couteau et me servis du manche comme d'un marteau pour faire pénétrer la tige plus profondément et le tuer.

Je dus forcer pour desserrer les mâchoires de la créature, serrées comme un étau sur sa victime qui, à plat ventre, implorait l'aide du Dieu unique. Un croyant sincère. Tous les

estorves des environs étaient trop absorbés par les combats pour s'intéresser à nous ; je pris donc le temps d'examiner les blessures de l'homme.

« Le Dieu unique était à tes côtés, aujourd'hui, décrétai-je. Le monstre a croqué un bout de ton armure de cuir, mais pas une once de chair. »

Il se retourna. C'était un gosse, plus jeune encore que Quilliar. Il avait des taches de rousseur sur l'arête du nez. Il m'étudia un instant puis saisit ma main tendue pour se relever.

Sans un mot de plus, nous retournâmes nous battre.

Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que, si je pouvais venir en aide à tel ou tel, c'était qu'un carreau d'arbalète éliminait tous les estorves qui s'approchaient de moi. Caëfann était bon. Non, mieux que ça : moi, j'étais bonne, et lui meilleur.

J'apercevais par instants le changeur dans son corps de vieillard. Il jouait du bâton. Souvent je l'entendais qui gloussait comme un fou furieux et chantait des comptines sans queue ni tête d'une voix de fausset. Même moi, qui savais qui il était vraiment, j'en restais bouche bée. Les estorves n'avaient pas l'air étonnés, mais les maraudeurs en avaient la chair de poule.

« Il faut qu'on se replie, me glissa Caëfann à l'oreille. Des mouvements lents. Ne croise pas leur regard. Les estorves sont en train de reculer : les maraudeurs ne vont pas tarder à te remarquer. Il ne faut pas rester. Tant qu'ils ne pensent pas directement à toi, ils ne te verront pas. »

Il me posa la main sur l'épaule pour me guider dans le champ de bataille. J'aurais aimé qu'il déplace un peu ses doigts pour ne pas appuyer sur la blessure que m'avait infligée le premier torve, mais je n'osais rien dire de peur de rompre son sortilège.

La poigne du hob me fit gagner l'orée de la forêt à pas prudents. Là, il nous lança au galop. L'épuisement consécutif à la bataille me rattrapa trop tôt, mais les maraudeurs ne viendraient pas nous chercher dans ces parages avant un bon moment. Pas tant qu'ils n'auraient pas dénombré leurs blessés et leurs morts.

Je m'assis sur un rocher qui, assez lisse, devait être plus confortable que la terre humide et couverte d'aiguilles de pin.

« C'est grave, ton bras ? » demanda Caëfann après m'avoir regardée en silence.

Sans me laisser répondre, il écarta le col de ma tunique et, malgré mes glapissements, examina la blessure.

« Douloureux, déclara-t-il, mais pas bien méchant. » Il tira une flasque d'un des petits sacs pendus à sa ceinture. Je sentis l'odeur de l'alcool avant qu'il ne touche ma peau et, sous la brûlure, gémis aussi bas que possible. « C'est comme une griffure de chat. Tu auras moins mal quand je l'aurai nettoyée. »

Je grommelai un commentaire acerbe. Qui le fit rire.

« Malice », murmura-t-il. Je me demandais ce qu'il entendait par là. Puis : « La prochaine fois que tu voudras donner l'alarme dans un camp d'hommes armés, fais-moi plaisir, trouve un moyen moins risqué. Et il faudrait qu'on s'occupe de tes visions. Si je n'avais pas été là, ils te seraient tous tombés dessus avant que tu aies été en état de te défendre. »

L'euphorie de ma course me revenait à mesure que s'estompait la douleur de mon bras. Je lui souris. « Heureusement que tu étais là, alors. » Je lui jetai un regard songeur. « Je croyais que tu ne pouvais pas te rendre invisible sur cette rive-ci.

— Tu parles de quand je t'ai fait quitter le camp ? Nous n'étions pas invisibles, seulement discrets. La confusion qui règne au cœur d'une bataille remplace très bien un sort d'invisibilité. Si quelqu'un t'avait cherchée des yeux, il t'aurait vue. »

J'avais repris mon souffle. Je me remis debout pour regagner le village. Le jour était presque entièrement levé, et j'avais besoin de sommeil. « Je me demande ce que les maraudeurs déduiront du fait que je les ai prévenus. »

Il renifla. « Je n'avais pas tablé sur toi. Si Freux a pour deux sous de jugeote, ton village n'aura plus grand-chose à craindre des maraudeurs. »

Je haussai les sourcils. « Qui ça ?

— Tu te souviens des deux hommes qui t'ont entendue parler, le premier jour ? »

Il prononça « parler » avec le même accent que je mettais sur « voir ». Peut-être n'avait-ce pas été la présence de la bête blanche qui avait incité les maraudeurs à m'écouter.

« Oui.

— Le plus âgé, c'est Freux, le lieutenant. J'ai beaucoup discuté avec lui. Les maraudeurs, ces derniers temps, n'ont pas eu la vie facile. Les chevaux se mettent à boiter sans raison. On commence à murmurer que leur chef a le mauvais œil. »

Je ris doucement. « Et Freux s'en tirera mieux que lui ?

— Il a pris conscience de leurs errements passés. Ça devrait marcher. »

Il n'avait pas l'air tout à fait sûr de lui, mais j'en étais venue à le croire infaillible. Grâce à lui, au village la chance avait tourné. Souriante, je contemplai ma chaumière en contrebas. Nous avions trouvé une solution pour apaiser l'esprit de la terre ; les maraudeurs se rallieraient à nous. Basseau allait croître et prospérer. Avec la chance du hob de notre côté, comment la situation aurait-elle pu tourner autrement ?

« Pourquoi est-ce qu'on monte tout là-haut ? » demandai-je, juchée sur Canard, tandis que nous gravissions les pentes du Hob. Il faisait jour, mais la pluie gâchait un peu mon plaisir. Je bâillai, car je n'avais pas beaucoup dormi après le combat chez les maraudeurs. Caëfann m'avait éveillée alors que le soleil dépassait à peine le sommet des montagnes.

Le hob me regarda comme si j'étais débile. « Tu ne m'as pas demandé de t'apprendre à faire en sorte que les visions ne t'engloutissent pas totalement ? »

J'y réfléchis. « Non, c'est toi qui t'es mis cette idée en tête.

— Parce que je sais comment ça marche, moi, les visions, peut-être ? Bien sûr que non. Aucun hob convenable n'aurait jamais l'idée d'avoir des visions. »

Je soulevai mon chapeau trempé pour lui en donner un petit coup sur la tête. « Aucun hob n'aurait jamais l'idée d'être convenable, rétorquai-je en recoiffant mon chapeau. Et s'il s'apercevait qu'il risquait de s'y mettre, il prendrait des mesures draconiennes. »

Il éclata de rire. « Tout à fait exact, madame. Bien trop exact. Eh bien, dans ce cas, dites-moi comment m'y prendre pour vous aider à contrôler vos visions ?

— C'est exactement ce que j'allais te demander, dis-je en bâillant de plus belle. Puisque tu as l'air fermement décidé à me l'enseigner.

— Je remarque que, de toi-même, tu n'aurais pas fait le premier pas. » Il me lança un regard enjôleur avant de se détourner.

S'il voulait jouer sur les mots, je n'allais pas me laisser faire. « Alors pourquoi me demandes-tu de te suivre ? » Je me penchai pour éviter une branche basse.

« Parce que je ne suis pas un hob convenable. »

Je ris. « Ça suffit. Pourquoi est-ce qu'on va sur le Hob ?

— Parce que je crois savoir comment t'aider, et que j'ai besoin de la montagne. »

Je n'étais jamais montée par cet itinéraire. Mais, après tout, je n'étais venue qu'une poignée de fois. La pluie s'arrêta, abandonnant derrière elle l'odeur fraîche d'un monde tout propre. La chaleur du soleil tiédit la laine humide de mon manteau.

Canard savourait le beau temps en piaffant d'une manière tout à fait inconvenante pour un brave cheval de trait. La présence du hob l'influençait nettement. Moi aussi, d'ailleurs. J'aurais dû m'inquiéter de la façon d'apaiser l'esprit de la terre, ruminer en cherchant comment empêcher les villageois de m'abattre à la première occasion, voire imaginer ma future nuit de noces en me rongeant les ongles jusqu'au sang. Mais non. Je courais derrière Caëfann et j'y prenais plaisir. Son énergie, son enthousiasme infatigables s'unissaient au beau temps pour interdire toute idée noire.

Le chemin n'était pas idéal pour les chevaux. Canard et moi dûmes sauter plusieurs troncs effondrés et contourner tant bien que mal un énorme rocher. Le sentier ne montait pas tout droit. Bien au contraire, il sinuait sur les flancs de la montagne.

Nous atteignîmes un pré au sommet d'un petit promontoire entouré de pentes abruptes. De l'autre côté poussaient des

fourrés épais. Je m'inclinai en arrière, et Canard s'arrêta en secouant la tête et en mâchonnant son mors pour le faire tinter.

« Comédien ! Je n'ai même pas tiré sur les rênes. »

Il hennit et profita de mon laxisme pour arracher une touffe d'herbe d'un coup de dents rapide.

« Les chevaux bien élevés ne mangent pas avec un mors dans la bouche », lui déclarai-je. Il m'ignora. Je me tournai donc vers Caëfann. « Canard ne peut pas aller plus loin. Il ne pourra pas franchir ces fourrés, et la pente devient trop raide pour lui. »

Le hob opina. « Attends-moi ici, je pars chercher ce pour quoi nous sommes venus. Ça ne me prendra qu'une minute. » Il s'éloigna dans le pré mais s'arrêta au bout de quelques pas. « On va rester un bon moment. Tu devrais desseller Canard. » Il repartit d'un bon pas vers les buissons et très vite se mit à courir, comme incapable de se maîtriser plus longtemps.

Je me laissai glisser à terre et, suivant le conseil du hob, débarrassai Canard de la selle. Après un instant de réflexion, je lui ôtai aussi le filet. Ces derniers mois, nous étions devenus bons amis. Je ne pensais pas qu'il risquait de s'enfuir : l'herbe ici était tendre et riche en trèfle. J'aurais même sans doute du mal à le convaincre de repartir.

Je m'allongeai sur une grosse pierre plate. En visant bien, j'arrivais à éviter presque toutes les aspérités. L'herbe était trop humide pour être confortable. Je fermai les yeux rien qu'un instant. Je somnolais. Je rêvais d'une femme maternelle qui me tapotait la main en me disant, chose étrange, que j'étais très aimable. Je ne trouvais pas l'énergie de lui demander pour qui ou en quoi.

« Encore endormie ? » demanda le hob.

Assis près de moi, il avait, comme Canard, un brin d'herbe entre les lèvres.

« Ça m'arrive, quand je passe une nuit blanche à me battre contre des estorves. » Je me levai. « C'est quoi ? »

Il tenait une branche de cèdre aussi haute que moi, tordue et noueuse comme souvent le cèdre, mais dont l'extrémité était bien droite. De longs filaments d'écorce en pendouillaient, et quelques brindilles vertes en jaillissaient encore.

« Du cèdre. » Comme si je ne le savais pas.

« Et pour quoi faire ? » Je ne le laisserais pas venir à bout de ma patience.

« Pour servir d'ancre, ma douce. Le poids du cèdre n'a d'égal que la puissance de son parfum. »

Il arracha les dernières feuilles puis passa une griffe sur toute la longueur du bois pour en déchirer l'écorce, qu'il décolla bande après bande. La substance jaune qui protégeait l'aubier était humide. Quand il eut fini, il avait dans les mains un bourdon spectaculaire, tout tordu, dont le bois, rayé de rouge et de beige, était semé de noeuds. Il me le tendit.

« Prends ça. »

Il était plus lourd que je ne l'aurais cru. Rectiligne, il aurait été moitié plus long, ce qui expliquait le poids inattendu.

« Et maintenant ?

— Eh bien, quand tu me parlais de tes visions, j'ai pensé à un cerf-volant ballotté par le vent. Je me suis dit que tu avais besoin d'une ficelle pour te relier à toi-même. Comme ça, quand le vent souffle, il ne peut pas t'emporter trop loin si tu n'es pas d'accord.

— Ça ressemble plus à un bâton qu'à une ficelle. »

Il ricana. « Petite sotte. On n'est pas là pour plaisanter. Je t'ai vue quand les visions t'emportent. Tu es sans défense. Si le fantôme avait débarqué pendant que tu observais un de mes lointains ancêtres occupé à graver dans la pierre cette mise en garde abracadabrante, tu serais à l'heure qu'il est en train de hanter ma montagne.

— C'est toi qui me traites de sotte ? » m'écriai-je en prenant l'air stupéfait.

Il me montra les crocs. « Ce n'est pas moi qui me suis précipité dans un camp grouillant d'ennemis armés, ma douce. Le cèdre sera peut-être inefficace, je n'en sais rien. Mais tu peux toujours essayer. »

Je m'assis donc, le bourdon posé sur les genoux, les mains serrées dessus. Caëfann se mit en tailleur face à moi. Sa queue gigotait comme celle d'un chat inquiet.

« Appelle une vision. »

Pendant qu'il m'apprenait à parler aux esprits, j'avais compris qu'appeler une vision n'était pas bien différent

d'appeler un esprit. Les plus puissants venaient à moi et les autres répondraient parfois à mon appel. Je n'avais pas encore essayé avec les visions, mais le moment était venu.

Ce que je voulais vraiment savoir, c'était ce qui se passait chez les maraudeurs, mais la force inconnue qui m'empêchait de les voir était toujours à l'œuvre. Je reçus donc d'autres images.

La musique s'élevait de ses cordes sous ses doigts agiles. Wandel fredonnait doucement, perdu dans ses accords. Il s'arrêta soudain en secouant la tête. Il répéta plusieurs fois les quatre ou cinq mêmes notes en variant la dernière jusqu'à en être satisfait.

« Reviens, Aren. »

Pendant mes visions, il me semblait que mon corps était moins réel que les sons et les images qui hantaient mon esprit. Cette fois-ci ne faisait pas exception, mais le bourdon de cèdre, lui, restait plus substantiel. Il me suffit d'y penser pour me libérer.

« Ça a marché », dis-je en souriant. L'instrument fourni par Caëfann et ma nouvelle technique fonctionnaient. Ça ne m'éviterait pas de tomber de Canard si une vision s'emparait de moi (ce qui m'était déjà arrivé), mais du moins ne serais-je plus obligée de rester vautrée dans la boue en attendant qu'un maraudeur, un estorve ou une autre saleté de passage me trouve.

Il me rendit mon sourire. « Bien. Le cèdre n'est pas si puissant que ça. Une fois que tu auras compris comment ça marche, tu pourras t'en passer. Inutile de te reposer sur des objets superflus. Réessaie. »

Je me concentrerai de nouveau sur le camp des maraudeurs, mais en visualisant le visage de Freux. Je n'avais encore jamais essayé de penser à un individu précis. Et cette fois, la *vision* obéit à mon appel.

La sensation d'oppression qui me saisit les tempes était presque insupportable. Pas vraiment douloureuse, mais très pénible. Je gardai les yeux ouverts, surtout pour voir si j'en étais capable.

Le visage de Caëfann se fondit dans les ténèbres, mais seule le remplaça une odeur de viande qui cuisait sur un feu de bois.

« *Alors, qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?* » C'était la voix du Quilliar de Freux.

« *Je ne sais pas.* » Freux semblait assez serein. « *J'imagine que... Il faut revenir.* »

Sa voix venait de prendre le timbre plus grave de celle de Caëfann.

Cette fois il me fut plus aisé de revenir à moi. Peut-être parce que la vision n'était pas aussi forte, j'avais l'impression que c'était moi qui la contrôlais et non plus l'inverse.

« *Bien* », dit Caëfann quand mes yeux retrouvèrent son visage.

J'eus un sourire de triomphe. J'apprenais à maîtriser mes visions, et j'avais en outre contourné ce qui protégeait les maraudeurs de mon pouvoir. Avant que je puisse en parler au hob, cependant, la *vue* me saisit dans ses serres implacables avec une force qui rendait mes tentatives de résistance aussi vaines que les battements d'ailes d'un oiseau nouveau-né. L'odeur du cèdre se dissipa.

Quand le hob avait essayé de me faire localiser l'esprit de la terre, j'avais eu la sensation de m'élever dans les airs. Ce qui m'arriva alors était très similaire. Je voyais...

Le hob et moi qui nous regardions. Sa queue enroulée à mon poignet, ses mains sur mes épaules, puis une force m'entraîna. Le Hob – la montagne – était en dessous de moi, je flottais sur ses crêtes et m'approchais de la Dent d'argent brisée, couverte de jeunes pousses et de buissons en fleur. Quelque chose m'agrippa et me fit accélérer au point que les sommets à mes pieds ne furent que des masses floues. Puis je m'arrêtai. Je ne savais pas où j'étais, car le relief ne m'était plus familier. Mais l'homme... L'homme, je le connaissais.

Vêtu d'un manteau rouge sang, il montait un cheval noir. Derrière lui trottaient trois hommes en noir, l'ancien uniforme de Kitt, sur trois chevaux épuisés et trempés. La pluie ruisselait en larmes du ciel que zébraient des éclairs. Le vent transformait les branches en lanières qui fouillaient ceux qui osaient braver les éléments.

A chaque éclair, je distinguais l'affleurement rocheux sur le pic qu'ils contournaient. L'un des chevaux trébuchait sans raison. Son cavalier cria quelque chose – j'entendais sa voix sans comprendre ses mots. L'homme en tête s'arrêta pour écouter. Un éclair, et son visage blanc m'apparut en bas-relief. Des yeux fous dans des traits qui auraient pu venir de n'importe quelle famille de Basseau – mais presque difformes, comme fondus par un feu intérieur. Ses cheveux acajou étaient striés de mèches grises qui ressortaient d'autant plus que la pluie assombrissait encore le reste.

Le mage de sang secoua la tête et éperonna son cheval.

« Reviens, chérie », dit le hob.

Cette fois ce fut sa voix, non le bourdon, qui me servit d'ancre et me ramena à la réalité. L'odeur du cèdre vert emplit mon nez. Je me tournai vers Caëfann.

La peur et la colère rivalisaient en moi. La peur pour Kitt, car à ma connaissance rien d'autre ne justifiait le retour du mage. Il venait tuer sa créature. En dessous, une autre peur. Trop de mes ennemis connaissaient ma vraie nature. Le mage de sang, l'apprenant, exigerait ma mise à mort comme son roi et son Dieu lui en donnaient le droit. Le prix du joug qui avait si longtemps pesé sur le peuple sauvage.

La peur me faisait haleter, frissonner, mais la colère eut bientôt le dessus.

Je montrai les dents. C'était trop difficile de haïr les maraudeurs. Leur Quilliar n'était pas plus malfaisant que le mien, même s'il m'avait fallu le hob, la mort et le nom de mon frère pour me le faire comprendre. Leur Quilliar avait été berger.

Freux, ma vision me l'avait révélé, un seigneur bien plus compétent et bienveillant que Morech. Dans un monde différent, ces deux hommes auraient été identiques à mon père et mon mari, peut-être même meilleurs encore. La mort de mes parents, celle de mon mari avaient pour origine une démence cosmique qui hantait les gens de guerre. Et ces morts, j'aurais pu les empêcher.

Celle de mon frère, en revanche, c'était la faute du mage de sang. Tout comme les calamités qui s'étaient abattues sur

Basseau étaient la faute des mages de sang, de tous les mages de sang. Sans eux, jamais les entraves imposées à la magie ne se seraient ainsi brisées. Il n'y aurait pas eu de guerre. Pas de mercenaires devenus bandits. Je considérais donc que le mage de Morech était coupable de toutes les morts survenues au printemps et à l'été, de tous les malheurs advenus à moi et aux miens.

Ma logique n'était pas irréprochable – même à cet instant je le savais – mais la colère m'embrouillait les idées, et ça faisait du bien. Je me drapais dans mon juste courroux comme dans une bonne couverture. J'avais un coupable à haïr. J'avais cru que le mage de sang était mort, hors d'atteinte de ma fureur. Mon sang battait dans mes veines comme si la mort de Quilliar ne remontait qu'à la veille.

« Aren ! » Caëfann semblait inquiet. « Aren, qu'as-tu vu ? »

Je refoulai ma colère, comptant bien la ressortir plus tard, et j'expliquai : « Le mage de Morech revient. Je l'ai vu sous l'orage, sur l'ancienne route qui contourne la crête de Faran, près de la Taupinière. » Il fronça les sourcils, se releva et m'y aida ensuite. « Il revient pour Kitt. Pour le tuer.

— Quand ?

— Morech lui avait donné trois mois. Jusqu'aux dernières semaines. Quand la montagne est tombée, quand Morech est mort, j'ai cru que ça réglait le problème. »

Caëfann secoua la tête. « Pas hier, il n'y a pas eu d'orage sur la crête hier. Pas aujourd'hui non plus, du moins pas ce matin, même s'il pourrait pleuvoir là-bas d'ici ce soir. » Il prit une longue inspiration et ferma les yeux, se concentra un moment puis opina. « La montagne dit qu'il n'y aura pas d'orage aujourd'hui. Peut-être demain.

— Ce qui le ferait arriver au village demain ou après-demain. » Je serrai les bras autour de moi. Pas parce que j'avais froid.

J'avais eu un peu de temps pour réfléchir. La colère me fuyait. Le mage de sang n'était pas plus responsable de mes problèmes que les maraudeurs. Au fond, lui aussi était une victime. Je n'avais jamais entendu parler de quiconque devenant mage de son plein gré. Grâce au soulagement que

j'avais ressenti en lui attribuant la responsabilité de la haine et de la peur qui m'habitaient, je comprenais mieux pourquoi les villageois me détestaient.

Colère ou non, il fallait arrêter le mage de sang. J'aurais préféré disposer de plus de temps pour m'y préparer, mais ça n'avait guère d'importance. Je savais ce que ferait Kitt : rien du tout. Depuis le début, il considérait qu'il vivait à crédit et ne semblait pas décidé à lever le petit doigt pour prolonger ses jours. Albrin se battrait, oui, mais il n'était pas encore assez remis pour se rendre bien utile. Koret était un combattant mais ne connaissait rien à la magie. Et, de toute façon, Koret était indispensable à la survie du village. Je ne pouvais pas l'exposer à la mort. Pas plus que je n'impliquerais Caëfann dans un combat qui ne le concernait pas.

Il n'y avait personne pour affronter le mage. À part moi.

« Comment je m'y prends contre un mage de sang ? »

Je remarquai pour la première fois que les oreilles du hob étaient plaquées contre son crâne, même si son sourire semblait détendu. « C'est une très bonne question, mais tu la poses au mauvais interlocuteur. Tu oublies ce que les mages de sang ont fait subir à mon peuple. J'étais là... et je ne me suis pas très bien défendu. » Ses mains se crispèrent sur son bâton. Il reprit à mi-voix : « Je ne m'en souviens pas, mais j'en rêve chaque nuit.

— Tu n'aurais rien pu faire. » Sa douleur me faisait oublier mes préoccupations. « Tu étais si grièvement blessé que les tiens t'ont donné à la montagne, seule capable de te venir en aide. Qu'aurais-tu pu faire de plus que tout le reste de ton peuple ? À en croire les contes, le lieu d'où on a lancé le sortilège d'entraves se trouve très loin d'ici, très loin du Hob. On raconte qu'ils ont sacrifié un dragon pour obtenir la puissance nécessaire. Si même la montagne n'a pas pu résister, tu aurais été impuissant.

— Quoi qu'il se soit passé, c'est de l'histoire ancienne », reconnut-il d'une voix empreinte d'amertume. L'amertume n'était pas un sentiment que je m'attendais à trouver chez le hob, même s'il avait de quoi en ressentir.

Je ne voulais pas lui faire davantage de peine au risque de réveiller des souvenirs que la montagne avait préféré lui ôter.

Mais je désirais encore moins affronter le mage sans avoir la moindre idée de la façon de m'y prendre. Je reformulai donc ma question.

« Tu as déjà combattu un magicien ?

— Oui, dit-il d'une voix sèche. Mais je ne sais plus ni qui ni quand. Et des conseils précis ne te seraient d'aucun secours. Tes pouvoirs sont différents des miens, mais également de ceux du mage de sang. Sers-toi de cela.

— De quoi au juste ? » L'amertume m'envahit à mon tour. « Des visions ? Je vais lui demander de venir dans la nuit avec moi pour invoquer des fantômes ? Des fantômes qu'il peut sans doute diriger bien mieux que moi : la mort est son fonds de commerce. »

Caëfann ouvrit les bras en signe de reddition. « Je n'ai rien de plus à t'offrir. Je ne suis pas sûr qu'on puisse vaincre un tel homme, mais je ferai de mon mieux pour t'aider.

— Non. » Je ne voulais pas risquer sa vie, non seulement parce que lui seul permettrait au village de survivre mais aussi parce que je n'aurais pas supporté de le perdre comme j'avais perdu tant des gens que j'aimais. En le regardant, je m'avouais enfin que je l'aimais.

Il se leva en secouant son manteau. « J'ai juré d'aider le village à survivre, dit-il très calmement. Si je pense que Kitt, vivant et prêt à se battre, est un atout pour Basseau, ça ne regarde que moi. Viens, je vais te raccompagner jusqu'à ce que tu puisses retrouver ton chemin. Ensuite, j'ai deux ou trois affaires à régler. »

Pendant le trajet de retour, je n'avais plus sommeil du tout. Si le mage ne suffisait pas, il y avait les berserkers qui l'accompagnaient. Avec un seul bras, Kitt avait pu repousser les maraudeurs pendant une journée entière. De quoi aurait-il été capable avec deux ?

Le village ne disposait que de deux combattants aguerris à opposer aux berserkers. Deux. Dont l'un refuserait de se battre. Je connaissais Kitt, mieux encore aujourd'hui qu'avant qu'il ne parte pour la guerre. En s'éloignant des autres chaque fois qu'il le pouvait, il avait déjà accepté de mourir. Pas seulement parce

que la magie l'avait transformé en un soldat d'élite, comme je l'avais cru à son retour, mais aussi parce qu'il savait ne plus avoir très longtemps à vivre. Il ne résisterait pas, parce qu'au fond de lui il estimait mériter son sort. La magie de mort avait posé sa marque sur lui, et le Dieu unique affirmait que les hommes ainsi souillés étaient déjà morts.

Koret était fort, mais bien moins que Kitt. Je les avais vus s'entraîner ensemble à l'occasion, et même à mes yeux non exercés la différence était évidente. Il n'aurait aucune chance contre les sbires du mage.

Et il y avait Wandel. Pour Kitt et lui, il allait de soi que le faux harpiste serait capable d'exécuter les ordres du roi et de tuer Kitt si Morech n'y parvenait pas. Je me demandais comment Wandel, qui en ce moment même écrivait des chants en l'honneur de la terre, pouvait faire le poids contre un berserker.

Canard trébucha sur un arbrisseau foudroyé, caché par les herbes folles. Je m'aperçus alors que nous étions seuls : Caëfann avait dû estimer que je trouverais mon chemin.

Il m'aiderait, il l'avait dit. Aucune raison de me sentir abandonnée. Une idée soudaine me cueillit comme un coup de poing dans le ventre. Je repensai à ses oreilles plaquées contre son crâne, comme celles d'un étalon qui voit un étranger empiéter sur son territoire.

Il ne ferait pas ça, me dis-je, pas si loin de la montagne, alors que ses pouvoirs seraient presque réduits à néant. Mais je m'inquiétais tout de même. Les bois étaient son élément, et même si loin de la montagne il serait en confiance. Trois berserkers et un mage contre un hob – cela inquiéterait-il Caëfann, qui, à l'en croire, mangeait des estorves au petit-déjeuner ? Qui avait accueilli ma course suicidaire, ce matin, avec un rire et un sermon sur le thème « Plus de finesse, la prochaine fois » ?

J'essayai de me convaincre que je me trompais. Mais je n'arrivais à voir que son regard quand il m'avait dit qu'il ne serait bon à rien contre un mage de sang. Il n'exprimait pas que le chagrin ou la colère. Il y avait aussi de la culpabilité.

Qui mieux que moi pouvait le comprendre ? Grâce à ma *vue*, je portais une culpabilité infinie. Je me sentais coupable de la mort de Daryn et de ma famille. D'avoir survécu sans eux. Cela devait être bien pire pour le hob. Il était le dernier de son espèce, le seul que la montagne avait sauvé.

Je me penchai en avant et Canard, percevant ma hâte soudaine, partit comme une flèche. Il courait bien trop vite pour un si mauvais terrain, mais je m'en fichais. J'avais l'affreuse impression d'avoir échangé un être cher contre un autre. Je ne voulais pas être responsable d'une disparition de plus, surtout pas celle de Caëfann. Si j'atteignais le village assez vite, je réussirais peut-être à convaincre les gens de prendre les armes. Les patrouilleurs, en tout cas. Si je trouvais assez de monde pour courir avec moi jusqu'à la crête de Faran, Caëfann aurait une chance de s'en tirer.

Le sentier déboucha sur une piste que Canard et moi connaissions. Il accéléra encore. Descendre des pentes au grand galop me donnait toujours l'impression de tomber. Le cheval se battait à chaque pas pour que ses jambes suivent le rythme de son corps.

Sous ses sabots, la montagne trembla. Il s'effondra, mais à cet endroit la pente était douce et Canard réussit à se relever avant que j'aie vraiment compris ce qui arrivait. Je percevais la fureur de la montagne et sus que ma supposition avait mis dans le mille. Il lui avait révélé sa destination, et elle savait qui lui avait indiqué où se trouvait le mage de sang. Elle m'en voulait.

La peur éperonnait Canard, qui fuyait la montagne avec des cabrioles de chien de berger. Des branches accrochèrent mon bourdon de cèdre, mais je le tenais ferme.

« Je sais ! criai-je sans être certaine que la montagne m'entendrait. Je vais chercher de l'aide. »

Canard tomba de nouveau et atterrit à genoux lorsque le sol se déroba sous lui. Je l'aidai à retrouver son équilibre pour qu'il puisse se relever. Il filait comme l'éclair. Ses muscles puissants tremblaient sous l'effort, et son souffle était haché. Si nous arrivions vivants, je craignais bien qu'il ne puisse plus jamais courir.

La brève éclaircie était finie. La terre, humide, glissait dangereusement. La montagne envoya des rochers à notre poursuite, certains aussi gros que le cheval. L'un d'eux fracassa un arbre près de nous, et le vieux géant s'écrasa en travers de la piste juste sous nos pieds.

Canard n'eut d'autre choix que de bander ses muscles habitués à tirer un soc de fer enfoncé dans la terre lourde, de ramener ses jambes sous lui et de sauter. J'eus à peine le temps de m'accrocher de toutes mes forces à sa crinière.

Ce ne fut pas un saut gracieux. À l'atterrissement, ses postérieurs se prirent dans des branches et il tomba une troisième fois. Mais ces branches, justement, amortirent notre chute. Je me jetai le plus loin possible pour lui donner la place de se remettre debout.

Il resta immobile un instant, trop épuisé pour relever la tête. Son poitrail était couvert d'écume, et une bonne partie de l'eau qui ruisselait de son dos n'était pas de la pluie. Ses genoux avaient souffert de nos chutes précédentes, mais ce n'étaient, me semblait-il, que des égratignures.

La terre frémît une fois de plus, mais l'avalanche de pierres avait pris fin. Ce silence soudain me fit prendre conscience du vacarme qui avait régné. On n'entendait plus que le bruit de la pluie. Un éclair illumina le ciel dans la direction de la crête de Faran.

« Tu avais pourtant dit qu'il n'y aurait pas d'orage ce soir », lui reprochai-je. Mais la montagne ne répondit pas.

Cet éclair signifiait que je n'avais pas le temps d'aller chercher de l'aide. Je savais bien que le hob atteindrait Faran à temps pour affronter le mage de sang, mais pour de simples humains le voyage prendrait toute une journée.

Canard et moi reprîmes notre route au pas.

Je n'avais aucun doute : le mage de sang arriverait jusqu'à Basseau. Je le savais. Si je lâchais mon bourdon, je le verrais. La vision était tapie juste derrière mes yeux. Je crispai la main sur le cèdre en m'efforçant de ne penser à rien.

Pour gagner l'auberge, je mis pied à terre et marchai à côté de Canard. Quelques personnes étaient dehors malgré la pluie.

La femme du forgeron rappela sa marmaille pour la faire entrer dans la forge. Je devais être dans un sale état.

Canard pressa le pas en voyant l'auberge mais ralentit tout de suite. Il attendit patiemment que je le desselle et l'essuie avec une serviette grossièrement tissée. Je l'installai dans son box et lui versai une mesure de grain. Son poitrail, quoique trempé de sueur et de pluie, avait eu le temps de refroidir. Je n'aurais pas à m'inquiéter qu'il boive trop.

« Qu'est-ce qui se passe ? » La voix de Kitt ne me surprit pas, même si je ne l'avais pas entendu entrer.

Je refermai la porte au crochet et me retournai. Dans le silence, j'imaginai ce qui se passerait si je lui répondais honnêtement.

Il expliquerait aux villageois que cette affaire ne concernait que lui et le mage de sang. Eux le laisseraient se rendre. Son père était encore trop faible pour protester ; Mérévich n'interviendrait pas, pour ne pas risquer de perdre ce qui lui restait d'autorité. Koret choisirait de respecter la volonté de Kitt.

Si le village abandonnait Kitt au mage, celui-ci ne ferait de mal à personne d'autre. Il resterait parmi nous : il n'avait nulle part où aller. Moi, il me tuerait, mais on parviendrait peut-être à le convaincre d'épargner Kitt puisque toutes les raisons de le tuer s'étaient évanouies. Mais, d'après ce que je savais et ce que Kitt m'avait dit, ça me semblait peu probable. Et ensuite ?

Si l'élémental ne m'avait pas crue lorsque je lui avais dit que nous n'étions pas des alliés des mages, il aurait détruit nos récoltes. Que ferait-il en apprenant qu'un mage vivait parmi nous ?

J'avais les moyens de le vaincre. Je l'avais toujours su. Le hob aussi, j'en aurais juré. Mais je ne m'y serais pas résolue par vengeance ni pour sauver la vie de Kitt. Pour le village, en revanche, j'étais prête à ce que je n'aurais pas accepté pour l'homme que je considérais comme un frère. Mais je devais affronter le mage toute seule. Je lus dans les yeux de Kitt qu'il ne me laisserait jamais en arriver là. Alors je lui mentis.

« Rien. » Non, ça n'allait pas marcher. L'état de Canard ne révélait que trop qu'il s'était passé quelque chose. « La peste soit

de ce hob. Il est allé se faire tuer. » Les sanglots dans ma voix n'étaient pas feints.

Kitt se raidit. Une sorte de ferveur impatiente, je crois. « Où ça ? »

Je haussai les sourcils. « Pour que tu t'y précipites toi aussi ? Et puis il n'a pas tort : c'est son affaire, pas la nôtre. » Il avait une chance d'exorciser les démons qui harcelaient ses nuits. J'aurais aimé croire qu'il y réussirait. J'avais quelque idée de ce dont le hob était capable ou non. Trois berserkers et un mage de sang, loin de la montagne, c'était trop, même pour Caëfann.

« Je vois », dit Kitt en relâchant ses muscles.

Si je fermais les yeux, je le savais, je *verrais* moi aussi. Je me penchai donc pour récupérer mon bourdon de cèdre appuyé contre le mur. Les visions, ce serait pour quand je me retrouverais seule.

Me concentrer sur Kitt m'avait aidée. J'essuyai mes yeux pleins de larmes pour mieux le voir. Avant que j'aie baissé le bras, Kitt m'enlaça. L'étreinte maladroite prit fin presque aussitôt.

Elle avait dû le mettre aussi mal à l'aise que moi, car il pivota vers la sortie et fit plusieurs pas avant de se retourner. « Aren, je t'aime comme si tu étais ma sœur par le sang.

— Moi aussi, Kitt, je t'aime. » Je me demandais pourquoi il avait choisi cet instant pour me le dire.

Il acquiesça, comme si nous parlions de la pluie et du beau temps, et s'en fut.

Dès qu'il eut passé la porte, je m'assis devant le box de Canard et relâchai mon emprise mentale sur le cèdre, tout en gardant la main dessus. Ça n'avait rien changé la fois d'avant, lors de la vision si puissante, mais ça ne pouvait pas faire de mal. La vision déboula comme un intrus que j'aurais trop longtemps fait attendre sur le seuil.

Le mage de sang entrait dans Basseau, seul. Les rues étaient désertes. On n'entendait que la brise qui jouait avec les clochettes fixées à certaines portes d'entrée.

Dans son manteau, un accroc s'ouvrait et se refermait au rythme des pas du cheval. La bête avançait lentement et semblait ne tenir debout que grâce aux rênes que le mage

serrait dans sa main gauche. Dans la droite, il tripotait une poignée de petites perles en bois passées sur une fine chaînette noire.

Et ce fut fini, sans effort de ma part. Cela m'allait. J'en savais assez. Il arriverait de l'est un peu avant midi. Il passerait sans doute par le pont des Chutes. Je ne savais pas pourquoi il n'y avait personne dans les rues, mais je comprenais pourquoi le chagrin hurlait dans ma poitrine. La chaînette qu'il tenait était celle que Caëfann portait à l'oreille. Elle était noire de sang, le sang du hob.

Dans l'ombre de l'écurie, je laissai libre cours à ma fureur. J'ouvrais mon cœur à ce sentiment, car il tenait à distance la tristesse et la peur. Si j'échouais, le village mourrait.

Je disposais de la soirée et de toute la nuit pour réunir mes forces. Je m'appuyai au bourdon pour me relever. J'aurais bien le temps de pleurer quand tout serait fini. Pour le moment, je puisais dans les forces que me donnait la rage. A tout le moins, le mage de sang saurait qu'on lui avait résisté. Je devais bien cela à Kitt. À Caëfann.

ONZE

Je sortis Torche de son box. Canard m'avait donné tout ce qu'il avait, et Torche était le seul autre cheval dont je pouvais espérer qu'il ne s'enfuie pas lorsque les esprits apparaîtraient. Dressé pour la guerre, il affronterait selon Kitt ce qui ferait décamper un cheval sain d'esprit. Ce qui impliquait également qu'il se méfierait de tout autre cavalier que Kitt. J'espérais qu'il se souviendrait de moi : j'avais participé à son dressage.

Je lui parlai doucement tout en serrant la sous-ventrière. « C'est en partie pour lui, tu sais. Si personne n'intervient, il mourra. Alors tu vas devoir me supporter, rien que pour ce soir. Et maintenant du calme, je ne veux pas le voir revenir. Je ne veux pas qu'il sache ce que je me prépare à faire, sans quoi il combattra dans le camp adverse. »

Je raccourcis les étrivières, trop longues pour moi, avec une rapidité due à une longue habitude. Un vieux manteau imperméable était pendu à un clou sur la porte arrière. La peau de daim, quoique vieille, était restée souple.

Menant Torche par le filet, je gagnai le petit pré derrière l'écurie. Il était juste assez grand pour permettre aux chevaux de se dégourdir les jambes. Des constructions l'entouraient sur les quatre côtés, mais une allée étroite permettait d'atteindre la rue. Pendant mon passage dans l'écurie, l'averse s'était faite déluge.

La jument de Wandel était là. Elle leva un instant la tête mais, voyant que ce n'était que nous, replongea le nez dans les mauvaises herbes.

Torche, lorsque je l'enfourchai, se raidit en hennissant.

« Allez, Torche, tu me connais. Je ne te vole pas, je t'emprunte un moment. » Je m'appliquais à rester détendue, et ma voix était douce. Si le cheval me sentait nerveuse, il me résisterait. Je comptais sur de très vieux souvenirs pour nous tirer d'affaire.

Ses oreilles à la pointe sombre s'aplatirent puis se redressèrent. Il hésitait. Il tapa du sabot, agacé, puis se cabra légèrement. Sur la crête de Faran l'éclair frappa encore ; je tâchai de ne pas y prêter attention et lui demandai d'avancer. Après un instant de réflexion, il se mit en marche d'un pas raide. J'essayai différentes allures : le pas ; un petit trot ; un changement de pied, les antérieurs, les postérieurs. Un appuyé à gauche puis à droite. Le temps que nous arrivions au petit galop, il avait abouti à la conclusion que j'avais le droit de le monter.

Je le fis revenir à l'angle de l'écurie et de l'auberge. En prenant la diagonale, il accélérerait suffisamment pour sauter la clôture. Je le mis en position. La barrière, à l'angle, ferait un obstacle plus large, mais il aurait ainsi la place de se recevoir. Je lui avais déjà fait franchir des obstacles plus difficiles. Quoique jamais en plein cœur d'un orage.

Torche dansait d'impatience. Il savait ce que j'allais lui demander, car les chevaux le savent toujours. Il sauta sans peine et rechigna même à revenir au pas. L'allée débouchait en plein dans le village et, si nous trottions, tout le monde nous entendrait. Il valait mieux que nul ne me voie, surtout montée sur le cheval de Kitt.

Les petites allées de Basseau étaient plus sinueuses que les rues – qui ne valaient pas la route Royale. Certaines étaient pavées, et la pluie les rendait glissantes.

Je contournai un entrepôt puis descendis en direction de la cour d'une maison. Là, j'entendis parler. Un groupe de gens chuchotaient. Torche s'arrêta avant même que je le lui demande. Un talus et une haie d'aronces m'empêchaient de voir ce qui se passait dans la cour mitoyenne.

J'étais toujours en train de chercher à qui appartenait cette maison lorsque j'entendis hurler.

Je me penchai pour lancer Torche dans la pente abrupte. Il partit au galop malgré le sol glissant. La haie était moins haute à l'autre bout de la cour, et il la franchit d'un bond sans même ralentir.

Il y avait six ou sept personnes. Un homme était à terre, aux prises avec une créature poilue qui l'avait attaqué par-derrière.

Le temps que, en deux enjambées, Torche s'approche, je m'aperçus qu'il s'agissait d'une des drôles de bêtes que j'avais vues dans le marais des Chutes.

Un pikka. C'était le mot qu'avait employé Caëfann. Je sautai à terre alors que le cheval courait toujours et mis toute la force de mon élan dans le coup que je portai avec mon bourdon, qui s'enfonça dans les côtes de l'animal avec un craquement très satisfaisant.

Le pikka glapit et, contrairement à l'estorve avant lui, lâcha sa proie pour m'affronter. Ses yeux intelligents, qui m'évoquaient ceux des porcs, me jaugèrent. Avec un grognement sourd, il se mit à avancer et reculer pour gagner du temps et trouver un moyen de m'attaquer en restant hors de portée de mon bâton. Je reculai pas à pas pour l'éloigner du blessé.

Les pikkas avaient recours à la magie pour se faire discrets.

Si j'avais monté Canard, le second pikka m'aurait tuée. Mais j'entendis Torche hennir, et le sol trembla sous ses coups de sabot. Je fis volte-face juste à temps pour le voir décocher un coup violent à la bête qui avait surgi derrière moi. Cela détourna mon attention assez longtemps pour que le premier évite mon bourdon et m'attaque.

Je parai, et il se jeta sur ma nuque, mais ne planta les crocs que dans une mèche de cheveux et une épaisseur de cuir. Je tombai à la renverse, l'écrasant sous mon poids, et défis le laçage de mon manteau. Je roulai sur moi-même sans libérer le pikka, dont les griffes aiguës et les crocs plus aigus encore étaient, pour l'instant, empêtrés dans le vêtement coriace. Je voulus attraper mon couteau mais, quand je relâchai ma prise sur le manteau, le pikka se débattit de plus belle et je dus m'y prendre à deux mains pour mieux l'immobiliser. Je voyais distinctement le couteau, mon coude en frôlait le manche, mais il était hors d'atteinte.

Pas pour longtemps.

Le couteau sortit de son fourreau et glissa jusqu'au manteau. Malgré le pikka qui gigotait dans tous les sens, l'arme s'approcha de moi sans à-coups jusqu'à ce que je puisse la saisir.

Je me tournai vers le blessé. C'était Poul. Il s'était mis sur le ventre et me regardait dans les yeux. Il réussit à hocher la tête puis ferma les paupières avec une grimace de douleur.

De la main gauche, je maintins à terre la tête du pikka, que mes genoux pressés sur ses épaules forçaient à rester à peu près immobile. À travers le manteau, je lui enfonçai ma lame dans la gorge jusqu'à la garde. Je restai où j'étais le temps de m'assurer qu'il était mort.

En relevant la tête, je vis qui se trouvait dans le jardinet. L'ironie de la situation m'arracha un rire. Le pikka avait interrompu une réunion d'adversaires de la magie. Il y avait la mère de Poul et la femme du forgeron. Je me demandais si son mari savait qu'elle frayait avec ceux qui avaient tué son frère. Non, j'avais oublié, on avait fait porter le chapeau aux maraudeurs. C'étaient peut-être bien eux les coupables, d'ailleurs – eux, ou bien la loakal, ou une autre créature redoutable. Les pikkas n'étaient pas les seuls à avoir envahi la vallée.

Et si cette femme avait estimé que Dingo Banar, un adulte incapable de nouer ses lacets, n'était qu'un fardeau inutile ? Avait-elle poussé les autres à le tuer ?

Tous ayant bien trop peur pour s'approcher – peur de moi ou du pikka, je préférais ne pas le savoir –, j'abandonnai le corps de l'animal et allai m'agenouiller près de Poul. Poul, qui m'avait sauvé la vie en recourant à la magie pour me donner le couteau.

Il était inerte mais sa poitrine se soulevait. Son épaule était très abîmée. Il aurait fallu que quelqu'un cherche à arrêter l'hémorragie pendant que j'affrontais le pikka. Il avait déjà perdu beaucoup de sang.

J'entendais presque la voix sèche de Mémé déclarer : « Le saignement va nettoyer la blessure – si ça ne le tue pas. »

J'ôtai la tunique de Caulem, la roulai en boule et la pressai contre la plaie. La mère de Poul s'accroupit de l'autre côté, dénoua son tablier et le déchira en longs rubans pour lui bander l'épaule bien serré et maintenir ma tunique en place.

« Ça a suffisamment saigné pour minimiser les risques d'infection. » Je trouvais ma voix bien incertaine. « Mémé vous

aurait dit de ne pas toucher au pansement jusqu'à ce que ça ne saigne plus.

— Je soignais déjà ma famille que tu n'étais même pas née », répondit-elle du ton acide par lequel elle dissimulait son cœur tendre.

Je m'écartai de Poul, heureuse de savoir qu'il ne mourrait pas. Du moins pas aujourd'hui. Mon manteau était resté dans une flaque de boue. Comme moi, il était couvert de sang. Je ne portais plus qu'une fine chemise de lin, et je frissonnais.

Je n'arrivais pas à regarder les gens qui m'entouraient. C'étaient eux, la source de la haine qui menaçait le village au même titre que le mage de sang et l'esprit de la terre. Ça m'était insupportable. Je m'approchai donc du pikka que Torche avait tué. En examinant sa blessure, je remarquai des cloques là où le fer des sabots avait touché la chair.

Je soulevai mon manteau. La bête que j'avais égorgée était en bien meilleur état. De longs crocs noirs dépassaient de ses babines ouvertes sur la mort. Elle ressemblait davantage à un ours, en plus petit, qu'à un chien ou un chat, mais avec une tête étroite. Mon coup de bâton lui avait défoncé la poitrine. Elle n'aurait pas tardé à mourir même si je n'avais pas réussi à lui ouvrir la gorge.

On me posa sur le dos une pèlerine bien chaude. Je levai les yeux et vis la mère de Poul.

« Il faut que j'y aille, dis-je sèchement. J'ai à faire. Vous devriez aller chercher le prêtre. Koret et lui étudient les créatures qui sont revenues nous harceler. Je crois que c'est une des bêtes que le hob appelle « pikka ». Dites-le-lui.

— On s'en charge. »

J'opinai en détournant les yeux. « Merci. S'il y en a d'autres, je vous conseille de vous armer d'acier. Le hob dit que le peuple sauvage y est parfois vulnérable. »

Torche attendait patiemment, dos au vent pour se protéger de la pluie. Dans la pénombre du soir qui tombait, je m'assurai qu'il n'était pas blessé. Ses jambes et son ventre étaient couverts de boue. Je lui fis faire quelques pas : il ne boitait pas. Je montai en selle et arrangeai ma pèlerine pour qu'elle ne gêne pas mes mouvements.

« Aren. »

Je levai les yeux.

« Quand les gens souffrent et qu'ils ont peur, ils font des choses stupides. Des choses cruelles. »

Pensant à Dingo Banar, je balayai du regard les gens qui entouraient Poul, des gens très probablement impliqués dans la mort du simplet. La femme du forgeron me regarda un instant dans les yeux.

Je me frottai le visage, écoeurée, et murmurai : « J'espère que vous en tirerez du réconfort, madame. » Je me préparais à commettre une mauvaise action – qui étais-je pour condamner ces gens ? « J'espère que, moi aussi, j'en tirerai du réconfort. »

Je pense qu'elle aurait répondu, mais je me suis penchée et Torche est parti au petit galop pour sauter la haie.

J'invoquai d'abord les esprits du marais, me persuadant que c'était pour procéder dans l'ordre suggéré par Caëfann. Les fantômes, si étroitement liés à la sang-magie, je comptais les éviter.

J'approchai des marais, et des bruits de succion rythmaient les pas de Torche. Mon appel était puissant, car il se nourrissait de ma rage et de la haine que m'inspirait celle que j'allais devenir. Il résonnait dans ma tête ainsi qu'une corne de brume.

Les nouglins arrivèrent. Pas un seul comme la première fois : tous. Je me concentrai davantage et les sentis sous mon crâne comme une vague noire de méchanceté.

Le hob m'avait appris deux ou trois choses relatives à la magie, des rituels que j'allais adapter à mes besoins. Je brandis un rameau d'alisier, que Caëfann appelait sorbier, volé à un arbre dans la cour d'une maison. Dans l'autre main, je tenais mon couteau.

« Par le sorbier et le fer, je vous attache à moi. Par le sorbier, le fer et le fragment de vous en moi, vous obéirez à mes paroles. »

La brise qui dansait sur le marécage tomba instantanément.

« Demain à l'aube, vous m'attendrez à l'entrée orientale de la ville. Il y a une maison à deux niveaux. » C'était là que je dormais. « Le toit est couvert de mousse, et un érable pousse au

nord de la porte d'entrée. Vous resterez cachés dans le grenier jusqu'à ce que je vous appelle. »

J'attendis pour les renvoyer qu'ils aient fini de protester. Je gardais une partie d'eux emprisonnée dans une zone glaciale de mon esprit. *Maléfique*, corrigeai-je, *pas glaciale*. Pour combattre le mal, je devais devenir maléfique.

J'évaluai rapidement le pouvoir que je détenais. Il n'avait rien de comparable avec celui offert par le fantôme. Mais ce fantôme était vieux, plus vieux que le manoir. Il existait sans doute déjà quand le hob avait sombré dans son long sommeil. Et il était parti. Je ne pouvais recourir aux fantômes. Le mage utilisait la magie de mort, et il avait bien plus d'expérience que moi. Mais c'était un prétexte, pas une excuse valable. En vérité, je n'arrivais pas à oublier le fantôme de Dingo Banar blotti contre moi comme si je pouvais le protéger. Ils avaient été humains. Les plus récents seraient peut-être des gens que je connaissais. Je ne pouvais pas les exposer au mal que je commettais.

Torche me poussa du museau et, me retournant, je le vis trempé de sueur, les yeux fous. Je le caressai pour le rassurer, en m'efforçant d'ignorer la présence des nouglins dans mon esprit.

« Courage, Torche. Ça n'est pas prêt de s'arranger. »

J'appelai donc les mystilles des jardins et des maisons, les addancs et les kelpies de la rivière, les effrats et les graques de la forêt. Je les enfermai dans des cellules obscures de mon esprit jusqu'à craindre que leurs hurlements, leurs lamentations et leurs murmures cruels ne me rendent folle.

À l'ouest, le soleil achevait sa course, et le crépuscule alourdit le poids qui pesait sur mes épaules. Mais, pour Bassieu, je ne pouvais me permettre de céder à l'épuisement.

La dernière graque disparut. Envirée de puissance, incapable de me concentrer à cause du tumulte dans ma tête, je m'approchai de Torche d'un pas titubant. Je ne vis la femme qui tenait les rênes que juste à temps pour l'éviter.

Elle ne se cachait pas. La lune éclairait son visage. Son teint était cendreux, sa bouche obstinée crispée de peur et de chagrin. Ses yeux, brillants d'une lueur sauvage comme un loup

prisonnier, me parurent singuliers. Je la regardai jusqu'à comprendre pourquoi : les pupilles n'étaient que des têtes d'épingles, alors que la nuit aurait dû les dilater au point de rendre noirs ses iris bruns.

Je la reconnaissais, bien sûr. « Loakal. » Sans que je sache pourquoi, j'eus du mal à articuler le mot.

Elle sourit en me mettant les rênes dans les mains. À l'instant où elle les lâcha, Torche plaqua les oreilles en arrière et roula des yeux blancs. Il piaffa jusqu'à ce que je m'interpose entre lui et la femme, mais, même s'il tremblait de peur, il était trop bien dressé pour résister au mors.

« J'ai attendu cet instant », dit-elle en me caressant la joue. Elle s'approcha pour se coller à moi. Sa bouche sur la mienne, elle me donna un baiser humide. « J'ai attendu de te trouver seule et lasse. » Sa voix contre mes lèvres était celle d'une amante.

Je me raidis dans son étreinte. « Oh, ma sœur. » La peur me broyait l'échine. Elle avait pour armes la peur et la crédulité – la peur de la mort, de la douleur. « Tu as mal choisi ton moment. » Et je lançai contre elle les connaissances acquises cette nuit-là. Je lui volai son essence pour l'emprisonner derrière des grilles mentales. Ce fut facile, car j'avais peur de moi bien plus que d'elle.

Je devenais un mage de sang. J'en étais arrivée à comprendre que ce qui rendait la sang-magie infâme, ce n'était pas seulement le meurtre, c'était de prendre ce que l'on convoitait sans l'accord de l'autre, et sans rien offrir en retour.

Je lui donnai les mêmes ordres qu'aux autres esprits. Elle répondit : « Je suis avec toi. » Puis elle se dissipa dans l'air.

Je remontai en selle. Torche, sensible à ma peur, se montrait si agité que je crus bien ne jamais arriver à lui faire reprendre le chemin du village. Je ne pouvais rien absorber de plus. La rencontre avec la loakal me laissait secouée de spasmes qui ressemblaient à des sanglots. J'étais si puissante que je n'avais rien à craindre de cette terrible créature.

Ce que je gardais prisonnier de mon esprit me souillait au point que je rêvais de me laver dans les eaux de la rivière, mais je savais bien que je ne serais plus jamais propre, car, ce

pouvoir, je le désirais, je voulais me vautrer dedans et le jeter à la figure des assassins de Dingo Banar. *Regardez, voulais-je leur crier, c'est ça que vous devriez redouter, pas le pauvre simplet dont le pire des péchés n'était qu'un grain de poussière par rapport aux montagnes que sont les miens.*

Les esprits enfermés gémirent, mais la loakal rit de mon rire, et mon visage était trempé de larmes.

Torche titubait d'épuisement lorsque, dans l'obscurité, je le ramenai à l'écurie. Je ne valais guère mieux. Les esprits que je contrôlais me suppliaient de les libérer, et leurs sanglots me donnaient envie de leur hurler de se taire.

Mais je me contentai d'étriller Torche jusqu'à ce qu'il soit propre et sec. Je l'emmenai devant sa mangeoire et lui donnai du grain, puis m'assis sur un banc contre le box de Canard. L'alezan de Daryn me souffla doucement dans les cheveux avant de retourner s'enfoncer dans l'ombre de sa litière.

Je combattais le sommeil, de peur que mes prisonniers ne s'évadent, mais mes paupières se fermèrent...

... courir dans la forêt au cœur de la nuit, plus vite qu'aucun homme, les pieds qui martèlent, le souffle, la joie folle de la course. Ah ! c'était plus exaltant que tout ce qu'il se rappelait depuis bien longtemps. Un roulé-boulé pour éviter une flèche jaillie de nulle part le fit dégringoler presque en bas de la montagne qu'il venait d'escalader. Parfait pour ne pas se faire prendre.

Attention, s'il allait trop vite il risquait de les semer. Ne pas les pousser à abandonner, surtout...

Douleur fulgurante, écarlate, de la flèche qui cueillit Caëfann au genou. En tombant, il vrilla la tige dans la plaie, d'où s'éleva un craquement atroce.

Daryn, monté sur Canard, secouait la tête. « Tu aurais dû me révéler ta vraie nature avant le mariage. J'aurais su, alors, que tu attirerais la mort sur moi, car tel est le destin de ceux de ta race. » Je voulus parler, expliquer que ce n'était pas de ma faute, mais la silhouette à cheval se transforma. C'était Poul, un bébé emmailloté dans les bras.

« Mon fils », dit-il, tout faraud. Il mit pied à terre et s'approcha pour me le montrer. Je tendis la main pour écarter les couvertures. Ce n'était que le petit squelette que j'avais vu à Montfort.

Ani surgit de derrière moi et m'écarta brusquement.
« Laisse-moi m'occuper de l'enfant, tu vas le faire pleurer. »

Je voulus lui expliquer qu'il n'y avait dans ces langes qu'un squelette. Mais, avant que j'aie fini ma phrase, elle se tourna vers moi. La chair de son visage se désagrégua.

Poul poussa un cri d'horreur et prit ses jambes à son cou. Il me laissait seule avec sa femme morte. Ma sœur.

« Tout va bien, chéri », dit-elle, très calme, en tapotant la joue du bébé dont les os cliquaient à chaque caresse. « Moi aussi, je suis morte. Mangée par le pikka. »

Il se mit à pleuvoir. Mes cheveux trempés se plaquaient contre mon crâne.

« Attendez ! dit Caëfann, dont la jambe gauche, du genou à la botte, était rouge de sang. Si c'est moi qui le tiens, il ne pleurera pas. » La flèche était toujours là et s'agitait à chacun de ses pas.

« Laisse-moi m'occuper de ça, dis-je en m'accroupissant devant lui.

— Non ! »

Mais j'avais déjà attrapé la flèche, et je la retirai. Le sang de la vie s'écoula, impossible à arrêter, même quand je pressai la tunique verte de Caulem sur la blessure.

Caëfann se pencha pour me caresser le visage. Sois en paix. Ne t'en fais pas, mon cœur. Souviens-toi seulement que mon nom est Neklevar. Ça veut dire « Lumière dans les ténèbres ». Il faut que quelqu'un garde en mémoire le nom du dernier hob.

— Que signifie « Caëfann » ? » demandai-je. Son sang m'empoissait les mains. D'un doigt rougi, je me dessinai sur la joue l'une des runes que Wandel et moi avions trouvées sur le mont du Hob, gravées sur un rocher.

Il la frôla puis sa main retomba, inerte, à son côté. « Un caëfann passe des marchés de dupes. Il vend un pot au prix d'une pièce de cuivre et, quand tu arrives chez toi, le pot se transforme en plume que le vent emporte. »

Caëfann se transforma en faucon et prit son envol en m'éclaboussant de sang au passage. Je le suivis aussi vite que mes jambes me le permettaient. Mais, lorsque je débouchai dans une clairière, il n'était nulle part en vue. Le vieux chêne était là, avec l'esprit de la terre perché dedans.

Il se pencha vers moi. « Que fais-tu ici ? »

Je tombai à genoux, couverte du sang du hob, et levai les mains. Du sang emplit mes paumes jointes et goutta jusque par terre.

« Tu n'as pas chômé, médium. » L'élémental approcha son visage du mien. « Regarde ce que tu es devenue. »

Je me mis à pleurer, car il disait là ce que je savais déjà. Les larmes se transformèrent en pluie et en tonnerre, et je devins un pikka pour manger le corps de mes morts.

Je m'éveillai à la naissance de l'aube, un goût de sang frais dans la bouche, et je vomis. Tremblante, j'ouvris le box de Canard et pris un peu d'eau dans le seau suspendu près de sa mangeoire pour me rincer la bouche. Les lamentations, dans ma tête, n'avaient pas faibli.

Par chance, je n'avais pas souillé mes vêtements. J'ignorai le vacarme qui m'emplissait le crâne et m'emparai d'une fourche pour nettoyer mes saletés à l'aide d'une brassée de paille. Je terminais à peine lorsque Kitt franchit le seuil.

« Si tu m'avais demandé, je t'aurais prêté Torche. »

J'étais trop préoccupée pour trouver une repartie brillante. Je me contentai donc de hocher la tête en m'appuyant au mur. Je devais vraiment avoir une sale mine, parce qu'il vint me poser la main sur la joue.

« Pas malade, expliquai-je. Fatiguée, c'est tout. » J'avais les joues engourdis, la bouche froide et comme figée. J'aurais voulu me lessiver l'âme.

« Tu as sauvé Poul d'un... comment ça s'appelle, déjà ? d'un pikka ? »

J'acquiesçai et le regrettai aussitôt. Le mouvement ajouta une vive douleur aux hurlements.

« Mérévich affirme que c'est simplement un glouton, même s'il n'en avait jamais vu avec le poil noir et frisé. »

Je me contentai de grogner. C'était plus prudent que de bouger la tête.

« Pourquoi étais-tu si pressée ? Tu ne pouvais vraiment pas attendre qu'il arrête de pleuvoir ? » Il s'approcha, posa la main sur mon épaule et plongea les yeux dans les miens. Je me demandai si, comme la loakal, j'avais les pupilles en tête d'épingle. « Aren, qu'est-ce qui ne va pas ? »

Je ne sais pas ce que je lui aurais répondu. À cet instant, on sonna le tocsin. Kitt hésita puis tourna les talons et s'élança vers la sortie.

Moi, je pouvais tout juste marcher, si j'y allais doucement. Je reposai la fourche et ramassai mon bourdon, tombé pendant mon sommeil. Son extrémité était noire de sang séché.

Quand je sortis de l'écurie, un attroupement s'était formé devant la cloche. Je me frayai un chemin aux premiers rangs. Mérévich, l'air vieux et fragile, était sorti de la foule. Derrière lui, Koret attendait en silence.

Devant eux... Devant nous se tenait Freux, monté sur un gris très nerveux. Il était flanqué de deux hommes, eux aussi perchés sur de beaux chevaux. Freux avait la lèvre inférieure entaillée et un hématome sur la tempe.

« ... acheté nos services pendant la guerre, expliquait-il. Mais le seigneur a été tué, et notre camp perdait. Nos adversaires ne recrutaient pas. Nous, nous ne touchions plus notre solde. On savait – le capitaine savait – que, si on s'entêtait, on serait morts avant un mois. Il nous a donc faits maraudeurs. » Freux inspira profondément. « Lui avait déjà vécu de brigandage, mais pas récemment. Il y avait assez d'anciens bandits parmi nous pour que ceux qui voulaient protester ne puissent rien dire. Il n'y en avait pas beaucoup. » Son cheval piaffa brusquement.

« Enfoirés ! » cracha Talon. Le forgeron s'avança en courant. « Vous avez tué mon frère, qui n'avait jamais fait de mal à une mouche ! »

Kitt vint le rejoindre et lui glissa quelques mots à l'oreille, la main sur son épaule. Je n'entendis rien, mais l'hercule se calma un peu. Kitt avait peut-être attribué le meurtre de Banar au peuple sauvage.

Le cheval de Freux secoua la tête. Quand il vit que Talon n'ajoutait rien, Freux reprit de la même voix posée : « Dès qu'il a vu cette vallée, le capitaine a décidé qu'on s'y installerait. C'était petit et mal défendu. Il se voyait bien en seigneur du manoir, je crois. Avant qu'on ait pu le faire changer d'avis, il y a eu le tremblement de terre, et on s'est retrouvés coincés ici.

— Si on décide d'accepter votre offre, quelles garanties avons-nous ? demanda Mérévich dans le long silence qui suivit la tirade de Freux. Beaucoup d'entre nous ont vu des proches mourir sous vos épées.

— Le hob a suggéré que nous campions à l'extérieur du village, pour le moment. Nous n'enverrons jamais plus de deux hommes à la fois, sauf pendant les alertes.

— Et, là, vous combattriez avec nous. » Mérévich ne cherchait pas à cacher le doute qui l'habitait. « Laissez-moi interroger ceux dont les familles ont le plus souffert de vos méfaits. Jarol ? Tu as perdu ton frère pendant la bataille du manoir.

— Oui. » La voix laconique de Jarol s'éleva derrière moi. Mes vertiges me dissuadèrent de tourner la tête vers lui. « Mais j'ai encore un frère en vie, une femme et deux enfants. J'aimerais bien que les combats cessent, ma foi. »

Jarol était un fermier pacifique et réfléchi. Intelligent. Sa réponse ne m'étonnait pas. Et Mérévich avait dû s'y attendre. Si le chef s'était adressé d'abord à lui, cela voulait dire qu'il souhaitait conclure la trêve et qu'il était trop malin pour l'accepter sans le soutien du village.

« Aren ? » demanda Mérévich sans me regarder.

Il me prenait par surprise, car je ne savais même pas qu'il m'avait remarquée. Et, de toute façon, qui m'écouterait ? « Quelle est la question, au juste ? Je viens d'arriver. » Les esprits en moi, percevant ma préoccupation, redoublèrent d'efforts pour m'échapper. J'aurais pu utiliser la force de l'un d'entre eux pour tous les subjuger. Je sentais la puissance offerte mais choisis de m'en abstenir. Je préférais recourir à un vieil entêtement qui, lui, était bien à moi.

« Aren ? » Mérévich se tourna vers moi en fronçant les sourcils.

Kitt écarta les gens pour venir près de moi et m'attraper le bras, mais je le repoussai d'un geste agacé. « Ils sont venus proposer une trêve, dit-il. Leur capitaine est mort, renversé par cet homme. » Il désigna Freux d'un geste du menton.

« C'est elle qui est venue nous prévenir quand les créatures ont déboulé des collines, précisa Freux. Ce sont les actes de cette femme qui nous donnent une chance de partager cette vallée. »

Je hochai la tête. C'était exact. *Je suis idiote, ils ont tué ma famille et...* Je me mordis les lèvres au sang pour m'éclaircir les idées. L'envie de crier « À mort ! » venait de la cruauté de mes prisonniers et non d'un véritable besoin de vengeance. La vengeance, je la réservais au mage de sang. Cette pensée fit taire les esprits, mais leur silence frémissoit d'une attente avide.

Pour le moment, il fallait que je réfléchisse. J'étais médium ; ici aussi, ça devait avoir des conséquences. Si seulement j'arrivais à aligner deux pensées... J'avais jadis eu une conversation avec Kitt au sujet des hommes au côté de qui il se battait...

« Les combattants apprennent à suivre leur chef. Pas uniquement à obéir à ses ordres ; ils se soumettent à lui. » J'avais la voix un peu pâteuse, et il me fallait articuler soigneusement pour que l'assistance me comprenne. « Ils doivent savoir ce qu'il attend d'eux et le faire sans attendre la consigne. Sinon, ils meurent. » C'était vrai. « Pour survivre, ils ne peuvent se permettre de réfléchir aux implications morales. S'ils ne sont pas capables de se battre ensemble, ils meurent. Comme Basseau. »

La mère de Poul était là, et je croisai son regard. « C'est le capitaine qui est responsable des actes commis par les mercenaires. » *Chacun est responsable de ses actes.* Mais il y avait trop de culpabilité. Si on n'en faisait pas porter une partie aux morts, nous nous noierions dedans.

J'inspirai profondément. « Leur capitaine était une bête féroce. Je l'ai vu achever un de ses hommes blessé, sans la moindre hésitation. Les mercenaires étaient contraints de lui obéir. Reprocheriez-vous à un chien de troupeau d'obéir à son berger ? » Je regardai Freux. Pourquoi donner à un blond le

nom d'un corbeau ? C'était peut-être à cause des décos brillantes de ses vêtements. *Du calme, Aren. Concentre-toi.*

« Cet homme est un homme de bien. Je l'ai vu. » Je m'interrompis pour dévisager la femme du forgeron, la mère de Poul et tous ceux présents dans la cour où j'avais tué le pikka. « Vous savez tous ce que c'est, de commettre une mauvaise action parce qu'on s'y sent obligé. » J'étais soudain trop fatiguée pour continuer à parler. « Choisissons la paix. »

J'avais mis de la magie dans mes paroles, sans savoir si ça allait avoir de l'effet. J'étais trop fatiguée pour m'en inquiéter.

Mérévich interrogea quelqu'un d'autre. Je n'entendis pas qui. Le chef accepterait la paix si les autres ne l'en empêchaient pas. Je fendis la foule pour regagner l'écurie.

Le soleil se levait, et j'avais à faire.

DOUZE

Je sellai Canard mais j'eus du mal avec les sangles. J'avais les doigts gourds au point que je finis par retirer complètement la selle. Retenir les esprits semblait affecter ma coordination. Quand je bougeais, j'avais l'impression d'être sous l'eau.

Je grimpai sur la paroi du box pour enfourcher le cheval, qui me lança un regard intrigué mais resta sagement immobile le temps que je m'installe. Si je m'étais crue capable de traverser le village sans m'effondrer, je l'aurais fait. A cheval, c'était mieux qu'à pied, mais pas de beaucoup.

Mort, chuchotaient les choses en moi. Mort...

À présent, lorsqu'elles secouaient les barrières que j'avais dressées autour d'elles, c'était par désir de tuer et non plus par soif de liberté.

Je me penchai pour ramasser le bourdon de cèdre appuyé au mur. Canard se décala vivement pour m'éviter de tomber. J'avais les jambes en coton, mais était-ce dû à la perspective de ce qui m'attendait ou au jeûne ? Je ne me souvenais pas d'avoir rien avalé depuis la veille au matin, mais, chaque fois que je pensais à manger, le goût du sang de mon rêve m'emplissait la bouche.

Devant l'écurie, des voix houleuses attirèrent mon attention. Mais, ça, c'était l'affaire de Mérévich. Moi, j'avais autre chose à faire pour donner au village une chance de survie. Le soleil était déjà haut dans le ciel ; j'avais dû m'attarder à l'écurie plus longtemps que je ne le croyais. Il ne me restait plus beaucoup de temps.

Quand je me fus éloignée de la cloche, autour de laquelle villageois et maraudeurs tâchaient de trouver un terrain d'entente, je m'aperçus que les rues étaient désertes. Comme dans ma vision. Sans les maraudeurs, sans le mage de sang, Basseau aurait une chance. Les villageois devraient se débrouiller pour apaiser l'esprit de la terre, mais je ne doutais

pas que Mérévich trouverait une solution. Peut-être la mort du mage suffirait-elle à contenter l'élémental.

Je m'arrêtai là où, dans ma vision, j'avais vu le mage de sang. Sur ma droite se trouvait la maison où j'avais forcé les créatures à m'attendre. La puanteur des nouglins effrayait le pauvre Canard, à moins que ce ne fût l'odeur de vieux cadavre des vigans. Celle-ci était plus subtile mais moins supportable.

Je me laissai glisser de cheval. Quand j'eus cessé de tituber, je retirai le filet de Canard et le secouai. Il écarta les jambes en hennissant jusqu'à ce que je pousse un grand cri, qui se transforma vite en hurlement incontrôlable. La puissance que me conféraient mes prisonniers menaçait de me réduire en miettes. Je me bouchai les oreilles et me jetai par terre. La douleur qui déchira mes genoux lorsqu'ils s'écrasèrent sur les cailloux me rendit un peu de lucidité, et je réussis à me taire.

Canard était parti, mais la loakal, accroupie près de moi, me souriait. Je baissai les paupières pour ne pas me laisser distraire, et peu à peu les créatures se calmèrent : elles s'étaient résignées à attendre mon bon vouloir pour sortir de leur prison.

Ayant provisoirement gagné ce combat-ci, je me relevai et ouvris les yeux. Les vêtements de la loakal, tout froissés, étaient et raides de sueur et de crasse. Sa tresse était presque entièrement défaite, et sa peau avait viré au blafard. Elle souriait toujours, et je m'aperçus qu'un peu de sang coulait de sa lèvre enflée. Je ne me rappelais pas m'être blessée au visage.

« Je croyais que tu ne pouvais sortir que la nuit. » Je sentis le sang sur ma langue.

Son sourire devint un rire velouté, et je vis que ses pupilles étaient toujours presque inexistantes. Pas étonnant que Kitt m'ait regardée d'un drôle d'air. « À ton appel, je peux aller où tu le souhaites. Sans toi, crois-tu que les nouglins pourraient quitter leurs marécages ?

— Quand je te libérerai, tu retourneras d'où tu viens. » Mon assurance était feinte. Avais-je libéré une armée de monstres qui allaient s'en prendre au village ? Sans moi ou le hob pour les protéger, les gens feraient des proies faciles.

Elle rit de plus belle. Il n'était pas facile de se persuader que son apparence était trompeuse. Dès que je me fus dit cela, elle

se calma et baissa la tête pour me regarder dans les yeux. Elle s'approcha de moi avec la grâce d'un serpent.

« Oui. Crois en moi. »

J'inspirai profondément. « Va, et attends dans la maison. Quelque chose va se produire. » Elle leva un menton belliqueux. J'étais trop lasse pour ce petit jeu. « Va. »

Je mis dans ma voix toute l'autorité dont j'étais capable. Ça devait suffire : elle s'en fut.

J'avais convoqué les esprits parce que je n'étais pas sûre de pouvoir recourir à leur puissance s'ils étaient loin de moi. Je n'avais pas été assez attentive lors de la démonstration que le fantôme m'avait faite. Si j'échouais, peut-être les créatures abattraient-elles le mage de sang avant de regagner leurs tanières habituelles. Je serrai le poing sur mon bourdon comme s'il pouvait m'aider.

L'attente s'éternisa. Terrifiée, hébétée, je restai plantée sur la route jusqu'à m'apercevoir que je tenais à peine debout. Je m'assis donc par terre et me mis à dessiner dans la poussière. Les grosses fleurs, c'était facile, même avec ce bâton trop long. Je les effaçai pour tracer un carré. Quelques lignes de plus, et c'était la maison de la veuve. Je l'effaçai d'un revers de main puis levai les yeux. Le mage de sang.

Il avait le soleil dans le dos. Je plissai les paupières pour ne pas être éblouie. Il talonna son cheval pour s'approcher de moi. Il avait donc dû s'arrêter en m'apercevant. Je me relevai et m'essuyai les mains, l'une après l'autre, sur ma jupe.

Il s'arrêta de nouveau, à quelques pas de moi, en tripotant la chaîne du hob. Les petites perles roulaient entre ses doigts tachés du sang de Caëfann comme la boucle d'oreille. Il était seul, comme la *vue* l'avait annoncé. Caëfann avait dû trouver un moyen d'entraîner les berserkers sur une fausse piste, ou les avait tués avant de mourir. Le sang sur les perles, tout sec, s'accrochait en flocons noirs sur les mains du mage.

La *vue* calma mes doutes. Les esprits que je détenais se calmèrent lorsque je puisai dans leur énergie pour affronter le mage. Cela me prit plus longtemps que prévu. Je devais m'occuper de chaque esprit séparément, et chaque esprit m'arrachait une parcelle de moi-même en échange. Nous étions

intrinsèquement liés, au point qu'il ne me restait que très peu d'identité propre.

« Eh bien, eh bien », dit le mage, qui me regardait sans impatience. Sa voix était un ténor doux et courtois.

« Monsieur. » Ma politesse tenait à l'habitude. On se montrait aimable avec les inconnus.

Le mage de Morech m'avait fait faire des cauchemars, petite, des cauchemars qui avaient empiré après la mort de Quilliar. Pourtant c'était la tenue écarlate de l'homme qui m'impressionnait avant tout. Lui-même n'était guère plus grand que moi, et ses traits n'avaient rien de particulier. Il aurait pu passer pour un homme normal, n'eût été le ramollissement de son visage jadis bien dessiné. Ses yeux, en revanche, étaient ceux d'un dément.

Pour la première fois depuis que j'avais rencontré un nouglin, j'avais l'impression d'avoir les idées claires. Me tenir, enfin, face au mage de sang m'apportait une sérénité qui prenait racine dans mon âme. Je portais en moi le pouvoir de le détruire. C'était enivrant. Toute ma vie j'avais redouté cet homme, et je ne le redoutais plus. Mon pouvoir frémisait dans mes os comme une tempête en gestation. Une tempête maléfique.

Mais alors qu'est-ce qui me différenciait de lui ?

Il parlait mais je ne l'entendais pas. Mes propres questions me consumaient.

Mort ! rugissait l'esprit du mal en moi, un esprit constitué des fragments de mes serviteurs. Tue-le, et la victoire est acquise. Nous ne craindrons pas l'Homme vert. Que peut-il contre nous ? Nous sommes capables de protéger le village de sa colère comme nous protégeons Kitt contre celle du mage.

« Comment ai-je fait pour ne jamais te remarquer ? » murmura le mage à mon oreille. Il avait dû mettre pied à terre pendant que j'étais perdue dans mes pensées : il se tenait dans mon dos et m'enlaçait comme une amante.

Oui, hurlait mon esprit, écrase-le ! Asservis-le, il sera nôtre. Vite ! Dépêche-toi ! Absorbe son pouvoir !

Un déferlement de magie m'emplit et me laissa frissonnante.

« Je n'ai jamais vu quiconque détenir pareille puissance », continua le mage. Il me saisit par les épaules et me tourna face à lui. Son visage exprimait une soif de pouvoir identique à la mienne, bien plus forte que les mains de l'homme.

Quand les esprits me parlèrent en chuchotant, ce qui en eux devenait moi-même leur répondit. Je savais que, si j'arrivais à tuer le mage de cette façon, je représenterais pour le village un danger bien plus redoutable que mon adversaire actuel. Mérévich, Koret et Tolleck me faisaient confiance. Il y avait d'autres magiciens au village. Je le savais, et les horreurs qui m'habitaient l'avaient lu dans mon crâne. Des magiciens qui n'avaient pas bénéficié de la formation que je devais au hob : des victimes faciles. Une partie de moi en frémît d'horreur, une autre songea : *Proies !*

Pas étonnant que Caëfann m'ait surveillée quand j'invoquais le fantôme. Il était prêt à me tuer si je décidais d'accepter le pouvoir offert. Et, à présent, je comprenais pourquoi. Mais c'était trop tard.

Je m'arrachai au mage en criant : « Allez-vous-en ! » d'une voix autoritaire à laquelle les esprits étaient très sensibles. C'était une question d'emphase plus que de volume. Et je les libérai tous. Je leur rendis le pouvoir qu'ils m'avaient conféré et récupérai les fragments de moi-même, de mon esprit propre. Je sentis leur déception lorsqu'ils se dispersèrent.

La maison de la veuve émettait d'affreux grincements.

« Qu'est-ce que c'était ? » demanda le mage en se tournant vers la maison où les esprits s'étaient cachés.

Sa distraction me donna le temps de comprendre que je n'avais rien à lui opposer. Un instant j'avais oublié de le craindre. Mais tout me revenait. Je me rappelais pourquoi j'avais tant voulu l'anéantir. C'était trop tard. J'avais épuisé mes faibles pouvoirs pour retenir les esprits prisonniers. Mon front ruisselait de sueur comme si j'avais couru toute une lieue alors que j'étais restée assise par terre à attendre le mage.

« Ma chère, roucoula-t-il après s'être assuré que la maison ne représentait aucun danger, vous êtes un véritable trésor. » Il s'approcha et me saisit le visage entre les mains.

Il vola ma conscience.

Oh, pas tout entière. Une part de moi observait froidement le phénomène. Ce n'était pas très différent de ce que j'avais fait aux esprits que j'avais subjugués. Peut-être, en d'autres circonstances, ce mage aurait-il été un médium doué de la *vue*.

Il brisa quelque chose en moi, un lien fondamental entre mon esprit et... mon âme, j'imagine. Je crus entendre un craquement, comme un os dans les mâchoires d'un estorve. Ça se rompit. Une part de moi lui appartenait.

Il recula et son esprit réintégra sa place habituelle. Je me contentais d'observer mon corps comme une étrangère. Il me tapota la joue ; je le sentis à peine. « Attendons Kitt. Je l'ai appelé : il ne devrait pas tarder. J'ai réussi à sauver trois autres berserkers. Ils étaient partis chasser, mais je les ai rappelés. Je vais aussi avoir besoin de quelques hommes du village. Avec une escorte suffisante, je devrais pouvoir atteindre un pays plus civilisé où vendre mes talents. »

Mon regard absent tomba sur la chaînette du hob, toujours passée entre les doigts du mage comme un talisman.

« *Vous pouvez m'appeler... Caëfann* », dit le hob.

Savoir que Caëfann était mort me fit monter les larmes aux yeux.

« Pourquoi pleures-tu, petite ? » demanda le mage sans paraître vraiment intéressé.

Je lui aurais répondu si j'en avais été capable, mais ce qui en moi était brisé avait dû emporter avec lui la capacité de transformer les idées en mots. Je le regardai en silence jusqu'à ce qu'il hausse les épaules. Il commença à me faire encore autre chose, mais un bruit de sabots l'interrompit. Il laissa ce nouveau sortilège en plan.

C'était l'un de ses berserkers, couvert de boue autant que son cheval. Son teint était celui d'un homme des plaines, mais il était plus massif que Koret, et très jeune. En revanche, ses yeux exprimaient la même sagesse ancestrale que ceux de Kitt. À travers ma terreur, cela me rendit triste.

« Fennigyr, j'ai senti ton appel. » Sa voix était dénuée de toute émotion. Ses gestes indiquaient qu'il était aussi épuisé que sa monture.

« Eh bien ? Où sont les autres ?

— Partis. Renyr s'est lancé aux trousses d'un destrier blanc ; Stemm, je l'ai perdu dans une coulée de boue. Je les cherchais quand tu nous as appelés.

— Ils ne sont pas morts, dit le mage de sang au bout d'un instant. L'un d'eux est blessé, c'est tout. On ira les chercher après. »

J'essayais désespérément de comprendre ce que le mage m'avait fait subir. Comment au juste avait-il séparé mon âme de mon esprit ? Caëfann m'avait dit que les gens (et sa définition des « gens » était bien plus large que la mienne) étaient constitués de trois éléments : le corps, l'esprit et l'âme. Le mage avait séparé mon âme de mon esprit et de mon corps.

C'était à présent mon esprit qui contrôlait mon corps, un peu comme un fantôme. Pas exactement dépourvu d'intelligence, mais soumis à la volonté du mage. Tout comme les fantômes m'avaient obéi.

Des sabots claquaient sur la route. Ma tête se tourna : Torche arrivait au petit galop. Kitt observait une immobilité telle qu'il semblait moins réel que la loakal. Il avait croisé les étrivières de cuir, réglées pour mes jambes, devant sa selle. Son visage, lorsqu'il s'approcha, était de marbre.

« Fennigyr, j'ai entendu ton appel. Que désires-tu ?

— Mets pied à terre. » Fennigyr avait une moue songeuse.

Elle (je n'arrivais pas à me dire qu'il s'agissait de moi-même) ramassa le bâton de cèdre et se remit à dessiner des fleurs dans la terre, se désintéressant des hommes.

Je les entendais parler mais j'étais contrainte de braquer les yeux sur les fleurs de poussière. Cette restriction m'évoqua une vision. *Une vision*, me dis-je en regardant le cèdre qu'elle tenait. Oh, elle aussi le regardait, mais pas de la même façon que moi. Moi, je me concentrerais sur le cèdre pour y accrocher ma conscience. Caëfann m'avait dit de m'en servir comme d'une ancre. J'espérais que cela m'aiderait à refermer la faille créée par le mage de sang. Je percevais un point faible dans son sortilège, peut-être à l'endroit où il se préparait à le modifier lorsque le berserker l'avait interrompu.

« Ah, Kitt, disait Fennigyr, tu as toujours été mon préféré. Tu le savais ? J'ai toujours eu un faible pour les hommes moins

massifs et plus vifs. J'ai eu du mal à convaincre Morech de t'enrôler. Lui les aimait grands et forts. Je lui ai demandé : Qu'est-ce qui est le plus facile à entendre dans les bois, un élan ou un furet ? »

L'intensité du regard de Kitt détourna l'attention de la femme qui était moi ; elle se désintéressa de son bâton de cèdre.

« Dans cette lumière, tu irradies, Cheveux-de-feu, reprit le mage. Je tiens, dans mes œuvres d'art, à joindre le beau à l'utile. J'aime le roux. »

Les yeux de Kitt étaient toujours rivés aux miens. Si je l'avais moins bien connu, je n'aurais pas remarqué la crispation de ses mâchoires lorsque le mage l'appela Cheveux-de-feu. Je n'aurais pas *vu* le pouvoir que ce nom avait sur lui. Il l'enchaînait au mage. Je voyais le lien unir les deux esprits.

Je repensais à ce que Caëfann m'avait appris des noms. Kitt avait un nom, donné par la terre, l'air, le feu, l'eau et la magie. Donné par le mage de sang, qui manquait d'imagination. *Cheveux-de-feu ? Mon pauvre Kitt.*

Je sentais nettement la part de moi-même soumise au sortilège du mage. Ça me lançait comme une dent malade. Je résistais de mon mieux.

« Je ne suis pas Morech, dit-il. Il ne se doutait pas que j'avais mis beaucoup de moi-même en chacun de vous. »

Il parlait comme un artisan. Le bourrelier ne répétait-il pas ce refrain si souvent que tout le village l'avait repris ? Je m'interrompis. N'avais-je pas effectivement donné une part de moi aux créatures que j'avais soumises ? Peut-être Fennigyr parlait-il au sens propre.

Je me concentrerai sur Kitt en essayant de le voir comme j'avais vu les liens qui l'unissaient au mage, comme j'avais vu Wandel à l'entraînement.

Kitt interrompit son maître. « Qu'as-tu fait à la fille ?

— Ça ne te regarde pas. L'une des qualités que j'aime chez toi, c'est que tu n'es pas parfaitement dompté. Pour Morech, c'était une faiblesse. Il te craignait, le sais-tu ? Mais il ne comprenait pas que c'est justement pour ça que tu étais supérieur aux autres. Tu es le plus ancien de mes hommes. » Le mage leva au ciel un regard triste. « Tant de travail, et si

facilement détruit. Il ne voyait en toi qu'un guerrier privé de son bras gauche. Je pourrais te tuer...»

Elle aussi regarda le ciel, mais nous n'y vîmes que des nuages. Moi, je voulais voir Kitt. Ou mon bâton. Si j'avais pu parler, j'aurais enchaîné les jurons. Je le faisais en silence, tout en continuant à résister au sortilège et à la peur.

Un grognement rauque poussa *la femme* à s'intéresser de plus près à Kitt. Il était à genoux. Je discernais les veines de son front. Je *voyais* que le mage se servait de leur lien pour le faire souffrir.

« ... Ce serait si facile ! » Le mage augmenta l'intensité de la douleur.

La peau claire de Kitt avait tourné au violacé.

Je me débattis de plus belle. La démangeaison devint insupportable. Étrange, vu que ce n'était pas physique. À cet instant une douleur atroce m'apprit que quelque chose s'était brisé. J'aurais voulu hurler. Je m'étais blessée... mais j'avais fait perdre à Fennigyr un peu de son contrôle sur moi.

J'avais recouvré l'usage de mes pouvoirs magiques, pour limités qu'ils fussent.

Cheveux-de-feu. Je m'accrochai au vrai nom de Kitt et le *regardai*. Ce que je vis alors était bien plus net qu'avec le ménestrel. Comme l'esprit de Wandel, celui de Kitt était lumineux. Si les fantômes étaient des bougies, les esprits vivants étaient des loupes qui amplifiaient le feu de l'âme. Je distinguais les fragments d'esprit étranger fixés au sien ; je tirai dessus. Lorsque le premier céda, je dus me hâter de le remettre en place car je *vis* que j'avais blessé Kitt. Sans ces fragments parasites, son esprit serait irréparable. Je m'attaquai donc aux liens magiques qui l'unissaient à Fennigyr. Ils se défirent comme une chaussette mal tricotée. L'esprit de Kitt était endommagé mais libre.

« Quoi ? » s'écria le mage de sang en le dévisageant d'un œil rond.

Kitt hoqueta. Il croyait certainement que c'était le mage qui l'avait libéré, mais Fennigyr savait bien que non. Sans lui laisser le temps de se reprendre, il planta son épée dans le dos de mon ami, jusqu'à la garde.

Elle détourna le visage pour ne pas assister à la mort de Kitt. Un chagrin immense me transperça. *Elle* regarda l'autre berserker. Il souffrait lui aussi. Il avait aimé Kitt.

Le sentiment de mon échec se joignait à la souffrance pour m'empêcher de remarquer ce qui se passait derrière le berserker, mais soudain celui-ci reçut un grand coup de bâton sur le crâne, avec un bruit sourd qui ne pouvait passer inaperçu.

Caëfann.

Le hob avait perdu son manteau ; le reste de ses vêtements n'était plus que haillons. Son teint gris sombre, ainsi exposé, semblait plus insolite que d'habitude. Sa tresse noir et argent défaite, ses cheveux retombaient en masse autour de lui.

Son genou droit arborait un gros pansement et ses oreilles plaquées contre son crâne ne portaient plus aucun ornement.

« Mage de sang », gronda Caëfann d'une voix plus qu'humaine.

L'espoir brilla en moi mais, depuis le jour où j'étais partie le chercher sur sa montagne, ma foi en la toute-puissance du hob avait faibli. Il ne tiendrait pas face au mage, pas sur cette rive-ci. Je sentais les liens qui l'unissaient à la montagne et puisaient dans ses forces vives. Pour la première fois je compris que, si la montagne lui prêtait des pouvoirs, lui la nourrissait en échange.

J'allais devoir le regarder mourir. Alors que j'aurais pu affronter le mage moi-même si je n'avais pas sapé mes forces en m'épuisant à subjuger les esprits pour leur voler leur pouvoir.

« C'est donc toi, la chose qui a dispersé mes berserkers en les lançant à la poursuite de chimères. » Le mage semblait fasciné. Rien dans sa voix n'indiquait qu'avoir tué Kitt le dérangeait, alors qu'auparavant il parlait en gamin énamouré. « Qu'es-tu ? »

Le hob gronda comme un lynx acculé. Beau et inhumain. Ses yeux rouges luisaient malgré le soleil éclatant. « Je suis la mort.

— Non, souffla le mage. La mort, c'est moi. »

Une substance répugnante jaillit de sa main en un éclair noir qui fit reculer mon esprit dans un sursaut de dégoût. Elle vint frapper Caëfann en pleine poitrine mais, comme si elle ne trouvait rien à quoi s'accrocher, coula au sol où elle forma une

flaque immonde. Sous la brûlure de la magie infâme, la terre devant le hob se mit à fondre en dégageant une fumée noire.

Caëfann se jeta sur le mage, mais une barrière invisible l'arrêta à quelques empans de lui et le repoussa à trois pas.

Lorsqu'il se releva, je remarquai qu'il ménageait son genou blessé.

« Je suis ta mort. » La voix du mage était chargée d'un chagrin narquois.

Aiguillonnée par le danger qui menaçait Caëfann, je poussai à l'intérieur de moi contre les bords de la fracture, là où le sortilège cédait lentement.

Fennigyr, d'un geste nonchalant, força le hob à reculer puis, dans un éclat de rire, brandit la chaîne d'oreille. « C'est à toi, il me semble. » Il referma son poing dessus. « Ça suffit à faire de toi mon esclave. J'ai dû à l'instant supprimer l'un de mes enfants. C'est toi qui l'avais libéré ? Mais tu feras un remplaçant admirable. Quelle que soit ta nature, tu disposeς d'une magie qui me nourrira. »

Le hob était figé. Je voyais la sueur perler à son front ; il essayait de résister, mais en vain. S'il avait pu l'affronter physiquement, il aurait vaincu, mais sur le terrain de la magie Fennigyr l'emportait haut la main. Sans doute ne pourrait-il rien faire contre les liens qui unissaient le hob à la montagne, parce qu'ils existaient depuis sa naissance, alors que ceux entre les berserkers et le mage étaient des ajouts artificiels tardifs. Mais j'étais certaine qu'il était capable de tuer Caëfann.

J'étais épuisée. J'avais la tête brûlante de démangeaisons impossibles à calmer. Je me frottai les tempes en espérant que ça me soulagerait.

Je me frottai les tempes.

J'étais enfin venue à bout du sortilège, au moins en partie. J'eus un instant pour savourer ma victoire, puis il disparut entièrement, avec une soudaineté qui me jeta contre le pavé. Mais mon corps m'appartenait de nouveau.

Un grognement de Caëfann attira mon attention. Ni lui ni Fennigyr n'avaient remarqué ce qui m'arrivait. Le hob grimacait sous la douleur et la concentration.

Neklevar, songeai-je, donnant à Caëfann le nom qu'il m'avait révélé en rêve. C'était un rêve vérifique, car ma vision se précisa et je plongeai le regard dans son esprit bien plus profondément que naguère, comme quand j'avais fait appel au vrai nom de Kitt.

D'épaisses cordes vert et or unissaient son âme, son esprit et la terre. C'étaient ses liens avec la montagne. Mes pouvoirs me permettaient de voir les entraves que le mage essayait de lui imposer. Elles entouraient le hob de leurs boucles lâches et glissaient sans jamais trouver un point d'ancrage.

Le mage de sang ignorait le vrai nom du hob.

Mon père, lorsque le mage, venu récupérer le corps de mon frère, s'était mis en rage de le trouver inutilisable, l'avait appelé Fennigyr. Le même nom prononcé par le berserker à l'instant. Mais, au printemps, au sommet du Hob, Kitt l'avait appelé Nahag.

C'était peut-être un surnom.

Je me concentrai sur lui. Son visage restait impassible, alors qu'il tremblait de tous ses membres sous l'effort que lui demandait son sortilège. Je m'efforçai d'articuler son nom mais ma gorge refusait d'obéir. J'étais incapable de prononcer la moindre syllabe. Je me contentai donc de le penser.

Nahag.

Ce n'était pas un surnom.

Je *voyais* ce qui déclenchait la folie chez les mages de sang. Je n'avais pas devant moi un fantôme particulièrement lumineux. Non, l'esprit de Nahag était une défroque de mendiant, des haillons mal rapiécés à l'aide de bouts de tissus bariolés, de fragments d'esprits volés. Je songeais à ce que j'avais pris aux nouglins, à ce que j'avais dû leur céder de moi-même, et la nausée m'envahit.

Regarder Kitt ou Caëfann en serrant contre moi leur vrai nom m'avait révélé leur âme, une forme riche et chaude nichée dans leur corps et leur esprit. Mais l'âme du mage était petite et noiraude, roulée en boule comme pour éviter tout contact avec son esprit corrompu.

L'un des lambeaux volés appartenait à Kitt. Je l'arrachai : la fureur m'éperonnait sans me laisser me demander si j'étais

capable de cet exploit ou comment le réaliser. Dès que le bout d'esprit se détacha de Nahag, il disparut de ma *vue*.

Les autres morceaux s'agitaient en poussant des gémissements pitoyables. Quelque chose les inquiétait. Était-ce un effet de mon imagination ? Ils semblaient vouloir attirer mon attention sur leur détresse contre nature.

Faute d'un meilleur plan, je décidai de voir ce qui se passerait si je les retirais tous à Nahag. Peut-être le pouvoir usurpé l'abandonnerait-il.

C'était comme plumer une oie : ça devenait vite monotone. Je m'interrompais de temps en temps pour surveiller la situation, mais le mage restait concentré sur le hob. J'ignorais si mes manipulations produisaient aucun effet.

L'effort me donna la migraine. Il y avait un hic. Je m'étais fait du mal en me libérant du sort de Nahag, mais je n'avais pas le temps de m'en inquiéter. Comme disait toujours mon père : « Aren, il faut finir ce que tu as commencé, ou tu auras travaillé pour rien du tout. »

Je crispai les mains sur le cèdre et repoussai la vision pour pouvoir continuer.

Mais j'avais besoin d'une pause. J'en profitai pour observer comment Caëfann s'en sortait. Sa peau avait viré au gris perle et ses cheveux étaient collés par la sueur, mais il avait l'air indemne.

Je vis qu'un attroupement s'était formé autour de nous trois. Les villageois avaient dû être alertés par le retour de Canard à l'écurie sans sa maîtresse, ou par le départ précipité de Kitt. Mais ils se tenaient bien à l'écart de la bataille silencieuse et immobile qui occupait le milieu de la route. Les visages exprimaient la terreur. Craignaient-ils le mage ou le hob ? Les deux, sans doute. Pourtant un homme se joignit au combat.

Freux s'approcha du mage d'un pas prudent. D'un couteau patiné par le temps il tâta l'écran magique qui empêchait le hob d'atteindre Nahag. Celui-ci, d'un geste ample, envoya le maraudeur valser en arrière. Il resta vautré sur les pavés le temps de quelques battements de cœur puis se remit debout et refit une tentative.

« Ça suffit, susurra Nahag.

— Je ne vous laisserai pas le tuer. » Freux était déterminé. Je me demandais si Caëfann avait dissipé l'apathie de son âme comme il l'avait fait pour moi.

« Tu ne peux pas m'arrêter. » La voix de Nahag frémissait d'agacement. D'un signe, d'un mot, il lança sur Freux le même sort qu'à moi et attendit le résultat – mais rien ne se produisit : il disposait à présent d'un trop faible pouvoir.

Freux semblait aussi surpris que le mage. J'avais perdu espoir quand mes efforts paraissaient inutiles. Là, mon moral remonta.

Méfiant, mais pas encore vraiment inquiet, Nahag examina les villageois, conclut bientôt qu'aucun ne pouvait être responsable de ce revirement de situation et se retourna vers Caëfann.

« C'est toi ? Qu'as-tu fait ? » Il arracha son épée des entrailles de Kitt et se fendit vers le hob.

J'agrippai tous les esprits captifs que je pouvais atteindre et tirai dessus violemment. Le mage lâcha son arme et tomba à quatre pattes avec un cri guttural. Je forçai mes pieds à faire quelques pas. Arrivée devant Nahag, je m'effondrai.

Il essayait de maintenir la cohérence de son esprit par la seule force de sa magie, qui n'était plus qu'une vapeur pâle et indécise. Il ne semblait pas capable de recourir à la magie de la terre, où moi je puisais. Je vis son regard se fixer sur le berserker. Il se mit à ramper vers lui.

« Faim, hoqueta-t-il. Je suis si seul. »

Freux voulut avancer, mais je levai une main en secouant la tête. Peut-être Nahag aurait-il pu manipuler le maraudeur comme une marionnette. Moi, j'en aurais été capable. Il m'interrogea du regard un long moment puis s'arrêta.

Nahag commandait encore en partie au berserker. Je m'en aperçus aux efforts démesurés qu'il déployait pour le cacher. Il ne comprit qui s'opposait à lui que lorsque je le privai de ce dernier espoir.

Il me dévisagea comme s'il se sentait trahi. Puis il m'attaqua avec les derniers vestiges de ses pouvoirs.

Même blessé, il était plus fort que moi et mieux entraîné. Moi, j'étais éreintée. Ses assauts me déchiraient le crâne.

J'arrivais seulement à continuer d'arracher les esprits volés, comme une fille de cuisine démente. Un par un, à présent, parce que j'étais de plus en plus mal en point.

« *Finis ce que tu as commencé, Aren* », insistait mon père. *J'avais six ans, je pleurais pour qu'on ne m'oblige pas à finir de plumer l'oie, et il me faisait les gros yeux. « Nous avons tous nos tâches, tu sais.* »

J'avais lâché mon bâton. Combattre les visions n'en était que plus difficile.

Je m'activai jusqu'à ce qu'il ne reste plus de l'esprit de Nahag qu'un pauvre torchon déchiré : Nahag seul, privé de tous les fragments étrangers. Sur la fin, il ne me résistait même plus : soit il était trop fatigué, soit il s'était résigné.

Je m'arrêtai ensuite car je ne savais pas que faire d'autre.

Nahag et moi nous regardions.

Je ne sais pas ce que lui voyait, mais moi je découvris ce que j'avais bien failli devenir. Il avait été le fils de quelqu'un, et il n'avait pas eu d'ami pour le sauver comme Kitt avait sauvé mon frère. Il n'avait pas eu Caëfann pour mentor.

Son âme torturée se débattait dans la prison de son esprit. Au bout d'un moment d'incertitude, l'esprit pantelant ne put davantage la contenir ; l'âme s'envola. L'esprit, lui, se raccrocha un instant au corps puis disparut à son tour.

Le mage ferma les yeux. Je lançai un coup d'œil à Freux et hochai la tête. Sa lame glissa contre le cou du mage. Je ne révélerais à personne qu'il était mort avant que le couteau ne le touche. Les maraudeurs auraient besoin de tout ce qui pouvait plaider en leur faveur.

« Eh, oh ! » cria Wandel. Je vis le harpiste, derrière moi, presser sa tunique sur le ventre de Kitt. « Si personne ne le recoud, il va mourir. »

Une décharge de joie incrédule traversa mon épuisement et mon sentiment d'anormalité profonde. Kitt était vivant ? Je rampai vers eux avant de me souvenir que Wandel était censé tuer Kitt. Je dévisageai le barde d'un air stupide ; il fronça les sourcils.

« Le village a besoin de lui. » Il était sur la défensive.

Je lui souris, soudain euphorique. Il n'allait pas tuer Kitt. Ni maintenant ni jamais. Il le savait pertinemment. Ça s'entendait à sa voix écoeurée. Ni Caëfann ni Kitt n'étaient morts. Pas encore, du moins. Il y avait énormément de sang sur la chemise de Wandel.

Caëfann, d'un pas titubant, s'approcha de nous. Son genou semblait le faire beaucoup souffrir. Il s'assit à côté de Wandel et frôla l'épaule de Kitt. Sans le quitter des yeux, il me tendit l'autre main. « Aren, j'ai besoin de ton aide. »

Je posai ma main dans la sienne. Il se raidit comme sous l'influence du mage. « Aren ? » Il se tourna vers moi avec la vivacité incroyable que je lui connaissais. L'effroi sur son visage me donna envie de me cacher, mais mon corps choisit cet instant pour cesser de m'obéir une fois de plus.

Voyait-il que j'avais été à deux doigts de devenir ce qu'il haïssait ? Voyait-il la souillure en moi ? Je voulus me reculer, mais mon corps se laissa attirer vers lui.

Il me prit le visage entre les paumes. Ses griffes effleurèrent ma peau. Il avait récupéré sa boucle d'oreille et l'avait renfilée dans les trous.

« Que t'a-t-il fait ? » Sa voix tremblait de peur. Je me détendis en comprenant que je ne lui répugnais pas. Sa queue s'enroula à ma cheville, rassurante.

Ma main se leva pour lui frôler la mâchoire. Sous mes doigts sa peau était douce. Il les saisit et me força à les poser à plat contre sa joue.

Wandel dit quelque chose qui m'échappa.

« Sa blessure, je peux la guérir, mais il faut un médium pour réparer son esprit. Wandel, appuie juste à cet endroit pendant que j'essaie de défaire les dégâts que le mage de sang a infligés à Aren. » Ce n'était plus pour Kitt que Caëfann s'inquiétait.

J'avais toujours cru qu'il ne me faisait la cour que pour obéir aux vœux de la montagne. Cette montagne qui voulait qu'il trouve une compagne pour empêcher sa race de s'éteindre. Pour ne pas être seule. Ces motifs, ceux de Caëfann comme ceux de la montagne, je les comprenais. La solitude, je savais ce que c'était.

Debout devant le trou trop peu profond, je regardais les hommes déposer des mottes de terre gelées sur le corps de Quilliar. Il avait toujours voulu être enterré en hiver, parce que les tombes d'hiver étaient des monticules de pierres et non les vagues dépressions où reposaient ceux qu'on couchait dans la terre meuble.

Des lèvres chaudes touchèrent les miennes. « Non, Aren, ne t'en va pas. » J'étais blottie dans ses bras, blottie dans sa chaleur. Sa peau était douce sous mes mains. La chaleur de sa queue, toujours à ma cheville, me donnait envie de sourire.

J'ouvris les yeux pour lire dans les siens une terreur absolue. *Il m'aime.*

Et je mourais.

Dans ma hâte à reprendre le contrôle de mon corps, j'avais arraché les liens qui l'unissaient à mon esprit. Nahag avait déjà brisé ceux qui retenaient mon âme. Maintenant que Caëfann et Kitt étaient hors de danger, je n'avais plus la force de maintenir la cohérence des trois. Comme Nahag, j'allais bientôt me dissoudre.

« Si tu pars, murmura Caëfann, Kitt ne vivra pas. Il a besoin que tu répares son esprit. » Sa main errait sur mon dos et mon cou, me donnait du plaisir. Il le faisait exprès.

« *Pas n'importe quelle émotion* », disait-il d'un air songeur, comme s'il lisait dans mes pensées et savait que je parlais de lui. « *Seulement celles qui incitent ton esprit à rester uni à ton corps.* »

Le doux plumeau de sa queue me caressait la joue, taquin. Que Faran l'emporte, il savait que j'avais eu recours au désir mêlé de crainte qu'il m'inspirait. Ça n'avait pas aussi bien marché avec la loakal qu'avec le fantôme. Mais ça déclenchait en moi des sensations effrayantes, embarrassantes et... merveilleuses.

« Aren. » Il murmurait mon nom d'une voix rauque qui évoquait des nuits obscures de passion partagée. Il me rappelait. Mais ses yeux étaient désespérés. Lui aussi estimait que j'étais mourante.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda la voix de Mérévich.

Je savais que je mourais. Je le savais.

Mais... Mais si c'était comme avec la loakal ? Que se passerait-il si je refusais d'y croire ? Si... Je me laissai aller dans l'étreinte de Caëfann. Si j'étais trop tête pour mourir ?

Il me cala la tête sous son menton, sans doute parce qu'il jugeait que ses larmes ne m'aideraient pas à réunir mon corps, mon esprit et mon âme. J'écoutais son souffle incertain et décidai qu'il avait tort. Je n'allais pas mourir et laisser le hob seul. Lentement, car cela me réclamait un effort immense, je puisai un peu de magie dans la terre et entrepris de réparer les dommages que le mage de sang et moi avions causés. Je fus surprise du peu de temps que cela me prit.

« Bon, dis-je d'une voix un peu rauque, que dois-je faire pour Kitt ? »

AUTOMNE
La moisson

ÉPILOGUE.

Mérévich avait insisté : Basseau organisait une fête en l'honneur de la paix conclue entre le village et les maraudeurs. Elle se tenait dans les champs, près d'un vieux chêne que les enfants avaient décoré de foulards multicolores.

Tolleck, le prêtre, ouvrit les réjouissances en rendant grâce à la générosité de la terre qui nourrissait ses enfants depuis nos premiers ancêtres. Les gens buvaient, dansaient et chantaient pour se convaincre qu'ils avaient survécu. Wandel enchaînait les vieilles chansons en l'honneur de la terre. L'aubergiste grattait le violon, le forgeron avait son tambour. Poul dansa avec moi.

La musique me parvenait toujours, malgré la butte qui me séparait des danseurs. Après être tombée sur Kitt et Danci absorbés par une fête très intime, j'évitai les zones d'ombre et marchai à découvert, un sourire béat plaqué sur la figure.

Kitt, en fait, avait toujours su que Nahag n'était pas mort en même temps que Morech. Le lien qui l'unissait au mage de sang ne pouvait pas mentir. Lorsqu'il m'avait embrassée, dans l'écurie, c'était pour me dire adieu. Il savait que Nahag était en route. Une fois le mage mort, Kitt s'était vite rétabli, et de corps et d'esprit. Sa tension permanente l'avait abandonné, même si je venais seulement d'apprendre que Danci avait atteint son but. D'où mon sourire bête. L'étreinte de Poul aux dernières mesures de notre danse rehaussait encore ma joie. Bien des gens s'obstinaient à me regarder de travers, mais la mort du mage m'avait fait remonter dans l'estime collective. Les maraudeurs, eux aussi, étaient mieux acceptés. Et puis j'avais Caëfann.

« Ce n'est pas exactement ce que j'avais en tête, dit l'élémental de la terre, qui marchait à mes côtés comme s'il avait toujours été là.

— Oh, voyons, protestai-je d'un ton léger. Je viens de voir deux personnes célébrer les plaisirs terrestres d'une façon tout à fait traditionnelle, et ça m'étonnerait qu'ils soient les seuls. »

L'Homme vert rit doucement. Tant mieux. Il n'était sans doute pas homme — bon, disons pas élémental — à rire s'il comptait encore détruire toutes les récoltes de la vallée. Caëfann m'avait dit que l'esprit protecteur nous pardonnerait les petits accrocs à la tradition, parce que j'avais prouvé la bonne volonté du village en tuant le mage de sang.

« Nous organiserons une cérémonie dans les règles juste après la moisson, lui promis-je. Tolleck est déjà en train de préparer les habitants. Si vous avez des suggestions, je serais ravie de les lui transmettre.

— Non, non. » Il ralentit en voyant que je pressais le pas pour réussir à le suivre. « Je préfère avoir la surprise. » Il me glissa un sourire en coin. « Mais je pense que vos pêcheurs devraient faire attention : la rivière va finir par être jalouse. »

Je le regardai pour voir s'il plaisantait, sans pouvoir en être sûre. Nous avions grimpé au sommet d'un escarpement qui dominait le champ de seigle et le chêne décoré. Je m'assis par terre.

« Tu vas donc t'unir au serviteur de la montagne ? »

Fasciné par la fête en contrebas, il parlait sans me regarder.

« Si nous survivons jusqu'à l'été prochain, j'imagine que oui. »

Je ne l'avais pas entendu approcher, mais j'étais assez détendue pour ne pas sursauter quand Caëfann me posa les mains sur les épaules. « Quel enthousiasme pour une fiancée ! »

Mon sourire s'élargit. Je me laissai aller contre lui. Son manteau à plumes glissa autour de moi pour me tenir chaud dans la brise fraîche de la nuit. Il s'accroupit derrière moi, ses genoux contre mes bras.

« Avec les hobs, dit l'Homme vert, on obtient rarement ce à quoi on s'attendait au début.

— Je verrai bien l'été prochain, rétorquai-je avec un petit rire.

— Si tu survis jusque-là », précisa le hob en m'enroulant sa queue autour de la taille. Il n'avait pas l'air inquiet.

Je contemplais les feux de joie qui perçaient les ténèbres. Les maraudeurs, circonspects, buvaient avec les villageois. En me forçant à regarder dans le vide, je pouvais distinguer les êtres du peuple sauvage qui trottinaient alentour.

« En attendant, dit l'esprit de la terre, il y a une loakal à faire déguerpir, et un troll au col du Mariage. »

Caëfann eut un soupir de contentement et glissa les bras autour de moi, son menton calé au sommet de mon crâne. « De quoi s'amuser », dit-il.

FIN

Achevé d'imprimer en janvier 2010
par l'imprimerie LEGO
à Trente (Italie)
pour le compte de
la Librairie L'Atalante

Dépôt légal : janvier 2010

IMPRIME EN ITALIE